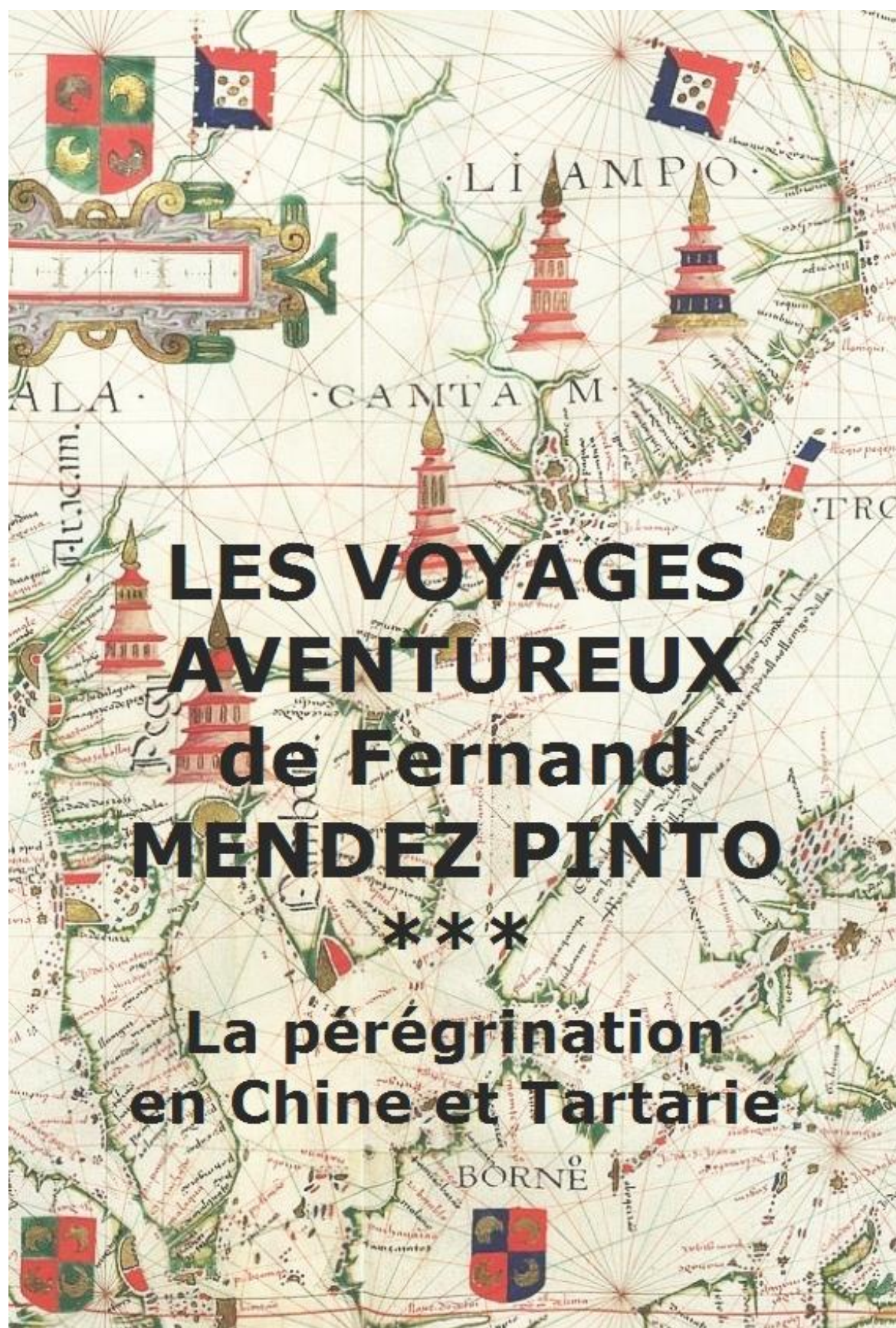




Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

à partir de :

LES VOYAGES AVENTUREUX de Fernand MENDEZ PINTO

Avec une ample relation des particularités les plus remarquables advenues tant à lui qu'à beaucoup d'autres personnes.

par Fernão MENDES PINTO (1509-1583)

En la présente histoire sont contenues plusieurs choses étranges et prodigieuses par lui vues et ouïes aux royaumes de la Chine, de Tartarie,... et en divers endroits des contrées orientales, dont nous n'avons presque point de connaissance en notre Occident.

fidèlement traduits du portugais en français par le sieur Bernard Figuier gentilhomme portugais.

À Paris, chez Cotinet et Roger, 1645, pages 1-6 et 120-484, de 1.020. Soit les chapitres I (présentation) et XXXVI-CXXIX (Chine et Tartarie).

Le manuscrit date des années 1570. Première édition à Lisbonne en 1614. Première édition de la traduction de B. Figuier en 1628.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
juin 2016

TABLE DES MATIÈRES

Mots et locutions

Avertissement au lecteur

Chapitre I. De quelle façon j'ai passé ma jeunesse dans le royaume de Portugal, jusqu'au jour de mon embarquement pour aller aux Indes.

.

Chap. XXXVI. Du triste succès qui nous arriva à l'embouchure de Lugor.

Chap. XXXVII. De l'aventure que nous eûmes nous trois, après nous être cachés dans le bois.

Chap. XXXVIII. Qui était cette femme que nous rencontrâmes, et comme elle nous envoya à Patane, ensemble de ce que fit Antonio de Faria, lorsqu'il apprit la nouvelle de notre désastre, et la perte de sa marchandise.

Chap. XXXIX. Du **partement** que fit Antonio de Faria, pour s'en aller en l'île d'Ainan, afin trouver le mahométan Coja Acem, et de la rencontre qu'il eut avant d'y arriver.

Chap. XL. Notre partement pour aller en île d'Ainan, où nous avons eu nouvelles qu'était le corsaire Coja Acem, et de ce qui nous arriva en ce voyage.

Chap. XLI. Comment Antonio de Faria arriva à la rivière de Tinacoreu, que nous appelons Varella, et de l'avis que lui donnèrent quelques marchands de ce royaume.

Chap. XLII. Du chemin que fit Antonio de Faria, en s'en allant chercher l'île d'Ainan, et de ce qui lui arriva.

Chap. XLIII. De ce que le vieillard répondit aux demandes d'Antonio de Faria, et du surplus qui lui arriva en ce lieu.

Chap. XLIV. Comme Antonio de Faria arriva à la baie de Camoy, où se fait la pêche des perles pour le roi de la Chine.

Chap. XLV. De ce qu'un des marchands dit à Antonio de Faria, touchant l'étendue de cette île d'Ainan.

Chap. XLVI. De ce qui arriva à Antonio de Faria en cette rivière de Tanauquir, avec un corsaire renié, nommé Francisco de Saa.

Chap. XLVII. Comme étant ancré à la pointe de Tilaumera, il vint par cas fortuit nous trouver quatre lanteaas de rame, dans l'une desquelles était une épousée.

Chap. XLVIII. De l'enquête ou information qu'Antonio de Faria fit de ce pays.

Chap. XLIX. De ce qui arriva à Antonio de Faria en ce port, avec le nautarel de la ville, sur la vente de sa marchandise.

Chap. L. De ce qui advint à Antonio de Faria, jusqu'à ce qu'il eut ancré à Madel, port de l'île d'Ainan, où il rencontra un corsaire, et de ce qui se passa entr'eux.

Chap. LI. De quelle façon le corsaire capitaine du junco tomba vif entre les mains d'Antonio de Faria, et de ce qu'il fit avec lui.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

- Chap. LII.** De ce que fit encore Antonio de Faria avec les gens du pays en cette rivière de Madel, ensemble des choses qui se passèrent après qu'il en fut sorti.
- Chap. LIII.** Comme nous nous perdîmes dans l'île des Larrons.
- Chap. LIV.** Des autres travaux que nous eûmes en cette île, et de quelle sorte nous fûmes sauvés miraculeusement.
- Chap. LV.** Comme nous partîmes de cette île des Larrons, pour aller vers celle de Liampoo, et de ce qui nous advint jusqu'à ce que nous arrivâmes à une rivière nommée Xingrau.
- Chap. LVI.** De la rencontre que fit Antonio de Faria le long de la côte de Lamau, d'un corsaire chinois, grand ami des Portugais, et de l'accord qu'ils firent ensemble.
- Chap. LVII.** Comme nous rencontrâmes sur mer un petit vaisseau de pêcheurs, dans lequel il y avait huit Portugais fort blessés, et du récit qu'ils firent à Antonio de Faria de leur infortune.
- Chap. LVIII.** Des préparatifs que fit Antonio de Faria dans le port de Lailoo, pour aller combattre le corsaire Coja Acem.
- Chap. LIX.** Comme Antonio de Faria se battit avec le corsaire Coja Acem, et de ce qui lui arriva avec lui.
- Chap. LX.** Continuation de ce que fit Antonio de Faria après avoir gagné cette victoire, et de la libéralité dont il usa envers les Portugais qui étaient à Liampoo.
- Chap. LXI.** Comme Antonio de Faria partit de cette rivière de Tinlau, pour s'en aller à Liampoo, et du mauvais succès qu'il eut en cette navigation.
- Chap. LXII.** Continuation du grand danger que nous courûmes, et du secours qui nous arriva là-dessus.
- Chap. LXIII.** Comme Antonio de Faria eut nouvelle de cinq Portugais qui étaient demeurés captifs, et de ce qu'il fit là-dessus.
- Chap. LXIV.** De la lettre qu'Antonio de Faria écrivit au mandarin de Nouday, sur le sujet de ses prisonniers, ensemble quelle en fut la réponse, et ce qu'il fit depuis.
- Chap. LXV.** Comme Antonio de Faria attaqua la ville de Nouday, et de ce qui lui arriva.
- Chap. LXVI.** Suite de la navigation d'Antonio de Faria, jusqu'à son arrivée au port de Liampoo.
- Chap. LXVII.** De ce qu'Antonio de Faria fit à son arrivée aux ports de Liampoo, et des nouvelles qu'il eut en ce lieu de ce qui se passait dans le royaume de Lambine.
- Chap. LXVIII.** De la réception que les Portugais firent à Antonio de Faria en la ville de Liampoo.
- Chap. LXIX.** De quelle façon Antonio de Faria fut mené à l'église, et de ce qui s'y passa jusqu'à ce que la messe fût achevée.
- Chap. LXX.** Du magnifique banquet que les Portugais de Liampoo firent à Antonio de Faria et à ses compagnons.
- Chap. LXXI.** Comme Antonio de Faria partit de Liampoo, pour s'en aller chercher l'île de Calempluy.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

- Chap. LXXII. Continuation de ce qui arriva à Antonio de Faria, jusqu'à ce qu'il eut gagné la rivière de Paatebenam, et de la résolution qu'il y prit touchant son voyage.
- Chap. LXXIII. De ce qui advint à Antonio de Faria, jusqu'à son arrivée à la montagne Gangitanou, et de la difformité des hommes auxquels il parla.
- Chap. LXXIV. Des grands travaux que nous eûmes en l'anse de Nanquin, et de ce que Similau nous fit en ce lieu.
- Chap. LXXV. Notre arrivée à Calempluy, et la description de cette île.
- Chap. LXXVI. De ce qui advint à Antonio de Faria en un des ermitages de l'île de Calempluy.
- Chap. LXXVII. Continuation de ce qui arriva à Antonio de Faria dans cet ermitage, jusqu'à son embarquement.
- Chap. LXXVIII. De ce qui nous arriva la nuit suivante, et comment nous fûmes découverts.
- Chap. LXXIX. Comme nous nous perdîmes dans l'anse de Nanquin, et de ce qui nous y arriva.
- Chap. LXXX. Des choses qui nous advinrent en suite de ce misérable naufrage.
- Chap. LXXXI. De notre arrivée en cet hôpital, et de quelle façon nous y fûmes reçus.
- Chap. LXXXII. Notre partement de la ville de Sileyjacau, et des choses qui nous arrivèrent après que nous en fûmes partis.
- Chap. LXXXIII. Comment nous arrivâmes au château d'un gentilhomme qui était fort malade, et des choses qui s'y passèrent.
- Chap. LXXXIV. Comme de ce même lieu nous allâmes à la ville de Taypor, et de quelle façon nous fûmes faits prisonniers.
- Chap. LXXXV. Comme de la ville de Taypor nous fûmes menés en celle de Nanquin, et des choses qui nous y arrivèrent.
- Chap. LXXXVI. De la charité avec laquelle nous fûmes traités en cette prison, et du surplus qui nous y arriva.
- Chap. LXXXVII. Comme nous fûmes renvoyés appelants en la ville de Pequin.
- Chap. LXXXVIII. Comme nous partîmes de ce lieu pour nous en aller à Pequin, et des merveilles de la ville de Nanquin.
- Chap. LXXXIX. Continuation de notre voyage jusqu'à notre arrivée à la ville de Pocasser, et de la grandeur d'un pagode que nous y vîmes.
- Chap. XC. Des choses que nous trouvâmes à mont cette rivière jusqu'à notre arrivée à la ville de Junquileu, ensemble de ce que nous vîmes tant en ce lieu qu'en un autre village plus éloigné.
- Chap. XCI. De notre arrivée en la ville de Sempitay, et de ce qui se passa entre nous et une femme chrétienne que nous y rencontrâmes.
- Chap. XCII. De l'origine et du fondement de cet empire de la Chine, ensemble d'où sont venus les premiers qui l'ont peuplé.
- Chap. XCIII. Des autres choses qui s'ensuivirent de cette affaire lorsque le jeûne fut achevé, et de ce qui fut fait depuis.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

- Chap. XCIV.** Des fondateurs des quatre premières villes de la Chine, et de quelques choses fort remarquables touchant la grande ville de Pequin.
- Chap. XCV.** Quel fut ce roi des Chinois qui fit bâtir la muraille qui divise les deux empires de la Chine et de la Tartarie, ensemble de la prison qui est annexée à ce grand enclos.
- Chap. XCVI.** De quelques autres choses que nous vîmes pendant le temps que nous arrivâmes en un lieu où il y avait une croix ; et la raison pourquoi on l'y avait mise.
- Chap. XCVII.** De ce que nous vîmes au sortir d'une ville appelée Iunquinilau.
- Chap. XCVIII.** De plusieurs autres diverses choses que nous vîmes, et de l'ordre qui s'observe es villes mouvantes qui se font sur les rivières en des vaisseaux attachés l'un à l'autre.
- Chap. XCIX.** Continuation de ce que nous vîmes en cette ville mouvante, et de quelques choses qu'il y a en d'autres contrées de la Chine.
- Chap. C.** De notre arrivée en la ville de Pequin, ensemble de notre emprisonnement, et de ce qui nous y advint.
- Chap. CI.** Du surplus qui se passa en notre affaire, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement conclue.
- Chap. CII.** De la réponse que nous fit le procureur des pauvres, après que nous l'eûmes prié de parler pour nous au chaem, qui avait notre procès à juger.
- Chap. CIII.** Comme de ce lieu nous fûmes menés à la chambre criminelle, où l'on devait prononcer notre sentence, avec une description de la grande majesté des officiers de cette chambre, et des cérémonies qu'on y observe.
- Chap. CIV.** Des choses qui se passeront entre nous et les tanigores de la Miséricorde, ensemble des grandes faveurs qu'ils nous firent.
- Chap. CV.** Brève relation de cette ville de Pequin, où est la cour du roi de la Chine.
- Chap. CVI.** De l'ordre qu'on observe aux festins qui se font aux hostelleries les plus remarquables, et du rang que tient le chaem des trente-deux universités.
- Chap. CVII.** De quelques choses particulières et fort remarquables qu'il y a dans la ville de Pequin.
- Chap. CVIII.** De la prison de Xinanguibaleu où sont enfermés ceux qu'on a condamnés à servir aux réparations de la muraille de Tartarie.
- Chap. CIX.** D'un autre enclos que nous vîmes en cette ville, nommé le trésor des morts, du revenu duquel est entretenue cette prison, et de plusieurs autres choses fort remarquables qui s'y voient.
- Chap. CX.** Du troisième édifice que nous vîmes en ce lieu, qu'ils appellent Nacapirau.
- Chap. CXI.** Du quatrième édifice situé au milieu de la rivière, où se voient les cent trente chapelles du roi de la Chine.
- Chap. CXII.** Du soin que l'on a des estropiés, et de ceux qui ne peuvent gagner leur vie.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

- Chap. CXIII. Des greniers publics établis au royaume de la Chine pour l'entretien des pauvres gens, et quel roi les ordonna le premier.
- Chap. CXIV. Du grand nombre d'officiers et autres gens qu'il y a dans les palais du roi de la Chine, ensemble des noms des dignités souveraines par qui le royaume est gouverné, et des trois principales sectes.
- Chap. CXV. Comment nous fûmes menés à Quansy pour accomplir le temps de notre exil, et de l'infortune que nous eûmes un peu après y être arrivés.
- Chap. CXVI. Comment par un cas fortuit je rencontrai un Portugais en cette ville, et de ce que nous fîmes avec lui.
- Chap. CXVII. Comment un capitaine tartare entra dans cette ville de Quansy avec tous ses gens, et de ce qu'il y fit.
- Chap. CXVIII. De l'assaut que le nauticor de Lançame donna au château de Nixiamcoo, ensemble de ce qui en arriva.
- Chap. CXIX. De quel stratagème usa George Mendez pour prendre le château de Nixiamcoo, ensemble de l'assaut qui y fut donné, et de ce qui en arriva.
- Chap. CXX. Du partement de Mitaquer, pour s'en aller du château de Nixiamcoo au camp que le roi des Tartares avait mis autour de la ville de Pequin.
- Chap. CXXI. De quelle façon le Mitaquer nous emmena avec lui, pour nous présenter au roi, ensemble des choses que nous vîmes, et qui nous arrivèrent devant que les voir.
- Chap. CXXII. Du surplus que nous vîmes jusqu'à ce que nous arrivâmes où était le roi des Tartares, et de ce qui nous advint avec lui.
- Chap. CXXIII. Comment le roi des Tartares leva le siège qu'il avait mis devant la ville de Pequin pour s'en retourner à son royaume, et des choses qui se passèrent jusqu'à son arrivée.
- Chap. CXXIV. Comme le roi de Tartarie s'en alla de la ville de Lançame à celle de Tuymican, où quelques princes le visitèrent en personne, et d'autres par leurs ambassadeurs.
- Chap. CXXV. De quelle façon nous fûmes conduits derechef devant le roi de Tartarie, et de ce que nous fîmes avec lui.
- Chap. CXXVI. Du chemin que nous fîmes depuis cette ville de Tuymican, jusqu'à notre arrivée en la place des ossements des défunts.
- Chap. CXXVII. Du chemin que nous fîmes auparavant qu'arriver à la ville de Quanginau, et des choses que nous y vîmes.
- Chap. CXXVIII. Continuation de notre voyage depuis la ville de Quanginau jusqu'à celle de Xolor, et de ce que nous y vîmes.
- Chap. CXXIX. Des choses qui nous advinrent depuis notre partement de la ville de Xolor jusqu'à notre arrivée en la cour du roi de Cauchenchine.

.

@

MOTS ET LOCUTIONS

avec lien vers le dictionnaire Littré du site Reverso

@

accommoder	discord
almadie	échafaud ²
appartenant	écheler ¹
appelant	écoute
autour	enfondrer
bitarde	ensuivant
bouterolle ¹	entretienement
branler	épie
brésil	espadon ¹
brocatelle ¹	essai ²
çà bas	estacade
canetille	estramaçon
captiver ¹	facteur ⁴
cassolette ¹	fauconneau ²
chabot	feindre ³
chamaillis ¹	fressure
combien qu ²	gaillardet
comme ⁷	gros ¹⁹
cordelière	guenuche ¹
corvine	guerdon
courtaud ²	gueuser
crépelu	guinder ¹
d'autant que ⁷	hacquenée
davantage	harangère ^b
déconforter ¹	hongreline
déduire ²	hoyau
défier ⁷ (se — de)	incarnadin ¹
dépense ⁴	invention ⁴
déplaisant ²	laisser (ne pas — de ²⁰)
devant que ¹¹	lanchare

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

lice	roquette
magot ¹	salade
minière	sargue
momerie ¹	souloir
morion	à la sourdine ⁵
muid	stradiote
once ¹	sur peine ¹
ordonner ¹	teston ¹
partement	tillac ¹
pipe ⁵	timbre ¹²
possible ⁴	tout maintenant ⁴
pouger	toutes et quantesfois ³
pource qu	travail ²
pourmener	trinquet ¹
repaître ¹	truchement ¹
retirer ⁸	vade ¹
rien moins	voire
rondache	

Cliquer sur le lien et aller au paragraphe au numéro mis en indice.

@

Avertissement au lecteur

@

Afin que pour récompense de la peine qu'on a pris à vous donner en notre langue *les Voyages Aventureux de Fernand Mendez Pinto*, vous ne fassiez un sinistre jugement des fautes que vous y pourrez rencontrer, & n'en donniez le blâme au traducteur, je vous avertis que pour faire réussir cet ouvrage à la perfection, on n'a épargné aucune sorte de peine, étude et diligence, de la façon que l'on a travaillé après par l'espace de sept ou huit ans, pendant lesquels on a fait toutes recherches possibles dans les histoires des Indes, tant orientales qu'occidentales, pour exprimer plus nettement les pensées de cet auteur, y ayant fort peu de chose à désirer en cette version, qui ne contente le lecteur. Et bien que pour en rendre la correction parfaite on y ait apporté un soin du tout extraordinaire, cela n'a pas empêché qu'il ne se soit coulé quelques fautes qui néanmoins ne laissent pas d'être tolérables, pource que la plupart se trouvent dans les noms propres des peuples et des pays étrangers, qui pour n'avoir rien de commun avec les nôtres, nous semblent toujours barbares, quelque peine qu'on prenne de ne les point altérer. Mais possible que vous n'y regarderez pas de si près, principalement dans une si grande diversité de matières, qui sont contenues en ce volume, où je m'assure que vous lirez fort peu de choses qui ne vous soient agréables. Car ici les mélancoliques trouveront sans doute des sujets de raillerie dans les superstitions des gentils ; les plus sérieux, des maximes remarquables en leur gouvernement politique : les doctes, de l'admiration en la diversité des sectes & des opinions de plusieurs nations différentes, les affligés, du contentement en la considération des disgrâces & des prospérités de la vie ; les sages, des subtilités d'esprit, en ce qui regarde les coutumes de ces peuples d'Asie ; les malheureux, des exemples pour se consoler eux-mêmes par les infortunes d'autrui ; les avaricieux, des richesses en abondance, et les grands courages des sujets d'entreprise & de guerre.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

En un mot, je ne doute point que ces relations ne contentent tous ceux qui prendront la peine de les lire, hormis les ignorants, qui possible n'y trouveront rien à leur goût. Car, comme dit fort bien Sénèque, tels esprits extravagants ont cela de commun avec la folie, de blâmer indifféremment toutes choses, & s'en dégoûter, sans savoir pourquoi. Aussi veux-je bien qu'ils sachent que je ne prétends point ici de me rendre complaisant à leur humeur, mais bien de m'accommoder à celle des sages, de l'approbation desquels dépend toute la gloire de cet ouvrage.

@

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie



Carte d'Abraham Ortelius, 1570, détail.

Collection David Rumsey, n°48.

[c.a. : On retiendra notamment, du sud au nord, Patane, Lugor (auj. Malaisie or.) ; Ainan, Canton, Chincheo, Lequio (Liou Kiou), Liampoo (côte chinoise). À l'intérieur, le lac Chyamai.

N.B. Les recherches géographiques sur les noms indiqués par M. P. donnent des résultats décevants.]

CHAPITRE PREMIER

De quelle façon j'ai passé ma jeunesse dans le royaume de Portugal, jusqu'au jour de mon embarquement pour aller aux Indes

@

p.001 Toutes les fois que je me représente les grands et continuels travaux qui m'ont accompagné depuis ma naissance, et parmi lesquels j'ai passé mes premières années, je trouve que j'ai beaucoup de raison de me plaindre de la fortune, en ce qu'elle semble avoir pris un soin particulier de me persécuter, et de me faire sentir ce qu'elle a de plus p.002 insupportable, comme si sa gloire n'eut point eu d'autre fondement que sa cruauté. Car n'étant pas contente de m'avoir fait naître, et vivre misérable en mon pays durant ma jeunesse, non sans appréhender les dangers qui me menaçaient, elle m'a conduit aux Indes Orientales, où, au lieu du soulagement que je m'en allais y chercher, elle m'a fait trouver un accroissement à mes peines, à mesure que mon âge s'est augmenté. Puis donc qu'il a plu à Dieu de me délivrer de tant de dangers, et me garantir des fureurs de cette fortune ennemie, pour me rendre en un port de salut et de sûreté, je vois que je n'ai point tant de sujet de me plaindre de mes travaux passés, que j'en ai de lui rendre grâces des bienfaits que jusqu'à présent j'ai reçus de lui, puisque par sa divine bonté il m'a conservé la vie afin de me donner moyen de laisser à mes enfants pour mémoire et pour héritage ce discours rude et mal poli. Car mon intention n'est autre que de l'écrire pour eux, afin qu'à l'avenir ils puissent voir combien grandes ont été les fortunes que j'ai courues par l'espace de vingt & un ans, que j'ai été treize fois captif, et dix-sept fois vendu aux Indes, en Éthiopie, en l'Arabie heureuse, à la Chine, en Tartarie, à Madagascar, en Samatra, et en plusieurs autres royaumes et provinces de cet Oriental Archipelago, des confins de l'Asie, que les auteurs chinois, siames, gueos, et lecquiens, nomment

avec raison en leur géographie les paupières du monde, de quoi j'espère traiter ci-après en particulier et fort amplement.

Par où les hommes pourront prendre exemple à l'avenir, et résolution à ne perdre courage, quelques traverses et travaux de la vie qui leur arrivent. Car toutes les disgrâces de la fortune ne doivent point nous éloigner tant soit peu du devoir que nous sommes obligés de rendre à Dieu, à cause qu'il n'y a point de travaux, pour grands qu'ils soient, que la nature humaine ne trouve supportables, étant favorisée de l'assistance divine. Or afin que l'on m'aide à rendre grâces au Seigneur tout-puissant, de ce qu'il a usé envers moi d'une miséricorde infinie, sans avoir égard à tous mes ^{p.003} péchés, que je confesse être la cause et l'origine de toutes mes infortunes, et tenir de cette même puissance divine la force et le courage d'y avoir résisté, en m'échappant de tant de dangers la vie sauve.

Je prends pour commencement de ce mien voyage, le temps que j'ai passé en ce royaume de Portugal, et dis qu'après y avoir vécu jusqu'à l'âge de dix ou douze ans en la misère et pauvreté de la maison de mon père, dans la ville de Monte-mor Ouelho, un mien oncle désireux de m'avancer à une meilleure fortune que celle où j'étais réduit alors, et me dérober aux caresses et aux mignardises de ma mère, me mena en cette ville de Lisbonne, où il me mit au service d'une dame de maison et de parenté très illustre. À quoi il fut poussé par l'espérance qu'il eut, que par la faveur d'elle-même et de ses parents il pourrait parvenir à ce qu'il désirait pour mon avancement. Ce qui advint en la même année, en laquelle dans la ville de Lisbonne se fit la pompe funèbre du défunt roi Dom Emmanuel d'heureuse mémoire, qui fut le jour de sainte Luce, treizième de décembre, de l'année 1521, ce qui est la chose la plus ancienne dont je me puisse ressouvenir.

Cependant l'intention de mon oncle eut un succès tout à fait contraire à ce qu'en son imagination il se promettait en faveur de moi. Car ayant été au service de cette dame environ un an et demi, il me survint une affaire qui me mit en un manifeste danger de ma vie. Tellement que pour m'exempter de la mort je fus contraint

d'abandonner son logis avec toute la diligence qui me fut possible. Mais comme j'étais en fuite, la peur me talonnait de telle sorte, que je ne savais quelle route prendre, ni même où j'allais pour lors. Et sans mentir je n'étais pas moins troublé que celui qui voit la mort présente à ses yeux, et s'imagine d'en être suivi. Comme je fuyais de cette sorte, et semblais désespérer de ma vie, j'arrivai insensiblement au gué de Pedra, qui est un petit port ainsi nommé. Là je trouvai une caravelle d'Alfama, qui était chargée de chevaux, et du bagage d'un seigneur qui s'en allait à Setubal, où tenait sa cour alors le roi Dom Juan troisième, que Dieu absolve, à cause d'une grande peste survenue en plusieurs endroits du royaume.

Jugeant donc que cette caravelle était sur le point de démarrer du port, je m'y embarquai, et partis le lendemain. Mais hélas ! peu de temps après que nous eûmes fait voile en pleine mer, ayant gagné jusqu'en un lieu nommé Cezimbre, nous fûmes attaqués par un corsaire français, qui nous ayant abordés, fit sauter dans notre navire quinze ou vingt de ses gens, qui ne trouvant aucune résistance en nous, s'en firent les maîtres, **pource** qu'ils nous surprirent au dépourvu. Or après qu'ils nous eurent tous saccagés, ils vidèrent dans leur vaisseau toute la marchandise dont le nôtre était chargé, qui se montait à plus de 6.000 ducats, puis ils le coulèrent à fond. Tellement que de dix-sept qui demeurâmes en vie, il n'y en eut pas un seul qui pût s'exempter de la servitude. Car tous garrottés et liés que nous étions pieds et mains, ils nous firent entrer dans leur vaisseau, en intention de nous aller vendre à la Rache en Barbarie ; même comme nous étions ainsi parmi eux, nous connûmes qu'ils y portaient des armes pour les vendre aux mahométans, et en faire commerce avec eux. Pour ce dessein ils nous menèrent treize jours entiers, sans nous traiter autrement qu'à coups de fouet.

Mais au bout de treize jours, la fortune voulut qu'environ le soleil couché ils découvrirent un navire, auquel ils donnèrent la chasse toute la nuit, le suivant à la route, comme vieux corsaires, usités de longue main à tels brigandages. L'ayant joint environ l'aube du jour, ils lui

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

firent une salve de trois canonnades, puis l'investirent à même temps, avec beaucoup de courage. Or bien qu'à l'abord il se fit quelque résistance par les nôtres, si est-ce qu'ils ne laissèrent pas de s'en rendre maîtres, y donnant la mort à six Portugais, et à dix ou douze esclaves. Ce vaisseau était grandement beau, et appartenait à un marchand portugais, de la ville de Condé, nommé Silvestre Godinho, que plusieurs autres marchands de Lisbonne avaient chargé à san Tomé de grande quantité de sucre ^{p.005} et d'esclaves. De sorte que ces pauvres gens-là se voyant ainsi volés et captifs se mirent à regretter leur perte, qu'ils estimaient se monter à 40.000 ducats. Ce qui fut cause que ces corsaires se voyant maîtres d'un si riche butin, changèrent le dessein qu'ils avaient d'aller à la Rache, et firent voile du côté de France, emmenant avec eux, esclaves, ceux des nôtres qu'ils jugèrent propres pour le service de leur navigation.

Pour nous autres qui restâmes, ils nous laissèrent de nuit à la rade, en un lieu nommé Melides, où nous demeurâmes tous nus misérablement, et couverts seulement des plaies que nous avions sur le corps, causées par le grand nombre de coups de fouet que nous avions reçus les jours précédents. En ce pitoyable équipage nous arrivâmes le lendemain matin à saint Jacques de Cacén. Là nos misères furent soulagées par les habitants du lieu, principalement par une dame qui pour lors y était, nommée Doña Beatrix fille du comte de Villanova, et femme d'Alonso Perez Pantoja, commandeur et grand prévôt de la même ville. Or après que les malades et les blessés furent tous guéris, chacun de nous s'en alla où il croyait être son mieux, pour y soulager sa pauvreté.

Pour moi chétif que j'étais, avec six ou sept de ceux qui m'accompagnaient en ma misère, je pris le chemin de Setubal. Là je ne fus pas si tôt arrivé, que ma bonne fortune me mit au service de Francisco de Faria, gentilhomme du grand commandeur de saint Jacques, qui pour récompense de quatre années de service que je lui avais rendus, me donna à ce même commandeur pour le servir à la Chambre ; comme en effet je le servis depuis un an et demi. Mais

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

d'autant que les gages que l'on donnait pour lors dans la maison des princes étaient si peu de chose qu'ils ne pouvaient suffire pour m'entretenir, la nécessité me contraignit de quitter mon maître, avec dessein de m'aider de sa faveur, et tâcher de m'embarquer pour aller aux Indes.

Car c'était là l'intention principale que j'avais alors, et le moyen le plus favorable que je pouvais espérer pour remédier à ma pauvreté. Ainsi, bien qu'en ^{p.006} ce temps-là je n'eusse que fort peu de commodités, je ne laissai pourtant de m'embarquer, me soumettant à la fortune bonne ou mauvaise, de quelque façon qu'elle me pût arriver en ces contrées lointaines.

*

Ce fut en l'année 1537, et le onzième jour de mars, que je partis de ce royaume avec une flotte de cinq navires...

@

Indes, Éthiopie, Arabie, Ottomans, Ormuz, Goa, Malaca, Samatra... Corsaire, esclave, marchand, agent diplomatique, homme d'affaires, naufragé : Mendez Pinto découvre pays et humanité, cultures et massacres.

Jusqu'en ce jour, 9 mai 1540, où...

(on prendra le récit un peu avant l'arrivée aux côtes de Chine, pour pouvoir ainsi lire la rencontre entre M.P. et Antonio de Faria, second personnage-clé de la Pérégrination.)

CHAPITRE XXXVI

Du triste succès qui nous arriva à l'embouchure de Lugor

@

p.120 Après avoir séjourné vingt-six jours en ce lieu de Patane, pour achever d'y vendre un peu de marchandise de la Chine, pour m'en retourner au plus tôt, il arriva de Malaca une fuste commandée par un nommé Antonio de Faria de Sousa, qui se rendit là par l'express commandement de Pedro de Faria, pour y traiter avec le roi de quelque accord, ensemble pour lui confirmer de nouveau l'ancienne paix qu'il avait avec Malaca, et le remercier par même moyen du bon traitement qu'il faisait dans son royaume à ceux de la nation portugaise, comme aussi pour traiter de plusieurs autres choses semblables, selon l'importance du commerce et de la saison ; car c'était pour lors la chose du monde qui nous touchait davantage. Cette intention était couverte d'une belle lettre d'ambassade, et d'un beau présent de pierreries, envoyé au nom du roi de Portugal notre maître, et pris dans ses coffres, comme tous les capitaines de ce lieu ont accoutumé de faire. Or d'autant que ce même Antonio de Faria avait apporté en ce pays pour dix ou douze mille écus de draps et de toiles des Indes, de quoi on lui avait fait crédit à Malaca, comme il vit que ces p.121 marchandises étaient de si mauvais débit en ce lieu, qu'il ne se trouvait pas un marchand qui en voulût, le peu d'espérance qui lui restait de les pouvoir vendre le fit résoudre d'y hiverner jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelque expédient pour s'en défaire.

Il fut donc conseillé par quelques-uns des plus anciens du pays de l'envoyer à Lugor, qui est une grande ville du royaume de Siam, cent lieues plus bas vers le Nord. Ils lui alléguèrent pour raison que ce port était fort riche, et de grand débit, à cause qu'il y avait un grand nombre de juncos de l'île de Iaoa, ensemble des ports de Laue, Tanjampura, Iapara, Demaa, Panarucu, Sidayo, Passaruan, Solor, et Bornéo, dont les marchands avaient accoutumé de bien acheter de semblables

marchandises, en échange d'or ou de pierreries. Ce conseil fut incontinent approuvé par Antonio de Faria, qui se mit en devoir de l'exécuter. Pour cet effet il mit ordre de recouvrer un vaisseau sur le port, à cause que la fuste dans laquelle il était venu ne pouvait aucunement faire ce voyage. Ces choses ainsi disposées il députa pour son [facteur](#)⁴ un nommé Christouan Borralho, homme qui s'entendait grandement bien au négoce. En la compagnie de celui-ci s'embarquèrent quelque seize hommes, tant soldats que marchands, avec espérance qu'un écu leur en vaudrait six ou sept, du moins tant en la marchandise qu'ils y menaient, qu'en celle qu'ils espéraient d'en rapporter. Ainsi moi chétif étant l'un des seize, nous partîmes du port un samedi matin, et naviguâmes avec un vent favorable suivant la côte jusqu'au jeudi matin, que nous arrivâmes à la rade de Lugor, et ancrâmes à la rivière. Là il fut trouvé à propos de passer le reste du jour, afin de nous informer amplement de ce qu'il nous fallait faire, tant pour la vente de nos marchandises, que pour l'assurance de nos personnes. Et sans mentir nous y apprîmes de si bonnes nouvelles, que nous espérions déjà d'y gagner plus de six fois au double, et d'y avoir assurance pour tous de franchise et de liberté durant tout le mois de septembre, suivant l'ordonnance du roi de Siam, à cause que c'était le mois des sumbayas des rois.

Pour mieux éclaircir ceci il faut ^{p.122} savoir que dans toute cette côte de Malaye, et dans le pays, commande un grand roi, qui pour un titre fameux et recommandable sur tous les autres rois, se fait appeler *prechau* Saleu, empereur de tout le Sornau, qui est un pays où il y a treize royaumes, par nous vulgairement appelés Siam, auxquels sont sujets et rendent hommage quatorze petits rois, qui avaient accoutumé anciennement, et même étaient obligés, de s'en aller en personne en la ville de Odiaa, capitale de cet empire de Sornau qui est maintenant un royaume, pour y apporter le tribut à quoi chacun d'eux était obligé, et de faire la sumbaya à leur empereur, qui était proprement lui baiser le coutelas qui était à son côté. Or d'autant que cette ville est située à 50 lieues dans le pays, et que les courants des rivières y sont fort grands,

ces rois étaient quelquefois contraints d'y passer l'hiver avec une dépense fort grande. De quoi le *prechau* roi de Siam ayant eu avis par une requête, que tous ces quatorze rois lui firent ensemble, il eut agréable de leur changer cette grande sujétion en une autre plus petite. Il ordonna donc qu'à l'avenir il y aurait en son nom un vice-roi dans la ville de Lugor, qu'ils appellent en leur langue Poyho, auquel en son nom ces quatorze rois s'en iraient de trois ans en trois ans lui rendre l'hommage et l'obéissance qu'ils avaient accoutumé de lui faire à lui-même ; qu'au reste lorsque chacun s'acquitterait des hommages qu'ils devaient de trois années passées, durant tout le mois qu'ils le viendraient faire, leur marchandise serait franche de tous impôts, comme aussi celle de tous les autres marchands, tant naturels qu'étrangers, qui durant ce mois entreraient dans ce pays, on en sortiraient.

Or pource que nous y arrivâmes au temps de cette franchise, il y avait un si grand nombre de marchands qui s'y rendaient de toutes parts, qu'on nous assura qu'il y avait au port de cette ville plus de quinze cents vaisseaux tous chargés d'une infinité de marchandises de grand prix. Voilà la bonne nouvelle qu'on nous apprit lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière ; de quoi nous fûmes si contents, qu'à l'heure même nous résolûmes aussitôt que le ^{p.123} vent serait un peu favorable, d'y entrer dedans.

Mais hélas ! nous fûmes si malheureux que nous ne pûmes voir ce de quoi nous avions un si grand désir. Car environ les dix heures, comme nous étions sur le point de nous mettre à table, nous n'eûmes pas plus tôt dîné en intention de faire voile, que nous vîmes venir sur la rivière un grand junco avec les *trinquets*¹, et la misaine, qui s'égalant à nous, et reconnaissant que nous étions Portugais, fort peu de nombre, et notre vaisseau petit, fila son câble, se laissant dériver sur nous en mer, jusqu'à ce qu'il fût égal à notre proue du côté des tribords. Lors ceux qui étaient dedans nous jetèrent des crampons attachés à deux grosses chaînes de fer fort longues. Ainsi comme leur vaisseau était grand, et le nôtre petit nous demeurâmes accrochés par le leur. Après

qu'ils nous eurent accrochés de cette sorte, voilà que nous vîmes sortir de dessous le [tillac](#)¹ environ soixante-dix ou quatre-vingts mahométans qui s'y étaient cachés jusqu'alors, parmi lesquels il y avait aussi des Turcs. À même temps il se fit un grand cri parmi eux, et ils nous jetèrent quantité de pierres, de dards et de lances, qui tombaient si dru dessus nous, qu'il semblait que ce fût de la grêle, tellement que de seize Portugais que nous étions, il en demeura douze sur la place, avec trente-six autres, tant garçons que mariniers. Quant à nous quatre Portugais, après nous être sauvés d'une si méchante rencontre, nous nous jetâmes tous dans la mer, où il y en eut un de noyé, et nous trois qui restions gagnâmes la terre le mieux que nous pûmes, et ainsi fort blessés que nous étions, et passant à travers la vase où nous [enfondrions](#) jusqu'à mi-corps, nous allâmes nous cacher dans le bois. Cependant les mahométans du junco entrés dans le nôtre, n'étant pas contents du massacre qu'ils avaient fait des nôtres, tous forcenés de rage, tuèrent encore six ou sept garçons qu'ils trouvèrent blessés sur le tillac, sans vouloir donner la vie à pas un d'eux. Cela fait, ils embarquèrent dans leur junco toute la marchandise de notre vaisseau, puis ils y firent un grand trou, par le moyen duquel ils le coulèrent à fond. Alors ils laissèrent leur ancre dans la mer, et les crampons avec lesquels il nous avaient ^{p.124} accrochés, puis ils se mirent incontinent à la voile, pour l'appréhension qu'ils avaient d'être reconnus.

@

CHAPITRE XXXVII

De l'aventure que nous eûmes nous trois, après nous être cachés dans le bois

@

Quand nous vîmes que nous trois étions échappés de cette malheureuse rencontre tous blessés, et sans espérance d'aucun remède, nous eûmes recours aux pleurs, et en hommes forcenés, nous commençâmes à nous outrager le visage. Car en ce désastre il nous était impossible de nous résoudre, si fort nous étions étonnés de ce que nous avions vu depuis demi-heure. En cette désolation nous passâmes le reste de cette triste journée : mais comme nous aperçûmes que le lieu était marécageux, et rempli de quantité de couleuvres et de lézards, nous trouvâmes que pour notre mieux il nous y fallait demeurer toute cette nuit. En effet nous l'y passâmes ensevelis dedans la vase jusqu'à l'estomac.

Le lendemain, si tôt qu'il fut jour, nous allâmes le long de la rivière, et fîmes en sorte d'arriver à un petit canal que nous n'osâmes passer, tant pour être fort profond, que pour le grand nombre de lézards que nous y vîmes. Ainsi nous passâmes la nuit en ce même lieu avec beaucoup de peine, et y demeurâmes cinq jours entiers, sans pouvoir ni passer outre, ni reculer, à cause des marécages tous jonchés d'herbes ; il mourut cependant un de nos compagnons nommé Bastion Anriquez homme riche, et qui avait perdu 8.000 écus dans la [lanchare](#). De cette façon, de tout ce nombre de gens que nous étions auparavant, il ne resta plus que Christouan Borralho et moi, qui nous mîmes à pleurer au bord de cette rivière, sur le corps du pauvre défunt qui n'était qu'à demi enterré. Car nous étions alors si faibles, que nous ne pouvions nous remuer, ni presque parler, ^{p.125} tellement que nous faisons déjà notre compte d'achever à passer en ce lieu ce peu d'heures que nous espérons de vivre.

Le lendemain qui était le septième jour de notre désastre, environ soleil couchant, nous vîmes venir à la rame à mont la rivière, une grande barque chargée de sel, et qui ne fut pas si tôt près de nous, que nous nous prosternâmes à terre, priant ceux qui étaient dedans de nous venir prendre. Eux bien étonnés de nous voir s'arrêtèrent incontinent, et se mirent à nous considérer, comme gens qui s'étonnaient fort de nous voir ainsi à genoux, et les mains levées au ciel, comme si nous eussions été en prières. Néanmoins sans nous répondre autrement, ils firent mine de vouloir suivre leur route, ce qui nous obligea derechef de les prier à haute voix, et les larmes aux yeux, de ne point souffrir qu'à faute de secours il nous advint de mourir misérablement en ce lieu. Alors au bruit de nos cris et nos gémissements, il sortit de dessous le tillac de la barque une vieille femme, dont le regard plein de gravité la faisait paraître telle que nous la reconnûmes depuis. Nous voyant en si pitoyable état, et blessés comme nous étions, touchée de notre désastre, et des plaies que nous lui montrions, elle prit en main un bâton dont elle frappa quatre ou cinq fois les mariniers, à cause qu'ils refusaient de nous prendre. Par ce moyen elle fit approcher la barque de terre, où se jetèrent incontinent quatre ou cinq des gens du navire, qui par le commandement qu'elle leur en fit, nous chargèrent sur leurs épaules, et nous mirent dans la barque.

Cette honorable femme bien fâchée de nous voir ainsi blessés, et couverts de chemises et caleçons tous ensanglantés et fangeux, les fit incontinent laver, et après nous avoir fait bailler à chacun un linge pour nous couvrir, elle voulut que nous fussions assis auprès d'elle. Puis commandé qu'elle eut qu'on nous apportât à manger, elle même nous en présentant de sa propre main :

— Mangez, mangez, nous dit-elle, pauvres étrangers, et ne vous affligez point de vous voir réduits en l'équipage où vous êtes ; car moi, que vous voyez maintenant, et qui ne suis qu'une femme, qui n'ai pas atteint encore l'âge de 50 ans, il n'y en a pas six que je me suis ^{p.126} vue esclave, et volée de

plus de cent mille ducats de mon bien. Ce n'est pas le tout encore, à cette infortune a été jointe la mort de trois fils que j'avais, et celle de mon mari que je tenais plus cher que les yeux dont je le regardais. Yeux, hélas ! avec lesquels je vis mettre en pièces par les trompes des éléphants du roi de Siam, tant le père comme les fils, ensemble deux frères et un gendre que j'avais. J'ai mené toujours depuis une vie aussi triste que languissante, et à tous ces déplaisirs en ont succédé beaucoup d'autres encore plus grands. Car par une impitoyable fortune j'ai vu trois miennes filles à marier, ensemble mes père et mère, et trente-deux de mes parents, neveux, cousins, jetés en des fournaises ardentes ; durant lequel temps leurs gémissements et leurs cris étaient si grands qu'ils perçaient le Ciel, afin que Dieu les secourût en la violence de ce tourment insupportable. Mais hélas ! l'énormité de mes péchés a bouché sans doute les oreilles à l'infinie clémence du Seigneur des Seigneurs, afin qu'il n'ouït cette mienne requête, qui me semblait si juste et si légitime ; en quoi toutefois je me suis trompée, puisqu'il n'y a rien de plus assuré que ce qu'il plaît à sa divine Majesté ordonner.

À ce discours nous lui répondîmes, que les péchés que nous avions aussi commis contre lui étaient cause de notre infortune.

— Puisque cela est, nous répliqua-t-elle, mêlant ses larmes aux nôtres, il est toujours bon d'avouer en vos adversités, que les touches de la main de Dieu sont bien vraies, pource qu'en cette vérité, ensemble en une confession de bouche, en un déplaisir de l'avoir offensé, et en une ferme résolution de n'y plus retourner, consiste tout le remède de vos travaux et des miens.

Nous ayant ainsi entretenus sur son infortune, elle s'enquit de nous des causes de la nôtre et de quelle façon nous avons été réduits en ce misérable état. Là dessus nous lui racontâmes comme le tout s'était passé sans que nous eussions pu reconnaître ni celui qui nous avait

ainsi maltraités, ni le sujet qui l'avait obligé à le faire. À cela les siens répondirent, que le grand junco dont nous parlions était à un mahométan guzarate de nation, nommé Coja Acem, qui ce même matin était sorti de la rivière chargé de [brésil](#), pour s'en aller en l'île d'Ainan. À ces mots cette bonne dame frappant sa poitrine, et faisant paraître qu'elle était ^{p.127} grandement étonnée :

— Que l'on me fasse mourir, dit-elle, si cela n'est, car j'ai ouï ce mahométan dont vous parlez, se vanter publiquement devant tous ceux qui le voulaient écouter, qu'il avait autrefois mis à mort un grand nombre de gens de la race de ceux de Malaca, et qu'il les haïssait tellement, qu'il avait promis à son Mahomet d'en tuer encore une fois autant.

Étonnés d'une telle nouveauté, nous la priâmes de nous déclarer qui était cet homme-là, et le sujet qui l'obligeait à nous vouloir tant de mal. La réponse qu'elle nous fit là-dessus fut qu'elle n'en savait autre raison, sinon qu'un grand capitaine de notre nation, nommé Hector de Sylveira lui avait tué son père, et deux frères dans un navire qu'il leur avait pris au détroit de la Mecque, qui venaient de Iudaa, et s'en allaient à Dabul. Voilà ce que nous dit de lui cette dame, qui durant que nous fûmes ensemble, nous raconta plusieurs autres particularités touchant la grande haine que ce mahométan nous portait, et sur ce qu'il disait de nous pour tâcher de nous rendre infâmes.

@

CHAPITRE XXXVIII

Qui était cette femme que nous rencontrâmes, et comme elle nous envoya à Patane, ensemble de ce que fit Antonio de Faria, lorsqu'il apprit la nouvelle de notre désastre, et la perte de sa marchandise

@

Cette honorable femme étant partie du lieu où elle nous avait trouvés, s'en alla à voile et à rame à mont la rivière environ deux lieues, jusqu'à ce qu'elle arriva à un petit village, où elle passa la nuit. Le lendemain matin elle en partit, et s'en alla droit à la ville de Lugor, qui était encore cinq lieues plus avant. Y étant arrivée environ le midi, elle mit pied à terre, et se retira en sa maison, où elle nous mena elle-même, et nous y fit séjourner vingt-trois jours, pendant lesquels nous fûmes fort bien pansés, ^{p.128} et pourvus abondamment des commodités qui nous étaient nécessaires.

Cette femme était veuve et d'honorable maison, comme nous l'apprîmes depuis, et qui avait été mariée au capitaine général, qu'ils appellent Xabandar de Prevedim, que le Pate de Lasapara roi de Quaijuan avait tué en l'île de Iaoa, dans la ville de Banchar, en l'année 1538. Lorsqu'elle nous trouva, comme j'ai dit, elle venait d'un sien junco, qui était à la rade, chargé de sel. Et d'autant qu'il était grand, et qu'il ne pouvait passer à cause des bancs de sable, elle le faisait peu à peu décharger avec cette grande barque. Les 23 jours que j'ai dits étant expirés, Dieu voulut que nous eûmes entièrement recouvert notre santé. Alors cette vertueuse dame nous voyant en état de voyager, nous recommanda à un marchand son parent qui s'en allait à Patane, où il avait encore quatre-vingts lieues de chemin. Le marchand nous fit donc embarquer avec lui dans un calaluz à rame, et ce même jour après avoir pris congé de cette dame, à laquelle nous étions tant obligés, nous partîmes de compagnie, et navigant sur une rivière d'eau douce nommée Sumhechitano, nous arrivâmes sept jours après à Patane.

Or d'autant qu'Antonio de Faria s'attendait de jour en jour à nous voir de retour, avec espérance d'avoir des nouvelles qui lui dussent apporter un bon succès de sa marchandise, sitôt qu'il nous vit et qu'il sut de nous ce qui s'était passé, il en demeura si triste et si mécontent qu'il fut plus de demi-heure sans pouvoir dire le moindre mot. Avec cela les Portugais y vinrent en si grand nombre, que les maisons pouvaient à peine suffire à les contenir, à cause que de la plupart d'entre eux, la lanchare avait aussi emporté de la marchandise, tellement que la valeur de sa charge se montait à plus de soixante et dix mille ducats, dont la plus grande partie était en argent monnayé, pour avec icelui faire emploie d'or. Antonio de Faria voyant qu'il n'y avait plus de remède, et que les douze mille écus qu'on lui avait prêtés à Malaca, avaient été volés misérablement, comme quelques-uns le voulurent consoler en cette perte, il leur fit réponse, qu'il confessait n'avoir pas le courage de ^{p.129} s'en retourner à Malaca, et y voir ses créanciers. Car il appréhendait à ce qu'il disait, qu'ils ne lui fissent payer les obligations qu'il leur avait faites. À quoi il ne pouvait satisfaire pour lors en aucune façon que ce fût ; qu'ainsi il lui semblait beaucoup plus à propos de poursuivre ceux qui lui avaient volé son bien, que de s'en aller vers ces autres qui l'en avaient **accommodé**, puisqu'il ne l'avait plus.

Alors il fit un serment public dessus le saint Évangile, par lequel il dit, qu'outre ce qu'il jurait, il promettait à Dieu de partir incontinent de ce lieu, pour s'en aller chercher celui qui l'avait ainsi volé ; qu'au reste il lui en ferait rendre cent fois autant, ou de gré, ou de force, quoiqu'il reconnut que cela ne se pouvait, pour le grand dommage qui en était arrivé. Aussi lui ayant été tué seize Portugais, et trente-six autres, tant garçons que mariniers chrétiens, il n'était pas raisonnable que cela se passât de cette sorte, sans que le châtiment s'en ensuivît. À quoi il ajouta que s'il n'y procédait de cette sorte l'on nous en ferait une encore le lendemain, et puis cent autres semblables.

Tous les assistants louèrent grandement sa valeureuse résolution, et pour l'exécution de cette entreprise, il se trouva beaucoup de jeunes soldats parmi eux qui s'offrirent à l'accompagner en ce voyage, d'autres

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

aussi lui présentèrent de l'argent, et s'équipèrent des choses qui leur étaient nécessaires. Alors ayant accepté les offres que lui firent ses amis, il usa d'une telle diligence que dans dix-huit jours il fit ses préparatifs, et assembla cinquante-cinq soldats en ce voyage.

Il fallut que j'y retournasse encore, pauvre infortuné que j'étais ; car je me voyais réduit à ce point que je n'avais pas valant un sol, ni personne qui me le voulût donner ni prêter, joint que je devais à Malaca plus de cinq cent ducats, que m'avaient prêté quelques-uns de mes amis, lesquels avec une fois autant, mon malheur voulut que ce chien me les volât avec le bien des autres, comme j'ai dit ci-devant, sans que de tout ce que je possédais dans le monde, j'eusse pu sauver autre chose que mon misérable corps blessé de trois coups de javelot, et d'un coup de pierre à la tête, dont je me suis vu par trois ou quatre fois à l'article ^{p.130} de la mort, même l'on m'en ôta un os ici à Patane ; mais Christouan Borralho mon compagnon fut encore plus maltraité que moi d'un pareil nombre de blessures, qu'il reçut en paiement de deux mille cinq cents ducats qui lui furent volés comme aux autres.

@

CHAPITRE XXXIX

Du partement que fit Antonio de Faria, pour s'en aller en l'île d'Ainan, afin d'y trouver le mahométan Coja Acem, et de la rencontre qu'il eut avant d'y arriver

@

Sitôt qu'Antonio de Faria eut fait ses préparatifs, il partit de ce lieu de Patane un samedi neuvième mai mil cinq cent quarante, et mit la proue par nord-nord-ouest, vers le royaume de Champaa, à dessein d'y découvrir les ports et les havres, et là même par le moyen de quelque bon butin, s'y en fournir de ce dont il avait besoin, pource que la promptitude de son départ de Patane avait été si grande, qu'il n'avait eu le temps de se bien pourvoir de ce qui lui était nécessaire, ni même de vivres et de munitions de guerre. Après avoir été sept jours à la voile suivant notre route, nous eûmes la vue d'une île nommée Pulo Condor, à la hauteur de huit degrés et un tiers, du côté du nord, et quasi nord-ouest sud-est, vers l'embouchure de Camboja, et ayant fait le tour de tous côtés nous découvrîmes vers le rhumb de l'est un bon havre, où nous trouvâmes l'île de Camboja, où étant vers l'est nommé Bralapisan, éloigné de terre ferme de six lieues ou environ, nous trouvâmes un junco de Lequios qui s'en allait au royaume de Siam, avec un ambassadeur de Nautaquim de Lindau, prince de l'île de Tosa, située à la hauteur de trente-six degrés, lequel ne nous eut pas plus tôt découvert qu'il fit voile vers Antonio de Faria, et lui envoya faire un message par un pilote chinois rempli de compliments d'une p.131 véritable affection. À quoi furent ajoutés ces mots de la part de tous,

« Que le temps viendrait qu'ils communiqueraient avec nous la vraie amitié de la loi de Dieu, et de sa clémence infinie, qui par sa mort avait donné la vie à tous les hommes, avec un perpétuel héritage en la maison des bons, et qu'ils croyaient qu'il devait être ainsi après avoir passé la moitié de la moitié des temps.

Avec ce compliment ils lui envoyèrent un coutelas de grand prix, qui avait la poignée et le fourreau d'or, et des perles qui étaient dans une petite boîte aussi d'or, faite en forme de salière ; de quoi Antonio de Faria fut bien fâché, à cause qu'il ne pouvait pas rendre le semblable à ce prince, comme il était obligé de faire. Car lorsque le Chinois arriva avec ce message, ils étaient éloignés de nous d'une grande lieue dans la mer.

Nous mîmes alors pied à terre, où nous fûmes trois jours à faire eau, et à pêcher des *sargues* et des *corvines* en grande quantité, puis nous allâmes gagner la côte de la terre ferme, pour y chercher une rivière nommée Pulo Cambim, qui divise l'État de Camboja d'avec le royaume de Champaa, à la hauteur de neuf degrés, où étant arrivés un dimanche dernier jour de mai, le pilote monta trois lieues dans cette rivière, où il ancra vis-à-vis d'un grand bourg nommé Catimparu ; là nous demeurâmes douze jours en paix, pendant lesquels nous fîmes notre provision de ce qui nous était nécessaire. Mais à cause qu'Antonio de Faria était naturellement curieux et qu'il s'efforçait de savoir des gens du pays quelle nation habitait plus avant, et d'où cette grande rivière prenait sa source, ils lui firent réponse qu'elle naissait d'un lac nommé Pinator, éloigné de cette mer du côté de l'est de 260 lieues au royaume de Quitiruan, et qui était entouré de grandes montagnes, au bas desquelles sur le bord de l'eau il y avait 38 villages, dont il y en avait 13, fort grands, et les autres fort petits, et que seulement dans un des grands nommé Xincaleu, il y avait une si grande mine d'or, qu'ils étaient assurés par le rapport des habitants du pays, qu'il ne se passait jour que l'on n'en tirât un bar et demi, qui selon la valeur de notre monnaie est en une année vingt-deux millions, et que quatre seigneurs y avaient part, ^{p.132} lesquels en étaient si ambitieux qu'ils se faisaient une guerre continuelle les uns aux autres, chacun d'eux tâchant de s'en faire maître, même que l'un d'eux nommé Rajahitau avait dans la basse-cour de sa maison, en des pots sous terre pleins jusqu'au goulet, six cents bars d'or en poudre, comme celui de Menancabo de l'île de Samatra, et que si trois cents hommes de notre nation l'allaient

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

attaquer avec les arquebusiers, indubitablement ils s'en feraient maîtres ; joint qu'en un autre de ces villages nommé Buaquirim, il y avait une carrière, de laquelle on tirait une grande quantité de fins diamants, d'une vieille roche, et de plus grand prix que ceux de Laue, et de Taniampura en l'île de Iaoa. Antonio de Faria leur ayant demandé là-dessus plusieurs autres particularités, ils lui firent un récit de la fertilité du pays, qui était à mont cette rivière, aussi propre à souhaiter, que facile et de peu de frais à conquérir.

@

CHAPITRE XL

Notre parlement pour aller en l'île d'Ainan, où nous avions eu nouvelles qu'était le corsaire Coja Acem, et de ce qui nous arriva en ce voyage

@

Étant partis de cette rivière de Pulo Cambim, nous naviguâmes le long de la côte du royaume de Champaa, jusqu'à un havre nommé Saleyjacau, dix-sept lieues en amont, vers le nord, dans lequel nous entrâmes. Or pource qu'il n'y avait là rien à gagner, nous sortîmes de ce lieu presque à soleil couché, sans faire autre chose que voir et compter les bourgs qui étaient le long du bord de l'eau, lesquels étaient au nombre de six, cinq desquels étaient comme des villages, et en l'autre paraissaient plus de mille maisons environnées d'arbres fort hauts, et de quantité de rivières d'eau douce, qui descendaient d'une montagne qui était du côté du sud, en forme de muraille. Nous n'y voulûmes monter alors pour voir la ville, craignant de faire ^{p.133} mutiner le peuple.

Le matin suivant nous arrivâmes à une rivière nommée Toobasoy, où Antonio de Faria ancra du côté de dehors, à cause que le pilote ne se voulut hasarder d'y entrer, pour n'y avoir jamais été, et pour ne connaître le fonds d'icelle. Comme l'on contestait sur ce sujet, les uns pour y entrer, les autres, pour n'en rien faire, nous vîmes une grande voile qui de haute mer venait chercher ce port. Alors, bien aises de la recevoir avec tous les appareils nécessaires à notre dessein, nous l'attendîmes sur l'ancre, sans bouger d'où nous étions. Comme elle fut près de nous, nous la saluâmes, et arborâmes la bannière du pays, qu'ils appellent *charachina*, qui est le signal d'amitié, accoutumé entr'eux en semblables occasions. Ceux du navire, au lieu de nous répondre en la même sorte, comme ils semblaient le devoir faire par raison, et reconnaissant que nous étions Portugais, à qui ils ne voulaient aucun bien, nous dirent une infinité de paroles vilaines et

déshonnêtes, et nous firent voir sur le haut de leur poupe, le derrière d'un esclave cafre, avec un grand bruit et tintamarre de trompettes, tambours et cloches, en se moquant de nous comme par mépris. De quoi Antonio de Faria se sentit tellement offensé, qu'il leur fit tirer une volée de canon pour voir si cela les rendrait plus courtois. À cette canonnade ils firent réponse de cinq balles, savoir trois de [fauconneaux](#)², et de deux autres petites pièces de campagne, que les Portugais appellent camellos. Ce qui nous étonna fort, si bien que prenant conseil de ce que nous ferions alors, nous résolûmes de demeurer au lieu où nous étions, pour ne juger à propos d'entreprendre une chose si douteuse jusqu'à ce que, le lendemain, le jour nous fît reconnaître les forces de ce vaisseau pour l'attaque par après, avec plus d'assurance, ou le laisser passer. Ce conseil sembla bon à Antonio de Faria et à tous nous autres, qui faisant bonne garde, et donnant ordre au nécessaire, demeurâmes en ce lieu attendant le jour.

Sur les deux heures après minuit nous vîmes sur l'horizon de la mer trois choses noires à fleur d'eau, que nous ne pûmes bien reconnaître, ce qui fut cause que nous éveillâmes Antonio de Faria, ^{p.134} qui pour lors était sur le tillac, et couché sur un poulailler, et lui montrâmes ce que nous voyions, qui n'était pas alors beaucoup loin de nous ; et craignant comme nous faisions, que ce ne fussent des ennemis, il s'écria, *Arme, Arme, Arme*. Il fut aussitôt obéi, et ainsi il s'assura de ce dont il se doutait touchant ce que nous avions vu ; et reconnaissant que c'étaient des vaisseaux de rame qui venaient à nous, nous prîmes incontinent les armes, et fûmes posés par le capitaine aux lieux les plus nécessaires pour nous défendre.

Il nous sembla pour lors les voyant venir, voguant [à la sourdine](#)⁵, que c'étaient les ennemis du jour précédent, et d'autant qu'en ce lieu il n'y avait aucune chose de quoi nous pussions avoir crainte, il dit aux soldats,

— Messieurs et frères, c'est un voleur qui nous vient attaquer, à qui il semble que nous ne soyons que six ou sept, ainsi que l'on a de coutume d'être en ces vaisseaux ; et afin qu'au nom

de Jésus-Christ nous puissions faire chose qui soit bonne, que chacun se baisse, afin qu'ils ne puissent voir pas un de nous, et lors nous connaîtrons leur dessein, et ce qu'ils veulent de nous. Cependant qu'on tienne prêts les pots de poudre, par le moyen desquels et de nos épées, j'espère que nous viendrons à bout de cette aventure. Que chacun aussi cache bien sa mèche, afin qu'ils ne voient point de feu, et que par ce moyen ils puissent croire que nous sommes tous endormis.

Ce qui fut incontinent fait comme il l'avait ordonné avec prudence et conseil. Ces trois vaisseaux nous ayant approchés de la longueur d'un trait d'arbalète, environnèrent notre lorche de poupe et de proue ; et après nous avoir reconnus se tournèrent se joindre comme s'ils eussent fait un nouveau conseil, et furent ainsi jointes l'espace d'un quart d'heure.

Cela fait, ils se séparèrent en deux, savoir les deux plus petits ensemble, qui se mirent à notre poupe, et l'autre plus grand, et qui était le mieux armé, nous attaqua du côté de tribord. Alors chacun entra dans notre lorche de l'endroit qu'il croyait être le plus à propos, tellement qu'en moins d'un demi quart d'heure, plus de quarante hommes y entrèrent. Alors Antonio de Faria sortit de dessous le demi p.¹³⁵ pont, où il était avec quelque quarante soldats, et invoquant saint Jacques leur patron, se jeta sur eux si courageusement, qu'en peu de temps il les mit presque tous à mort. Puis s'aidant de quantité de pots de poudre contre ceux qui étaient dans les trois vaisseaux, il acheva de les défaire, et les contraignit de se jeter tous dans la mer. Avec cet avantage nous sautâmes dans leurs navires, et les prîmes tous trois, et ainsi Dieu nous fit la grâce, que sans aucun péril tout nous demeura entre les mains ; joint que de tous ceux qui s'étaient jetés dans la mer, il n'en fut repris que cinq, qui étaient encore en vie, l'un desquels était l'esclave cafre qui nous avait montré son derrière, et les quatre autres étaient un Turc, deux Achems, et le capitaine d'un junco nommé Similau, grand corsaire, et notre ennemi mortel.

Antonio de Faria les fit incontinent mettre à la géhenne, pour savoir d'eux qui ils étaient, d'où ils venaient, et ce qu'ils nous voulaient. À cela les deux Achems répondirent brutalement ; et comme l'on voulait aussi [guinder](#)¹ et lever l'esclave qui était déjà lié pour le tourmenter, il se prit à pleurer, priant qu'on ne lui fît point de mal ; qu'au reste il était chrétien comme nous, et que sans être mis au tourment il dirait la vérité de ce qu'on lui demanderait. Antonio de Faria le fit délier, et l'approchant auprès de soi, lui fit donner un morceau de biscuit, et une tasse de vin. Puis l'amadouant par belles paroles, le pria de lui déclarer la vérité, puisqu'il était chrétien ainsi qu'il disait. À quoi il fit réponse en ces termes :

— Si je ne la vous dis, ne me tenez point pour tel que je suis. je me nomme Sébastien, et ai été captif de Gaspar de Mello, que ce chien de Similau, qui est là présent, tua il y a environ deux ans en Liampoo, avec vingt-cinq Portugais qu'il avait en son navire.

Ce qu'entendant Antonio de Faria il fit un grand cri, comme un homme rempli d'étonnement, et dit :

— Tout beau, je n'en veux pas savoir davantage, c'est donc là ce chien de Similau qui a tué ton maître ?

Et il répondit :

— Oui, c'est lui, et qui voulait à présent vous faire le semblable, estimant que vous n'étiez que six ou sept, et pour cet effet il s'est ^{p.136} embarqué à la hâte en intention, ainsi qu'il disait, de vous prendre en vie, pour vous faire sortir la cervelle de la tête avec un frontail de corde, comme il a fait à mon maître ; mais Dieu permet qu'il paye le mal qu'il a commis.

Antonio de Faria voyant ce que lui disait cet esclave, qui lui assura plusieurs fois que ce chien de Similau avait amené avec lui tous ses hommes de guerre, et que dans son junco il n'était demeuré que quarante mariniers chinois, il se résolut de s'aider de cette bonne fortune, après avoir fait mourir Similau et ses autres compagnons, leur

faisant sauter la cervelle de la tête avec une corde, comme Similau avait fait en Liampoo à Gaspar de Mello et aux autres Portugais.

Il s'embarqua incontinent avec trente soldats dans le bateau, et dans les machuas, dans lesquels les ennemis étaient venus de Prevau ; à l'occasion de la marée et du vent favorable, en moins d'une heure il arriva où était le junco ancré à mont la rivière, une lieue loin de nous ; et l'ayant abordé s'y jeta sans bruit, et se rendit maître de la poupe, de laquelle seulement quatre pots de poudre qu'il jeta sur le tillac où était cette canaille endormie, les firent tous sauter dans la mer. Il en mourut dix ou douze, et les autres, à cause qu'ils criaient sur l'eau, qu'ils se noyaient, et qu'on les prît, Antonio de Faria les en fit tirer, à cause qu'il avait besoin d'eux pour la navigation du junco, qui était fort grand et haut. Et voilà comme il plut à Dieu par un juste jugement de sa divine justice, que la gloire de ce chien maudit fût le ministre qui mit en exécution le châtement de ses cruautés, et qu'entre les mains des Portugais il reçût la punition de ce qu'il leur avait fait.

Alors, environ le point du jour, faisant inventaire de toute la prise, il se trouva trente-six mille taëls en argent du Japon, qui valent de notre monnaie cinquante quatre mille ducats, outre plusieurs sortes de bonnes marchandises qui pour lors ne furent prisées, pour n'en avoir pas eu le temps, à cause que le pays était déjà tout mutiné, et que les habitants y faisaient quantité de feux, avec lesquels ils sont accoutumés de se donner des avis les uns aux autres, quand il y a quelque alarme d'ennemis ; ce qui contraignit Antonio de Fana de faire voile en diligence.

CHAPITRE XLI

Comment Antonio de Faria arriva à la rivière de Tinacoreu, que nous appelons Varella, et de l'avis que lui donnèrent quelques marchands de ce royaume

@

p.137 Antonio de Faria partit de cette rivière de Toobasoy un mercredi matin veille de la Fête-Dieu, en l'année mil cinq cent quarante, et navigua le long de la côte du royaume de Champaa, craignant de s'éloigner avec le vent d'est, lequel en cet endroit est souvent impétueux, principalement en la conjonction des nouvelles et pleines lunes. Le vendredi suivant, nous nous trouvâmes vis-à-vis d'une rivière, que les habitants du pays nomment Tinacoreu, et que nous autres appelons Varella, où il fut trouvé à propos par le conseil de quelques-uns de nous, d'y entrer, pour s'informer de quelqu'un, de ce que Pedro de Faria avait envie de savoir, et aussi pour voir si en ce lieu-là il n'aurait point nouvelles de Coja Acem qu'il cherchait ; parce que tous les juncos de Siam, et de toute la côte de Malaye qui naviguent à la Chine, ont accoutumé de faire leur commerce en cette rivière, où parfois ils vendent bien leur marchandise en échange d'or et de bois de Calambouc, et aussi d'ivoire, dont ce royaume est abondant ; et ayant donné fond un peu plus avant que l'embouchure, vis-à-vis d'un petit village nommé Taiquilleu, il vint incontinent à nous force paraos, et plusieurs petites barques de pêcheurs pleines de rafraîchissements, lesquels n'ayant encore vu des hommes faits comme nous, se dirent les uns aux autres,

« Voici une grande nouveauté avec laquelle Dieu nous visite, prions-le qu'il lui plaise par sa bonté infinie, que ces hommes barbus ne soient ceux qui pour leur profit et intérêt particulier épient les pays comme marchands, et après les pillent comme larrons. Retirons-nous dans le bois, de peur que les étincelles de ces tisons blanchis par le visage, avec la blancheur des

cendres qu'ils portent sur leurs yeux, ne p.138 brûlent les maisons où nous habitons, et ne réduisent en cendre les champs de nos labeurs, comme ils ont accoutumé de faire aux terres d'autrui.

À quoi quelques-uns des leurs firent réponse,

— À Dieu ne plaise que cela soit, et encore que par malheur ils soient déjà chez nous, au moins faisons en sorte qu'ils ne puissent reconnaître que nous les redoutions comme nos ennemis ; car si cela est, ils nous attaqueront avec plus d'assurance. C'est pourquoi le meilleur est, qu'avec un joyeux semblant, et des paroles de courtoisie, nous tâchions d'apprendre ce qu'ils prétendent de nous, afin que sachant d'eux la vérité, nous l'écrivions incontinent à Hoyaa Paquir, à Congrau ou il est à présent.

Antonio de Faria feignant de ne les entendre, encore que ce qu'ils disaient lui fût redit par un interprète, les reçut honnêtement, et acheta d'eux les rafraîchissements qu'ils apportaient, qu'il leur fit payer comme ils désiraient. De quoi ils se tinrent pour grandement satisfaits ; et eux lui demandant d'où il était, et ce qu'il voulait, il leur fit réponse qu'il était du royaume de Siam, de la contrée des étrangers de Tanaugarim, et que comme marchand qu'il était, il allait en l'île de Lequios pour trafiquer, et qu'il n'était venu en ce lieu que pour savoir des nouvelles d'un sien ami nommé Coja Acem, qui s'y en allait aussi ; sur quoi il s'enquit d'eux s'il était encore passé, ou non ; qu'au reste il s'en voulait aller promptement, tant pour ne perdre temps, qu'à cause qu'il reconnaissait qu'il ne pouvait en ce lieu vendre ce qu'il avait de marchandise. Ils lui répondirent à cela,

— Vous dites vrai, car en ce village il n'y a autre chose que des filets et des bateaux de pêcheurs, avec lesquels nous gagnons notre vie assez pauvrement. Toutefois, ajoutèrent-ils, si tu allais à mont la rivière jusqu'en la ville de Pilaucacem, où est le roi, tu vendrais non seulement la marchandise qui est dans tes vaisseaux, pour riche qu'elle

puisse être ; mais encore plus que n'en sauraient porter dix autres navires semblables aux tiens, pource qu'en ce lieu il y a des marchands si riches, et qui font si gros trafic, qu'ils ne vont en traite que par troupes d'éléphants, bœufs, et chameaux, qu'ils envoient ^{p.139} chargés de marchandises aux terres de Lauhos, Pafuaas, et Gueos, qui sont peuplées de gens fort riches.

Antonio de Faria voyant l'occasion propre pour s'informer de ce qu'il désirait savoir, les enquit amplement, à quoi quelques-uns qui semblaient avoir plus d'autorité que les autres, répondirent fort à propos, que la rivière où nous étions ancrés se nommait Tinacoreu, que quelques anciens appelaient Taraulachim, qui signifie Masse-Saulle, nom qui avec juste raison lui avait été donné, suivant le dire que les vieux leur racontaient à présent ; et comme nous la voyons, en profondeur et largeur, elle s'étendait jusqu'à Moncalor, montagne qui était éloignée de ce lieu de quatre-vingt lieues, et de là en avant elle était beaucoup plus large, mais beaucoup moins profonde ; même qu'en aucuns endroits il y avait des bancs de sable et des pays noyés d'eau, où se voyaient infinis oiseaux qui couvrent toute la terre, et qu'ils y étaient en si grande abondance, que pour leur sujet il y avait déjà 42 ans que tout le royaume des Chintaleuhos en était déshabité, bien qu'il fût grand de huit journées de chemin ; mais qu'ayant passé cette contrée d'oiseaux, l'on entra en une autre plus rude et pleine de grands rochers, où il y avait plusieurs animaux encore pires que ces oiseaux, comme éléphants, rhinocéros, lions, sangliers, buffles, et autre bétail en si grande quantité, que quelque chose que les hommes puissent cultiver pour l'entretien de leur vie était par eux gâtée, sans qu'il fût possible de les en empêcher. Au milieu de tout ce pays ou royaume, il y avait un grand lac que quelques habitants du pays appelaient Cunebetee, et les autres Chiammay, duquel cette rivière prenait sa source, avec trois autres qui arrosaient une bonne partie de ce pays. Ce lac suivant le récit de ceux qui en avaient écrit, avait de tour 60 iaos, chacun de trois lieues, le long duquel il y avait force mines

d'argent, de cuivre, d'étain, et de plomb, d'où l'on en tirait ordinairement grande quantité, que les marchands enlevaient par troupes d'éléphants et de rhinocéros, pour les transporter aux royaumes de Sornau, que nous appelions Siam, ^{p.140} Passiloco, Savady, Tangu, Prom, Calaminham, et autres provinces qui sont fort avant dans le pays, éloignées de ces côtes de deux ou trois mois de chemin. Au reste ils nous dirent que ces pays étaient divisés en royaumes et pays habités de gens blancs, de basanés, et d'autres plus noirs, et qu'en échange de cette marchandise l'on apportait de l'or, des diamants, et des rubis. Leur ayant demandé là-dessus si ces gens avaient des armes, ils lui répondirent que non, sinon des bâtons endurcis au feu, et des baïonnettes longues de deux pans de tranchant ; et nous assurèrent en outre que de ce lieu on y pouvait aller par la rivière en deux mois, ou deux mois et demi de temps, et ce à cause des eaux qui descendaient avec impétuosité la plupart de l'année, et que pour en revenir il ne fallait que huit ou dix jours de temps. Après ces demandes Antonio de Faria leur en fit encore quelques-unes, auxquelles ils répondirent aussi, et lui dirent plusieurs autres choses dignes d'employer un bel esprit, et qui font croire que si l'on prenait ce pays, il pourrait être de plus grand profit et de moindre dépense que ne sont les Indes, joint qu'il n'y aurait pas tant de peine, ni tant de sang répandu.

@

CHAPITRE XLII

Du chemin que fit Antonio de Faria, en s'en allant chercher l'île d'Ainan, et de ce qui lui arriva

@

Le mercredi suivant nous sortîmes de cette rivière de Tinacoreu, et par l'avis du pilote nous allâmes chercher Pulo Champeiloo, qui est une île inhabitée et située en l'embouchure de l'anse de Cauchenchina, à quarante degrés et un tiers, du côté du nord. L'ayant abordée nous mouillâmes l'ancre en un havre où il y avait bon fond, et y demeurâmes trois jours, accommodant notre artillerie en manière convenable ; puis nous nous en allâmes vers l'île d'Ainan, où Antonio de Faria croyait trouver le ^{p.141} corsaire Coja Acem qu'il cherchait. Arrivant à l'écueil de Pulo Capas, qui fut la première chose que nous vîmes en cette île, il ne fit autre chose que se ranger près de terre, pour reconnaître les ports et les rivières de cette côte, et voir les entrées qu'elle avait. Si tôt qu'il fut nuit, à cause que la lorche dans laquelle il était venu de Patane faisait force eau, il commanda à tous ses soldats qu'ils se transportassent en un autre meilleur vaisseau, ce qui fut fait incontinent, et arrivant en une rivière que nous découvrîmes sur le soir vers l'est, il y donna fond une lieue en mer, à cause que le junco dans lequel il était se trouvait fort grand, et demandait beaucoup de fond. Puis craignant les bancs qu'il avait vus toute cette journée, il envoya de ce lieu Christouan Borralho, avec 14 soldats dans la lorche à mont la rivière, pour reconnaître quels étaient les feux qu'il voyait.

Il partit donc incontinent, et étant déjà plus d'une lieue avant dans la rivière, il fit rencontre d'une flotte de 40 juncos fort grands, portant deux ou trois hunes chacun. Alors craignant que ce fût l'armée du mandarin, de quoi nous avions ouï parler, il ankra près de terre, et s'éloigna un peu d'eux. C'était environ la minuit, et la marée commençait son cours ordinaire, ce que Borralho voyant et se voulant servir d'icelle, il leva fort doucement et sans bruit les ancres, puis passa outre, s'écartant des

juncos pour aller du côté où il avait vu les feux, la plupart desquels étaient déjà éteints, et n'en était resté que deux ou trois que parfois l'on voyait difficilement reluire, et qui lui servaient de guide.

Ainsi continuant sa route avec prudence il arriva en un lieu où se voyait une quantité de navires grands et petits, si bien que selon l'avis de plusieurs il y avait plus de deux mille voiles. Passant donc parmi eux à la sourdine, il arriva en un lieu peuplé de plus de dix mille ménages, clos d'une forte muraille faite de brique, avec des tours et des boulevards à notre mode, et de corridors pleins d'eau. En ce lieu des 14 soldats qui étaient dans la lorche, il y en eut cinq qui mirent pied à terre, avec deux Chinois, de ceux qui s'étaient sauvés du junco de Similau, qui nous laissèrent ^{p.142} leurs femmes en otage jusqu'à leur retour, lesquels ayant par dehors visité la ville, y furent trois heures de temps, sans avoir été ouïs ni reconnus d'aucun. Cela fait, ils se rembarquèrent, puis sortirent à voile et à rame sans faire aucun bruit, craignant que si l'on les voyait, ils ne courussent tous fortune de leurs vies.

Étant sortis de la rivière ils trouvèrent un junco qui était à l'ancre il y avait peu de temps, qui leur parut être une voile de l'autre côté. Mais étant arrivés où était Antonio de Faria, ils lui firent le récit de ce qu'ils avaient vu, et de la grosse armée qui était à mont cette rivière, et du junco qu'ils avaient trouvé ancré à l'embouchure d'icelle, lui disant par plusieurs fois que ce pouvait être le chien de Coja Acem qu'il cherchait. Cette nouvelle le réjouit de telle sorte, que sans attendre seulement un moment, il laissa l'ancre en mer, et fit faire voile, disant que le cœur lui disait, que c'était lui sans doute, qu'il y gagerait sa tête, et que si ce l'était, qu'il nous assurait tous qu'il était content de mourir le combattant, pour se venger de ce barbare qui lui avait fait un si grand tort. S'approchant à la vue du junco il commanda à la lorche de passer de l'autre côté, afin que tous deux ensemble pussent l'aborder, et que pas un d'eux ne se mit à tirer aucun bâton à feu, craignant qu'ils ne fussent entendus des juncos de l'armée, qui étaient à mont la rivière, et qu'ils ne vinssent voir ce que c'était ; si tôt que nous fûmes arrivés où le junco était ancré, il fut incontinent par nous investi, sautant dans

icelui 20 de nos soldats qui s'en rendirent les maîtres, sans qu'il leur fût fait aucune résistance ; car la plus grande part des gens qui étaient en icelui se jetèrent dans la mer, et quelques-uns des plus courageux après s'être remis en leur sens, voulurent faire tête aux nôtres ; mais Antonio de Faria se jeta incontinent dedans avec encore 20 autres soldats, qui combattant contre eux achevèrent de les défaire, tuant plus de 30 des leurs, tellement qu'il ne demeura en vie que ceux qui volontairement s'étaient jetés dans la mer, lesquels il fit retirer pour servir à la navigation de ses vaisseaux, et pour savoir qui ils étaient, et d'où ils venaient.

Il fit mettre quatre d'iceux ^{p.143} à la géhenne, dont deux se laissèrent mourir sans vouloir confesser chose aucune ; et comme l'on voulait prendre un petit garçon, pour lui faire le semblable, un vieillard son père qui était couché sur le tillac, s'écria à haute voix la larme à l'œil, qu'on eut à l'écouter avant que faire mal à ce petit garçon. Antonio de Faria fit arrêter l'exécuteur, et dit à ce vieillard qu'il eut à parler, et dire ce qu'il voudrait, pourvu que ce fût la vérité ; et que s'il mentait, qu'il s'assurât que lui et son fils seraient jetés vifs dans la mer ; comme au contraire s'il disait la vérité, il lui promettent de les faire mettre en liberté tous deux en terre, et qu'il lui rendrait aussi toute la marchandise qu'il jurera lui appartenir. À quoi le vieillard mahométan répondit :

— J'accepte la promesse que tu me fais, et estime grandement ta courtoisie, en ce que tu donnes vie à ce petit garçon, car de la mienne comme inutile, je n'en fais plus de compte, et me veux fier à ta parole, encore que l'office que tu exerces me doive distraire de ce faire pour n'être conforme à la loi chrétienne, que tu as professée par le baptême.

Réponse qui rendit Antonio de Faria si confus et si étonné, qu'il ne sut que lui répondre. Alors il le fit approcher près de lui, et l'interrogea sans le rudoyer, ni sans lui faire aucune menace.

CHAPITRE XLIII

De ce que le vieillard répondit aux demandes d'Antonio de Faria, et du surplus qui lui arriva en ce lieu

@

Ce vieillard se mit donc près d'Antonio de Faria, qui le voyant blanc comme quelques-uns de nous autres, lui demanda s'il était Turc ou Persien. À quoi il répondit que non, mais qu'il était chrétien, natif du mont Sinaï, où était le corps de la bienheureuse sainte Catherine. Antonio de Faria lui répondit là-dessus, que puisqu'il était chrétien, comme il le disait, il s'étonnait fort de ce qu'il n'était point parmi les p.144 chrétiens.

Le vieillard répondit à cela, qu'il était marchand de bonne famille, et qu'il se nommait Tome Mostangue : étant un jour ancré avec un sien navire, au port de Iudaa, l'an 1538, Soliman Bachat, vice-roi du Caire, l'avait fait prendre avec sept autres, pour porter les vivres et les munitions nécessaires à fournir l'armée de soixante galères, en laquelle il venait par le commandement du Turc, pour faire rendre à Sultan Bandur le royaume de Cambaya, que le grand Mogor lui avait ôté en ce temps-là, et que cela fait il devait aussi tâcher de chasser les Portugais hors des Indes.

Et que lui conduisant son navire pour le conserver et faire valoir son bien, comme aussi pour recevoir le fret qu'on lui avait promis, les Turcs, après l'avoir abusé en tout et par tout, comme ils ont accoutumé de faire, lui prirent sa femme, et une petite fille, qu'ils forcèrent devant lui. Et qu'à cause qu'un sien fils se plaignait de cette injure en pleurant, ils le jetèrent tout vif dans la mer, pieds et mains liés ; qu'au reste pour son particulier il avait été par eux mis aux fers, et que tous les jours il était grandement fouetté ; joint qu'on lui avait pris son bien, lequel était de la valeur de plus de six mille ducats, disant qu'il n'était licite à aucun de jouir des biens de Dieu qu'aux musulmans saints et justes comme eux.

Et d'autant qu'en ce temps-là sa fille et sa femme moururent, lui comme désespéré se jeta une nuit dans la mer, à l'embouchure de Diu, avec ce petit garçon qui était son fils, duquel lieu ils s'étaient rendus par terre à Surrate, et de là étaient venus à Malaca, dans le navire de Garcia de Saa, capitaine de Baçaim ; puis par le commandement de Dom Étienne de Gama, ils avaient été à la Chine avec Christofle Sardinha, qui avait été facteur aux Moluques. mais qu'une nuit étant ancré en Cincaapura, le Quiay Taijano, maître du junco, l'avait mis à mort, ensemble vingt-six Portugais, et que pour lui, à cause qu'il était canonnier, il avait eu la vie sauve.

À ces mots Antonio de Faria se frappant le front à belles mains, poussé à cela par l'étonnement que ce discours lui avait apporté.

— Mon Dieu, ^{p.145} mon Dieu, dit-il, il me semble que ce que j'entends est un songe,

puis se tournant vers ses soldats qui l'entouraient, il leur fit le discours de la vie de ce Quiay, et les assura qu'il avait tué dans des vaisseaux fourvoyés sur la mer, plus de cent Portugais, et fait butin de plus de cent mille ducats ; et qu'encore que son nom fût tel que cet Arménien disait, à savoir Quiay Taijano ; néanmoins après qu'en Cincaapara il eut tué Christofle Sardenha, pour vanité de ce qu'il avait exécuté, il s'était fait nommer le capitaine Sardenha.

Alors comme nous eûmes demandé à l'Arménien où il était, il nous dit qu'il était fort blessé, et caché dans la soute du junco, parmi les câbles, avec encore six ou sept autres. Antonio de Faria se leva pour lors, et s'en alla promptement au lieu où ce chien était caché, suivi de la plus grande part de ses soldats, lesquels ouvrirent l'écouille où étaient les câbles, pour voir si ce que l'Arménien leur avait dit était véritable. Alors le chien, et les six autres qui étaient avec lui, sortirent par une autre écouille, et tous désespérés ils se jetèrent sur nos gens, le nombre desquels était plus de trente, sans comprendre plus de quarante garçons. Ainsi il se commença de nouveau un combat si furieux, et si sanglant, qu'en moins d'un quart d'heure on les acheva de tuer. Il y eut cependant deux Portugais, et sept garçons de tués, et avec ce qu'ils en blessèrent plus de

vingt, Antonio de Faria reçut deux coups d'estramacon sur la tête, et un autre sur le bras, dont il fut fort maltraité.

Après cette défaite, et que les blessés furent tous pansés, pour ce qu'il était déjà près de dix heures, il fit faire voile, appréhendant les quarante juncos qui étaient en cette rivière. Ainsi nous éloignant de terre, nous allâmes sur le soir ancrer en l'autre côté de Cauchenchina, où Antonio de Faria fit faire inventaire de ce qui était dans le junco de ce corsaire, il y fut trouvé cinq cents bares de poivre, de cinquante quintaux le bar, soixante de santal, quarante de noix muscades, et du macis, quatre-vingt d'étain, trente d'ivoire, douze de cire, et cinq de bois d'aloès fin, ce qui pouvait valoir en terre, selon le cours du pays, soixante et dix-mille ducats ; outre une ^{p.146} petite pièce de campagne, quatre faulcons, et treize berches de fonte, laquelle artillerie la plus grande part avait été nôtre, car ce mahométan l'avait volée dans le navire de Christofle Sardinha, et dans le junco de Iouan Oliveyra, et encore dans le navire de Barthélémy de Matos. L'on trouva aussi trois coffres couverts de cuir, pleins de quantité de coutils de soie, et d'habits de Portugais, avec un grand bassin à laver les mains, fait d'argent doré, le vase et la salière de la même façon du bassin, vingt-deux cuillers, trois chandeliers, cinq coupes dorées, cinquante-huit arquebuses, mille deux cent vingt-deux pièces de toile de Bengale, lequel meuble avait été aux Portugais, dix-huit quintaux de poudre, et neuf petits enfants, âgés de six jusqu'à huit ans, tous enchaînés par les pieds et par les mains, tellement qu'ils faisaient pitié à les voir, pour ce qu'ils étaient si faibles, qu'à travers leur peau l'on pouvait facilement compter jusque au plus petit de leurs os.

CHAPITRE XLIV

Comme Antonio de Faria arriva à la baie de Camoy, où se fait la pêche des perles pour le roi de la Chine

@

Le lendemain après midi, Antonio de Faria partit du lieu où il s'était ancré, et retourna vers la côte d'Ainan, d'où il la rangea tout le reste du jour, et la nuit suivante, avec un fond d'eau de vingt-cinq ou trente brasses. Le lendemain matin il se trouva en une baie, ou plage, où il y avait de grands bateaux qui pêchaient de la semence de perles. Là ne pouvant se résoudre sur la route qu'il devait prendre, il employa toute cette matinée à se conseiller là-dessus avec les siens : les uns furent d'avis que l'on prît les bateaux qui pêchaient de la semence de perles, et les autres s'y opposèrent, disant qu'il était plus assuré de ^{p.147} traiter avec ces pêcheurs comme avec des marchands, d'autant qu'en échange de la grande quantité de perles qu'il y avait en ce lieu, ils pourraient facilement débiter la plus grande partie de la marchandise.

Cet avis étant trouvé le meilleur et le plus assuré, Antonio de Faria fit mettre la bannière de marchandise et de paix, à la coutume de la Chine. Tellement qu'à l'heure même il vint à nous de terre deux lanteaas, vaisseaux semblables à des fustes, avec force rafraîchissement. Alors ceux qui étaient dedans, après avoir fait leurs saluts, entrèrent dans le grand junco où était Antonio de Faria. Mais comme ils y virent des hommes faits comme nous, n'en ayant jamais vu de semblables, ils demeurèrent tous étonnés, et demandèrent quels gens nous étions, et ce que nous venions faire en leur pays. Alors nous leur fîmes réponse par un [truchement](#)¹, que nous étions des marchands natifs du royaume de Siam, venus en ce lieu pour leur vendre et échanger avec eux la marchandise que nous avions, s'ils nous en donnaient permission. À quoi un vieillard respecté de tous les autres répondit qu'oui, mais que le lieu où nous étions

n'était où l'on trafiquait, et que c'était en un autre port plus avant qui s'appelait Guamboi, pour ce qu'en icelui était la manufacture pour les étrangers qui y venaient, comme à Cantan, Chincheo, Lamau, Comhay, Sumbor, Liampoo, et autres villes qui étaient le long de la mer pour recevoir les navigants qui venaient de dehors. C'est pourquoi il leur conseillait, comme au chef de ses membres qu'il avait sous son gouvernement, qu'il s'en allât incontinent de là, à cause que ce lieu ne servait qu'à la pêche des perles, pour le trésor de la maison du fils du Soleil, en laquelle par ordonnance du *tutan* de Comhay, qui était le souverain gouverneur de tout ce pays de Cauchenchina, avaient seulement permission d'approcher les barques destinées pour ce faire, et que tous autres navires qui y étaient trouvés, étaient incontinent par ordonnance de justice brûlés avec ceux qui étaient dedans. Ainsi puisque lui, comme étranger, ignorant les lois du pays, les avait transgressées, non par mépris, mais ^{p.148} par ignorance, qu'il était bien aise de l'en avertir, afin qu'il s'en allât incontinent avant l'arrivée du mandarin de l'armée, que nous appelons général, à qui appartenait le gouvernement de cette pêcherie ; qu'au reste il ne pouvait tarder au plus que trois ou quatre jours, et qu'il n'était allé que pour prendre des vivres à un village qui était à six ou sept lieues de là, nommé Buhaquirim.

Antonio de Faria le remercia de son bon avis, lui demandant combien de voiles, et quelles gens avait le mandarim avec lui. À quoi ce vieillard fit réponse qu'il était accompagné de quarante grands juncos, et vingt-cinq vancons de rame, dans lesquels il y avait sept mille hommes, à savoir cinq mille combattants, et le surplus gens de chiourme et de marine, et que cette flotte était là tous les ans six mois, pendant lequel temps l'on faisait la pêche des perles, à savoir depuis le premier de mars, jusqu'au dernier d'août. Notre capitaine désirant savoir quels droits l'on payait de cette pêche, et quel revenu elle rendait en ces six mois, le vieillard lui dit, que des perles qui pesaient plus de cinq carats, l'on donnait les deux tiers, des plus basses la moitié moins, et de la semence le tiers, et que ce revenu n'était pas toujours

égal ni assuré, à cause que la pesée était souvent meilleure en une année qu'en l'autre ; mais qu'il lui semblait que l'un portant l'autre, cela pouvait valoir quatre cent mille taëls.

Antonio de Faria caressa fort ce vieillard, pour ce qu'il désirait savoir de lui toutes les particularités, et lui fit donner deux pains de cire, un sac de poivre, et une dent d'ivoire, de quoi lui et tous les autres demeurèrent fort satisfaits. Il leur demanda aussi de quelle grandeur était cette île d'Ainan, de laquelle l'on disait tant de merveilles.

— Dites-nous, répondirent-ils, premièrement qui vous êtes, et ce que vous venez faire en ce pays, puis nous satisferons à ce que vous désirez. Parce que nous vous jurons en foi de vérité, que jamais en jour de notre vie nous ne vîmes tant de jeunes gens dans des navires marchands, comme nous en voyons à présent avec vous, ni si bien polis et bien traités ; car il nous semble qu'en leur pays les soies de la Chine soient à si bon p.¹⁴⁹ marché qu'elles n'y sont d'aucune estime ou qu'ils les ont eues à si bon prix, qu'ils n'ont donné pour icelles que beaucoup moins qu'elles ne valent. Car nous voyons qu'en un seul coup de dé ils jettent au hasard une pièce de damas, comme gens à qui cela ne coûte guère.

Parole qui fit sourire secrètement Antonio de Faria, pour ce qu'il vit bien que ces pêcheurs avaient déjà la connaissance que cela avait été volé ; ce qui fit qu'il leur dit qu'ils faisaient cela comme de jeunes hommes, fils de fort riches marchands, qu'à cause qu'ils étaient tels, ils estimaient les choses beaucoup moins qu'elles ne valaient, et qu'elles n'avaient coûté à leurs pères ; eux dissimulant ce qu'ils avaient déjà reconnu, répondirent de cette sorte : il semble qu'il soit ainsi que vous le dites. Alors Antonio de Faria fit signal aux soldats qu'ils n'eussent plus à jouer, et qu'ils cachassent les pièces qu'ils rafflaient, pour n'être point reconnus de ces gens-là, de peur d'être tenus en qualité de voleurs, ce qu'ils firent incontinent ; et pour assurer ces Chinois que nous étions gens de bien et marchands, le capitaine fit ouvrir les écoutilles du junco, que la nuit précédente

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

nous avions pris au capitaine Sardinha, qui était chargé de poivre ; ce qui les remit un peu, et leur ôta la mauvaise opinion qu'ils avaient de nous, disant les uns aux autres : Puisque nous sommes assurés que ce sont des marchands, nous pouvions librement répondre à leur demande, afin qu'ils ne croient de nous, que pour être rudes et sauvages, nous ne sachions faire autre chose que pêcher des huîtres et du poisson.

@

CHAPITRE XLV

De ce qu'un des marchands dit à Antonio de Faria, touchant l'étendue de cette île d'Ainan

@

p.150 Ce vieux marchand désirant de satisfaire à toutes les demandes qu'Antonio de Faria lui avait faites,

— Monsieur, lui dit-il, puisqu'à présent je sais qui vous êtes, et que la curiosité vous porte à vouloir avec un cœur pur et net apprendre de moi ce que vous me demandez, je vous dirai clairement tout ce que je sais de cette affaire, et ce que j'en ai ouï dire autrefois à des hommes des plus anciens, qui ont gouverné un long temps cet archipelago ; ils disaient donc que cette île était un État absolu sous un roi fort riche et puissant, lequel pour un titre plus haut et plus relevé que celui des autres monarques de ce temps, se faisait nommer *prechau* Gamuu. Lequel mourant sans laisser des héritiers, il y eut entre ce peuple un si grand discord pour savoir qui succéderait au royaume, que prenant accroissement peu à peu il causa une telle effusion de sang, que ceux qui ont écrit les Chroniques qui en font mention, affirment que seulement en quatre ans et demi il y mourut par le fer seize lacazaas d'hommes, et chaque lacazaa est de cent mille ; si bien que par cette perte le pays demeura si désert et si aride de gens, que pour lors ne se pouvant défendre, le roi des Cauchens le conquit et s'en rendit le maître avec seulement sept mille Mogores que le Tartare lui envoya de la ville de Tuymican, qui pour lors était métropolitaine de tout son empire. Cette île d'Ainan étant conquise, le roi de Cauchen s'en retourna en son royaume, et y laissa pour gouverneur un sien capitaine nommé Hoyha Paguarol, lequel en cette île se révolta contre lui pour quelques justes raisons qui l'invitaient à ce faire.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

Or afin d'avoir pour support le roi de la Chine, il se rendit son tributaire de quatre cent mille taëls par an, qui ^{p.151} valent six cent mille ducats, moyennant laquelle somme il s'obligea de le défendre à l'encontre de ses ennemis, lorsqu'il en aurait besoin ; cet accord dura entre eux l'espace de treize ans, pendant lesquels le roi de Cauchenchina fut cinq fois défait en champ de bataille ; et ce Hoyha Paguarol venant à mourir sans héritiers, pour les bons offices que durant sa vie il avait reçus du roi de la Chine, il le déclara par son testament son successeur et légitime héritier ; c'est pourquoi jusqu'à maintenant, c'est-à-dire depuis deux cent trente-cinq années, cette île d'Ainan est demeurée annexée au sceptre du grand Chinois.

Touchant le surplus que vous m'avez demandé pour ce qui est des trésors, des revenus, et des peuples de cette île, je n'en sais autre chose que ce que j'en ai appris de quelques anciens, qui comme j'ai dit l'ont autrefois gouvernée en qualité de teutons et de *chaems* ; et il me souvient qu'ils disaient que tout son revenu, tant de mines d'argent, douanes, que ports de mer, était de deux millions et demi de taëls par an,

et lui voyant que le capitaine s'étonnait d'ouïr parler d'une richesse si grande, continuant son discours :

— Vraiment, Messieurs, si vous faites cas, dit-il en riant, du peu que je viens de dire, je ne sais que vous feriez si vous voyez la grande ville de Pequin, où est toujours avec sa cour le fils du Soleil, nom qu'ils donnent à leur roi, où l'on reçoit les revenus de trente-deux royaumes, qui dépendent de cette monarchie, et où l'on tient que de quatre-vingt six mines d'or et d'argent, il se tire plus de quinze mille picos, pesant en tout vingt mille quintaux de notre poids français.

Après qu'Antonio de Faria l'eut remercié de ce qu'il lui avait répondu si à propos à ses demandes, il le pria de lui dire en quel port assuré il lui conseillait d'aller vendre sa marchandise, et où il y eut de plus de gens

de bien, puisque la saison n'était propre pour aller à Liampoo. À quoi il fit réponse que nous n'eussions à aller en aucun port de ce pays, ni nous fier en aucun Chinois d'icelui :

— Car je vous assure, dit-il, qu'il n'y en a pas un qui garde la vérité en aucune chose qu'il vous puisse dire, et fiez-vous en à moi ; car je suis fort riche, et ne vous mentirai ^{p.152} comme un homme pauvre ; joint que je vous conseille de vous en aller dans ce détroit toujours le plomb à la main pour en sonder le fonds, à cause qu'il y a force bancs dangereux, jusqu'à ce que vous soyez en une rivière nommée Tanauquir ; parce qu'en icelle il y a un port, où il fait bon ancrer, et où vous serez en assurance comme vous le désirez, et en moins de deux jours vous y pourrez vendre toute votre marchandise, et beaucoup plus si vous en aviez. Toutefois je ne vous conseille point de la débarquer à terre, mais de la vendre dans vos vaisseaux : parce que beaucoup de fois la vue cause le souhait, et le souhait le désordre parmi les gens paisibles, à plus forte raison parmi ceux qui sont mutins et de mauvaise conscience, qui ont leur inclination plus portée à prendre le bien d'autrui qu'à donner du leur aux nécessiteux pour l'honneur de Dieu.

Cela dit, celui qui parlait et ceux qui étaient avec lui prirent congé du capitaine et des Portugais, avec beaucoup de compliments et de promesses, dont ordinairement ils ne sont pas chiches en ces quartiers-là, baillant à Antonio de Faria en retour de ce qu'il lui avait donné, une petite boîte faite de la coquille d'une tortue, pleine de semence de perles et douze perles d'honnête grosseur, leur demandant pardon à tous de ce qu'ils ne faisaient trafic en ce lieu avec lui, et qu'ils avaient peur qu'en le faisant, l'on ne les mît tous à mort, conformément à la loi de la rigoureuse justice de ce pays, et le prièrent derechef qu'il eût à s'en aller de ce lieu en diligence, avant que le mandarin vînt avec l'armée, parce que s'il l'y trouvait, l'on brûlerait ses vaisseaux, ensemble lui et tous ceux de sa compagnie.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

Antonio de Faria ne voulant rejeter le conseil de cet homme, de peur que ce qu'il lui disait ne fût véritable, fit voile incontinent, et passa de l'autre côté vers le sud, et avec deux journées de vent d'ouest il ancra à la rivière de Tanauquir, vis-à-vis d'un petit village nommé Neytor.

@

CHAPITRE XLVI

De ce qui arriva à Antonio de Faria en cette rivière de Tanauquir, avec un corsaire renié, nommé Francisco de Saa

@

p.153 Nous demeurâmes encore tout ce jour et la nuit suivante à l'embouchure de cette rivière de Tanauquir, en intention de faire voile sitôt qu'il ferait jour, pour nous en aller à la ville qui était à cinq lieues de là, afin de voir si là-même en quelque façon que ce fût, nous pourrions vendre nos marchandises ; car pour la grande quantité que nous en avions, nos vaisseaux étaient si chargés qu'il ne se passait jour que deux ou trois fois nous ne vinssions à nous échouer sur des bancs de sable, lesquels en quelques endroits étaient grands de quatre ou cinq lieues, et quelques-uns si bas que nous n'osions aller à la voile sinon le jour, et avec le plomb à la main. C'est pourquoi il fut conclu qu'auparavant que faire autre chose, il nous fallait vendre toutes nos marchandises.

Pour cet effet Antonio de Faria n'allait cherchant qu'un bon port pour en faire la vente ; mais enfin il plut à Dieu que nous en trouvassions un pour y effectuer notre désir. Nous travaillâmes toute cette nuit pour tâcher de gagner l'embouchure de la rivière, parce que l'impétuosité de son courant était si grande, qu'encore que nous eussions toutes nos voiles guindées de haut en bas, nous ne pouvions pourtant gagner le port.

Comme nous étions en cette peine et que le tillac était si rempli de câbles et de cordages que nous n'y pouvions remuer dessus, nous vîmes paraître sur la rivière deux juncos fort grands, renforcés de fauques, d'applique aux poupes et aux proues, avec les hunes des huniers et des perroquets pavoisées de soie rouge et noire, ce qui les faisait paraître aguerris. Alors s'enchaînant l'un à l'autre pour joindre leurs forces, ils nous attaquèrent si p.154 vivement, que nous n'eûmes pas seulement le loisir de nous défendre ; tellement que nous fûmes contraints de jeter en mer les drisses qui nous empêchaient, pour faire place à l'artillerie qui était lors ce dont nous avions le plus de besoin.

Ces deux juncos nous ayant joints avec de grands cris et tintamarres de cloches, la première salve de trois qu'ils nous firent fut de vingt-six pièces d'artillerie, dont les neuf étaient fauconneaux et pièces de campagne, par où l'on reconnut aussitôt que ces gens étaient de l'autre côté de Malaye, ce qui nous mit en grande confusion. Antonio de Faria comme usité en telles affaires, les voyant tous deux enchaînés l'un à l'autre, reconnut leur intention et fit feinte de se retirer et fuir, tant pour se donner le temps de se préparer, que pour leur faire croire que nous étions autres que chrétiens. Mais comme gens aussi usités en leur métier, désirant que la prise qu'ils jugeaient déjà être à eux ne leur échappât des mains, ils se détachèrent l'un d'avec l'autre, afin de nous attaquer plus facilement. Alors approchant de nous ils nous abordèrent incontinent, en nous tirant une si grande quantité de dards et de flèches, qu'il n'y avait personne qui leur pût résister. Antonio de Faria évita cette tempête, se retirant sous le demi-pont avec ses vingt-cinq soldats, et encore avec dix ou douze autres tant esclaves que mariniers : là il entretint les ennemis à coups d'arquebusades l'espace d'une demi-heure, tant qu'il leur laissa user toutes leurs munitions de guerre, qui étaient en si grand nombre que le tillac de notre junco en demeura tout couvert.

Alors quarante d'iceux qui semblaient être les plus vaillants, désirant de finir leur entreprise sautèrent dans notre junco, avec intention de se rendre maîtres de la proue. Pour l'empêcher, notre capitaine fut contraint de les aller recevoir, et ainsi les uns s'approchant des autres l'on s'anima au combat, qui fut si grand, qu'il plut à Dieu qu'en moins d'une heure, des quarante qu'ils étaient, il en demeura vingt-six sur la place. Alors vingt des nôtres suivant ce bon succès donné de la main de Dieu, se jetèrent dans le junco des ennemis, où ils ne trouvèrent pas grande résistance, d'autant que les ^{p.155} principaux étaient déjà morts, et tuèrent à droite et à gauche tout ce qu'ils rencontrèrent dedans ; si bien que le vaisseau se rendit enfin avec tous ses gens, tant soldats que mariniers, auxquels il fut nécessaire de donner la vie, à cause qu'il n'y avait pas assez de mariniers, pour tant de navires que nous avions.

Cela fait, Antonio de Faria alla en diligence secourir Christouan Borralho, qui était abordé de l'autre junco, et fort douteux et incertain de la victoire, pource que la plus grande part des nôtres était blessée ; mais Dieu permit que notre secours fit que les ennemis se jetèrent en mer, où la plus grande part se noya, et ainsi les deux juncos demeurèrent en notre pouvoir. Le combat fini l'on fit la revue pour savoir combien nous avait coûté cette victoire, et il fut trouvé un Portugais, cinq garçons, et neuf mariniers de morts, sans y comprendre les blessés : et du parti de l'ennemi il en fut tué quatre-vingts, et presque autant pris esclaves.

Après que les nôtres furent pansés et logés le mieux qu'il nous fut possible, Antonio de Faria fit reprendre les mariniers qui s'étaient jetés dans la mer, lesquels criaient qu'on les secourût, et qu'ils se noyaient, et les fit amener dans le grand junco où il était. Ayant commandé qu'on les mît aux fers, il leur demanda quels juncos c'étaient, comment s'appelaient le capitaine d'iceux, et s'il était vif ou mort. Or comme pas un d'eux ne voulut entendre à la demande qu'on leur faisait, aimant mieux se laisser mourir en chiens enragés, sans faire état des tourments qu'on leur présentait, alors Christouan Borralho s'écria du junco où il était,

— Monsieur, Monsieur, venez tôt, nous avons plus de besogne à faire que nous ne pensions.

Alors Antonio de Faria accompagné de quinze ou seize des siens sauta dans son junco, demandant ce qu'il y avait. Et Christouan Borralho lui dit :

— J'entends devers la proue beaucoup de gens qui parlent ensemble, que je crois être cachés ;

et se joignant alors ils s'en allèrent ouvrir l'écoutille, où ils ouïrent un bruit de gens qui disaient, *Seigneur Dieu miséricorde*, avec des cris et des plaintes si épouvantables, qu'il semblait que ce fût quelque enchantement. Antonio de Faria étonné de telle chose, s'approcha avec p.¹⁵⁶ quelques-uns des siens de l'ouverture de l'écoutille, où ils virent en bas plusieurs personnes enfermées. Lui ne pouvant encore reconnaître ce qu'il voyait, il fit descendre deux de ses garçons qui amenèrent en

haut dix-sept chrétiens, à savoir deux Portugais, cinq petits enfants, deux filles, et huit garçons, qui tous étaient si piteux que c'était un triste spectacle de les voir, et leur ayant fait incontinent ôter leurs fers, qui étaient colliers, manottes, et grosses chaînes, leur fit bailler tout ce qui leur était nécessaire ; car la plupart d'entre eux étaient tout nus. Après cela il s'enquit d'un de ces Portugais (d'autant que l'autre était comme un homme mort) à qui appartenait ces enfants, et comment ils étaient tombés entre les mains de ce voleur, ensemble comme il se nommait.

À quoi il lui fit réponse que le corsaire avait deux noms, l'un chrétien, et l'autre gentil, et que celui de gentil duquel il se faisait pour lors nommer, était Necoda Xicaulem, et son nom chrétien Francisco de Saa, qui s'était fait chrétien dans Malaca, lorsque Garcia de Saa était capitaine de la forteresse. Et d'autant qu'il avait été son parrain, et qu'il l'avait fait baptiser, il lui bailla ce nom, et l'avait marié avec une fille orpheline, fort jolie femme, et fille d'un honorable Portugais, afin de le rendre plus naturel du pays ; mais qu'en l'an 1534 ayant fait voile à la Chine sur un sien junco, qui était fort grand, et dans lequel pour l'accompagner il avait vingt Portugais des plus honorables et des plus riches de Malaca, et aussi sa femme, comme ils furent arrivés en l'île de Pulo Catan, ils firent aiguade avec intention de passer au port de Chincheo, où ayant demeuré deux jours, pource que tout l'équipage du junco lui appartenait, et que tous ses mariniers étaient Chinois comme lui, et non pas meilleurs chrétiens, ils conclurent ensemble la mort de ces pauvres Portugais pour voler ce qu'ils avaient de marchandise. Ainsi durant une nuit, lorsque les Portugais dormaient sans penser à une trahison si grande, ces Chinois avec des petites haches qu'ils avaient, les tuèrent tous, ensemble leurs serviteurs, sans vouloir sauver la vie à pas un qui eut le nom de ^{p.157} chrétien, proposant à sa femme qu'elle eut à se faire gentile, et adorer l'idole que Tucan capitaine du junco tenait cachée dans un coffre, et lorsqu'elle serait désobligée de la loi chrétienne, qu'il la marierait avec lui, à cause que ce Tucan lui donnait pour femme en échange une sienne sœur qu'il avait avec lui, laquelle

était aussi gentile et chinoise. Mais d'autant que sa femme ne voulut adorer l'idole, ni consentir au surplus, le chien lui donna un coup de hache sur la tête qui lui fit sauter la cervelle ; et après partit de là, et s'en alla au port de Liampoo, où cette même année il avait trafiqué ; et de peur d'aller à Patane à cause des Portugais qui y résidaient, il s'en alla hiverner à Siam, et l'année suivante il s'en retourna au port de Chincheo, où il prit un petit junco avec dix Portugais qui venaient de Sunda, qu'il tua tous ; et pource qu'on savait déjà dans le pays les méchancetés qu'il nous avait faites, craignant de rencontrer quelques forces portugaises, il s'était retiré dans cette anse de la Cauchenchina, où comme marchand il trafiquait, et où aussi comme corsaire il volait ceux qu'il rencontrait plus faibles que lui, et qu'il y avait déjà trois ans qu'il avait pris cette rivière pour refuge de ses voleries ; pource qu'en icelle il était plus en sûreté de nous autres, à cause que nous n'avons point accoutumé de trafiquer aux ports de cette anse et île d'Ainan.

Antonio de Faria lui demanda si ces enfants étaient fils des Portugais qu'il avait dit. À quoi il répondit que non, mais qu'ils étaient fils d'un appelé Nuno Preto, de Gian de Diaz et de Pero Borges, à qui étaient aussi les garçons et les filles qu'ils avaient tous tués à Mompollacota, à l'embouchure de la rivière de Siam, dans le junco de Joan Oliveyra, où il avait aussi mis à mort seize Portugais, et qu'à eux deux il avait donné la vie à cause que l'un était charpentier, et l'autre calfeutreur, et qu'il y avait déjà près de quatre ans qu'il les menait ainsi avec lui, les faisant mourir de faim, et des coups de fouet qu'il leur donnait, qu'au reste lorsqu'il nous attaqua, il ne croyait pas que nous fussions Portugais, mais bien des marchands chinois comme les autres, qu'il avait accoutumé de voler, lorsqu'il les trouvait à son ^{p.158} avantage, ainsi qu'il nous pensait avoir trouvés. Antonio de Faria lui demanda s'il reconnaîtrait bien parmi les corps morts celui de ce corsaire. Ayant dit qu'oui, le capitaine se leva incontinent, et le prenant par la main s'en alla avec lui dans l'autre junco qui était attaché au sien, et lui ayant fait voir tous les morts sur le tillac, il dit que ce n'était pas un de ceux-là. Alors il fit équiper une manchuas, qui est un petit bateau, dans lequel il

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

le fut chercher lui-même avec cet homme, parmi les autres morts qui flottaient sur l'eau, où il le trouva avec un grand coup d'épée à la tête, et une estocade au milieu du corps, et l'ayant fait apporter sur le tillac du vaisseau, il demanda derechef à cet homme si c'était lui, et il fit réponse qu'oui sans aucun doute. À quoi Antonio de Faria y ajouta foi à cause d'une grosse chaîne d'or qu'il avait à l'entour de lui, où était attachée une idole d'or de deux têtes, faite en forme de lézard, avec la queue et les pattes émaillées de vert et de noir, et l'ayant fait traîner vers la proue, il lui fit couper la tête, puis tailler le reste du corps en plusieurs pièces qui furent jetées dans la mer.

@

CHAPITRE XLVII

Comment étant ancré à la pointe de Tilaumera, il vint
par cas fortuit nous trouver quatre lanteaas de rame,
dans l'une desquelles était une épousée

@

Ayant gagné cette victoire de la façon que j'ai dit ci-devant, pansé les blessés, et pourvu à la garde des captifs, l'on fit inventaire de la marchandise qui était dans ces deux juncos, et il fut trouvé que la prise d'iceux pouvait valoir quarante mille taëls, lesquels furent incontinent mis sous la charge d'Antonio Borges qui était facteur des prises. Les deux juncos étaient bons et grands, et encore qu'ils fussent tels, nous fûmes contraints d'en brûler un, faute de gens de chiourme et de marine pour le gouverner. L'on trouva dans iceux dix-sept ^{p.159} pièces d'artillerie de bronze, à savoir quatre fauconneaux, et treize autres petites pièces, et la plupart d'icelles, ou presque toutes, avaient les armes royales de Portugal, à cause que le corsaire les avait prises dans les trois navires où il avait tué les quarante Portugais.

Le lendemain matin Antonio de Faria voulut essayer encore une fois de rentrer dans la rivière. Mais il eut avis par des pêcheurs qu'il prit la nuit, qu'il se donnât bien de garde d'aller ancrer à la ville ; parce que dans icelle on savait bien ce qui s'était passé entre lui et le corsaire renégat, pour la mort duquel tout le peuple était en révolte, et qu'ainsi encore qu'il leur baillât sa marchandise pour rien, ils ne la prendraient pas ; pource que Chileu, gouverneur de cette province, avait fait accord avec lui, qu'il lui baillerait le tiers de toutes les prises qu'il ferait, et qu'il lui donnerait port assuré en son pays ; et d'autant que sa perte était grande par la mort de ce corsaire, il nous recevrait mal dans sa ville ; et qu'en outre il y avait à l'entrée du port par son commandement deux langades, radeaux fort grands remplis de bois sec, de barils de goudron, et de fardeaux de poix, pour, si tôt que nous aurions ancré, nous les jeter pour nous brûler, sans y comprendre encore deux cent

paraos à rames, dans lesquels il y avait quantité de tireurs d'arcs, et autres gens de guerre.

Cette nouvelle fit qu'Antonio de Faria, par l'avis de ceux qui s'y connaissaient le mieux, conclut de s'en aller plus avant en un autre port nommé Mutipinan, éloigné de celui-là de plus de quarante lieues vers l'est, à cause qu'en icelui il y avait beaucoup de riches marchands, tant du pays, qu'étrangers, lesquels par troupes et compagnies, venaient des pays de Lauhos, Pafuaas, et Gueos, avec de grandes sommes d'argent. Ainsi nous fîmes voile avec les trois juncos et la lorcha, dans laquelle nous étions venus de Patane, côtoyant la terre d'un bord à l'autre à cause d'un vent contraire, jusqu'à ce que nous arrivâmes en un lieu nommé Tilaumera où nous ancrâmes, d'autant que le courant de l'eau nous était contraire.

Après y avoir demeuré trois jours à l'ancre, fort ennuyés du temps avec un vent par proue, et ^{p.160} un manquement de vivres, notre bonne fortune voulut que sur le soir il vint à nous quatre lanteaas de rames semblables à des fustes, dans l'une desquelles était une épousée, qui allait en un village nommé Panduree. Or d'autant qu'ils étaient tous en joie, il y avait parmi eux une si grande quantité de tambours impériaux qu'on ne pouvait s'entr'ouïr à cause de leur bruit et tintamarre. Nous étions lors en doute de ce que ce pouvait être, et à quel sujet cette fête était vouée, les uns pensaient que ce fussent des espions de l'armée du capitaine de Tanauquir, qui se réjouissant déjà de nous pouvoir prendre, en rendaient des témoignages par le bruit qu'ils faisaient.

Antonio de Faria laissa ses ancres en mer, et se prépara pour soutenir tout ce qui lui pourrait arriver, et ayant déployé toutes ses bannières et flambes, avec démonstration d'allégresse, il attendit que ceux qui étaient dans les lanteaas le vinssent joindre, lesquels si tôt qu'ils nous virent tous ensemble, avec la même démonstration d'allégresse qu'ils avaient, s'imaginant que c'était le nouveau marié qui les attendait pour les recevoir, ils vinrent joyeusement droit à nous. Ainsi après nous être salués les uns les autres à la mode du pays, ils se retirèrent vers terre où ils ancrèrent. Et d'autant que nous ne pouvions

entendre le secret de cette nouveauté, tous nos capitaines conclurent que c'étaient des espions de l'armée ennemie, qui sans nous attaquer attendaient d'autres vaisseaux qui devaient arriver en peu de temps. En ce soupçon nous passâmes le peu qui nous était resté du jour, et presque deux heures de nuit.

Alors la nouvelle mariée qui était dans une de ces lanteaas, voyant que son fiancé ne l'envoyait point visiter comme il était raisonnable, le voulut faire elle-même, pour lui montrer l'amitié qu'elle lui portait ; elle envoya une de ces lanteaas avec une lettre qu'elle bailla à un sien oncle pour la porter à son serviteur, laquelle contenait ces paroles.

« Si le faible sexe de femme me permettait que du lieu où je suis je pusse aller voir ton visage, sans en cela faire tache à mon honneur, sois assuré que pour m'en aller baiser tes pieds paresseux, mon corps volerait de même que l'épervier affamé, au premier vol qu'il fait, ^{p.161} lorsqu'on le lâche pour fondre sur le timide héron. Mais puisque je suis partie de la maison de mon père pour te venir chercher jusqu'ici, viens t'en toi-même du lieu où tu es dans ce vaisseau, où je ne suis déjà plus, pource que je ne puis pas voir moi-même, qu'en te voyant. Que si tu ne me viens voir en l'obscurité de cette nuit, la rendant claire pour moi, je crains que demain au matin quand tu y arriveras, tu ne me trouves plus au nombre des personnes vivantes. Mon oncle Licorpinau te dira plus particulièrement ce que mon cœur recèle en soi, tant à cause que je n'ai plus de bouche pour parler, que pource que mon âme ne me permet d'être plus longtemps orpheline de ta vue, comme ta stérile condition y consent. C'est pourquoi je te prie de venir, ou de me donner la permission de t'aller trouver, sans me dénier l'amour que je mérite envers toi, en récompense de celui que je t'ai toujours porté, de peur que Dieu par sa justice, pour châtement d'une telle ingratitude, ne t'ôte le beaucoup que tu as acquis de tes ancêtres au commencement de ma jeunesse, en laquelle à présent par

mariage tu me dois posséder jusqu'à la mort ; que Dieu comme souverain qu'il est, veuille par sa divine bonté éloigner de toi autant d'années comme le Soleil et la Lune ont fait de tours au monde depuis le commencement de leur naissance.

Cette lanteaa étant arrivée en laquelle était venu l'oncle de l'épousée avec sa lettre, Antonio de Faria fit cacher tous les Portugais, sans faire paraître que les Chinois que nous avions pour mariniers, afin qu'ils n'eussent crainte de nous aborder. Elle s'approcha donc en assurance de notre junco, et trois de ceux qui étaient dedans nous vinrent aborder, et étant entrés demandèrent où était le fiancé. Mais la réponse qui leur fut faite, fut de les prendre tous tels qu'ils étaient, et de les jeter dans l'écoutille. Or d'autant que la plupart d'eux étaient ivres, ceux qui étaient dans la lanteaa n'entendirent nullement la rumeur, et ainsi n'eurent pas le loisir de fuir si promptement, que du haut de notre poupe l'on n'attachât un câble à la pointe de leur mât avec lequel ils furent arrêtés, de telle sorte qu'il leur fut impossible de se débarrasser de nous, leur jetant alors quelques pots de poudre, ce qui les contraignit de se lancer dans la mer. Alors il sauta dedans cinq ou six de nos soldats et autant de mariniers, lesquels ^{p.162} s'en rendirent les maîtres. En cette même lanteaa il fut depuis nécessaire de retirer les misérables qui étaient sur l'eau, criant qu'ils se noyaient.

Étant retirés et mis en sûreté, Antonio de Faria s'en alla trouver les trois autres lanteaas, qui étaient ancrés à un quart de lieue de là, et abordant la première dans laquelle était l'épousée, il entra dedans sans qu'il y eut aucune résistance, d'autant qu'en icelle il n'y avait point de gens de combat, sinon les mariniers qui y voguaient, et six ou sept hommes qui paraissaient gens d'honneur, tous parents de l'épousée qui la venaient accompagner, ensemble deux petits garçons ses frères, fort blancs, et le surplus des gens étaient des femmes âgées, de celles qui en la Chine se louent pour de l'argent, pour danser, chanter, et jouer des instruments en semblables allégresses. Les deux autres lanteaas ayant vu et reconnu ce mauvais succès, laissèrent leur ancres en mer, et fuirent en diligence à voile et à rame, et avec si grande hâte qu'il

semblait que le diable fût en icelles. Mais cela n'empêcha pas que nous n'en prissions une ; de sorte que de quatre il nous en demeura trois. Cela fait nous retournâmes à bord de notre junco ; et à cause qu'il était déjà minuit, l'on ne fit autre chose que recueillir la prise dans le junco, où tous ceux qui furent pris furent mis sous le tillac, où ils demeurèrent jusqu'à ce qu'il fût jour, qu'Antonio de Faria vînt les voir, et reconnût que c'étaient des gens fort tristes, et la plupart vieilles femmes qui n'étaient propres à rien ; il les fit donc toutes mettre en terre, retenant seulement l'épousée avec ses deux frères, à cause qu'ils étaient jeunes, blancs, et de bonne mine, avec encore vingt mariniers, qui depuis nous furent fort utiles pour la navigation des juncos. Cette épousée, comme nous l'apprîmes depuis, était fille du anchary de Coleman (qui signifie gouverneur) et mariée avec un jeune garçon, fils du chifuu, capitaine de Pandurée, qui lui avait écrit qu'il s'en irait l'attendre en ce lieu avec trois ou quatre juncos de son père qui était fort riche, mais nous le trompâmes bien.

Le lendemain après midi étant partis de cet endroit-là, que nous nommâmes *le lieu de l'épousée*, p.163 arriva le nouveau marié, cherchant sa femme avec cinq voiles remplies de flammes et banderoles. Comme il passa près de nous, il nous salua avec force musique et démonstration d'allégresse, ne sachant pas son malheur, ni que nous emmenions sa femme. Ainsi avec toutes ses bannières et tentes de soie, il tourna le cap de Tilaumera, où nous avions le jour d'auparavant fait la prise, auquel lieu il ancra pour y attendre sa femme, comme il lui avait écrit, et nous suivant notre route à la voile, il plût à Dieu qu'en trois jours nous arrivâmes au port de Mutipinan, qui était le but où nous prétendions, à cause de la nouvelle qu'avait Antonio de Faria, qu'il y pourrait vendre sa marchandise.

CHAPITRE XLVIII

De l'enquête ou information qu'Antonio de Faria fit de ce pays

@

Étant arrivés en ce port nous ancrâmes en une rade que la terre fait auprès d'une petite île du côté du sud de l'embouchure, à l'entrée de laquelle nous demeurâmes sans saluer le port, ni faire aucun bruit, avec intention incontinent qu'il ferait nuit, d'envoyer sonder le fond de la rivière, et nous informer de ce que nous désirions savoir. Sitôt que la Lune parut, qui fut environ les onze heures, Antonio de Faria envoya une de ses lanteas bien équipée, avec douze soldats, et en fit capitaine un nommé Valentin Martins Dalpoem, homme sage, et de grande entreprise, qui autrefois avait fait preuve de sa personne en semblables occasions, lequel étant parti s'en alla toujours sondant le fond de la rivière, tant qu'il fut arrivé au lieu où l'on ancrail. Là il prit deux hommes qui dormaient dans une barque pleine de vaisselle de terre, et retournant à bord sans avoir été aperçu, il rendit compte à Antonio de ^{p.164} Faria de tout ce qu'il avait trouvé touchant la grandeur du lieu, et le peu de navires qu'il y avait dans le port ; c'est pourquoi il lui sembla que sans aucune crainte il y pouvait entrer, et que si par hasard il n'y faisait trafic comme il désirait, personne ne pouvait l'empêcher de sortir [toutes et quantesfois](#)³ qu'il lui plairait, à cause que la rivière était grandement large, et bien nette, sans y avoir aucun banc de sable, ni autre chose où il put être en danger. Ayant donc pris conseil de ses gens, il conclut par leur avis, que les deux mahométans qui avaient été pris ne seraient enquis par tourments, comme l'on avait déjà ordonné, tant pour ne les épouvanter, que parce qu'il n'en était besoin.

Le jour étant venu, nous dîmes une litanie de la Vierge avec grande dévotion, promettant de riches présents à Notre-Dame du Mont, qui est à Malaca, pour l'embellissement de son temple. Antonio de Faria avant de partir se voulut enquérir de ces mahométans de ce qu'il désirait savoir, et lui semblant que pour lors il les gagnerait plutôt par caresses,

et par prières, que par châtiments et menaces, il les caressa, et leur déclara son dessein. À quoi tous deux d'un accord dirent que touchant l'entrée de la rivière il n'y avait rien à craindre, que c'était la meilleure de toute cette anse, et que souvent il y entraient et sortait des vaisseaux beaucoup plus grands que les siens, que le moindre fond qu'il y avait passait quinze à vingt brasses, et qu'il ne devait avoir aucune crainte des gens du pays, à cause qu'ils étaient naturellement faibles et sans armes ; joint que les étrangers qui s'y voyaient étaient depuis neuf jours arrivés du royaume de Benan, en deux convois de cinquante bœufs, chargés de quantité d'argent, de bois d'aloès, toile, soie, lin, ivoire, cire, lacre, benjoin, camphre, et or en poudre, comme celui de l'île de Samatra, lesquels avec ces marchandises venaient tous chercher du poivre, drogues, et perles de l'île d'Ainan.

Et leur demandant s'il y avait quelque armée en ce côté, ils dirent que non, à cause que la plus grande partie des guerres que le *prechau*, empereur des Cochins faisait, ou que l'on lui faisait, étaient par terre, et que ^{p.165} lorsque l'on les faisait sur des rivières, que c'était avec des petits vaisseaux de rames, et non avec des navires si grands que les siens, parce qu'il n'y avait pas assez de fonds pour iceux.

Et s'enquérant d'eux si le *prechau* était proche de là, ils firent réponse qu'il n'en était éloigné que de douze journées de chemin, en la ville de Quangepaaru, où la plupart du temps il résidait avec son train, gouvernant son royaume en paix et justice, et que les mines des métaux réservés à sa couronne lui rendaient de rente tous les ans quinze mille picos d'argent, chacun desquels pèse cinq quintaux, dont la moitié par la loi divine, inviolablement gardée en ses pays, était pour les pauvres qui cultivaient la terre, pour sustenter leur famille. Mais que par l'avis et consentement de tous ces peuples, on lui avait libéralement quitté ce droit, à condition que de là en avant il n'eut à les contraindre à payer tribut, ni chose aucune qui les pût intéresser, et que pour cela les anciens *prechaus*, qui sont les empereurs, avaient protesté de l'accomplir autant de temps que le Soleil donnerait lumière à la Terre.

Antonio de Faria voyant le chemin ouvert par lequel il pourrait savoir ce qu'il désirait, leur demanda quelle créance ils avaient de ce qu'ils voyaient de nuit vers le Ciel, et de jour en la légèreté du Soleil, duquel ils avaient tant de fois parlé. À quoi ils firent réponse qu'ils tenaient la vraie vérité de toutes les vérités, et qu'ils croyaient qu'il n'y avait qu'un seul Dieu Tout puissant, lequel tout ainsi qu'il avait tout créé, il conservait tout ; mais que si notre entendement parfois s'embarrassait dans le désordre, et dans le discord de nos désirs, ce n'était de la part du souverain Créateur, en qui ne se pouvait trouver aucune imperfection, mais que cela provenait seulement du pécheur, lequel pour être impatient, jugeait, selon la mauvaise inclination de son cœur. Et leur demandant si en leur loi ils croyaient que le grand Dieu qui gouverne ce Tout fût venu en aucun temps au monde revêtu de forme humaine, ils dirent que non, parce qu'il n'y pouvait avoir chose qui le put obliger à une si grande extrémité, à cause que par l'excellence de la nature divine il était délivré de nos misères, et fort ^{p.166} éloigné des trésors de la terre, et que tout était chose trop basse en la présence de sa splendeur.

Par ces questions et autres semblables que leur fit Antonio de Faria, nous reconnûmes que ces peuples-là n'avaient eu jusqu'alors aucune connaissance de notre vérité, autre que celle qu'ils confessaient de bouche, et que leurs yeux leur faisaient voir en la peinture du Ciel, et en la beauté du jour, et que continuellement par leurs combayes, qui sont leurs prières, joignant les mains ils disaient : « Par tes œuvres, Seigneur, nous confessons ta grandeur. » Après cela Antonio de Faria les rendit libres, et les fit mettre à terre, leur ayant donné quelques présents, de quoi ils furent fort contents. Le vent ayant commencé de se lever aussitôt, il fit voile avec un extrême contentement, les hunes de tous ses vaisseaux entourés de tentures de soie de diverses couleurs, leurs bannières, flammes, et [gaillardets](#) déployés, avec un étendard de marchandise à la coutume du pays, afin que ceux qui les verraient les tinssent pour marchands, et non pour corsaires ; et une heure après il ancra dans le port, vis-à-vis du quai de la ville, faisant sa salve avec peu de bruit d'artillerie ; et incontinent de terre il vint à nous

dix ou douze **almadies** avec force rafraîchissements. Toutefois eux nous trouvant étrangers, et reconnaissant par nos habits que nous n'étions point Siames, ni Iaos, ni Malayos, ni d'autres nations de celles qu'ils avaient déjà vues, ils dirent les uns aux autres :

— Plaise au Ciel qu'aussi profitable nous puisse être à tous l'agréable rosée de la fraîche matinée, comme cette soirée nous semble belle par la présence de ceux que nos yeux regardent.

Alors une de ces almadies nous abordant, demanda congé de pouvoir entrer. À quoi fut répondu, qu'ils le pouvaient faire, à cause que nous étions tous leurs frères, et de neuf qu'ils étaient en cette almadie, il en entra trois seulement dans notre junco. Antonio de Faria leur fit bonne réception, et les fit seoir sur son tapis de Turquie, puis leur dit qu'il était marchand du royaume de Siam, et que venant en marchandise pour aller en l'île d'Ainan, l'on lui avait dit qu'en cette ville il pourrait mieux et plus assurément vendre sa marchandise qu'en aucun autre endroit, à ^{p.167} cause que les marchands d'icelle étaient plus véritables que les Chinois de la côte d'Ainan. À quoi ils firent réponse :

— Tu n'es point trompé en ce que tu dis, parce que si tu es marchand, comme tu dis, crois qu'en tout et par tout en ce lieu l'on t'honorera. C'est pourquoi tu peux dormir sans aucune crainte.

@

CHAPITRE XLIX

De ce qui arriva à Antonio de Faria en ce port, avec le nautarel de la ville, sur la vente de sa marchandise

@

Antonio de Faria ayant peur qu'il ne vînt par terre quelques nouvelles de ce qu'il avait fait au corsaire sur la rivière de Tanauquir, et que cela ne lui apportât quelque préjudice, ne voulut débarquer sa marchandise au foudigue, comme les officiers d'icelui voulaient qu'il fît, chose qui lui causait assez de déplaisir et de fâcherie ; de sorte que par deux fois son affaire fut rompue.

Et connaissant que les bonnes paroles n'étaient suffisantes pour les faire consentir à ce qu'il leur proposait, il leur envoya dire par un marchand, qui était porteur de ces messages, qu'il voyait bien la raison qu'ils avaient de vouloir que sa marchandise fût mise en terre, puisque c'était l'ordinaire. Mais qu'il les assurait qu'il ne le pouvait faire en aucune façon, à cause que la saison était presque passée, et que pour ce il lui était nécessaire de s'en retourner incontinent pour faire travailler au grand junco, dans lequel il était venu, d'autant qu'il puisait tant d'eau, que soixante mariniers n'ôtaient jamais la main de trois pompes, qu'ainsi il courait grande risque d'aller à fond avec toute sa marchandise ; et que, touchant les droits du roi, il était bien content de les payer, non à trente pour cent, comme ils lui demandaient, mais à dix, comme l'on payait aux autres royaumes, et qu'il les payerait incontinent, et très volontiers. À cette offre ils ne rendirent aucune p.168 réponse, mais firent prisonnier celui qui portait ce message.

Antonio de Faria voyant que son messenger ne retournait point, fit voile aussitôt, mettant au vent force banderoles, comme un homme qui démontrait être joyeux, et qui ne se souciait non plus de vendre, ou de ne vendre pas, que de demeurer, ou de ne point faire de séjour en ce lieu. Alors les marchands étrangers, qui étaient là venus dans les convois pour trafiquer, voyant que la marchandise sur laquelle ils

espéraient faire quelque profit s'en allait hors du port, sans que cela procédât que de l'obstination, et du peu de soin du nautarel de la ville, le furent tous trouver en corps, et le prièrent qu'il fît appeler Antonio de Faria, sinon qu'ils protestaient tous de s'aller plaindre au roi de l'injustice qu'on leur faisait, étant cause que la marchandise s'en allait du port, de laquelle ils espéraient faire leur emploitte. Le nautarel qui est le gouverneur, avec tous les officiers de la douane, craignant pour ce sujet d'être châtiés et privés de leur office, leur accordèrent leur demande, à condition que puisque nous ne voulions payer que dix pour cent, qu'eux en payeraient cinq autres, afin que le roi eut plus de tribut, de quoi ils demeurèrent tous d'accord, et incontinent renvoyèrent le marchand qu'ils avaient tenu prisonnier, avec une lettre remplie de compliments, dans laquelle ils déclaraient le contenu de l'accord qu'ils avaient fait.

Antonio de Faria, qui jugeait bien de quoi cela lui importait, leur fit réponse que puisqu'il était déjà sorti du port, qu'il n'y rentrerait point en aucune façon, à cause qu'il n'avait pas le temps de faire tant de séjour ; mais que s'ils voulaient acheter en gros sa marchandise, apportant avec eux des lingots d'argent pour ce faire, qu'il leur vendrait, sinon qu'en aucune autre manière il ne s'accorderait avec eux, à cause qu'il se tenait beaucoup offensé du peu de respect que le nautarel lui avait porté, méprisant ses messages ; et que s'il étaient contents d'ainsi faire, qu'ils le lui fissent savoir dans une heure qu'il leur donnait de temps ; autrement qu'il s'en allait faire voile à Ainan, où il vendrait sa marchandise bien mieux qu'en ce lieu.

Eux voyant une telle résolution, et la ^{p.169} tenant pour assurée, de crainte qu'ils eurent de laisser échapper une si bonne occasion que celle qui se présentait, pour s'en retourner en leur pays, s'embarquèrent dans cinq grandes barcasses avec quarante caisses pleines de lingots d'argent, et force sacs pour emporter le poivre ; et étant arrivés au junco où Antonio de Faria était, et où il avait déployé l'enseigne de général, ils furent bien reçus de lui, et ils lui représentèrent de nouveau ce qu'ils avaient accordé avec le nautarel de la ville, se plaignant

grandement de son mauvais gouvernement, et de quelques choses hors de raison qu'il leur avait faites ; mais que puisqu'ils l'avaient pacifié, lui donnant quinze pour cent, desquels ils en voulaient payer cinq, ils le priaient de vouloir payer les dix qu'il avait promis, et qu'autrement ils ne pouvaient acheter sa marchandise. À quoi Antonio de Faria répondit, qu'il en était content, plus pour l'amour d'eux, que pour le profit qu'il en espérait ; de quoi tous le remercièrent grandement, et par ainsi ils demeurèrent d'accord avec paix et sans bruit.

Et alors ils firent telle diligence de décharger la marchandise, qu'en trois jours elle fut presque pesée, et mise entre les mains de ses maîtres. Les comptes furent donc arrêtés, et les lingots d'argent reçus, le tout se montant à cent trente mille taëls, à raison de trois livres quinze sols le taël, comme j'ai déjà dit ailleurs. Et bien qu'on y procédât avec la diligence possible, cela n'empêcha pas qu'avant que le tout fût achevé, les nouvelles ne vinssent de ce que nous avions fait au corsaire en la rivière de Tanauquir, ce qui fut cause que les habitants se mutinèrent de telle sorte, que pas un d'eux ne nous voulut plus aborder comme ils faisaient auparavant ; à cause de quoi Antonio de Faria fut contraint de faire voile en diligence.

@

CHAPITRE L

De ce qui advint à Antonio de Faria, jusqu'à ce qu'il eut ancré à Madel, port de l'île d'Ainan, où il rencontra un corsaire, et de ce qui se passa entr'eux

@

p.170 Après que nous eûmes quitté le port de la rivière de Mutepinan, mettant la proue du côté du nord, il sembla à propos à Antonio de Faria de s'en aller gagner la côte de l'île d'Ainan, pour chercher une rivière qu'on nomme Madel, en intention d'y faire accommoder le grand junco où il était, pource qu'il puisait beaucoup d'eau, ou s'en pourvoir d'un autre meilleur en échange de quelque chose que ce fût.

Ainsi après avoir navigué par l'espace de douze jours, avec un vent toujours contraire, à la fin il arriva au cap de Pulo Hinhor, qui est l'île des Cocos. Là ne pouvant apprendre aucune nouvelle du corsaire qu'il cherchait, il s'en retourna vers la côte du Sud, où il fit quelques prises fort bonnes et bien acquises selon ce que nous en croyons. Car l'intention de ce capitaine ne fût jamais autre, que de rendre le change aux corsaires qui auparavant avaient ôté la vie et les biens à plusieurs chrétiens, qui fréquentaient en cette côte d'Ainan, lesquels corsaires s'entendaient avec les mandarins de ces ports, auxquels ils donnaient un fort grand tribut, afin qu'il leur fût permis d'aller vendre à terre ce qu'ils volaient sur la mer. Mais comme des plus grands maux Dieu en tire ordinairement de grands biens, il permit par sa divine justice, que pour avoir raison du vol que Coja Acem nous avait fait au port de Lugor, il prit envie à Antonio de Faria de l'aller chercher. À quoi il se résolut à Patane, pour le châtement de quelques autres voleurs, qui avaient mérité d'être punis de la main des Portugais.

Or ayant déjà durant quelques jours avec assez de travail continué notre navigation dans cette p.171 anse de Cauchenchina, comme nous fûmes entrés dans un port nommé Madel, le jour de la nativité de Notre-Dame, qui est le huitième septembre, pour la crainte que nous

eûmes de la nouvelle lune, durant laquelle il survient souvent sous ce climat une si grande impétuosité de vents et de pluies, qu'il est presque impossible aux navires d'y résister, et cette tourmente est appelée *tufan* par les Chinois ; tellement qu'y ayant déjà quatre jours que le Ciel chargé de nuages nous prédisait ce que nous appréhendions, joint que les juncos se venaient mettre aux abris qu'ils trouvaient là les plus proches, parmi plusieurs qui entrèrent dans ce port, Dieu permit qu'il y en eut un entre les autres, d'un fameux corsaire chinois nommé Hinimilau, qui de gentil qu'il avait été, s'était depuis peu rendu mahométan, induit à cela (comme l'on disait) par les cacis de la maudite secte mahométane, dont il avait fait profession naguère, et qui l'avait rendu si grand ennemi du nom chrétien, qu'il se vantait publiquement que Dieu lui devait le Ciel, pour les grands services qu'il lui avait faits sur terre, en la dépeuplant peu à peu de la nation des Portugais, qui dès le ventre de leur mère se plaisaient en leurs offenses, comme les propres habitants de la Maison enfumée, nom qu'ils donnent à l'enfer ; et ainsi par ces paroles, et par d'autres blasphèmes semblables, il disait de nous tout ce qu'on pourrait jamais s'imaginer de sale et d'abominable.

Ce corsaire entrant en la rivière dans un junco fort grand et haut élevé, avec tous ceux de sa suite qui s'occupaient au travail de la navigation, à cause que le Ciel s'obscurcissant présageait une tourmente, s'approcha du lieu où nous étions à l'ancre, et nous salua à la façon de ceux du pays. Alors nous lui rendîmes le salut de la même sorte, comme c'est la coutume de faire aux entrées des ports de ces pays-là, sans que jusqu'alors ils nous eussent reconnus pour être Portugais, non plus que nous ne les reconnaissons point. Car nous croyions qu'ils fussent Chinois, et qu'ils se vinssent mettre à couvert en ces ports, pour se parer de la tourmente comme les autres.

Là-dessus voilà que cinq jeunes hommes chrétiens, que ce voleur p.172 tenait esclaves dans son junco, jugeant bien que nous étions Portugais, se mirent tous à crier trois ou quatre fois, Seigneur Dieu miséricorde. À ces mots nous nous mîmes tous sur pied pour voir ce

que c'était, fort éloignés de juger ce qui en arriva depuis. Car nous eûmes bien à peine reconnu que c'étaient des chrétiens, que nous criâmes fort haut aux mariniers qu'ils eussent à ramener leurs voiles, ce qu'ils ne voulurent faire. Au contraire s'étant mis à jouer d'un tambour par manière de mépris, ils firent trois grandes huées, et à même temps faisant éclater leurs cimenterres tous nus, dont ils s'escrimaient en l'air en nous menaçant.

Après qu'ils se furent ancrés un quart de lieue plus avant que nous, Antonio de Faria désirant d'apprendre ce que c'était, y envoya un ballon bien équipé. Mais après que ceux qui étaient dedans furent arrivés à bord, ces barbares leur jetaient une si grande quantité de pierres, qu'ils leur firent courir fortune ; si bien qu'ils s'en retournèrent fort blessés, tant les mariniers que les Portugais. Antonio de Faria les voyant revenir ainsi ensanglantés, voulut savoir d'eux d'où cela procédait.

— Monsieur, lui répondirent-ils, nous ne savons point ce que cela peut être, et ne vous pouvons dire autre chose, sinon que vous voyez en quel équipage nous revenons.

Cela dit, lui montrant les blessures de nos têtes, nous lui déclarâmes quelle réception l'on nous avait faite. D'abord cette nouvelle embarrassa grandement Antonio de Faria, si bien qu'il y pensa assez longtemps. À la fin regardant ceux qui étaient présents,

— Messieurs, leur dit-il, qu'il n'y ait ici aucun qui ne se tienne prêt, pource que moyennant la grâce de Dieu je me promets que nous saurons bientôt d'où vient tout ceci. Car je m'imagine que c'est ce chien de Coja Acem, et [possible](#)⁴ qu'il nous pourra bien payer aujourd'hui nos marchandises.

Avec ce désir il commanda qu'on levât à l'heure même les ancres, et le plus promptement qu'il put il fit voile avec les trois juncos et lanteaas. Les ayant approchés à la portée d'un mousquet, il les salua de trente-six volées de canon, dont les douze étaient fauconneaux, et autres pièces de campagne, parmi ^{p.173} lesquelles il y en avait une de batterie, qui tirait des baies de fonte ; de quoi les ennemis demeurèrent

si fort étonnés, que toute la résolution qu'ils purent prendre pour lors, fut de laisser leurs ancres dans la mer, pour n'avoir loisir de les lever, afin de laisser aller leur junco vers la côte. Chose qui ne leur réussit point selon leur désir ; car Antonio de Faria n'eut pas sitôt reconnu ce dessein, qu'il leur gagna le devant, et les aborda avec toutes les forces des juncos et des lanteaas qu'il avait. À cette rencontre il se fit un furieux [chamaillis](#)¹ de coups d'épées par ceux qui vinrent à s'approcher ; et en suite de cela des javelots, des dards, et des pots remplis de poudre furent lancés de toutes parts. Par même moyen plus de cent mousquetaires tirèrent sans discontinuer ; de sorte que durant une demi-heure les forces se trouvèrent si égales des deux côtés, qu'on ne pouvait discerner à qui était l'avantage. Mais en fin, il plut à Dieu de nous être si favorable, que les ennemis se sentant lassés, blessés et brûlés, se jetèrent tous dans la mer ; et ainsi les nôtres avec de grands cris d'allégresse, poursuivirent courageusement une si belle victoire.

Antonio de Faria voyant que ces misérables coulaient tous à fond, à cause que le courant de l'eau était si impétueux et si grand qu'il les faisait noyer, s'embarqua dans deux ballons qu'il fit équiper, prenant quelques soldats avec lui. Puis le plus habilement qu'il put, il sauva seize hommes, qu'il ne voulut laisser mourir, pour l'extrême besoin qu'il en avait en à chiourme de ses lanteaas, à cause qu'aux combats qui s'étaient passés on lui avait tué une bonne partie de ses gens.

@

CHAPITRE LI

De quelle façon le corsaire capitaine du junco tomba vif entre les mains d'Antonio de Faria, et de ce qu'il fit avec lui

@

Antonio de Faria ayant gagné cette victoire de la façon que je viens de dire, la première chose qu'il fit fut de faire panser quelques-uns des siens qui étaient blessés, p.174 pource que cela lui importait principalement. Puis comme il fut assuré qu'un des seize qu'il avait sauvés était le corsaire Hinimilau, capitaine du junco qu'il avait pris, il commanda qu'on l'amènât devant lui, et après l'avoir fait panser de deux plaies qu'il avait reçues, il lui demanda qu'étaient devenus les jeunes hommes portugais qu'il tenait esclaves. À quoi le corsaire forcené de rage, ayant répondu qu'il n'en savait rien, sur la seconde demande qui lui fût faite avec menaces, il dit qu'on lui donnât premièrement un peu d'eau, à cause que la sécheresse lui faisait tarir la parole, et qu'il verrait par après ce qu'il aurait à répondre. Là-dessus après qu'on lui eut apporté de l'eau, qu'il but si avidement qu'il la répandit presque toute sans en être désaltéré, il demanda qu'on lui en baillât derechef, et que si on lui en voulait donner à boire tout son saoul, en tel cas il s'obligeait par la loi de l'Alcoran de Mahomet, à confesser volontairement tout ce que l'on désirerait savoir de lui. Antonio de Faria lui en fit donner alors, ensemble une boîte de confitures, dont il ne voulut manger ; mais en récompense il but une grande quantité d'eau. Puis s'étant derechef enquis de lui touchant les jeunes hommes chrétiens, il lui répondit qu'il les trouverait dans la chambre de proue.

À même temps Antonio de Faria les envoya quérir par trois soldats, qui n'eurent pas si tôt ouvert l'écouille pour leur dire qu'ils vinssent en haut, qu'ils les virent étendus sur la place, tous égorgés. De quoi ils demeurèrent si effrayés, qu'ils s'écrièrent à l'instant,

— Jésus, Jésus, Monsieur, venez je vous prie, et vous verrez un spectacle fort pitoyable.

Antonio de Faria et tous ceux qui étaient près de lui coururent incontinent vers la proue. Mais lorsque le capitaine vit ces jeunes garçons étendus les uns sur les autres, il demeura si hors de lui-même, que ne pouvant retenir ses larmes, et levant ses yeux au Ciel avec les mains jointes.

— Mon Seigneur Jésus-Christ, dit-il tout haut, et tout en colère, béni soyez-vous à jamais, de ce que vous êtes si miséricordieux et si pitoyable, que de souffrir une offense si grande que celle-ci.

Cela dit il les fit apporter en haut sur le tillac, où il n'y avait aucun de la p.175 compagnie, qui les regardant se put empêcher de pleurer, et qui ne fût aussi étonné que lui de voir une femme avec deux beaux enfants de six à sept ans, la gorge coupée sans pitié, et les cinq garçons qui nous avaient appelés, fendus du haut en bas, et les boyaux hors du corps. Antonio de Faria s'étant derechef assis, demanda au corsaire pourquoi il avait usé d'une cruauté si grande contre ces pauvres innocents qui étaient là étendus par terre. À quoi il fit réponse, que c'était à cause qu'ils lui avaient été traîtres, pour s'être montrés à des gens qui lui étaient si fort ennemis comme étaient les Portugais ; joint qu'ayant aperçu comme quoi ils appelaient leur Dieu à leur aide, il avait voulu voir par même moyen, s'il ne les délivrerait point ; qu'au reste touchant les deux plus petits, il suffisait que pour les faire mourir ils fussent fils de Portugais, pour lesquels il n'avait jamais eu de bonne volonté. Avec une pareille extravagance il répondit à quelques autres demandes qui lui furent faites, et le fit avec autant d'obstination que s'il eut été quelque démon.

Après cela comme on lui eut demandé s'il était chrétien, il répondit que non, mais qu'il l'avait autrefois été au temps que Dom Paul de Gama était capitaine de Malaca. En suite de ces choses, Antonio de Faria lui demanda, puisqu'il avait été chrétien, quelle raison l'avait porté à laisser la loi de Jésus-Christ en laquelle il était assuré de son salut, pour suivre celle du faux prophète Mahomet, de qui il ne pouvait espérer que la perte de son âme ? Il répondit là-dessus, qu'il s'était

résolu à cela, à cause que tant qu'il avait été chrétien, les Portugais l'avaient toujours méprisé, et qu'étant auparavant gentil, tous lui parlaient à découvert, l'appelant Quiay Necoda, c'est-à-dire Monsieur le capitaine, et qu'après être baptisé l'on n'avait point tenu de compte de lui, chose qu'il croyait être arrivée par la permission de Mahomet, afin de lui ouvrir les yeux à se faire mahométan, comme il avait fait depuis à Bintan, où le roi de Lantana s'était trouvé à la cérémonie, même que toujours depuis il l'avait fort honoré, et que tous les mandarins l'appelaient frère, à cause de la promesse qu'il leur avait faite ^{p.176} sur le saint Livre des Fleurs, que tant qu'il vivrait il serait ennemi juré des Portugais, et de toute autre sorte de gens qui faisaient profession d'être chrétien. Qu'au reste le roi et le cacis Moulana l'avaient grandement loué de cela, lui promettant que son âme serait bienheureuse s'il accomplissait ce vœu.

Interrogé par même moyen depuis quel temps il s'était révolté, quels vaisseaux portugais il avait pris, combien d'hommes mis à mort, et quelles marchandises volées, il fit réponse qu'il y avait sept ans qu'il se disait mahométan ; que le premier vaisseau par lui pris fut le junco de Louys de Pavia, qu'il prit sur la rivière de Liampoo avec quatre cent bares de poivre, sans aucune autre drogue, et que s'en étant fait maître, il avait mis à mort dix-huit Portugais, outre leurs esclaves, desquels il n'avait tenu compte, à cause qu'ils n'étaient pas gens qui pussent satisfaire au serment qu'il avait juré ; qu'après cette prise il en avait fait une autre de quatre navires, et sur icelles mis à mort plus de trois cents personnes ; mais qu'il n'y pouvait avoir plus de soixante et dix Portugais, et qu'il lui semblait que tout ce qu'il avait pris se pouvait monter à mille cinq ou six cent bares de poivre, et autres marchandises, desquelles le roi de Pan lui en avait pris aussi plus de la moitié pour lui donner retraite en ses ports, et l'assurer des Portugais, lui baillant pour cet effet cent hommes, avec commandement de lui obéir comme à leur roi.

Étant derechef enquis, s'il n'avait point tué d'autres Portugais, ou prêté la main pour le faire, il dit que non ; mais que depuis deux ans

s'étant trouvé en la rivière de Choaboquet en la côte de la Chine, il y arriva un grand junco avec quantité de Portugais, duquel était capitaine un sien ami intime, nommé Ruy Lobo, que Dom Esteban de Gama, pour lors capitaine de la forteresse de Malaca, y avait envoyé pour exercer le commerce, et qu'après avoir vendu sa marchandise il était sorti du port grandement joyeux, pource qu'il s'en retournait fort riche ; mais que cinq jours après son partement son junco s'étant ouvert, il y entra si grande quantité d'eau, que ne pouvant l'épuiser, il fut contraint de s'en retourner au ^{p.177} même port d'où il était parti. Mais que le malheur voulut pour lui, qu'à cause de l'impétuosité du vent, faisant force de toutes ses voiles pour aborder plus tôt, le junco coula tout à coup à fond, sans que personne s'échappât de ce naufrage que Ruy Lobo, dix-sept Portugais, et quelques esclaves, qui dans leur esquif s'en allèrent gagner l'île de Lamau, sans voiles, sans eau, et sans aucun vivre. Qu'en cette extrémité Ruy Lobo se fiant à l'ancienne amitié qu'ils avaient eu ensemble, l'avait prié à genoux et la larme à l'œil, de le recevoir lui et les siens dans son junco, qui pour lors était sur le point de faire voile à Patane, à quoi il s'était accordé sur cette promesse qu'en cas qu'il le fît, il lui donnerait deux mille ducats, s'y obligeant par son serment de chrétien. Mais qu'après les avoir ainsi retirés, il fut conseillé par les mahométans de ne se fier à l'amitié des chrétiens, s'il ne voulait hasarder sa vie, et que lorsqu'ils auraient recouvré leurs forces, ils lui prendraient son junco, ensemble la marchandise qui était dedans, et qu'ils avaient accoutumé de faire de même en tous les lieux où ils se sentaient les plus forts. Ce qui fut cause que craignant que ce de quoi les mahométans l'avertissaient ne lui arrivât, il les tua tous dans une nuit pendant qu'ils dormaient ; de quoi néanmoins il s'était repenti depuis. Cette déclaration étonna si fort Antonio de Faria, et tous ceux qui étaient autour de lui, comme en effet l'énormité d'un si méchant acte ne le pouvait requérir autrement, que sans le vouloir interroger ni l'écouter plus longtemps, on le mit à mort, avec les quatre autres qui étaient restés en vie, et ainsi ils furent tous jetés dans la mer.

CHAPITRE LII

De ce que fit encore Antonio de Faria avec les gens du pays en cette rivière de Madel, ensemble des choses qui se passèrent après qu'il en fut sorti

@

p.178 Cette justice étant faite, tant du corsaire que des autres, Antonio de Faria voulut qu'il se fît un inventaire de tout ce qui était dans le junco, qui fut jugé se monter à la valeur de quarante mille taëls en soies crues, pièces de satin, damas, soie retorse, musc, et en quantité de porcelaines fines, et autres hardes que nous fûmes contraints de brûler avec le junco, à cause que nous manquions de mariniers pour notre navigation.

De ces exploits de valeur les Chinois en demeurèrent si étonnés, qu'ils s'épouvantaient d'ouïr seulement le nom de Portugais, tellement que les *necodas* maîtres des juncos qui étaient dans ce même port, voyant qu'on leur en pouvait faire autant, s'assemblèrent tous en conseil qu'ils appellent *bichara*, et en icelui ils firent élection de deux des principaux d'entr'eux, qu'ils jugèrent les plus capables de faire ce qui était de leur intention, par lesquels comme ambassadeur ils envoyèrent dire à Antonio de Faria, que comme roi de la mer ils le priaient, que sur l'assurance de sa vérité il eut à les conserver, afin qu'ils eussent à sortir du lieu où ils étaient pour faire leur voyage, avant que la saison leur manquât, et que pour cet effet ils lui donneraient comme tributaires, sujets et esclaves, vingt mille taëls en lingots d'argent, desquels incontinent sans manquer on lui ferait le paiement, comme le reconnaissant pour leur maître.

Antonio de Faria les reçut avec toute sorte de courtoisie, et leur accordant leur requête, protesta et jura de le faire ainsi, et de les tenir en sûreté sur sa parole, et que pas un corsaire de là p.179 en avant ne leur prendrait aucune chose de leur marchandise. Alors un des deux demeura en otage pour les vingt mille taëls, et l'autre s'en alla quérir

les lingots qu'il apporta une heure après, ensemble un beau présent de plusieurs belles choses de valeur que tous les *necodas* lui envoyaient.

Cela fait Antonio de Faria voulant avancer un sien serviteur qui s'appelait Costa, le fit greffier des patentes que l'on devait donner aux *necodas*, dont il taxa incontinent le prix, qui devait être pour celles des juncos, cinq taëls pour chacune, et deux taëls pour celles des vancoes, lanteaas, et barcasses ; ce qui fut une si bonne affaire pour l'écrivain, qu'en l'espace de treize jours que dura l'expédition de ces lettres, il gagna (selon le rapport de ceux qui l'enviaient) plus de quatre mille taëls en argent, outre plusieurs beaux présents qu'ils lui donnaient pour être promptement expédiées. La forme de ces patentes était en ces mots,

« Je donne assurance sur ma vérité au *necoda* tel, afin qu'il puisse librement naviguer par toute la côte de la Chine, sans être offensé de pas un des miens, à condition qu'où il trouvera des Portugais, qu'il les traitera comme frères,

et au bas il signait « Antonio de Faria ». Lesquelles patentes furent toutes exactement observées, et par ce moyen il fut tellement redouté le long de cette côte, que le chaem même de cette île d'Ainan, qui est le vice-roi d'icelle, à cause du récit qu'il avait ouï faire de lui, l'envoya visiter par son ambassadeur, avec un riche présent de perles et de bijoux. Par même moyen il lui écrivit une lettre, par laquelle il le requérait de vouloir prendre parti avec le fils du Soleil, nom qu'ils donnent à l'empereur de cette monarchie, pour le servir de capitaine général de toute la côte de Lamau jusqu'à Liampoo, avec dix mille taëls de pension tous les ans, et que s'il le servait bien, conformément à sa renommée, il lui assurerait que les trois ans de sa charge étant finis, il serait avancé au rang des quarante chaems du gouvernement, avec un pouvoir absolu sur la justice. Et qu'il se souvînt que les hommes comme lui, s'ils étaient fidèles, pouvaient parvenir à être des douze *tutons* du gouvernement, lesquels *tutons* le souverain fils du Soleil, lion couronné au ^{p.180} trône du monde, admettait en son lit et à sa table, comme membres unis à sa personne, par le moyen de l'honneur du commandement et du pouvoir qu'il leur donnait, avec pension de cent mille taëls.

Antonio de Faria le remercia grandement de cette offre, et s'en excusa avec des compliments à leur mode, disant qu'il n'était pas capable de si grandes faveurs que celles dont il le voulait honorer ; mais que sans intérêt d'argent il était prêt de le servir toutes les fois que les *tutons* de Pequin l'enverraient avertir. Après cela sortant du port de Madel, où il avait été quatorze jours, il courut toute la côte de cette contrée pour avoir nouvelles de Coja Acem, à cause que c'était son premier dessein, pour le sujet ci-devant dit, et non pour autre chose ; tellement que de jour et de nuit il appliquait à cela ses principales pensées. S'imaginant donc qu'en ces lieux il le pourrait rencontrer, il s'y arrêta plus de six mois avec assez de peine et de risque de sa personne.

À la fin il arriva à une fort belle ville nommée Quangiparu, en laquelle il y avait des édifices et des temples fort riches. Là il s'arrêta dans le port le jour et la nuit [ensuivants](#), sous ombre d'être marchand, recevant et achetant paisiblement ce que l'on lui apportait à bord. Et d'autant que c'était une ville peuplée de plus de 15.000 feux, ainsi qu'on le pouvait juger aisément, le lendemain il fit voile à la pointe du jour, sans que ceux de la ville en fissent aucun compte. Ainsi s'en retournant à la mer, encore que ce fût par un vent contraire, en douze jours de fâcheuse navigation il visita tout le rivage des deux côtés du Sud et du Nord, sans y remarquer aucune chose dont il pût profiter, bien que ces côtes fussent remplies de petits villages peuplés depuis deux jusqu'à cinq cents habitants. Quelques-uns de ces bourgs étaient clos de murs faits de brique, mais qui n'étaient pas capables de les défendre seulement de 30 bons soldats ; joint qu'ils étaient tous fort faibles, et n'avaient pour toutes armes que des bâtons endurcis au feu, ensemble quelques coutelas fort courts, et des pavois de planches de pin, peints de rouge et noir ; mais la situation de ce pays était sous le meilleur et le plus fertile ^{p.181} climat qu'on eût jamais vu, avec une grande quantité de bétail. Il y avait aussi plusieurs belles et grandes campagnes, semées de blé, riz, orges, millets, et de toute autre sorte de légumes et semences, ce qui nous étonna tous ; joint qu'en certains

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

endroits il y avait aussi de forts grands bocages de pins, et d'arbres d'angelin, comme aux Indes, lesquels pouvaient fournir une grande quantité de navires. **Davantage**, par le rapport de quelques marchands, desquels Antonio de Faria s'informa, il sut qu'il y avait en ces lieux beaucoup de mines de cuivre, d'argent, d'étain, de salpêtre et de soufre, avec force campagnes en friche, dont la terre était extrêmement bonne, et si négligée par cette faible nation, que si elle était sous notre pouvoir, peut être que nous serions plus avancés aux Indes que nous ne sommes à présent, par le malheur de nos péchés.

@

CHAPITRE LIII

Comme nous nous perdîmes dans l'île des Larrons

@

Après avoir été sept mois et demi en cette contrée, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, de rivière en rivière, et aux deux côtés du nord et du sud, comme aussi en l'île d'Ainan, sans qu'Antonio de Faria pût avoir aucune nouvelle de Coja Acem, les soldats ennuyés d'un si long travail s'assemblèrent en un corps, et le prièrent de leur faire part de ce qu'il avait gagné, ainsi qu'il leur avait promis par un mot d'écrit qu'il leur avait signé de sa main, disant qu'avec cela ils voulaient s'en aller aux Indes, ou ailleurs où bon leur semblerait, ce qui émut entr'eux beaucoup de fâcheux différents. À la fin ils s'accordèrent d'aller hiverner à Siam, où l'on vendrait la marchandise qu'ils avaient dans le junco, et qu'après qu'elle serait toute réduite en or, l'on en ferait le partage comme ils désiraient. Avec cet accord juré, signé de tous, ils s'en allèrent ancrer en une île, nommée l'île des Larrons, pour être la plus éloignée de cette anse, afin que de ce lieu-là ils ^{p.182} pussent faire leur voyage au premier bon vent qu'ils auraient.

Ainsi après y avoir séjourné douze jours, avec un grand désir d'effectuer l'accord qu'ils avaient passé ensemble, la fortune voulut que par la conjonction de la nouvelle lune d'octobre que nous avions tous appréhendé, il survint une tempête pluvieuse et venteuse, dont la bourrasque était si grande, qu'elle ne paraissait être chose naturelle, parce que nous avions manqué de câbles, et que ceux que nous avions étaient presque demi pourris. Sitôt que la mer commença de s'enfler, et que le vent de sud nous eut pris à découvert, comme nous traversions la côte, il survint des vagues si grosses, qu'encore que nous eussions cherché tous les moyens de nous sauver, coupant les mâts, défaisant les chapiteaux, et les œuvres mortes de poupe à proue, jusqu'à jeter dans la mer quantité de ballots de marchandise, accommoder les calabrets et autres cordes, pour les attacher à d'autres ancres, et

ramener la grosse artillerie qui était hors de sa place, tout cela néanmoins ne fut pas capable de nous pouvoir sauver, pour ce que l'obscurité de la nuit était si grande, le temps si froid, la mer si haute, le vent si grand, et la tempête si horrible, qu'en ces extrémités rien ne nous pouvait délivrer que la miséricorde de Dieu, que nous réclamions tous à notre aide, avec des cris et larmes continuelles.

Mais d'autant que pour nos péchés nous ne méritions que Dieu nous fît cette grâce, sa divine justice ordonna qu'environ les deux heures après minuit il survint un tourbillon de vent si fort, que les quatre vaisseaux, tels qu'ils étaient, s'en allèrent à travers, et se brisèrent en pièces contre la côte, tellement qu'il y mourut cinq cent quatre-vingts six hommes, parmi lesquels il y avait huit Portugais. Et Dieu permit que le surplus des gens qui étaient en tout cinquante-trois, furent sauvés, dont vingt-trois Portugais, et le surplus esclaves et mariniers. Après ce triste naufrage nous allâmes tous nus et blessés nous sauver dans une mare, jusqu'au lendemain matin.

Le jour étant venu nous retournâmes au bord de la mer, que nous trouvâmes ^{p.183} jonché de corps, chose si pitoyable, et si épouvantable, qu'il n'y avait pas un de nous qui les voyant ainsi ne tombât pâmé par terre, faisant sur eux une triste plainte, accompagnée de force soufflets que chacun en son particulier se donnait lui-même ; ce qui dura jusqu'à l'heure de vêpres, qu'Antonio de Faria, qui par la grâce de Dieu fut un de ceux qui demeurèrent en vie, ce dont chacun de nous se réjouissait, lequel retenant dans son cœur la douleur que nous autres ne pouvions dissimuler, s'en vint où nous étions, revêtu d'une cabaya écarlate qu'il avait dépouillée à un des morts.

Et avec un visage joyeux, les yeux secs, et sans larmes, il nous fit à tous une courte harangue, traitant parfois en icelle combien variables et mensongères étaient les choses du monde, et que pour ce il les priait comme frères qu'ils fissent tout leur possible de les oublier, vu que leur souvenance ne servait qu'à s'attrister l'un l'autre, parce que voyant bien le temps et le misérable état où la fortune nous avait réduits, nous connaîtrions combien nous était nécessaire ce qu'il disait et conseillait,

parce qu'il espérait en Dieu, qu'en ce lieu-là dépeuplé et plein de bois épais, il leur présenterait quelque chose, par le moyen de laquelle ils se sauveraient, et que l'on devait croire qu'il ne permettait jamais de mal que ce ne fût pour un plus grand bien ; qu'au reste il espérait avec une ferme foi, que si en ce lieu nous avions perdu cinq cent mille écus, que dans peu de temps nous en regagnerions plus de six cent mille. Cette brève harangue fut entendue de tous avec assez de larmes et de déconfort.

Puis nous passâmes là deux jours et demi à ensevelir les morts, qui étaient étendus sur le rivage. Pendant ce temps-là nous recouvrâmes aussi quelques vivres et provisions mouillées, pour nous sustenter, qui néanmoins ne nous durèrent pas davantage que cinq jours, de quinze que nous y demeurâmes. Et d'autant que ces vivres étaient trempés, ils furent incontinent pourris, et ainsi ils ne nous firent aucun profit. Ces quinze jours étant passés, il plut à Dieu, qui ne délaisse jamais ceux qui véritablement se fient en lui, de nous envoyer miraculeusement le remède, avec lequel tous nus et ^{p.184} dépouillés que nous étions, nous nous sauvâmes, comme je dirai ci-après.

@

CHAPITRE LIV

Des autres travaux que nous eûmes en cette île, et de quelle sorte nous fûmes sauvés miraculeusement

@

Étant échappés de ce misérable naufrage, c'était pitié de voir comme quoi nous allions tous nus dessus le rivage, souffrant par les bois un si grand froid, et une faim si cruelle, que plusieurs de nous, parlant les uns aux autres, tombaient soudainement en terre tous morts de pure faiblesse, qui ne provenait pas tant d'un défaut de vivres, que de ce que les choses que nous mangions nous étaient préjudiciables, à cause qu'elles étaient toutes pourries ; joint à ce qu'elles étaient si puantes et si amères que personne n'en pouvait souffrir le goût dans sa bouche.

Mais comme notre Dieu est un bien infini, il n'y a lieu si écarté ni si désert où se puisse cacher la misère des pécheurs, qu'il ne les y secoure avec des effets de sa miséricorde infinie, si éloignée de notre imagination, que si nous nous représentions devant les yeux la voie par où ils viennent, nous verrions clairement que ce sont œuvres miraculeuses de ses divines mains, plutôt qu'effets de nature, où beaucoup de fois notre faible jugement se laisse tromper.

Ce que je dis à cause que ce même jour que l'on célèbre la fête de saint Michel, comme nous versions des larmes en abondance, n'espérant plus au secours humain, ainsi que nous le faisait voir la faiblesse de notre misère, et notre peu de foi, il passa inopinément volant par-dessus nous un oiseau appelle milan, ou autrement huas, qui venait de derrière une pointe que l'île faisait vers le côté du sud, et battant l'air de ses ailes, laissa choir fortuitement un poisson nommé mugin, presque d'un pied de long. Ce poisson étant tombé près d'Antonio de Faria, cela le fit demeurer confus et irrésolu, jusqu'à ce qu'il eut reconnu ce que c'était ; tellement qu'après ^{p.185} l'avoir quelque

temps regardé, il se mit à genoux, et pleurant amèrement, tira du plus profond de son cœur ces paroles :

— Seigneur Jésus-Christ, éternel fils de Dieu, je te prie humblement par les douleurs de ta sacrée passion, que tu ne nous accables point avec la méfiance en laquelle la misère de notre faiblesse nous a mis. Car je crois et tiens pour certain que le même secours que tu envoyas à Daniel dans la fosse aux lions, quand tu le fis visiter à ton prophète Abacuc, tu nous le donneras à présent par ta sainte miséricorde, et non seulement ici, mais en tout autre lieu où le pécheur t'invoquera avec une ferme foi et une vraie espérance. C'est pourquoi, mon Seigneur, mon Dieu, et mon maître, je te prie, non pas pour l'amour de moi, mais de toi-même, et par l'intercession de ton saint ange, dont ta sainte Église célèbre aujourd'hui la fête, que tu ne jettes tes yeux sur ce que nous méritons envers toi, mais sur ce que tu as mérité pour nous, afin qu'il te plaise nous accorder le remède que nous espérons de toi seul, et nous envoyer par ta sainte miséricorde le moyen par lequel nous puissions nous ôter d'ici, et nous mener en un pays de chrétiens, où persévérant toujours en ton saint service, nous te soyons à jamais fidèles.

Cela dit, il prit le mugin qu'il fit rôtir sur de la braise, et le donna aux malades qui en avaient le plus de besoin. Puis regardant vers le côté de la pointe de l'île, d'où le milan était parti, nous en vîmes plusieurs autres, qui volant se haussaient et baissaient ; ce qui nous fit soupçonner qu'il y pouvait avoir là quelque proie, dont ces oiseaux se repaissent d'ordinaire. Et d'autant que nous étions tous désireux de trouver du secours, nous y allâmes en procession, les yeux tous baignés de larmes. Alors arrivés que nous fûmes sur le haut de la butte, nous découvrîmes une vallée fort basse, remplie d'arbres de divers fruits, et au milieu une rivière d'eau douce ; puis, avant d'y descendre le bonheur voulut que nous vîmes un cerf fraîchement égorgé, et un tigre qui commençait de le manger. À même temps nous

nous mêmes à faire de si grands cris après lui, qu'il nous laissa le cerf tel qu'il était, et s'en alla fuyant dans le bois.

p.186 Ayant découvert cela, nous le prîmes pour une bonne fortune, puis descendîmes en bas vers cette rivière, le long de laquelle nous nous retirâmes cette nuit, et y fîmes un grand festin, tant de ce cerf, que de plusieurs mugins que nous y prîmes, à cause qu'il y avait grande quantité de milans qui s'abaissaient sur l'eau, et y prenaient beaucoup de ces poissons ; tellement qu'épouvantés par les cris que nous faisions, ils en laissaient choir souvent ; et ainsi nous continuâmes notre pêche en cette rivière jusqu'au samedi suivant, auquel environ le point du jour nous vîmes une voile qui venait vers l'île où nous étions laquelle nous mit en doute si elle aborderait le port ou non.

Sur cette incertitude nous retournâmes au bord où nous avions fait naufrage, où après avoir été demi-heure de temps, nous reconnûmes au vrai que c'était un navire. C'est pourquoi nous nous en retournâmes dans le bois, pour n'être vus ni découverts de ceux du vaisseau, lequel étant arrivé au port nous connûmes que c'était une belle lanteaa de rame, que ceux qui étaient dedans attachèrent avec deux câbles, de poupe et de proue, afin de se pouvoir servir d'une planche pour y entrer et sortir plus facilement. Étant tous débarqués en terre au nombre de trente personnes, tant du plus que du moins, ils firent incontinent leur provision d'eau et de bois, lavèrent leur linge, et accommodèrent à manger. Quelques-uns aussi s'amusaient à lutter, et à d'autres passe-temps, bien éloignés de cette créance qu'en ce lieu il y dût avoir quelqu'un qui leur put être nuisible.

Antonio de Faria voyant qu'ils étaient tous sans appréhension, et sans ordre, et que dans le vaisseau il n'était resté personne qui nous pût résister :

— Messieurs mes frères, nous dit-il, vous voyez le triste état où notre malheur nous a mis ; de quoi je confesse que mes péchés sont la cause que notre Dieu est infiniment miséricordieux, j'ai tant d'espérance en lui, qu'il ne permettra pas que nous finissions misérablement.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

Et combien que je sache que je pourrais éviter de vous représenter en mémoire combien il nous importe et nous est nécessaire de prendre ce vaisseau que notre Dieu à présent p.187 miraculeusement nous a amené en ce lieu, toutefois je vous le redis, afin qu'en l'état où vous êtes, avec son saint nom en la bouche et au cœur, nous nous jetions tous ensemble dans icelui, si diligemment, qu'avant que d'être ouïs nous soyons dedans ; et l'ayant gagné je vous prie que nous ne pensions à autre chose, qu'à nous rendre maître des armes que nous y trouverons, afin que par leur moyen nous nous puissions bien défendre et demeurer possesseurs de ce dont après Dieu dépend notre salut, et sitôt que je dirai trois fois Jésus, faites ce que vous me verrez faire.

À quoi nous tous répondîmes que nous n'y manquerions aucunement ; de manière que nous étant tous préparés d'une façon convenable pour exécuter un si bon dessein, Antonio de Faria fit le signal qu'il avait dit, prenant incontinent sa course, et tous nous autres ensemble avec lui, arrivant à la lanteaa, nous nous en rendîmes incontinent les maîtres, sans aucune contradiction ; puis lâchant les deux câbles avec lesquels elle était attachée, nous nous éloignâmes dans la mer environ la portée d'une arbalète ; les Chinois ainsi surpris accoururent tous sur le bord de la mer au bruit qu'ils ouïrent, et voyant leur vaisseau pris, demeurèrent si étonnés, que pas un d'eux n'y put apporter du remède. Car nous leur tirâmes avec un demi berc de fer, qui était dans la lanteaa, si bien qu'ils s'enfuirent tous dans le bois, où il est à croire qu'ils passèrent le reste du jour à pleurer le triste succès de leur mauvaise fortune, comme jusqu'alors nous avions pleuré la nôtre.

@

CHAPITRE LV

Comme nous partîmes de cette île des Larrons, pour aller vers celle de Liampoo, et de ce qui nous advint jusqu'à ce que nous arrivâmes à une rivière nommée Xingrau.

@

p.188 Après que nous fûmes tous retirés dans la lanteaa, et assurés que les Chinois déçus ne nous pouvaient nuire en aucune façon que ce fût, nous nous mîmes à manger à loisir ce qu'ils avaient fait apprêter pour leur dîner, par un vieillard que nous y trouvâmes dedans, et c'était une grande poêle de riz, avec du lard haché, chose qui nous contenta grandement alors à cause du grand appétit que nous avions tous. Après que nous eûmes dîné, et rendu grâces à Dieu du bien que nous venions de recevoir de sa providence, l'on fit inventaire de la marchandise qui était dans la lanteaa, où l'on trouva quantité de soie torse, avec des damas, des satins, ensemble trois grands pots de musc, et le tout fut estimé quatre mille écus, outre la bonne provision qu'il y avait de riz, de sucre, de jambons, et de deux poulaillers pleins de poules, qui pour lors furent estimés plus que tout le reste, pour le recouvrement de la santé des malades, qui étaient parmi nous en assez bon nombre.

Alors nous commençâmes tous à couper sans crainte des pièces de soie, desquelles un chacun de nous s'accommoda selon le besoin que nous en avions. Antonio de Faria ayant vu un petit enfant qui était demeuré, âgé de douze à treize ans, fort blanc et bien joli, lui demanda d'où venait cette lanteaa, et pour quel sujet elle s'était rendue en ce lieu, ensemble à qui elle appartenait, et où elle s'en allait.

— Hélas ! répondit l'enfant elle était naguère à mon malheureux père, à qui il est échu par un sort malencontreux, que vous autres lui avez pris en moins d'une heure ce qu'il n'avait gagné qu'en plus de trente années. Il venait d'un lieu nommé p.189 Quoaman, où en échange de lingots d'argent il avait acheté toute la marchandise que vous avez, pour l'aller

vendre aux juncos de Siam, qui sont au port de Comhay. Et d'autant qu'il avait besoin d'eau, son malheur a voulu qu'il la soit venu prendre en ce lieu, où vous autres lui avez volé sa marchandise sans aucune crainte de la justice divine.

Antonio de Faria lui dit là-dessus, qu'il ne pleurât point, et se mit à le caresser, lui promettant qu'il le traiterait comme son fils, et qu'il le tiendrait toujours pour tel. Sur quoi l'enfant le regardant fixement, lui répondit en se souriant par manière de mépris :

— Ne pense pas que pour être enfant, je sois si niais de croire de toi, qu'ayant volé mon père, tu me puisse jamais traiter comme ton fils. Que si tu es tel que tu dis, je te prie infiniment pour l'amour de ton Dieu, que tu me laisses jeter à nage vers cette triste terre où est demeuré celui qui m'a engendré, à cause que là est mon véritable père, avec lequel je veux plutôt mourir dans ce bois où je le vois se lamenter, que de vivre avec des gens si méchants que vous êtes.

Alors quelqu'un de ceux qui étaient là présents l'ayant voulu reprendre, et lui remontrer que cela n'était pas bien parlé :

— Voulez-vous savoir, lui répondit-il, pourquoi je l'ai dit ? C'est à cause qu'après que vous avez été bien saouls, je vous ai vu louer Dieu avec les mains jointes, et les lèvres acharnées et béantes comme des hommes qui semblent montrer les dents au Ciel, sans satisfaire à ce qu'ils ont volé. Mais croyez que le Seigneur, de la main puissante, ne nous oblige pas tant à remuer les dents, comme il vous défend de prendre le bien d'autrui, et à plus forte raison de voler et de meurtrir, qui sont deux péchés si grands, qu'après votre mort vous le reconnaîtrez par le rigoureux châtement de sa divine justice.

Antonio de Faria s'étonnant des raisons de ce petit garçon, lui demanda s'il se voulait faire chrétien. À quoi il répondit, le regardant fixement :

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

— Je n'entends pas ce que vous me dites, et ne sais quelle est la chose que vous me proposez. Déclarez-la moi premièrement, et après je vous répondrai à propos.

Alors Antonio de Faria le lui déclara par paroles secrètes, et à sa mode, sans que le garçon lui voulut jamais répondre aucune chose, si ce n'est que les yeux élevés au Ciel, et les mains jointes il dit en pleurant :

— Béni soit, Seigneur, ta puissance, qui permet qu'il y ait sur terre des gens ^{p.190} qui parlent si bien de toi, et qui observent si peu ta loi, comme ces misérables aveugles, qui croient que voler et prêcher soient des choses qui te puissent satisfaire, comme des princes tyrans qui vivent sur terre.

Cela dit, ne voulant plus répondre à aucune demande, il s'en alla pleurer en un coin, sans que durant trois jours il voulût manger chose quelconque qu'on lui présentât.

Alors prenant conseil touchant la route que de ce lieu on devait tenir pour savoir si l'on irait du côté du nord, ou du sud, il y eut beaucoup de différentes opinions là-dessus, à la fin desquelles il fut conclu qu'il nous fallait aller à Liampoo, qui était un port éloigné de là en avant vers le nord de deux cent soixante lieues, à cause qu'il pourrait arriver que le long de cette côte nous aurions moyen de nous emparer d'un autre meilleur vaisseau plus grand et plus commode que celui que nous avions, lequel était trop petit pour faire un si long voyage, pour les dangereuses bourrasques qui sont ordinairement causées par les nouvelles lunes en la côte de la Chine, où se perdent tous les jours beaucoup de navires.

Avec ce dessein nous fîmes voile environ soleil couché, laissant les Chinois sur le rivage, bien étonnés de leur infortune, et ainsi nous voguâmes cette nuit avec la proue par nord-est, et un peu avant le jour nous découvrîmes une petite île nommée Quintoo, où nous prîmes une barcasse de pêcheurs pleine de quantité de poisson frais, de laquelle nous tirâmes ce qui nous était nécessaire, et y prîmes encore huit hommes de douze qui étaient dedans, et ce pour le service de notre

lanteaa, à cause que nos gens n'y pouvaient pas beaucoup servir pour être trop faibles, à raison des travaux qu'ils avaient soufferts. Les 8 pêcheurs, interrogés sur les ports de cette côte jusqu'à Chincheo, où il nous semblait que nous pourrions trouver quelque navire de Malaca, nous dirent qu'à 18 lieues de là il y avait une bonne rivière et une bonne rade, qui s'appelait Xingrau, où d'ordinaire on rencontrait force juncos, qui y chargeaient du sel, de l'alun de roche, de l'huile, de la moutarde, et du setanie. En laquelle nous pouvions amplement et facilement nous accommoder de tout ce que nous avons ^{p.191} de besoin, et qu'à l'entrée d'icelle il y avait un petit village nommé Xamoy, peuplé de pauvres pêcheurs. Mais que trois lieues plus avant était la ville, où il y avait force soie, musc, porcelaines, et autres sortes de marchandises, que l'on transportait en plusieurs endroits.

Avec cet avis nous allâmes vers cette rivière où nous arrivâmes le lendemain après-dîner, et ancrâmes vis-à-vis d'icelle environ une lieue dans la mer, de crainte que notre malheur ne nous fit courir semblable fortune, que celle dont j'ai parlé ci-devant. La nuit suivante nous prîmes un parao de pêcheurs, auxquels nous demandâmes quels juncos il y avait en cette rivière, combien ils étaient, et la quantité de gens qu'il y avait en iceux, et plusieurs autres choses propres à notre dessein. À quoi ils répondirent, qu'en la ville qui était à mont la rivière, il y avait environ deux cent juncos seulement, à cause que la plupart étaient déjà partis pour s'en aller à Ainan, à Sumbor, Lailoo, et autres ports de la Cauchenchina. Qu'au reste en l'habitation de Xamoy nous pouvions être en sûreté, et que l'on nous y vendrait toute sorte de choses dont nous aurions besoin. Et ainsi nous entrâmes dans l'embouchure de cette rivière et y ancrâmes tout joignant le village, où nous demeurâmes l'espace d'une demi-heure de temps, et c'était environ la minuit un peu plus ou moins. Mais Antonio de Faria voyant que la lanteaa en laquelle nous naviguions, ne pouvait nous conduire à Liampoo, où nous avions fait dessein de nous rendre pour hiverner, conclut par l'avis de la plupart de ses gens, de se pourvoir d'un autre meilleur vaisseau ; et **combien** ^{qu'}en ce temps-là nous ne fussions

point en état de rien entreprendre, toutefois la nécessité nous contraignit de faire plus que nos forces ne permettaient.

Il y avait pour lors dans le port un petit junco ancré seul, sans qu'il y en eut aucun autre ; joint que ceux de dedans étaient en fort petit nombre, et tous endormis. Antonio de Faria jugeant que ce lui était une bonne commodité pour effectuer son dessein, y accourut incontinent, laissant son ancre en mer, et s'égala avec ce junco ; puis avec vingt-sept soldats, et huit garçons qu'il avait encore, il ^{p.192} monta en haut, s'aidant des cordages du junco, sans avoir été aperçu de personne jusqu'alors, et y trouvant six ou sept mariniers chinois tous endormis, il les fit prendre et lier pieds et mains, et les menaça que s'ils criaient il les tuerait tous ; tellement que la grande peur qu'ils eurent les empêcha de parler. Alors coupant les deux câbles qui tenaient ancré le vaisseau, il fit voile le plus promptement qu'il lui fut possible, sortant hors de la rivière, et la côtoyant tout le temps qui lui restait de la nuit, toujours la proue à la mer.

Le lendemain il arriva à une île nommée Pulo Quirim, éloignée du lieu d'où il était parti de neuf lieues seulement. Là Dieu nous aidant par un petit vent de poupe, trois jours après nous allâmes ancrer à une île nommée Luxitay, en laquelle il nous fut nécessaire pour la guérison des malades, de séjourner quinze jours, tant à cause qu'elle était de bon air, et qu'il y avait de bonne eau, comme aussi pour quelques rafraîchissements que les pêcheurs nous apportaient en échange de riz.

En ce lieu le junco fut visité, et n'y fut trouvé autre marchandise que du riz qu'ils vendaient dans ce port de Xamoy, dont la plus grande part fut par nous jeté dans la mer, afin que le junco en fût plus léger et plus assuré pour notre voyage. Puis nous changeâmes l'équipage du junco dans la lanteaa, et la mîmes en terre pour la calfeutrer, à cause qu'il nous était nécessaire pour faire notre provision d'eau aux ports où nous entrions ; et en ce faisant nous passâmes (comme j'ai déjà dit) quinze jours dans cette île, pendant lequel temps les malades recouvrèrent leur entière guérison ; puis nous en partîmes pour aller vers Liampoo, d'où nous avons nouvelles qu'il y avait force Portugais arrivés de

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

Malaca, Sunda, Siam et de Patane, qui tous les ans en ce même temps y voulaient venir hiverner.

@

CHAPITRE LVI

De la rencontre que fit Antonio de Faria le long de la
côte de Lamau, d'un corsaire chinois, grand ami des
Portugais, et de l'accord qu'ils firent ensemble

@

p.193 Il y avait déjà deux jours que nous naviguions le long de la côte de Lamau avec vent et marée favorables, lorsqu'il plut à Dieu de nous faire rencontrer un junco de Patane qui venait de Lequio, lequel était commandé par un corsaire chinois nommé Quiay Pavian, grand ami de la nation portugaise, et fort enclin à notre façon de vivre et à nos coutumes ; de cettuy-ci il y avait trente Portugais, hommes adroits et bien choisis qu'il tenait à solde, et qu'il avantageait plus que les autres avec dons et présents, par le moyen desquels il les faisait tous riches.

Ce junco ne nous fut pas si tôt découvert, qu'il se résolut de nous attaquer, lui semblant que nous étions autres que Portugais ; de sorte que le corsaire se mettant en devoir de nous investir, comme vieux soldat qu'il était, usité au métier de pirate, il gagna le dessus du vent, près trois quarts du rhumb de notre route ; cela fait, il pougea entre deux écoutes, et arrivant sur nous, s'en approcha de la portée d'un mousquet, il nous fit une salve de quinze pièces d'artillerie ; ce qui nous épouvanta grandement à cause que la plupart étaient fauconneaux et pierriers. Alors Antonio de Faria donnant courage à ses gens, comme valeureux qu'il était et bon chrétien, les posa sur le tillac aux lieux les plus nécessaires, tant à la poupe qu'à la proue, en réservant quelques-uns pour les placer après où il en serait de besoin. Ainsi résolu que nous étions de voir la fin de tout ce que la fortune lui présenterait, il plut à p.194 Dieu nous faire voir une Croix dans la bannière de nos ennemis, et sur le chapiteau de leur poupe quantité de bonnets rouges, que les nôtres avaient accoutumé de porter en ce temps-là dans les armées ; ce qui nous fit croire que telles gens pouvaient être des Portugais, qui venaient de Liampoo, pour s'en aller à

Malaca, comme ils avaient accoutumé de faire en cette saison. Nous leur fîmes donc incontinent un signal pour nous donner à connaître à eux, qui n'eurent pas si tôt vu que nous étions Portugais, qu'en signe de joie ils firent tous de grands cris, et baissèrent les deux huniers à même temps, pour signal d'obéissance ; puis nous envoyèrent aussitôt leur petite barque qu'ils appellent balon, bien équipée, avec deux Portugais, pour savoir quelles gens nous étions, et d'où nous venions : À la fin, après nous avoir bien reconnus, ils s'approchèrent de nous avec plus d'assurance, puis nous ayant salués, et nous eux, ils entrèrent dans notre junco, où Antonio de Faria les reçut avec beaucoup de joie. Et d'autant qu'ils étaient connus de quelques-uns de nos soldats, ils y demeurèrent un long temps, pendant lequel ils nous racontèrent plusieurs particularités nécessaires à notre dessein.

Cela fait, Antonio de Faria envoya Christofle Borralho avec eux, pour les accompagner, et pour visiter de sa part Quiay Panjan, et lui bailler une lettre qu'il lui envoyait, remplie de force compliments, et de plusieurs offres d'amitié, de quoi ce corsaire Panjan se tint si content et si glorieux, qu'il lui semblait n'être pas lui-même, tant il était rempli de vanité, et passant près de notre junco, il fit amener toutes ses voiles ; puis accompagné de 20 Portugais il s'embarqua dans la barque qui suivait le vaisseau, et s'en vint visiter Antonio de Faria avec un beau et riche présent, qui valait plus de deux mille ducats, tant en ambre gris, et en perles, qu'en bijoux d'or et d'argent. Antonio de Faria le reçut incontinent, et les Portugais en firent de même avec de grandes démonstrations d'amitié, et plusieurs témoignages d'honneur. ^{p.195}

Après que tous ceux de sa suite se furent assis, Antonio de Faria se mit à discourir avec eux de quelques choses plaisantes, selon l'occasion et le temps. Par même moyen il leur fit le récit de sa perte, et de son malheureux voyage, leur découvrant le dessein qu'il avait d'aller à Liampoo, pour s'y renforcer de gens, et se pourvoir de vaisseaux de rame, afin de s'en retourner derechef courir la côte d'à mont, et passer dans l'anse de Cauchenchina, pour aller gagner les mines de Quoanjaparu, où l'on lui avait dit qu'il y avait six fort grandes maisons

pleines de lingots d'argent, outre une plus grande quantité qui se fondait le long de la rivière, et que sans aucun péril chacun se pouvait facilement enrichir. À quoi le corsaire Panjan fit réponse,

— Pour moi, monsieur le capitaine, je ne suis pas si riche comme beaucoup croient ; mais il est vrai que je l'ai été autrefois, et battu des mêmes coups de fortune, que ceux dont tu viens de m'entretenir, lesquels m'ont ravi le meilleur de mes richesses ; c'est pourquoi je crains de m'aller remettre dans Patane où j'ai femme et enfants, à cause que je suis certain que le roi me prendra tout ce que j'y porterai ; parce que j'en suis parti sans sa permission, et qu'il fera cette offense fort criminelle, afin de me voler comme autrefois il a fait d'autres pour des sujets beaucoup moindres que celui dont il me peut accuser. C'est pourquoi je t'avise, que si tu es content que je te tienne compagnie au voyage que tu veux faire, avec cent hommes que j'ai dans mon junco, quinze pièces d'artillerie, trente mousquets, et quarante arquebuses, que portent ces messieurs les Portugais qui sont avec moi, je le ferai très volontiers, à condition que de ce qui se gagnera, tu m'en feras part du tiers, et de cela je te prie de me donner une assurance écrite de ta main, et de me jurer par ta loi d'accomplir entièrement ta promesse.

Antonio de Faria accepta cette offre de bonne volonté, et après l'en avoir plusieurs fois remercié de paroles pour ce sujet, il lui jura sur les saints Évangiles de faire ce dont il l'avait requis, sans y ^{p.196} manquer en aucune façon, et lui en fit incontinent une promesse de sa main, au bas de laquelle dix ou douze des principaux des leurs signèrent comme témoins. Cet accord fait, ils s'allèrent tous deux mettre en une rivière nommée Anay, éloignée de là de cinq lieues, où ils firent provision de tout ce de quoi ils avaient besoin, moyennant un présent de cent ducats qu'ils donnèrent au mandarin capitaine de la ville.

CHAPITRE LVII

Comme nous rencontrâmes sur mer un petit vaisseau de pêcheurs, dans lequel il y avait huit Portugais fort blessés, et du récit qu'ils firent à Antonio de Faria de leur infortune

@

Étant partis de cette rivière d'Anay, bien garnis de ce qui nous était nécessaire pour le voyage que nous avons entrepris, Antonio de Faria trouva bon l'avis et conseil de Quiay Panjan, duquel il faisait grande estime, afin de maintenir son amitié, pour aller ancrer au port de Chincheo, et s'y enquérir des Portugais qui étaient venus de Sunda, de Malaca, de Timor, de Patane, de quelques choses nécessaires à son dessein. Et s'ils avaient point des nouvelles de Liampoo, à cause que le bruit courait dans le pays, que le roi de la Chine y avait envoyé une armée de quatre cents juncos, dans lesquels il y avait cent mille hommes, pour prendre les Portugais qui y résidaient, et brûler leurs maisons, ne les voulant point souffrir dans son pays, pour avoir été nouvellement averti qu'ils n'étaient gens si fidèles et si pacifiques qu'on lui avait dit auparavant.

Arrivés que nous fûmes au port de Chincheo, nous y trouvâmes cinq navires portugais qui y étaient abordés il y avait un mois, des lieux ci-devant nommés. Ces vaisseaux nous ^{p.197} reçurent d'abord avec une grande réjouissance, et après nous avoir donné avis du pays, du trafic, et de la tranquillité des ports, nous dirent qu'il n'y avait aucune nouvelle de Liampoo, sinon que l'on disait qu'il y avait un bon nombre de Portugais qui y hivernaient, et d'autres qui y étaient nouvellement venus de Malaca, Sunda, Siam, et Patane ; qu'au reste dans le pays ils trafiquaient fort paisiblement, et que cette grosse armée que nous appréhendions si fort n'y était pas ; mais que l'on soupçonnait qu'elle s'en était allée aux îles de Goto, au secours de Sucan de Pontir, auquel on disait qu'un sien beau-frère avait tyranniquement ôté le royaume. Et qu'à cause que Sucan s'était nouvellement fait sujet du roi de la Chine,

et son tributaire de cent mille taëls par an, il lui avait pour ce sujet donné cette grosse armée de quatre cents juncos, dans lesquels l'on assurait qu'il y avait cent mille hommes, pour le remettre dans le royaume et dans les seigneuries qui lui avaient été prises.

Nous fûmes grandement réjouis de cette nouvelle, et en rendîmes grâces à Dieu ; puis après avoir séjourné dans ce port de Chincheo l'espace de neuf jours, nous en partîmes pour aller à Liampoo, demeurant de plus avec nous trente-cinq soldats, que nous avions pris des cinq vaisseaux que nous y avions trouvés, auxquels Antonio de Faria fit bon parti.

Et après avoir navigué cinq jours par un vent contraire, côtoyant d'un bord à l'autre, sans toutefois pouvoir avancer, il arriva qu'un soir à la première garde nous rencontrâmes un petit vaisseau ou parao de pêcheurs, dans lequel il y avait huit Portugais, fort blessés, deux desquels étaient nommés Mem Taborda, et Antonio Anriquez, hommes d'honneur, et gens fort bien renommés en ces quartiers-là, sujet pour lequel je les nomme particulièrement ; ceux-ci et les autres six étaient si hideux et en si piteux équipage, qu'on ne les pouvait regarder sans en être touché de compassion. Ce parao étant arrivé au bord d'Antonio de Faria, il fit recueillir dans son vaisseau tous les huit Portugais, où étant, si tôt qu'ils le virent, ils se jetèrent tous à ses pieds, d'où il les releva pleurant de compassion de les voir nus, blessés et baignés dans p.198 leur propre sang à cause de leurs plaies. Les voyant en si triste équipage, il leur demanda le sujet de leur infortune. À quoi l'un d'eux fit réponse avec démonstration d'un grand ressentiment,

Qu'il y avait dix-sept jours qu'ils étaient partis de Liampoo pour aller à Malaca, avec dessein de passer aux Indes si la saison le leur eut permis, et qu'étant avancés jusqu'à l'île de Sumbor, ils avaient été attaqués par un corsaire guzarate de nation, qui s'appelait Coja Acem, lequel avait trois juncos et quatre lanteaas, où étaient quinze cents hommes, à savoir cent cinquante mahométans, Luzzons, Iaos, et Champaas, tous gens de l'autre côte de Malaye, et qu'après avoir

combattu avec eux depuis une heure jusqu'à quatre après midi, ils avaient été pris avec la mort de quatre-vingt deux hommes, parmi lesquels il y avait dix-huit Portugais, et pareil nombre qu'on avait emmené captifs, et que dans leur junco il avait été pris en marchandise, tant de la sienne, comme de celle des autres, la valeur de plus de cent mille taëls.

Avec cela ils racontèrent plusieurs autres particularités si pitoyables, qu'il fut bien vu par les larmes de ceux qui les écoutaient, la pitié qu'ils avaient d'eux, et d'apprendre ces tristes nouvelles. Antonio de Faria fut un long temps tout pensif, sur ce que ces hommes venaient de lui dire, puis se retournant vers eux,

— Messieurs, leur dit-il, déclarez-moi je vous prie comment il vous a été possible d'échapper, plutôt que les autres, le combat s'étant passé comme vous dites ?

— Après avoir été battus, répondirent-ils, environ une heure et demie, les trois grands juncos nous abordèrent cinq fois, et à force de coups qu'ils nous donnèrent, ils firent une si grande ouverture à la proue de notre vaisseau, que nous commençâmes à couler à fond ; ce qui fut la cause de notre perte, parce que pour étancher l'eau, et alléger notre navire, nous fûmes contraints de jeter en mer une partie de la marchandise dont il était chargé, et comme nos gens y travaillaient, les ennemis nous tenaient de si près, que chacun fut contraint de laisser ce qu'il faisait pour se défendre sur le tillac. Mais lorsque durant ce grand travail nous étions ^{p.199} tous bien empêchés, avec une bonne partie de nos gens blessés, et plusieurs morts, Dieu permit que le feu prît si âprement à l'un des juncos des ennemis, qu'en même temps il prit aussi à celui à qui il était attaché ; ce qui fut cause que les soldats quittèrent le combat, pour empêcher qu'ils ne fussent entièrement brûlés. Ce qu'ils ne purent faire si promptement, qu'un d'eux ne fût rasé à fleur d'eau par la violence du feu, si bien que ceux de ce junco pour n'être

brûlés, se jetèrent incontinent dans la mer où ils se noyèrent. Cependant nous fîmes en sorte d'approcher notre junco d'une estacade de pieux que des pêcheurs y avaient plantés tout contre un écueil, proche de l'embouchure de la rivière, en laquelle est à présent le temple des Siams, où sitôt que ce chien de Coja Acem nous vit ainsi occupés, nous ayant accrochés, il sauta dedans notre vaisseau, suivi d'un grand nombre de mahométans tous armés de colletins de buffle, et de jaques de maille, qui d'abord mirent à mort plus de cent cinquante des nôtres, desquels il y avait dix-huit Portugais. Ce que nous n'eûmes pas plus tôt aperçu, que tout blessés que nous étions, et endommagés par le feu, comme vous voyez que nous sommes, nous cherchâmes l'invention de nous sauver, et nous jetâmes pour cet effet dans une manchua, qui était attachée à la poupe de notre junco, dans laquelle il a plu à Dieu nous sauver quinze personnes seulement, dont deux moururent hier et parmi les treize qui miraculeusement sont échappés vifs, il y en a huit Portugais, et cinq valets.

Cependant nous fûmes entre la terre et cette palissade approchant près des rochers, pour empêcher qu'ils ne nous abordassent avec leur junco ; joint qu'alors ils ne songeaient point à cela, pour être occupés à recueillir en leur barque les gens du junco brûlé, qui s'étaient jetés en mer, et qui furent enfin tous sauvés. Après cela ils rentrèrent tous dans notre junco avec une extrême allégresse, et s'embarrassèrent tellement dans la convoitise du butin, que cela fut cause que nous ne fûmes point poursuivis. Or pource qu'alors il était presque soleil couché, ^{p.200} grandement joyeux qu'ils furent de nous avoir vaincus, ils se retirèrent bien avant dans la rivière avec de grandes acclamations.

Antonio de Faria bien aise de cette nouvelle, quoique d'un autre côté il fût fort triste du mauvais succès de ceux qui lui en avaient fait le récit,

rendit grâces à Dieu d'avoir trouvé son ennemi, chose que lui et les siens avaient si fort désirée.

— Certainement, leur dit-il alors, selon le rapport que vous venez de me faire, ils doivent être à présent dans cette rivière tous ruinés, et en grand désordre ; car il me semble que ni votre junco, ni celui des leurs qui était attaché à l'autre qui est brûlé, ne peuvent plus leur faire aucun service, et que dans le grand junco qui tous a attaqué, il n'est pas possible que vous n'ayez tué et brûlé quelques-uns des leurs.

À quoi ils firent réponse, que véritablement ils en avaient tué et blessé quantité. Alors Antonio de Faria, ôtant son bonnet, se mit à genoux, et les mains levées regardant fixement le Ciel, il dit en pleurant,

— Seigneur Jésus-Christ mon Dieu, tout ainsi que tu es la vraie espérance de ceux qui se confient en toi, moi qui suis le plus grand pécheur de tous les hommes, je te prie très humblement au nom de tes serviteurs qui sont ici présents, les âmes desquels tu as rachetées avec ton précieux sang, que tu nous donnes force et victoire contre ce cruel ennemi, meurtrier d'une si grande quantité de Portugais, lequel avec ta faveur et aide, et pour l'honneur de ton saint nom, j'ai résolu d'aller chercher, comme j'ai fait jusqu'à présent, afin qu'il puisse payer à tes soldats et fidèles serviteurs ce qu'il leur doit il y a si longtemps.

À quoi tous ceux qui étaient présents répondirent d'une commune voix,

— À eux, à eux, au nom de Jésus-Christ, afin que ce chien nous rende maintenant ce qu'il y a longtemps qu'il a pris, tant à nous qu'à nos pauvres misérables compagnons.

Puis avec vue merveilleuse ardeur et de grandes acclamations, ils mirent voile au vent de poupe, et s'en allèrent vers le port de Lailoo, qui était déjà laissé de huit lieues en arrière, où par l'avis qu'Antonio de Faria eut de quelques-uns des siens, il s'en alla s'équiper de tout ce qui lui était ^{p.201} nécessaire pour le combat qu'ils espéraient faire avec le

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

corsaire, à la quête duquel (comme j'ai déjà dit) il avait employé tant de temps, sans que jusqu'alors il en eût pu apprendre aucune nouvelle par tous les ports et les lieux où il avait été.

CHAPITRE LVIII

Des préparatifs que fit Antonio de Faria dans le port de Lailoo, pour aller combattre le corsaire Coja Acem

@

Le lendemain matin nous arrivâmes au port de Lailoo, où Quiay Panjan (le Chinois qui était avec nous) avait beaucoup de parents et de grandes connaissances, ensemble plusieurs amis, à raison de quoi en ce lieu il ne manquait pas de crédit. Il pria donc le mandarin (qui est le capitaine du lieu) de nous permettre d'acheter pour notre argent ce qui nous faisait besoin, ce qu'il accorda à l'instant, tant pour la crainte qu'il avait que l'on ne lui fît quelque déplaisir, que pour une somme de mille ducats, dont Antonio de Faria lui fit présent, de quoi il demeura fort content.

Alors il fit mettre pied à terre à quelques-uns des nôtres, lesquels achetèrent en diligence tout ce de quoi nous avions besoin, comme salpêtre & soufre pour faire poudre, plomb, balles, vivres, cordages, huile, poix, résine, étoupes, charpenterie, planches, armes, dards, bâtons endurcis au feu, mâts, vergues, pavois, antennes, rondaches, cailloux, poulies, & ancres ; puis ils firent l'aiguade & s'équipèrent de mariniers. Et combien que ce lieu ne fût peuplé que de trois ou quatre cents feux, il y avait néanmoins en icelui, & dans les villages circonvoisins, grande quantité de ce que dessus, qu'en vérité je m'assure qu'avec peine pourrait-on trouver des paroles pour l'exprimer ; car la ^{p.202} Chine a cela d'excellent, qu'elle se peut vanter d'être le pays du monde le plus abondant en tout ce qu'on saurait souhaiter. Or d'autant qu'Antonio de Faria était grandement libéral à cause qu'il dépensait du butin général, [devant que¹¹](#) les partages en fussent faits, il payait tout ce qu'il faisait acheter au désir de ceux qui le vendaient ce qui était cause que l'on lui apportait de tout en confusion ; de manière qu'en treize jours il sortit de ce port bien équipé, avec deux autres juncos neufs, grands & fort hauts, qu'il avait échangés contre

des petits qu'il avait, & deux lanteaas de rame qui étaient nouvellement mises en mer, et aussi cent soixante mariniers, tant pour la chiourme, que pour le gouvernement des voiles.

Après avoir fait ces préparatifs, et nous être munis de tout ce qui nous faisait besoin, toutes les antennes hautes, & les ancres étant prêtes à lever pour partir, l'on fit une monstre générale de tous ceux qui étaient en l'armée, afin d'en savoir le nombre, qui se trouva être de cinq cents personnes en tout, tant pour le combat, que pour le service & navigation des vaisseaux, entre lesquels il y avait quatre-vingt-quinze Portugais, jeunes & bien résolus. Les autres étaient nos garçons & mariniers, & des gens de l'autre côte, lesquels Quiay Panjan menait avec lui à sa solde, et qui étaient fort usités à la guerre, comme corsaires depuis cinq ans.

Il s'y trouva aussi cent soixante arquebuses, quarante pièces d'artillerie de bronze, parmi lesquelles il y avait vingt pièces de campagne, qui portaient des bales de pierrier, sans en comprendre plusieurs autres, ensemble soixante quintaux de poudre, à savoir cinquante-quatre à canon, & six pour les arquebuses, outre celle qui était déjà délivrée aux arquebusiers ; neuf cents pots d'artifices, à savoir quatre cents en poudre, et cinq cents de chaux vive en poudre à la façon des Chinois, quantité de pierriers, flèches, demi-piques, et bombes à feu, qu'un ingénieur de Levant nous faisait, et qui était gagé pour cela ; quatre mille javelots, quantité de haches de fer pour servir à l'abord, six bateaux pleins de cailloux, avec lesquels la chiourme combat, douze harpins avec leurs crampons attachés à des grosses p.203 chaînes de fer pour accrocher les vaisseaux, et aussi plusieurs artifices de feu, que le profit qu'en tiraient les Chinois leur faisait journellement inventer.

Avec tout cet équipage nous partîmes de ce lieu de Lailoo, nos hunes tendues de soie, et tous nos vaisseaux garnis de deux rangs de pavois de chaque côté, et des fauques de poupe et proue, outre un autre rang de semblables fauques d'applique pour servir au besoin.

Ayant donc aussi fait voile, trois jours après notre partement il plut à Dieu que nous arrivâmes aux pêcheries où Coja Acem avait pris le

junco des Portugais ; là, sitôt qu'il fut nuit, Antonio de Faria envoya des espions sur la rivière, pour savoir l'endroit où il pouvait être, lesquels prirent et amenèrent un parao de pêcheurs, où il y avait six hommes natifs du pays, qui nous donnèrent avis que ce corsaire était à deux lieues de là en une rivière nommée Tinlau, et qu'il y faisait raccommoder le junco qu'il avait pris aux Portugais, pour dans icelui avec deux autres qu'il avait, s'en aller à Siam, d'où il était natif, et qu'il devait partir dans deux jours.

Cette nouvelle fit qu'Antonio de Faria prit conseil de quelques-uns des siens, qui pour cet effet furent appelés, où il fut résolu que premièrement il fallait visiter et connaître les lieux et la force de notre ennemi ; parce qu'en une chose où l'on se devait tant hasarder, il ne fallait point attaquer à tâtons, mais y bien penser auparavant, et que sur la certitude de ce que l'on verrait, l'on résoudrait par après, selon ce qui semblerait bon à tous.

Alors faisant sortir du parao les pêcheurs qui y étaient, il mit en icelui des mariniers, qu'il prit du junco de Quiay Panjan, pour l'équiper de gens, et le lui envoya seulement avec deux de ses pêcheurs que l'on avait pris ; et faisant demeurer les autres avec lui pour otages, en donna la charge à un vaillant et sage soldat nommé Vincent Morosa, vêtu à la chinoise, craignant d'être reconnu ; lequel arrivé au lieu où étaient les ennemis, fit feinte de pêcher comme d'autres faisaient, et par ainsi il vit et épia tout ce qui était de besoin ; puis étant de retour il fit son rapport de ce qu'il avait vu, et assura que les ennemis étaient tellement faibles, que lorsqu'on les aborderait ^{p.204} il serait facile de les prendre.

Antonio de Faria fit assembler les plus expérimentés des siens, pour tenir conseil là-dessus, et ce dans le junco de Quiay Panjan, à cause du grand respect qu'il lui portait, pour l'honorer davantage, et aussi pour maintenir son amitié, dont il faisait beaucoup d'estime. En cette assemblée il fut résolu, que sitôt qu'il serait nuit nous irions ancrer à l'embouchure de la rivière où était l'ennemi, pour le lendemain matin au nom de Jésus-Christ l'attaquer avant le jour. Cet avis arrêté de tous, Antonio de Faria ordonna l'ordre et manière qu'on devait tenir à l'entrée

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

de cette rivière, et comment l'on attaquerait les ennemis. Puis partageant ses gens il mit trente Portugais dans le junco de Quiay Panjan, tels qu'il lui plut les choisir, afin de ne lui déplaire en aucune façon, à cause qu'il en était de besoin. Par même moyen il mit à chacune des deux lanteaas six Portugais, plus vingt autres dans le junco de Christofle Borralho, et fit demeurer avec lui le surplus des Portugais, qui était de trente-trois, outre les esclaves et plusieurs chrétiens, tous hommes vaillants et bien fidèles.

Ainsi accommodés, tenant l'ordre nécessaire, pour avec l'aide de Dieu exécuter son entreprise, il fit voile vers la rivière de Tinlau, où il arriva environ le soleil couché, et y passa la nuit, faisant faire de bonnes sentinelles sur les trois heures après minuit, qu'il s'égala à l'ennemi, qui était à mont la rivière à quelque demie lieue de lui.

@

CHAPITRE LIX

Comme Antonio de Faria se battit avec le corsaire Coja Acem, et de ce qui lui arriva avec lui

@

p.205 Il plut à Dieu de nous donner la mer calme, et le vent si favorable, que notre armée navigant à mont la rivière, en moins d'une heure arriva et se rendit égale à l'ennemi, sans que personne nous découvrit. Mais d'autant qu'ils étaient larrons, et qu'ils craignaient les gens du pays, à cause des grands maux et des voleries qu'ils y faisaient journellement, ils étaient tellement sur leur garde, et avaient de si bonnes sentinelles, qu'aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils sonnèrent l'alarme à la hâte avec une cloche, le bruit de laquelle causa une telle rumeur, et un tel désordre, tant parmi ceux qui étaient à terre, que parmi les autres embarqués, que l'on ne pouvait presque s'entr'ouïr à cause du grand bruit qu'ils faisaient.

Lors Antonio de Faria voyant que nous étions découverts, se mit à crier aux siens :

— Messieurs mes frères, à eux, à eux, au nom de Dieu, auparavant qu'ils soient secourus de lorches,

et leur ayant tiré toute notre artillerie, il plut à Dieu que ce fût si à propos, qu'elle fit tomber et mit en pièces la plupart des plus vaillants, qui pour lors étaient montés et paraissaient sur le chapiteau, chose qui réussit conformément à notre désir. Après ces canonnades, notre mousqueterie, qui pouvait être de quelques cent soixante mousquetaires, ne manqua point de tirer au signal, qui pour ce avait été ordonné ; tellement que les tillacs des juncos furent nettoyés de tous ceux qui étaient dessus, et cela si rudement que pas un des ennemis n'y osa paraître depuis.

À l'heure même nos deux juncos abordèrent les deux autres de l'ennemi en l'équipage qu'ils étaient, où le combat s'alluma de part et

d'autre ; de telle ^{p.206} sorte que je confesse n'avoir la hardiesse de déduire en particulier ce qui s'y passa, encore que j'y aie été présent, car lorsqu'il se commença il n'était pas encore bien jour. Or ce qui rendit effroyable la mêlée entre nous et nos ennemis, fut le bruit des tambours, des bassins, et des cloches, accompagnés de quantité de balles d'artillerie, dont retentissaient les vallées et les écueils d'alentour ; tellement que les corps épouvantés en frémissaient d'appréhension.

Ce combat dura de cette façon l'espace d'un quart d'heure, puis les lorches et lanteaas vinrent de terre le secourir, avec quantité de gens frais. Ce que voyant un nommé Diego Meyrelez, qui était dans le junco de Quiay Panjan, et que son canonnier n'employait pas un des coups qu'il tirait, bien à propos, à cause qu'il était tellement épouvanté et hors de soi, qu'il ne savait ce qu'il faisait, comme il était prêt de mettre le feu à une petite pièce, ainsi confus, il le poussa si rudement que du haut en bas il le jeta dans l'écoutille, lui disant,

— Ôte-toi de là vilain, tu ne saurais rien faire, ce coup-là appartient à des hommes comme moi, et non comme toi ;

puis ayant pointé le canon avec ses coins de mire, dont il savait assez bien l'usage, il mit le feu à la pièce, qui était chargée de bales et sacquets de pierres, et ayant atteint la première lorche qui marchait devant, il lui emporta tout le fond-bord depuis la poupe jusqu'à la proue du côté d'ostribord ; de sorte qu'en même temps elle demeura à fleur d'eau, et coula à fond par ce moyen, sans que d'icelle il se pût sauver aucune personne. Alors la munition du sacquet de pierre passant par-dessus la première lorche, donna sur le tillac d'une autre lorche qui venait un peu derrière, et tua le capitaine d'icelle avec six ou sept qui étaient proches de lui ; de quoi les deux autres lorches demeurèrent si épouvantées, que voulant prendre le bord vers terre en intention de fuir, elles demeurèrent toutes deux embarrassées dans les cordages d'icelles, de manière que pas une d'elles ne se pût dépêtrer, et ainsi toutes deux prises l'une à l'autre demeurèrent attachées, sans pouvoir ni avancer, ni reculer.

Alors les capitaines de nos deux lorches, appelés Gaspard ^{p.207} d'Oliveyra et Vincent Morosa, voyant le temps propre à effectuer leur dessein, piqués d'une louable émulation, ils se ruèrent dessus, y jetant grande quantité de pots d'artifice ; et ainsi le feu s'y prit de telle sorte, que toutes deux embarrassées comme elles étaient brûlèrent à fleur d'eau ; si bien que la plupart de ceux qui étaient dedans se jetaient en mer, où les nôtres les achevèrent tous de tuer à coups de sagaies, sans que pas un d'eux s'en échappât ; de sorte que seulement dans ces trois lorches il y mourut plus de deux cents personnes, et dans l'autre dont le capitaine était mort, il n'y eut personne qui se put sauver, à cause que Quiay Panjan alla fondre après dans la champana, qui était le bateau de son junco, et s'en vint joindre la terre, où il trouva qu'ils s'étaient jetés dans la mer, aussi la plupart furent fracassés contre des rochers qui étaient auprès du rivage.

Ce que voyant, les ennemis qui étaient restés dans les juncos, le nombre desquels pouvait être de cent cinquante, tous mahométans, Luzzons et Borneos, ensemble quelques Iaos mêlés parmi, ils commencèrent de s'affaiblir de telle façon, que plusieurs d'entr'eux à leur imitation se jetèrent dans la mer. Cependant le chien de Coja Acem qu'on n'avait point connu encore, accourut à ce désordre, afin d'encourager les siens. Il avait une cotte d'armes faite en écailles de lames de fer, doublée de satin cramoisi, et frangée d'or, qui ci-devant avait appartenu aux Portugais. S'étant mis à crier à haute voix, afin que chacun l'entendît, il dit par trois fois,

— Lah hilah, hilah lah Mahumed, roçol halah, musulmans et hommes justes de la sainte loi de Mahomet, vous laissez-vous ainsi vaincre par des gens si faibles comme sont les chiens de chrétiens, qui n'ont pas plus de courage que des poules blanches, ou que des femmes barbues ? À eux, à eux ; car nous sommes assurés du Livre des Fleurs, dans lequel le prophète Nabi promet des délices éternelles aux daroezes de la maison de la Mecque : aussi vous tiendra-il promesse à

vous et à moi, pourvu que nous nous baignions dans le sang de ces chiens sans loi.

Avec ces maudites paroles le diable les encouragea tellement, que s'assemblant tous en un corps ils se rallièrent au combat, et nous firent tête si valeureusement, que c'était une chose ^{p.208}épouvantable de voir comme ils se jetaient à travers nos épées.

Alors Antonio de Faria s'étant mis à haranguer les siens,

— Courage, leur dit-il, valeureux chrétiens, cependant que ces méchants se fortifient de leur maudite secte du diable, fions-nous en notre Seigneur Jésus-Christ mis en croix pour nous, qui ne nous abandonnera point, quelques grands pécheurs que nous puissions être. Car après tout nous sommes siens, ce que ces chiens ne sont point.

Là dessus se jetant avec cette ferveur et zèle de la foi vers Coja Acem, à qui il en voulait principalement, il lui déchargea sur la tête un si grand coup d'épée à deux mains, que lui coupant un bonnet de maille qu'il avait, il le jeta incontinent à ses pieds, puis redoublant avec un autre coup de revers, il l'estropia des deux jambes, tellement qu'il ne se put relever, ce qu'étant aperçu des siens ils en firent un grand cri, et attaquant Antonio de Faria s'approchèrent également l'un de l'autre par cinq ou six fois, avec tant de courage et de hardiesse, qu'ils ne firent point de compte de trois Portugais desquels il était environné, et lui donnèrent deux revers dont ils le jetèrent presque par terre.

Ce que voyant les nôtres coururent incontinent à lui, et assistés de notre Seigneur ils firent si bien que dans un demi-quart d'heure il mourut, des ennemis en ce lieu sur le corps de Coja Acem quelques quarante-huit et des nôtres quatorze seulement, desquels il n'y avait que cinq Portugais, et le surplus étaient valets et esclaves, bons et fidèles chrétiens. Ceux qui étaient restés commencèrent alors à perdre courage, et se retirèrent en désordre vers le chapiteau de proue, en intention de s'y fortifier. À quoi vingt soldats des trente qui étaient dans le junco de Quiay Panjan accoururent incontinent, et s'en allèrent au-

devant d'eux, si bien qu'auparavant qu'ils se fussent rendus maîtres de ce qu'ils prétendaient, ils furent par eux grandement pressés de se jeter dans la mer, où les uns se laissaient choir sur les autres. Les nôtres étant encouragés par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ qu'ils réclamaient, joint aussi la victoire que déjà ils connaissaient être à eux, tellement que pour avoir l'honneur de la gagner toute ils achevèrent ^{p.209} de les tuer et exterminer tous, sans que de tout leur nombre il en restât que cinq seulement, qu'ils prirent tous en vie, et les ayant faits prisonniers, ils les jetèrent dans la sentine pieds et poings liés, afin qu'à force de tourments l'on leur fît confesser certaines choses qu'on leur voulait demander ; mais ils s'égorgèrent les uns les autres à belles dents, de peur de la mort à laquelle ils s'attendaient ; ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fussent démembrés par nos valets, et après jetés dans la mer, en la compagnie du chien de Coja Acem leur capitaine, grand cacis du roi de Bintan, épancheur et buveur du sang des Portugais, titre qu'il se donnait d'ordinaire en ses lettres et qu'il prêchait publiquement à tous les mahométans, à cause de quoi et pour la superstition de sa maudite secte, il était grandement honoré d'eux.

@

CHAPITRE LX

Continuation de ce que fit Antonio de Faria après avoir gagné cette victoire, et de la libéralité dont il usa envers les Portugais qui étaient à Liampoo

@

Cette bataille sanglante finit par l'honneur de la victoire, dont j'ai parlé ci-devant, à la description de laquelle je n'ai pas voulu employer beaucoup de paroles. Car si j'entreprenais d'en raconter les particularités, ensemble les grandes choses que firent les nôtres, comme aussi la valeur avec laquelle les ennemis se défendirent, outre que je ne serais pas capable de cela, il m'en faudrait faire un discours plus ample, et une histoire plus accomplie que celle-ci. Toutefois comme mon intention n'est autre que de déclarer ces choses en passant, je m'étudie à parler succinctement en plusieurs endroits, où [possible](#)⁴ d'autres esprits plus beaux que le mien ^{p.210} s'élargiraient davantage, et en feraient beaucoup d'état s'ils les entendaient ou les écrivaient. C'est pourquoi je ne touche maintenant que ce qu'il est besoin d'écrire.

Retournant donc à mon propos, je dis que la première chose à laquelle Antonio de Faria s'employa après cette victoire, fut à faire panser les blessés, dont il y en avait environ nonante-deux, la plupart Portugais, en comprenant les valets qui nous appartenaient. Après cela, comme il fut question de savoir le nombre des morts, il s'en trouva quarante-deux des nôtres, entre lesquels il y avait huit Portugais, dont la perte affligea plus Antonio de Faria, que celle de tous les autres. Quant aux ennemis il y en eut trois cent huitante, dont cent cinquante furent mis à feu et à sang, et les autres noyés. Or combien que cette victoire nous apportât à tous un extrême contentement, cela n'empêcha pas qu'il n'y eut en général et en particulier quantité de larmes répandues pour la mort de nos compagnons, qu'on n'avait point encore ensevelis, et dont la plupart avaient la tête fendue en quatre des grands coups de hache que les ennemis leur avaient donnés.

Or combien qu'Antonio de Faria fût blessé en trois endroits, pour cela néanmoins **il ne laissa pas de**²⁰ mettre pied à terre tout aussitôt avec ceux qui se trouvèrent alors en état de l'accompagner. La première chose qu'il fit fut de donner ordre à l'enterrement des morts, à quoi il employa la plupart du jour. En suite de cela il fit tout le tour de l'île, pour voir ce qu'il y pourrait découvrir. Comme il tournoyait de cette sorte, il se trouva en vue d'une vallée fort agréable, où se voyaient plusieurs jardins remplis de différentes sortes de fruits. Là même il y avait un village de quarante ou cinquante maisons fort basses, que l'infâme Coja Acem avait saccagées, et y en avait tué en outre plusieurs habitants, pour n'avoir eu moyen de prendre la fuite plus avant.

Dans cette même vallée, environ la portée d'une arbalète, et le long d'une agréable rivière d'eau douce, dans laquelle il y avait une grande abondance de muges, autrement dits mulets, et de truites, l'on découvrait une fort belle maison, qui semblait être le pagode de ce village, laquelle était ^{p.211} pleine de malades et de blessés, que Coja Acem y avait mis pour les y faire panser. Parmi ceux-ci il y avait quelques mahométans de ses parents, et autres hommes de courage qui étaient à sa solde, jusqu'au nombre de 96.

Comme ils aperçurent de loin Antonio de Faria, ils s'écrièrent d'abord qu'ils lui demandaient pardon, et imploraient sa miséricorde. À quoi il ne voulut jamais entendre, alléguant pour sa raison qu'il ne pouvait pardonner à ceux qui avaient fait mourir tant de chrétiens. Cela dit, il fit mettre le feu par six ou sept endroits en cette maison, qui pour n'être que de bois, poissée, et couverte de feuilles de palmier sèches, brûla de telle sorte que c'était une chose effroyable à voir. Cependant la pitié ne laissait pas de s'y entremêler à cause des grands cris que ces misérables faisaient dedans, quand la flamme commença de s'y prendre par tous les endroits ; de manière qu'il y eut quelques-uns qui se voulurent précipiter du haut des fenêtres. Ce que voyant les nôtres qui étaient piqués d'un désir de vengeance, ils les recevaient de telle sorte, qu'en tombant ils les embrochaient à force de dards, de lances, et de haliebardes.

Cette cruauté finie, Antonio de Faria s'en revint sur le bord de la mer où était le junco que Coja Acem avait pris depuis vingt-six jours, aux Portugais de Liampoo. Il se donna le soin de le faire mettre en mer, à cause qu'on l'avait calfeutré durant ce temps-là. Alors comme il fut en mer, il le remit entre les mains de ceux auxquels il appartenait, qui étaient Mem Taborda, et Antonio Anriquez, comme j'ai déjà dit. Par même moyen leur faisant mettre la main sur le livre de prières,

— Mes amis, leur dit-il, pour l'amour de ces miens frères et compagnons, tant vivants que morts, auxquels votre junco que voilà a tant coûté de sang et de vie, je vous fais un don de tout cela comme chrétien que je suis, afin que par icelui notre Seigneur nous reçoive en son saint royaume, et qu'il lui plaise nous octroyer en cette vie une abolition de tous nos péchés, et en l'autre nous donner la vie éternelle, comme j'ai confiance qu'il la donnera à nos frères qui sont morts aujourd'hui en bons et fidèles chrétiens pour la sainte foi catholique. Toutefois ^{p.212} je vous prie et recommande expressément, même je vous en conjure par le serment que vous faites, que vous ne preniez autres choses de toutes ces marchandises, que ce qui vous appartient seulement, et que vous avez apportées de Liampoo, tant pour vous, que pour les autres marchands qui avaient des biens dans votre vaisseau. Car je ne vous en donne pas davantage ; joint que cela ne serait pas raisonnable aussi ; car si vous et moi le souffrions, nous ferions contre le devoir de notre conscience, moi en vous le donnant, et vous en le recevant.

Après qu'il eut parlé de cette sorte, Mem Taborda et Antonio Anriquez, qui ne s'attendaient point à **rien moins**, se prosternèrent à ses pieds, et les yeux tous baignés de larmes le voulurent remercier de la courtoisie qu'il leur faisait ; ce qu'ils ne purent comme ils eussent désiré, à cause de l'abondance de leurs pleurs. Ainsi se renouvela pour lors le deuil des morts, qu'on avait déjà ensevelis en ce lieu, dont la terre se voyait toute sanglante.

Alors ces deux Portugais se mirent incontinent en devoir de recouvrer leur marchandise, et s'en allèrent par toute l'île, prenant avec eux environ cinquante ou soixante valets, que les maîtres leur prêtèrent, pour recueillir les étoffes de soie qui étaient mouillées, et que les ennemis avaient mis sécher en si grande abondance, qu'avec ce que les arbres en étaient couverts, deux grandes maisons en étaient encore pleines ; de celles qui n'avaient point été mouillées et des meilleures, toutes lesquelles étoffes se montaient à ce qu'ils disaient à quelques cent mille taëls d'exploitte, à quoi plus de cent marchands avaient part, tant de ceux qui demeuraient dans Liampoo, qu'à Malaca, auxquels elles étaient envoyées. Ainsi la marchandise que tous deux purent recouvrer valait bien cent mille ducats ; pour le regard du surplus, qui en faisait la tierce partie, il fut ou perdu, ou pourri, sans qu'on en pût avoir aucunes nouvelles.

Après cette exécution Antonio de Faria se retira dans son vaisseau, où il employa tout le reste de la journée à visiter les blessés, et accommoder les soldats, à cause que la nuit s'avancait.

Le lendemain, si tôt qu'il fût jour, il s'en alla au grand junco qu'il avait pris, qui était plein des corps ^{p.213} de ceux qu'on avait tués le jour précédent. Il ne s'amusa point à autre chose, sinon qu'il les fit tous jeter dans la mer. Il est vrai que touchant celui de Coja Acem, pour être de condition plus relevée que les autres, et par conséquent digne d'un plus grand honneur en ses funérailles, il le fit prendre tout vêtu et armé qu'il était, et après l'avoir fait mettre en quartiers, il commanda qu'on le jetât aussi dans la mer. Tellement que pour digne sépulture, et pour le mérite de ses œuvres, son corps eut pour tombeau le ventre affamé des lézards, dont il y en avait quantité tout à l'entour de notre junco, qui venaient au dessus de l'eau amorcés par l'appât de ceux qu'on y avait déjà jetés ; par même moyen en lieu d'oraison, Antonio de Faria le précipitant dans la mer ainsi démembré,

— Va, méchant, lui dit-il, au fonds de l'enfer où ton âme infuse à présent jouit des délices de ton Mahomet, comme tu t'en allais hier publiant tout haut à ces autres chiens tels que toi.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

Là dessus il fit venir devant lui tous les esclaves et les captifs qu'il avait en sa compagnie, ensemble tous les blessés, comme aussi leurs maîtres, auxquels il fit une harangue de vrai chrétien. comme il était véritablement, par laquelle il les pria au nom de Dieu de donner liberté à tous les esclaves, comme ils lui avaient promis devant le combat, les assurant de leur satisfaire du sien propre. À quoi ils répondirent tous ensemble, que puisqu'il avait cela pour agréable, ils en étaient fort contents, et qu'ils les mettaient dès lors en une liberté perpétuelle. De quoi il se fit un traité par écrit, que chacun signa, pource qu'on ne pût faire davantage pour l'heure ; depuis on leur donna généralement à tous leurs lettres de liberté.

Après cela l'on fit inventaire de la marchandise la plus liquide qui se trouva, sans y comprendre celle qui avait été donnée aux Portugais, et le tout fut prisé à cent trente mille taëls en lingots d'argent du Japon. Cette marchandise qui était fort belle, consistait en satins, damas, soies torses, taffetas, musc, et porcelaines très fines ; car pour le surplus on ne le mit point par écrit, et tous ces vols les corsaires les avaient faits depuis la côte de Sumbor jusqu'à Fucheo, où il y avait plus d'un an qu'ils faisaient des courses.

@

CHAPITRE LXI

Comme Antonio de Faria partit de cette rivière de Tinlao, pour s'en aller à Liampoo, et du mauvais succès qu'il eut en cette navigation

@

p.214 Après qu'Antonio de Faria eut été en cette rivière de Tinlao vingt-quatre jours, durant lesquels tous les blessés furent guéris, il partit pour s'en aller droit à Liampoo, où il faisait dessein de passer l'hiver, afin qu'à l'entrée du printemps il pût faire le voyage des mines de Quoanjaparu, comme il avait résolu avec Quiay Panjan, qui était le corsaire chinois qu'il avait en sa compagnie ; mais comme il eut avancé jusqu'à la pointe de Micuy, qui est à vingt-six degrés de hauteur, ils survint une si grande tempête vers le nord-ouest, que les pilotes furent d'avis d'amener le trinquet, pour ne retourner arrière de leur route. Davantage, ce mauvais temps se chargea si fort sur l'après-dînée à force de pluie, et la mer se grossit de telle sorte, que les deux lanteaas de rame n'en purent souffrir la violence ; tellement qu'elles retournèrent sur le soir vers terre, à dessein de gagner la rivière Xilendau, qui était à une lieue et demie de là. Alors Antonio de Faria appréhendant qu'il ne lui arrivât quelque malheur, fit lever les rames le plus promptement qu'il put, et suivit sa route avec cinq ou six pans de voile seulement, tant pour ne les surpasser, qu'à cause de l'impétuosité du vent qui était si grande, que les navires n'en pouvaient porter davantage.

Cependant comme la nuit était fort obscure, et les vagues poussées les unes contre les autres, ils ne purent jamais reconnaître un banc de sable, qui était entre l'île et la pointe d'un rocher ; de manière que passant par dessus il les choqua si rudement, que la soubrequille creva par trois ou quatre endroits, avec un peu de la quille d'embas. Un canonnier voulant alors mettre le feu à un fauconneau, afin p.215 que les autres juncos les vinssent secourir en cette affliction, Antonio de Faria n'y voulut jamais consentir, disant, que puisque notre Seigneur avait

agréable qu'il se perdît en ce lieu-là, qu'il n'y avait point d'apparence que les autres y fissent naufrage à cause de lui ; mais qu'il priaït un chacun de le secourir, tant par le travail manuel, que par secrètes prières, en demandant à Dieu pardon des péchés commis, afin d'obtenir grâce pour l'amendement de leur vie. Sur quoi il les assura que s'ils le faisaient ainsi, en fort peu de temps ils seraient délivrés de tout danger. Cela dit, il fit couper le grand mâât joignant le tillac, qui ne fut pas plus tôt abattu que le junco demeura plus en repos qu'auparavant. Mais hélas ! sa chute coûta la vie à trois mariniers, et à l'un de nos valets, qui s'étant trouvés dessous lorsqu'il vint à choir, en furent tous écrasés. Par même moyen il fit couper tous les autres mâts de poupe et de proue, et raser les œuvres morts, comme les chambres, et les galeries de dehors ; de sorte que tout demeura à raz du premier tillac. Et quoi que tout cela se fit avec une diligence incroyable, néanmoins il ne nous servit presque de rien, parce que le temps était si irrité, la mer si enflée, la nuit si obscure, les vagues si furieuses, la pluie si forte et l'impétuosité de l'orage si insupportable, qu'il n'y avait personne qui fût capable d'y résister.

Cependant voilà que les autres quatre juncos nous firent aussi un signal comme s'ils se fussent perdus. Sur quoi Antonio de Faria jetant les yeux vers le ciel, et joignant les mains :

— Seigneur, dit-il, devant tous, comme par votre miséricorde infinie vous vous êtes chargé en croix de satisfaire pour les pécheurs ; ainsi je vous supplie que tout miséricordieux que vous êtes, par le chââtiment de votre divine justice je puisse endurer seul les offenses que ces hommes que voici vous ont faites, puisque je suis la principale cause de ce qu'ils ont péché contre votre divine bonté. Permettez donc, Seigneur, qu'en une si triste nuit ils ne se puissent voir en l'état où je me trouve à présent réduit à cause de mes péchés. C'est pourquoi, Seigneur, je vous prie avec une âme repentante, et au nom de tous, encore que je ne sois pas digne d'être ouï de vous, qu'au lieu ^{p.216} d'avoir égard à nos péchés, vous nous

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

regardiez des yeux de votre pitié, et de cette infinie
miséricorde dont vous êtes rempli.

Après ces paroles ils se mirent tous à dire *Seigneur Dieu miséricorde*, avec des cris si pitoyables, qu'il n'y eut celui qui ne se pâmât de douleur et de tristesse ; et comme tous les hommes qui se trouvent en de semblables afflictions, se laissent porter naturellement à la conservation de leur vie, sans penser qu'à cela seulement, il n'y eut celui d'entr'eux qui ne cherchât les moyens de sauver la sienne, tellement que tous ensemble s'employèrent à décharger leur vaisseau, jetant leur marchandise dans la mer. Pour cet effet il sauta au bas du navire environ cent hommes, tant Portugais qu'esclaves, et mariniers, qui en moins d'une heure jetèrent tout dans la mer, sans qu'en un danger si éminent ils prissent garde à ce qu'ils faisaient ; car ils y jetèrent même douze grandes caisses pleines de lingots d'argent, que l'on avait prises à Coja Acem en cette dernière rencontre, sans y comprendre plusieurs autres choses de grand prix, dont le navire fut allégé.

@

CHAPITRE LXII

Continuation du grand danger que nous courûmes, et du secours qui nous arriva là-dessus

@

Avant ainsi passé la nuit nus que nous étions, blessés, tous hors d'haleine à cause du grand mal que nous avons enduré, à la fin, comme le jour commença de paraître, il plut à Dieu que le vent commençât aussi à diminuer ; ce qui fut cause que le junco demeura un peu plus en repos, bien que pour lors il fût sur le haut du banc, et qu'il y eut dedans quelques treize pans d'eau ; tellement que pour tâcher d'esquiver un si grand danger qui nous menaçait, nous sortîmes tous dehors, et nous attachâmes au cordage qui bandait hors le navire, pource que les vagues battaient avec tant de ^{p.217} violence contre le vaisseau, que nous appréhendions d'être submergés ou jetés contre les écueils, chose qui était déjà arrivée à dix ou douze des nôtres, pour ne s'être tenus sur leurs gardes.

Or, comme le jour parût tout à fait, Dieu permit que le junco de Mem Taborda, et d'Antonio Anriquez, nous découvrit, après avoir été toute la nuit les voiles baissées, et le vaisseau chargé par proue d'une quantité de bois fait en radeaux à la chinoise ; de quoi les officiers s'étaient avisés afin que le navire en supportât plus facilement la tourmente. Or ce junco ne nous eut pas plus tôt découverts, qu'il s'en vint à nous ; de manière que nous ayant joints, ceux qui étaient dedans nous jetèrent une grande quantité de bâtons liés à des cordes, afin que nous eussions à nous y attacher, ce que nous fîmes tout aussitôt, et en cela il se passa bien une heure de temps avec beaucoup de travail, pour l'extrême désordre, et le désir qu'avait un chacun d'être sauvé le premier. Ce qui fut cause qu'il y eut vingt hommes de noyés, cinq desquels étaient Portugais, auxquels Antonio de Faria eut plus de regret qu'à toute la perte du junco, et à toute la marchandise qui était dedans, bien que la valeur n'en fût pas si petite, qu'elle ne passât plus de cent mille taëls, et ce seulement en

marchandise d'argent. Car la plus grande part du butin fait sur Coja Acem avait été mis dans le junco d'Antonio de Faria, comme étant celui de tous où il semblait y avoir moins de danger qu'aux autres vaisseaux, qui n'étaient ni si bons, ni si assurés.

Ainsi après qu'avec beaucoup de peine et de danger nous fûmes réfugiés dans le junco du même Taborda, nous employâmes tout le jour en des plaintes continuelles, pour raison d'un si malheureux succès, sans avoir aucune nouvelle de nos autres compagnons. Néanmoins il plut à notre Seigneur, qu'environ le soir nous découvrîmes deux voiles, qui d'un bord à l'autre faisaient des voltes si courtes, qu'on eût dit que ce n'était qu'à dessein de couler le temps ; ce qui nous fit croire qu'elles étaient des nôtres. Or pource que la nuit s'avançait, il ne fut point trouvé à propos de nous y en aller, pour quelques raisons que l'on donna là-dessus ; de manière que leur ayant fait fanal ils nous ^{p.218} répondirent incontinent conformément à notre dessein. Or comme nous étions presque à la fin de la dernière garde, ils s'approchèrent de nous, et après nous avoir salués assez tristement, ils nous demandèrent des nouvelles, tant du capitaine général, que du reste de la compagnie. À quoi nous leur fîmes réponse, qu'aussitôt qu'il serait jour on leur en dirait, et que cependant ils eussent à se retirer de là jusqu'au lendemain, que le jour fut éclairci ; pource que les vagues étaient si hautes, que quelque désastre pourrait bien s'en ensuivre.

Le lendemain si tôt que l'étoile du jour commença de paraître, deux Portugais s'en vinrent à nous du junco de Quiay Panjan, et voyant Antonio de Faria en l'équipage qu'il était dans le junco de Mem Taborda, pource que le sien était déjà tout perdu, comme ils surent le triste succès de sa fortune, eux nous racontèrent la leur, qui ne se trouva guère meilleure que la nôtre ; car ils nous assurèrent qu'une bourrasque de vent leur avait jeté trois hommes dans la mer, aussi loin de leur vaisseau comme un jet de pierre, chose à n'en point mentir qu'on n'avait jamais vue ni ouïe. Par même moyen ils nous racontèrent comme le petit junco s'était perdu avec cinquante hommes presque tous chrétiens, dont il y en avait sept seulement de Portugais, dont le

capitaine était Nuno Preto, homme honorable et de grand esprit ; de quoi il avait donné de fort bonnes preuves aux adversités passées ; aussi fut-ce bien avec un extrême regret qu'Antonio de Faria apprit une si fâcheuse nouvelle.

En ce même temps arriva une des deux lanteaas, desquelles jusqu'alors on n'avait point ouï parler. Ceux qui étaient dedans nous racontèrent pareillement les grandes fortunes qu'ils avaient courues, et nous assurèrent que l'autre avait rompu les câbles et laissé ses ancres en mer, et qu'à leur vue elle s'était toute fracassée sur le rivage, sans que de tous ceux qui étaient dedans il se fût sauvé que treize personnes, dont il y avait cinq Portugais et trois valets chrétiens, que ceux du pays avaient fait esclaves et menés à un lieu nommé Nouday, de manière que par cette malheureuse tourmente se perdirent deux juncos et une lanteaa ou une lorche, dans lesquels moururent plus de p.219 cent personnes, où il y avait onze Portugais, sans y comprendre les esclaves et la perte de tout le reste de l'équipage, tant en marchandise qu'en argent, en riches bijoux, en artillerie, en armes, vivres et munitions, le tout estimé à plus de deux cent mille ducats ; tellement que le capitaine et tous les soldats se trouvèrent destitués de tout, n'ayant autre chose que ce qu'ils avaient sur leurs corps.

Nous apprîmes depuis que de semblables fortunes de mer adviennent ordinairement en cette côte de la Chine plus qu'en aucun autre pays, tellement qu'il est impossible d'y naviguer une seule année sans qu'il arrive quelque naufrage, si ce n'est qu'aux conjonctions des pleines lunes on se mette à l'abri dans les ports, lesquels y sont en fort grand nombre, et si bons, que sans appréhender aucune chose on y peut entrer aisément, pource qu'ils sont tous fort nets, hors mis ceux de Lamau et de Sumbor qui ont quelques écueils, qui du côté du sud sont éloignés de demie lieue de l'embouchure.

CHAPITRE LXIII

Comme Antonio de Faria eut nouvelle de cinq Portugais qui étaient demeurés captifs, et de ce qu'il fit là-dessus

@

Après que cette furieuse tempête fut entièrement apaisée, Antonio de Faria se mit incontinent dans l'autre grand junco qu'il avait pris à Coja Acem, duquel était capitaine Pedro de Sylva de Sousa, et se mettant à la voile, il partit avec le reste de sa compagnie, qui consistait en trois juncos, et une lorche ou lanteaa, comme les Chinois les appellent.

La première chose qu'il fit alors fut de s'en aller ancrer au havre de Nouday, afin d'y avoir nouvelles des treize captifs qu'on y avait arrêtés ; y étant arrivé environ la nuit, il envoya de petites barques, qui s'appellent balons, assez bien équipées pour épier le port et sonder le fonds de la rivière, ensemble ^{p.220} l'assiette du pays, et apprendre par quelque moyen quels navires il y avait, comme aussi telles autres choses convenables à son dessein. Pour cet effet il commanda aux mariniers de faire tout leur possible pour prendre quelques habitants de la ville, afin de s'instruire d'eux touchant ce qu'il désirait, et savoir au vrai ce qu'étaient devenus les Portugais, à cause qu'il appréhendait qu'on ne les eût déjà menés bien avant dans le pays.

Ces deux balons partirent sur les deux heures après minuit, et arrivèrent à un petit village qui était à l'embouchure de la rivière à la pointe d'un petit bras d'eau appelle Nipaphau. Là il plut à Dieu qu'ils négocièrent si bien, qu'avant qu'il fût jour ils s'en revinrent à bord de nos vaisseaux, amenant avec eux une barque chargée de vaisselles, et de cannes de sucre, qu'ils trouvèrent ancrée au milieu de la rivière. Dans cette barque il y avait huit hommes et deux femmes, ensemble un petit enfant âgé de six ou sept ans. Après qu'ils se virent tous dans le junco d'Antonio de Faria, ils furent saisis d'une si grande appréhension de la mort qu'on fut un long temps sans les pouvoir rassurer.

Ce qu'apercevant Antonio de Faria, il tâcha de les remettre le mieux qu'il put, et se mit à les interroger, mais quelque demande qu'on leur fît, on ne leur sut jamais tirer de la bouche d'autres paroles que les suivantes :

— *Suqui hamidau nivangao lapopoa dogotur*, c'est-à-dire : ne nous tuez point sans raison, car Dieu vous fera rendre compte de notre sang à cause que nous sommes de pauvres gens,

et ce disant ils pleuraient, de telle sorte, et tremblaient si fort, qu'ils ne pouvaient prononcer aucune parole. Cela fit, qu'Antonio de Faria voyant leur misère et leur grande simplicité, ne les voulut point alors importuner davantage, mais dissimula pour un temps. Néanmoins, pour en venir à bout plus facilement, il pria une femme chinoise qui était chrétienne, et que le pilote avait là menée, qu'elle eut à les caresser, et à les assurer qu'il ne leur serait fait aucun mal, afin que remis de cette sorte ils pussent répondre plus à propos aux demandes qu'on leur ferait. De quoi la Chinoise s'acquitta si bien, et les apprivoisa de telle sorte par les caresses qu'elle leur fit, qu'une petite heure après ils dirent à cette femme, que si le capitaine les voulait laisser aller librement dans leur bateau où ils avaient été pris, ils confesseraient p.221 très volontiers tout ce qu'ils avaient vu et ouï dire.

Antonio de Faria leur ayant promis de le faire ainsi et même s'y étant obligé par beaucoup de paroles, un d'entr'eux qui était le plus âgé, et qui semblait avoir de l'autorité par dessus tous, s'adressant à lui :

— Certes, lui dit-il, je ne me fie pas beaucoup à tes paroles, pource que tu viens les amplifier si au long que j'ai belle peur que l'effet n'en soit point conforme à la promesse. C'est pourquoi je te prie que tu me jures par cet élément qui te porte, que tu ne manqueras point à ce que tu me viens de dire ; autrement s'il t'advient de te parjurer, tiens pour certain que le Seigneur, dont la main est toute puissante, s'irritera contre toi avec une telle impétuosité de colère que les vents par le haut, et la mer par en bas, ne cesseront jamais de s'opposer à ta volonté durant tes voyages. Car je te jure par la beauté de ces étoiles que le mensonge n'est pas

moins laid et odieux à la vue de ce souverain seigneur, que la superbe des ministres des causes qui se jugent çà bas en terre, lorsqu'avec mépris et discourtoisie ils parlent aux parties, qui leur demandent la justice dont ils ont besoin.

Antonio de Faria s'étant derechef obligé par serment avec les cérémonies conformes à l'intention du vieillard, l'assurant qu'il ne lui manquerait point de parole, le Chinois dit qu'il se tenait pour content ; et alors il continua de cette sorte.

— Il n'y a que deux jours que j'ai vu mener en la chifanga, prison de Nouday, les hommes que tu demandes, chargés de gros fers aux pieds ; ce qu'on a fait sur la créance qu'on a eue qu'ils étaient de vrais larrons, qui ne faisaient d'autre métier que de voler ceux qui naviguaient sur la mer.

Ces paroles mirent fort en inquiétude et en colère Antonio de Faria, auquel il sembla que la chose pouvait bien être comme le vieillard la racontait, de manière que voulant pourvoir sans autre délai à ce qu'il jugea nécessaire pour leur délivrance, à cause de l'extrême danger qu'il s'imagina devoir s'ensuivre du retardement, il leur envoya une lettre par un de ces Chinois, à la place duquel il retint tous les autres en otage. Cettui-ci partit le lendemain, si tôt qu'il fut jour ; et d'autant qu'il importait grandement aux Chinois d'être délivrés du lieu où ils se trouvaient captifs : celui qui se chargea de la lettre, et qui était mari de l'une de ces deux femmes que l'on^{p.222} avait prises dans le bateau chargé de vaisselle, qui pour lors étaient demeurées dans le junco, fit pour cet effet une telle diligence, qu'environ le midi il fut de retour avec la réponse écrite sur le dos de la lettre qu'il avait portée, et signée de tous les cinq Portugais. Par cette lettre ils donnaient avis succinctement à Antonio de Faria, qu'on les détenait cruellement dans une prison, d'où assurément ils ne sortiraient point que pour aller au supplice, et que cela étant ils le suppliaient par les plaies de notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il ne les laissât périr en ce lieu à faute de secours, selon qu'il leur avait promis au commencement du voyage, puisque c'était seulement pour l'amour de lui qu'ils étaient réduits en ce déplorable état. À ces choses ils en ajoutaient plusieurs autres fort

pitoyables, comme venant de la part de ces étrangers qui étaient captifs sous la tyrannie de gens félons et cruels, tels que sont les Chinois.

Antonio de Faria ayant reçu cette lettre la lut en la présence de tous ceux de sa compagnie, auxquels il demanda conseil sur ce qu'il avait à faire là-dessus. Or comme ils étaient plusieurs à le conseiller, aussi leurs opinions se trouvèrent différentes, de quoi lui ne fut pas beaucoup satisfait ; ce qui fut cause qu'il y eut une grande contention. Alors comme il vit que pour la diversité des avis l'on ne prenait aucune résolution sur cette affaire, il leur dit presque tout en colère :

— Messieurs et frères, j'ai promis à Dieu par un serment solennel que je lui en ai fait, de ne point partir d'ici qu'auparavant par quelque moyen que ce soit je n'aie entre mes mains ces pauvres soldats mes compagnons, quand même je devrais à leur occasion exposer mille fois ma vie, et aux dépens de mon propre bien que j'estimerai peu de chose pour leur sujet.

C'est pourquoi, Messieurs, je vous supplie très instamment, que pas un de vous ne s'oppose à ce dessein de l'exécution duquel mon honneur dépend entièrement, pource que j'ai fait serment dans la sainte maison de Notre-Dame de Nazareth, que s'il y a quelqu'un qui me contrarie je le croirai mon ennemi, parce que je n'en pourrai penser autre chose, sinon qu'il s'opposera au bien de mon âme.

À ces paroles tous firent réponse que ce qu'il disait était le moyen ^{p.223} le plus assuré, et que pour décharger sa conscience il n'y avait rien dans le monde qui dût l'empêcher de le faire ainsi. À cela ils ajoutèrent que tous tant qu'ils étaient ils exposeraient leur vie pour ce sujet ; le capitaine les ayant remerciés là-dessus, et les embrassant le chapeau à la main, et les yeux tous baignés de larmes avec beaucoup de compliments, il leur protesta derechef, qu'à l'avenir il accomplirait en effet ce de quoi pour le présent il ne les pouvait assurer que de paroles, chose qui les rendit tous conformes en leurs avis, et grandement satisfaits.

CHAPITRE LXIV

De la lettre qu'Antonio de Faria écrivit au mandarin de Nouday, sur le sujet de ses prisonniers, ensemble quelle en fut la réponse, et ce qu'il fit depuis

@

Cette résolution prise, l'on tint le conseil pour savoir de quelle façon on se devait gouverner en cette affaire ; sur quoi il fut résolu qu'il la fallait traiter sans délai, et à l'amiable, avec le mandarin, à qui pour cet effet l'on enverrait demander ces prisonniers, avec promesse de donner pour leur rançon ce qui serait trouvé raisonnable, et que suivant sa réponse l'on prendrait une plus ample résolution sur ce qu'on aurait à faire. L'on fit donc à même temps requête conforme au style dont l'on avait accoutumé de se servir en jugement, et Antonio de Faria l'envoya au mandarin par deux des Chinois qu'il avait pris, et qui semblaient les plus honorables. Par même moyen il lui fit tenir un présent qui valait deux cent ducats, lui semblant que cela devait suffire entre gens d'honneur, pour l'obliger à rendre ces prisonniers.

Mais il en arriva bien autrement, comme l'on verra ^{p.224} ci-après. Car sitôt que ces Chinois furent partis, et qu'ils eurent donné leur requête et leur présent, ils s'en retournèrent le lendemain, avec une réponse écrite sur le dos de la requête, dont la teneur était telle :

« Que ta bouche se vienne présenter à mes pieds, et après t'avoir ouï je te ferai justice, et te la garderai si tu l'as.

Antonio de Faria voyant la mauvaise réponse du mandarin, et combien étaient altières ses paroles, en demeura fort triste, et grandement affligé, pource qu'il reconnut bien par ce commencement, qu'il aurait beaucoup de peine à délivrer ses compagnons.

Ayant communiqué cette affaire en particulier à quelques-uns, qui pour cet effet furent appelés, ils se trouvèrent d'opinion différente ; néanmoins après y avoir bien pensé, il fut à la fin conclu qu'il y fallait

envoyer un autre messenger, qui lui demandât avec plus d'efficace les prisonniers et offrît pour leur rançon jusqu'à la somme de deux mille taëls en lingots d'argent et en marchandise, lui déclarant qu'il ne partirait point de ce lieu jusqu'à ce qu'il les eût renvoyés ; car il faisait son compte que cette résolution l'obligerait possible⁴ à faire ce qu'il lui avait refusé par une autre voie, ou qu'il s'y porterait par la considération du gain et de l'intérêt.

Ainsi les deux mêmes Chinois partirent pour la seconde fois, avec une lettre close comme d'une personne à une autre, sans aucune sorte de cérémonies, ni de vanités, dont ces gentils ont accoutumé d'user entr'eux ; ce qu'Antonio de Faria fit exprès, afin que par l'aigreur de cette lettre le mandarin reconnut qu'il était piqué au jeu, et résolu d'exécuter ce qu'il lui écrivait.

Mais devant que passer outre je veux seulement déduire² ici les deux points du contenu de la lettre, qui furent cause de l'entière ruine de cette affaire. Le premier fut, en ce qu'Antonio de Faria lui dit, qu'il était un marchand étranger, Portugais de nation, qui s'en allait en marchandise vers le port de Liampoo, où il y avait plusieurs marchands étrangers comme lui, qui payaient fort bien la douane accoutumée, sans qu'ils fissent jamais aucun vol, ni aucune méchanceté, comme ils assuraient. Le second point fut, pource qu'il disait que le roi de Portugal son maître était allié d'une vraie p.225 amitié de frère avec le roi de la Chine, ce qui était cause qu'ils s'en allaient trafiquer en son pays, pour la même raison que les Chinois avaient accoutumé d'aller à Malaca, où ils étaient traités avec toute vérité, faveur et justice, sans qu'il leur fût fait aucun tort.

Or combien que ces deux points fussent désagréables au mandarin, si est-ce que touchant le dernier particulièrement, par lequel il nommait le roi de Portugal frère du roi de la Chine, il le prit en si mauvaise part, que sans avoir égard à rien que ce fût, il commanda qu'on fouettât cruellement ceux qui avaient apporté la lettre, même il leur fit couper les oreilles, et ainsi il les renvoya avec une réponse à Antonio de Faria, écrite sur un méchant morceau de papier tout déchiré, où se lisaient ces paroles :

« Puante charogne, née des mouches croupies dans le plus vilain cloaque qu'il y puisse avoir dans les cachots des prisonniers qu'on ne nettoie jamais, qui a donné l'assurance à ta bassesse, d'entreprendre d'éplucher les choses du Ciel, ayant fait lire ta requête, par laquelle comme seigneur que je suis, tu me pries d'avoir pitié de toi, qui n'est qu'un pauvre misérable ? Comme généreux que je suis, ma grandeur était déjà presque satisfaite du peu que tu me présentais, j'avais quelque inclination à t'accorder ta demande, lorsque mon oreille a été touchée par l'horrible blasphème de ton arrogance, qui te fait appeler ton roi frère du fils du Soleil, lion couronné par une puissance increvable au trône du monde, aux pieds duquel sont soumises toutes les couronnes de ceux qui gouvernent la Terre ; voire tous les sceptres ne servent que d'agrafes à ses très riches sandales écrasées par le frottement de ses talons, comme le certifient sous la loi de leurs vérités les écrivains du temple de l'or, et ce par toute la Terre habitable.

Sache donc que pour la grande hérésie que tu as proférée, j'ai fait brûler ton papier représentant en icelui par cérémonie d'une cruelle justice la vile statue de ta personne, désirant t'en faire de même pour l'énorme crime que tu as commis. À cause de quoi je te commande que tu fasses voile tout maintenant⁴, afin que la mer qui te soutient ne soit point maudite.

Sitôt que l'interprète, qu'ils appellent *tausud*, eut achevé de lire la lettre, et qu'il eut expliqué ce qu'elle disait, tous ceux qui l'ouïrent furent grandement honteux ; entre lesquels il n'y en eut point à qui cet affront fut plus sensible qu'à Antonio de ^{p.226} Faria, qui demeura confus un assez long temps, se voyant privé tout à fait de l'espérance de racheter ses prisonniers ; de manière qu'après qu'ils eurent tous bien examiné ces insolentes paroles contenues dans la lettre du mandarin, et sa grande discourtoisie, ils conclurent enfin qu'il fallait mettre pied à

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

terre et attaquer la ville, sur l'espérance que Dieu les assisterait, puisque leurs intentions étaient bonnes.

Pour cet effet ils [ordonnèrent](#)¹ incontinent des vaisseaux pour gagner la terre, qui furent quatre grandes barques de pêcheurs qu'ils avaient prises la nuit passée. Sur quoi faisant le dénombrement des gens qu'il y pouvait avoir pour cette entreprise, il y en fut trouvé trois cents, dont il y en avait quarante Portugais de nation. Pour les autres ils étaient esclaves et mariniers, sans y comprendre les hommes de Quiay Panjan, dont il y avait cent soixante arquebusiers, et les autres étaient armés de pieux et de lances, et avaient avec cela des bombes à feu et autres telles choses nécessaires pour l'effet de leur entreprise.

[@](#)

CHAPITRE LXV

Comme Antonio de Faria attaqua la ville de Nouday, et de ce qui lui arriva

@

Le lendemain matin un peu avant qu'il fût jour, Antonio de Faria fit voile à mont la rivière avec trois juncos, sans y comprendre la lorche et les quatre barques qu'il avait prises. En cet équipage il s'en alla ancrer à six brasses et demie de fond, tout auprès des murailles de la ville, puis faisant plier les voiles sans bruit, ni sans aucun salve d'artillerie, il déploya la bannière de marchandise à la façon des Chinois, afin que par cette apparence de paix il ne restât aucun compliment à faire, quoi qu'il sût bien que tout cela ne servirait de rien envers le mandarin.

Cela fait, de ce même lieu où ils étaient à l'ancre, il lui envoya un autre messenger, sans faire semblant qu'il eût reçu aucun mauvais traitement de sa part. Par ce ^{p.227} dernier avec beaucoup de compliment il lui demandait les prisonniers, et lui offrait pour leur rançon une grande somme de deniers, lui promettant en outre une correspondance, et une amitié perpétuelle. Mais tant s'en faut que ce chien de mandarin fût fléchi par ces paroles, qu'au contraire il fit déchirer en pièces le pauvre Chinois porteur de la lettre. De quoi n'étant pas content il le fit montrer du haut de la muraille à toute la flotte, afin de nous faire un plus grand affront.

Cet acte tragique fut cause qu'Antonio de Faria perdit entièrement le peu d'espoir que quelques-uns lui donnaient de la délivrance des prisonniers ; sur quoi les soldats irrités plus fort qu'auparavant, lui dirent, que puisqu'il avait résolu de descendre en terre, il ne tardât pas davantage, à cause que ce délai ne servirait qu'à donner loisir aux ennemis de ramasser quantité de gens. Ce conseil lui semblant fort bon, il s'embarqua tout incontinent avec ceux qu'on avait choisis pour cette action, qui étaient déjà tous prêts, et donna ordre dans ses juncos qu'on ne [laissât](#)²⁰ de tirer continuellement sur la ville, sur les ennemis et aux

lieux où ils verraient des gens assemblés ; mais qu'ils se souvinssent de n'en venir là que lorsqu'ils ne seraient pêle-mêle avec eux.

Aussi ayant mis pied à terre un peu plus bas que la rade, environ la portée d'un fauconneau, il marcha sans obstacle le long du rivage et s'en alla droit à la ville ; cependant il y avait quantité de peuple dessus le haut des murailles où se voyaient plusieurs enseignes de soie de différentes couleurs, et où ces barbares faisaient un grand bruit à force de fifres, de cloches et de tambours. Par même moyen avec leurs enseignes et leurs bonnets ils nous faisaient signe de nous approcher ; à quoi ils entremêlaient de grands cris, nous montrant par ces apparences extérieures le peu d'état qu'ils faisaient de nous.

Après que les nôtres se furent approchés des murailles un peu plus loin que la portée d'un mousquet, voilà que nous vîmes sortir de la ville par deux différentes portes quelque mille ou douze cents hommes, selon ce que nous en pûmes juger, cent ou six vingt desquels étaient montés sur des chevaux, ou pour mieux dire, sur des haridelles bien maigres, avec lesquelles ils commencèrent à courir par la campagne, pour p.228 donner l'escarmouche ; en quoi ils se montraient si maladroits, que le plus souvent ils s'entrechoquaient et se laissaient choir à tous coups par terre, ce qui nous fit connaître que ce devait être de ceux d'alentour qui étaient là venus par force plutôt que de leur bon gré.

Alors Antonio de Faria grandement joyeux se mit à encourager les siens au combat, et faisant signal à ses juncos il attendit les ennemis de pied ferme, s'imaginant qu'ils ne voulaient point se battre autrement que par ces apparences et démonstrations de fanfarons. Toutefois ils recommencèrent de nouveau l'escarmouche, faisant sans cesse la ronde à l'entour de nous, et croyant que cela suffirait pour nous donner l'épouvante et nous faire retourner à nos vaisseaux. Mais quand ils virent que nous demeurions fermes, sans tourner le dos, ainsi qu'ils croyaient, et comme ils désiraient possible que nous fissions, ils se mirent tous en un corps, et ainsi amassés en fort mauvais ordre ils s'arrêtèrent un peu, sans avancer davantage.

Alors Antonio de Faria notre capitaine les voyant en cette posture, fit tirer tout à coup ses mousquetaires, qui jusqu'à ce temps-là n'avaient fait aucun bruit, ce qui réussit avec tant d'effet qu'il plut à Dieu que la plupart de cette belle cavalerie se laissât choir de frayeur. Alors prenant cela pour un bon augure, nous courûmes après eux, et les poursuivîmes vertement, invoquant à notre aide le nom de Jésus ; aussi son bon plaisir fut que par sa divine miséricorde, les ennemis, nous laissant le camp, s'enfuirent si étourdis et si en désordre qu'on les voyait tomber pêle-mêle les uns sur les autres. De cette façon arrivés qu'ils furent à un pont qui traversait le fossé de la ville, ils s'embarrassèrent tellement qu'ils ne pouvaient ni avancer, ni reculer ; cependant voilà survenir le gros de nos gens qui surent si bien tirer sur eux qu'ils en firent demeurer plus de trois cents couchés pêle-mêle les uns sur les autres, chose pitoyable pour en dire le vrai, car il n'y en eut pas un qui eut l'assurance de mettre la main à l'épée.

En même temps, poursuivant ardemment la première pointe de cette victoire, nous courûmes à la porte, où nous trouvâmes le mandarin à la tête de six cents hommes, monté sur un bon cheval, avec une cuirasse garnie de velours ^{p.229} violet à l'antique, que nous sûmes depuis avoir été à un Portugais nommé Tome Pirez, que le roi Dom Emmanuel de glorieuse mémoire avait envoyé pour ambassadeur à la Chine, dans le navire de Fernand Perez d'Andrade, au temps que les Indes étaient gouvernées par Lopo Suarez d'Albergaria.

À l'entrée de la porte le mandarin et ses gens nous voulurent faire tête, ce qui fut cause que les uns et les autres nous échauffâmes si fort au combat, que dans un quart d'heure les ennemis se mêlèrent tous parmi nous avec beaucoup moins de crainte que ceux de dessus le pont. Cependant il arriva par un grand bonheur, que d'un coup d'arquebuse qu'un de nos valets tira, il frappa le mandarin droit à l'estomac, et le jeta de son cheval en bas ; ce qui effraya tellement les Chinois, que tous ensemble tournèrent le dos aussitôt, et sans tenir aucun ordre ils commencèrent à se retirer dans les portes, n'y ayant personne parmi eux qui eut l'esprit de les fermer, si bien que nous les

chassâmes devant nous à grands coups de lance, comme si c'eut été du bétail. Ainsi ils s'enfuirent pêle-mêle le long d'une grande rue, et sortirent par une autre porte qui était du côté de la terre par où ils s'enfuirent tous sans qu'il en demeurât un seul.

À l'heure même, Antonio de Faria ayant rassemblé tous les siens en un **gros**¹⁹, de peur qu'il n'arrivât quelque désordre, s'en alla avec eux droit à la prison, où étaient emprisonnés nos compagnons, qui nous voyant firent un grand cri, disant *Seigneur Dieu miséricorde*. Les portes et les grilles furent incontinent rompues à coups de haches, si bien qu'avec l'ardeur qu'un chacun s'y portait on les mit en pièces, et l'on ôta les fers à ces pauvres prisonniers nos compagnons, qui par ce moyen furent délivrés en fort peu de temps.

Alors il fut commandé aux soldats, et à tout le reste des gens de notre compagnie, que chacun en son particulier tâchât de butiner ce qu'il pourrait, afin que sans parler par après d'aucune sorte de partage, les uns et les autres demeurassent maîtres de ce qu'ils auraient pris. Toutefois Antonio de Faria les pria que cela se fît promptement, et ne leur donna pour cet effet que demi-heure de temps : à quoi tous s'accordèrent très volontiers, et ainsi ^{p.230} ils se mirent à piller les maisons. Cependant Antonio de Faria s'en alla en celle du mandarin qu'il prit pour sa part, et y trouva huit mille taëls en argent, ensemble cinq grands vases tous pleins de musc qu'il fit garder. Pour le surplus il le laissa aux valets qui étaient avec lui, lesquels y trouvèrent encore beaucoup de soies torses, ensemble quantité de satins, damas, et de porcelaines fines, dont chacun en prit autant qu'il en pût porter, si bien que les quatre barcasses et les trois champanas où nos gens s'étaient débarqués furent par quatre diverses fois chargés et déchargés dans le junco, et ainsi il n'y eut si chétif valet de marinier parmi nous qui parlât de ce butin autrement que par caisses, sans y comprendre ce qu'un chacun d'eux celait à part soi.

Mais comme Antonio de Faria aperçut qu'une heure et demie s'était passée à butiner, il fit faire retraite aux siens, qui étaient tellement échauffés au butin, qu'il n'y avait aucun moyen de les rassembler, ce

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

qui fut encore plus remarqué aux personnes de qualité qu'aux autres : voilà pourquoi le capitaine appréhendant qu'il n'arrivât quelque désastre à cause que la nuit s'approchait, fit mettre le feu à la ville par dix ou douze endroits, qui pour être presque toute bâtie de sapin et d'autre bois, s'embrasa si fort en moins d'un quart d'heure, qu'à la voir ainsi brûler, on l'eut prise pour un portrait de l'enfer.

Ces choses ainsi mises à fin et tous nos hommes s'étant retirés, Antonio de Faria s'embarqua sans aucun empêchement, et tous nos gens furent satisfaits et contents, emmenant avec eux plusieurs belles filles : sans mentir, c'était pitié de les voir mener quatre à quatre et cinq à cinq, liées avec les mèches des mousquets, et toutes désolées, pendant que les nôtres ne faisaient que rire et chanter.

@

CHAPITRE LXVI

Suite de la navigation d'Antonio de Faria, jusqu'à son arrivée au port de Liampoo

@

p.231 Après qu'Antonio de Faria se fut embarqué avec ses gens, pource qu'il était déjà tard, l'on ne s'employa pour lors à autre chose qu'à panser les blessés, qui étaient cinquante en nombre, dont il y en avait huit de Portugais, et le surplus esclaves et mariniers. Il prit aussi le soin de faire enterrer les morts, qui ne furent pas davantage de neuf, dont il y en avait un Portugais. Durant toute cette nuit nous fîmes bon guet, et posâmes des sentinelles de toutes parts, à cause des juncos qui étaient sur la rivière. Le lendemain si tôt qu'il fut jour, notre capitaine s'en alla à un bourg, qui était de l'autre côté de la rivière, où de tous ceux qui l'habitaient, il n'en rencontra pas un seul, pource qu'ils s'en étaient fuis. Néanmoins il trouva beaucoup de marchandises dans leurs maisons, ensemble une grande quantité de vivres, dont il fit charger les juncos, craignant que ce qu'il avait fait en ce lieu-là ne fût cause qu'on ne lui en refusât en tous les ports où il aborderait.

Avec cela par le conseil de tous les siens il résolut de s'en aller hiverner durant les trois mois qui lui manquaient pour faire son voyage, en une certaine île déserte, qui était à quinze lieues de la mer de Liampoo, et qui se nommait Pulo Hinhor, où il y avait une bonne rade, et de bonnes eaux. À quoi il fut principalement induit, pource qu'il lui sembla que s'en allant tout droit à Liampoo, son voyage pourrait porter préjudice au trafic des Portugais, qui hivernaient paisiblement en ce lieu avec leurs marchandises. Cet avis fut de fait tellement approuvé d'un chacun, qu'il n'y eut personne qui ne louât son dessein.

Après notre partement de Nouday, il y avait déjà cinq jours que nous étions à la voile entre les îles de Comolem et la terre ferme, lorsqu'un samedi p.232 environ midi, nous fûmes attaqués par un corsaire nommé Premata Gundel, ennemi juré de la nation portugaise,

à laquelle il avait souvent fait de grands dommages, tant à Patane, qu'à Sunda, à Siam, et en plusieurs autres lieux, quand il y trouvait les gens à son avantage.

Ce voleur croyant que nous fussions des Chinois s'en vint nous assaillir avec deux juncos fort grands, dans lesquels il y avait deux cents hommes de combat, outre les gens de marine. Alors l'un d'eux s'étant accroché au junco de Mem Taborda, peu s'en fallut qu'il ne s'en rendît maître ; de quoi s'étant aperçu Quiay Panjan, qui pour lors était un peu plus avant dans la mer, il rendit le bord sur lui, et l'investit à pleines voiles, et le prenant du côté de tribord lui donna un si grand choc qu'ils allèrent tous deux à fond, et par ce moyen Mem Taborda fut délivré du danger où il était. En même temps il fut secouru en diligence par trois de nos lorches, qu'Antonio de Faria avait prises au port de Nouday, et il plut à Dieu que par leur heureuse arrivée l'on sauva la plupart de tous nos gens, et que tous ceux qui étaient du côté de l'ennemi furent noyés.

Cependant voilà que le corsaire Premata Gundel s'en vint attaquer le grand junco, dans lequel était Antonio de Faria. La première chose qu'il fit fut de l'accrocher de poupe et de proue avec deux crampons, attachés à de longues chaînes. Alors il se commença entre eux un combat qui méritait bien d'être vu, où après qu'il eut duré plus de demi-heure, les ennemis le renouvelèrent avec un si grand courage, qu'Antonio de Faria s'y trouva blessé avec la plupart de ses gens, et ainsi il courut fortune d'être pris par deux diverses fois. Néanmoins le bonheur voulut pour lui, qu'étant secouru bien à point de trois lorches et d'un petit junco, dans lequel commandait Pedro de Sylva, il plut à Dieu qu'avec ce secours les nôtres regagnèrent ce qu'ils venaient de perdre. Aussi pressèrent-ils les ennemis de telle sorte, que le combat se termina peu de temps après avec la mort de huitante-six mahométans, qui étaient déjà dans le junco d'Antonio de Faria, et l'y serraient de si près, que nos gens n'y avaient dedans que le haut du chapiteau. Après que les nôtres furent entrés dans le junco du corsaire, ils y firent ^{p.233} passer au fil de l'épée tous ceux qu'ils y rencontrèrent, sans donner la

vie à pas un d'eux, et trouvèrent que les gens de marine s'étaient déjà tous jetés dans la mer. Cependant nous ne gagnâmes point cette victoire à si bon marché, qu'elle ne coûtât la vie à dix-sept de nos gens, dont il y en avait cinq de Portugais, et des meilleurs soldats qui fussent parmi nous, et quarante-trois fort blessés, du nombre desquels était Antonio de Faria, qui reçut un coup de dard, et deux grands coups de revers.

Le combat étant fini de cette sorte, l'on fit inventaire de ce qu'il y avait dans le junco des ennemis, et cette prise fut estimée huitante mille taëls, dont la meilleure partie consistait en lingots d'argent du Japon, que le corsaire avait pris en trois juncos de marchands partis de Firando, pour s'en aller à Chincheo ; de sorte qu'en ce seul vaisseau le pirate avait six-vingt mille écus ; et tient-on qu'il en avait bien autant dans l'autre junco qui fut coulé à fond. À quoi plusieurs des nôtres eurent un extrême regret.

Avec cette prise Antonio de Faria se retira en une petite île nommée Buncalou, qui était à trois ou quatre lieues de là vers l'ouest, fort recommandable pour la bonté de son eau et de son fond. Ayant mis pied à terre en ce lieu, ils y passèrent tous dix-huit jours de temps, et se logèrent en des cabanes qu'ils y firent à cause du grand nombre de blessés qu'il y avait. Il plut à Dieu néanmoins, que dans ce temps-là ils recouvrèrent tous leur santé.

De cette île nous prîmes notre route vers ce même lieu où auparavant nous avions résolu d'aller, à savoir Antonio de Faria dans le grand junco, Mem Taborda, et Antonio Anriquez dans le leur, Pedro de Sylva dans le petit que l'on avait pris à Nouday, et Quiay Panjan avec tous les siens, dans celui que l'on venait de prendre au corsaire, qui lui fut donné pour récompense du sien qu'il avait perdu, ensemble vingt mille taëls qui furent pris sur le butin général, dont il se tint pour content ; de quoi les nôtres furent fort satisfaits, pour en avoir été grandement priés par Antonio de Faria, qui leur fit plusieurs promesses pour l'avenir.

Naviguant de cette sorte, six jours après nous arrivâmes aux ports de Liampoo, qui sont deux îles vis-à-vis l'une de l'autre, éloignées de trois ^{p.234} lieues du lieu, où en ce temps-là les Portugais faisaient leur commerce. Là ils avaient fait plus de mille maisons, qui étaient gouvernées par des échevins, auditeurs, consuls, juges, et autres six ou sept sortes de justices, d'officiers, et de républiques, où les notaires à la fin des actes publics qu'ils faisaient, mettaient au bas d'iceux : *Moi, tel notaire public des minutes, et judicial en cette ville de Liampoo, de par le roi notre Sire.* Ce qui se pratiquait avec autant de confiance et de sûreté, que si ce lieu eut été situé entre Santarem et Lisbonne ; de manière qu'il y avait déjà des maisons qui avaient coûté à bâtir trois ou quatre mille ducats, lesquelles tant grandes que petites furent depuis démolies pour nos péchés, par ces peuples de la Chine, comme j'espère de le raconter plus amplement en son lieu. Par où l'on peut voir combien incertaines sont les choses qui se passent à la Chine touchant nos affaires, dont les Portugais discourent avec tant de curiosité, et de quoi quelques-uns abusés par les apparences font tant d'état, sans considérer qu'à chaque heure elles courent de grandes fortunes, et sont exposées à une infinité de désastres.

@

CHAPITRE LXVII

De ce qu'Antonio de Faria fit à son arrivée au port de Liampoo, et des nouvelles qu'il eut en ce lieu de ce qui se passait dans le royaume de la Chine

@

Entre ces deux îles, que les habitants du pays, et ceux qui naviguent en cette côte, appellent les ports de Liampoo, il y a un canal un peu plus large que deux portées d'arquebuse, profond jusqu'à vingt-cinq brasses, où en certains endroits il y a des rivages fort bons pour y ancrer, ensemble une agréable rivière d'eau douce, qui prend sa source du haut d'une montagne, et passe par des bocages fort épais de cèdres, de chênes, et de sapins ; de quoi beaucoup de navires font provision pour s'en servir d'antennes, de mâts, et de planches, ^{p.235} sans qu'il leur en coûte rien.

Ce fut en ces îles qu'Antonio de Faria mouilla l'ancre un mercredi matin. Mais **devant que**¹¹ passer outre, Mem Taborda et Antonio Anriquez lui demandèrent congé de s'en aller avertir la ville de son arrivée, afin de savoir par même moyen quelles nouvelles il y avait dans le pays, et s'il ne s'y parlait point de ce qu'il avait fait à Nouday. Car en cas que son arrivée fût dommageable à ce lieu en la moindre chose que ce fût, il était résolu de s'en aller hiverner en l'île de Pulo Hinhor ; sur quoi ils lui promirent de l'avertir en diligence de tout ce qu'ils apprendraient.

À cela Antonio de Faria fit réponse qu'il approuvait grandement cet avis, et qu'il leur accorderait le congé qu'ils demandaient. Alors il envoya par eux-mêmes certaines lettres qu'il adressait aux principaux de ceux qui pour lors gouvernaient en la ville, par lesquelles il leur faisait un bref récit du succès de son voyage, et les pria instamment de le conseiller sur ce qu'ils avaient envie qu'il fît, ajoutant qu'il était tout prêt à leur obéir. À ces paroles de compliment il en ajouta

plusieurs autres semblables, d'où il revient souvent beaucoup de profit, sans qu'elles coûtent rien.

Antonio Anriquez et Mem Taborda partirent le même jour sur le tard, cependant qu'Antonio de Faria ne bougeât de là, en attendant les nouvelles qui lui viendraient ; il était bien deux heures de nuit, quand ils arrivèrent tous deux à la ville, où sitôt que les habitants les virent, et qu'ils surent d'eux les nouvelles qu'ils apportaient, ensemble le succès de leur voyage, ils demeurèrent fort étonnés, comme en effet la nouveauté d'un tel cas le requérait ainsi. Ils s'assemblèrent donc incontinent au son d'une cloche dans l'église Notre-Dame de la Conception, qui était la cathédrale, de six ou sept qu'il y avait en cette ville. Là ils traitèrent entr'eux de ce qu'Antonio Anriquez et Mem Taborda leur avaient dit ; puis voyant qu'Antonio de Faria avait usé d'une grande libéralité, tant envers eux, qu'envers tous les autres qui avaient part dans le junco, ils résolurent de lui satisfaire en partie par des démonstrations d'affection et de reconnaissance, faisant suppléer tous les deux au peu de pouvoir qu'ils avaient.

Pour cet effet ils lui firent pour réponse une lettre ^{p.236} qu'ils signèrent tous généralement, comme une conclusion prise en une assemblée, et la lui envoyèrent incontinent, ensemble deux lanteaas pleines de quantité de rafraîchissements, et ce par un gentilhomme d'entr'eux nommé Hiérosme de Rego, homme déjà vieux de savoir et d'autorité. Dans cette lettre ils le remerciaient en termes tous remplis de courtoisie de la grande obligation qu'ils avaient tous en général, tant pour la grande faveur qu'il leur avait faite en leur ôtant leur marchandise d'entre les mains des ennemis, comme pour l'extrême affection qu'il leur avait témoignée, en usant envers eux d'une grande libéralité, pour laquelle ils espéraient que Dieu lui satisferait en abondance des biens de sa gloire.

Quant à la crainte qu'il avait d'hiverner en ce lieu, à cause de ce qui s'était passé à Nouday, qu'il se tint assuré de ce côté-là, pource que le pays n'était alors si plein de repos, que cela fût capable de lui donner du ressentiment, pour être assez troublé d'ailleurs, tant pour la mort du

roi de la Chine, que pour les dissensions qu'il y avait en tout le royaume, parmi treize opposants, qui prétendant tous à la couronne, tenaient la campagne, afin que par la force des armes ils eussent moyen de vider un différent qui ne se pouvait terminer par le droit.

À quoi ils ajoutaient que le *tuton* Nay, première personne après le roi, et qui commandait souverainement comme le roi même, était assiégé dans la ville de Quansy, par le *prechau* Muan, empereur des Cauchens, en faveur duquel l'on tenait que le roi de Tartarie s'en venait fondre dans le pays, avec une armée de neuf cent mille hommes ; de manière que tout était tellement brouillé et mêlé entr'eux, que quand même il aurait rasé la ville de Canton, c'est de quoi l'on ne se soucierait pas beaucoup ; qu'ainsi à plus forte raison ils pouvaient penser qu'on tiendrait pour grandement indifférent ce qui s'était passé à Nouday, qui dans la Chine à comparaison de plusieurs autres, n'était pas plus grande que Oeyras en Portugal, pour être égalé à Lisbonne.

Qu'au demeurant pour l'assurance de la bonne nouvelle qu'il leur avait envoyée, d'être arrivé en leur port, ils le priaient instamment qu'il lui plût y demeurer à p.237 l'ancre six jours, afin que durant ce temps-là ils eussent moyen de lui accommoder un lieu propre à le recevoir, puisque par cela seulement ils lui pouvaient témoigner leur bonne volonté, n'étant pas capables de davantage pour le présent, ni de s'acquitter de tant d'obligations, dont ils lui étaient redevables.

Ces paroles de courtoisie étaient suivies de plusieurs autres compliments, auxquels Antonio de Faria répondit avec la bienséance requise. Cependant leur voulant complaire il leur accorda ce qu'ils lui demandaient, et dans les deux mêmes lanteaas d'où lui étaient venus les rafraîchissements, il envoya en terre les malades et les blessés qu'il avait dans ses navires, que ceux de Liampoo reçurent avec de grands témoignages d'affection et de charité : car à l'heure même ils furent logés dans les maisons des plus riches, et pourvus magnifiquement de tout ce qui leur était nécessaire, sans qu'il leur manquât aucune chose. Or durant les six jours qu'Antonio de Faria demeura en ce lieu il n'y eut point d'homme de qualité en toute la ville qui ne le vînt visiter avec

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

quantité de présents et de diverses sortes de provisions, de rafraîchissements et de fruits, le tout en si grande abondance, que nous étions étonnés de ce que nous voyions devant nous, principalement de la grande propriété et magnificence dont toutes ces choses s'accompagnaient.

@

CHAPITRE LXVIII

De la réception que les Portugais firent à Antonio de Faria en la ville de Liampoo

@

Durant les six jours qu'Antonio de Faria passa en ce lieu pour satisfaire à la promesse que ceux de Liampoo lui en avaient faite, il ne bougea point d'auprès de ses navires. À la fin un dimanche, devant le jour qui était le temps limité pour entrer au port, on lui fit ouïr un fort beau concert de musique, tant d'instruments que de voix, dont l'harmonie était ^{p.238} grandement agréable. Après, pour un adieu à la portugaise, il se fit une manière de pantalonnade au son des tambours ordinaires, et autres tels instruments, ce qui nous sembla grandement bon, pour être conforme à la mode de notre pays.

Alors à quelques deux heures devant le jour la nuit étant grandement paisible, et la lune fort claire, il fit voile avec toute son armée, ayant dans ses navires quantité de banderoles de soie, les grandes hunes et les sous-hunes tendues de toile d'argent et force beaux étendards de même. Après ces vaisseaux suivaient plusieurs barques de rame, dans lesquelles il y avait beaucoup de trompettes, de hautbois, de flûtes, de fifres, de tambours et d'autres tels instruments tant portugais, que chinois ; tellement que chaque vaisseau était de différente invention, et de mieux en mieux.

Comme il fut grand jour, le vent vint à se calmer, eux étant à demie lieue du port, ce qui fit qu'il vint à eux incontinent une vingtaine de lanteaas de rames, fort bien équipées, et pleines de quantité de musiciens, qui jouaient de plusieurs instruments.

Ainsi en moins d'une heure ils arrivèrent tous à la rade ; mais auparavant il vint au bord d'Antonio de Faria plus de soixante bateaux, bolonus et manchuas, embellis de tentes et de banderoles de soie, ensemble de tapis de Turquie de fort grand prix. En ces bateaux il y avait plus de trois cents hommes, tous bien parés et ayant quantité de

chaînes d'or, et leurs épées garnies de même, qu'ils portaient avec les baudriers à la mode d'Afrique, le tout si bien approprié, que ceux qui voyaient tout cet équipage n'en étaient pas moins contents qu'ils en étaient étonnés.

Avec cette suite Antonio de Faria se rendit au port, où étaient rangés par ordre vingt-six navires et quatre-vingt juncos, sans y comprendre une grande quantité de vancones et de barcasses attachés à la file les uns aux autres, et qui de cette façon faisaient une belle rue fort longue, le tout entouré de pins, de lauriers, et de cannes vertes, avec plusieurs arcs de triomphes, couverts de cerises, poires, limons, oranges, et d'une agréable verdure d'herbes odoriférantes dont les mâts et les cordages étaient couverts.

Après qu'Antonio de Faria se fût arrêté ^{p.239} près de la terre, au lieu que pour cet effet on lui avait préparé, il fit sa salve avec quantité de fort bonne artillerie. À quoi tous les autres vaisseaux, juncos et barques, dont nous venons de parler, répondirent incontinent tous par ordre, chose vraiment agréable, et dont les marchands chinois étaient si fort étonnés qu'ils nous demandaient si cet homme à qui l'on faisait tant d'honneur et une si belle réception était frère ou parent de notre roi, et pourquoi l'on faisait toutes ces choses. À quoi quelques courtisans répondirent, que son père ferrait les chevaux que le roi de Portugal montait, et qu'à cause de cela on lui rendait tous ces honneurs.

— Au reste, ajoutèrent-ils, tous tant que nous sommes ici, je ne sais si nous pourrions être ses valets, et lui servir seulement d'esclaves.

Cependant les Chinois prenant ces paroles pour des pures vérités, se regardaient les uns les autres, par manière d'étonnement, et s'entredisaient,

— Sans mentir il y a de grands rois au monde, dont nos anciens historiens n'ont jamais eu connaissance pour en traiter dans leurs écrits, et il semble que celui de qui l'on devrait faire plus d'état, c'est le roi de ces Portugais : car de

la façon que l'on nous parle de sa grandeur, il faut qu'il soit plus riche, plus puissant, et plus grand en terre, en sujets et en États que n'est ni le Tartare, ni le Cauchen, ce qui est assez manifeste, puisque le fils de celui qui ferre ses chevaux, ce qui n'est qu'un métier ordinaire fort méprisé de tous les rois de la Terre, est si respecté de tous ceux de sa nation ;

sur quoi un autre qui oyait ainsi parler son compagnon :

— Certainement, disait-il, ce prince est si grand que si ce n'était un blasphème, on le pourrait presque comparer au fils du Soleil, lion couronné au trône du monde.

À quoi tous les autres, qui étaient à l'entour, ajoutaient,

— Cela se découvre assez par les grandes richesses que cette nation barbue s'acquièrè généralement par toute la Terre, par la force des bras armés, avec lesquels ils font des affronts à tous les autres peuples du monde.

Cette salve étant finie de part et d'autre, il arriva à bord du junco d'Antonio de Faria une lanthea de rame fort bien équipée et toute couverte de branches de châtaignier avec leurs ^{p.240} fruits hérissés de la façon que la nature les fait naître au tronc des rameaux, là se voyait quantité de roses et d'œillets agencés pêle-mêle parmi une verdure fort agréable de certains arbrisseaux que ceux du pays appellent *lechias*, tous lesquels branchages étaient si épais qu'on ne voyait point ceux qui ramaient, à cause qu'ils étaient couverts de cette même livrée. Or sur le haut du tillac de ce vaisseau il y avait une manière de tribune fort riche, doublée de [brocatelle](#)¹, et dans elle-même une chaire d'argent, et tout à l'entour six filles de dix à douze ans, grandement belles, et qui accordaient quelques instruments de musique à leurs voix, qu'elles avaient fort harmonieuses ; on les avait menées de la ville de Liampoo, qui était à sept lieues de là, et louées pour de l'argent, moyennant lequel on n'y trouve pas seulement cela, et semblables choses, mais tout ce de quoi l'on a besoin, et ce en si grande abondance, qu'en ce pays-là il y a beaucoup de marchands qui sont riches du louage de

telles choses, dont ces peuples se servent pour leur passe-temps et récréation. Ce fut donc en cette lanthea qu'Antonio de Faria s'embarqua, et ainsi il arriva au quai avec un grand bruit de hautbois, tambours impériaux, fifres, tambours ordinaires, et plusieurs instruments de musique à la mode des Chinois, Malays, Champaas, Siames, Borneos, Lequios, et autres gens de telle nation, qui étaient en ce port sous la sauvegarde des Portugais, de peur des corsaires qui couraient cette mer en grand nombre. Ayant mis pied à terre en ce lieu il y trouva une très belle chaire de parade, comme celle qu'on défère d'ordinaire aux chaems du gouvernement des vingt-quatre principaux de cet empire ; elle était soutenue par huit bâtons d'argent, portés par huit hommes des principaux de ce port, tous couverts de robes neuves, de diverses toiles d'or et d'argent richement brodées, avec de fort belles garnitures.

Antonio de Faria s'étant assis en cette chaire, quoiqu'il en eût fait refus, fut porté sur les épaules par huit gentilshommes vêtus de même que les précédents. En cet équipage il fut conduit à la ville, environné de soixante haliebardiens, richement vêtus à leur mode, et qui avaient en main des haliebardes et des ^{p.241} pertuisanes damasquinées d'or et d'argent. Devant lui marchaient encore huit massiers avec de riches masses d'argent, tous vêtus de [hongrelines](#) de velours cramoisi en broderie d'or. À la tête de ceux-ci se voyaient huit chevaliers montés sur de très beaux chevaux blancs, et vêtus de velours de même livrée, avec des guidons de damas blanc, et force plumes et garnitures d'argent. Devant eux il y avait huit autres hommes de cheval, couverts de grands chapeaux de velours vert et cramoisi, qui de temps en temps criaient tout haut à la chinoise afin de faire ranger le peuple.

De cette façon, après qu'Antonio de Faria se fut ôté de sa chaire, et qu'on lui eut fait la bienvenue, il s'en alla visiter les principaux et les plus riches de cette ville, qui par compliment se prosternaient à terre, en quoi il s'employa quelque peu de temps ; après cela il s'approcha de deux vieux gentilshommes habitués en ce pays, dont l'un se nommait Tristan de Gaa, et l'autre Hieronimo de Rego, qui lui firent au nom de

tous une harangue toute pleine de ses louanges et fort éloquente : par icelle ils le comparaient au grand Alexandre en libéralité et le prouvaient par des raisons grandement fortes et véritables, et en grandeur de courage ils le préféraient à Scipion, à Hannibal, à Pompée, et à Jules César, y ajoutant plusieurs autres choses semblables.

Cela fait, de ce même lieu il fut mené à l'église par une rue fort longue, parée des deux côtés de sapins et de lauriers, toute jonchée par en bas, et par le haut tapissée de quantité de pièces de satin et de damas, où se voyaient encore en divers endroits plusieurs buffets, sur lesquels il y avait des cassolettes d'argent d'où s'exhalaient des parfums fort agréables, sans y comprendre plusieurs machines où se faisaient des intermèdes fort ingénieux et de grands frais ; près du bout de cette rue était une tour de bois de sapin, toute peinte comme si elle eut été de pierre, au plus haut de laquelle se voyaient trois chapiteaux argentés, et au-dessus une girouette dorée avec une banderole de damas blanc, où paraissaient enluminées en or les armes royales de Portugal. En une fenêtre de cette même tour étaient représentés de petits garçons vêtus à la portugaise, ensemble une ^{p.242} femme déjà vieille, qui semblait pleurer, et qui tenait à ses pieds un homme démembré et fort bien représenté au naturel, que dix ou douze Castillans tuaient, et le pressaient de toutes parts, tous armés, et ayant des haliebardes et pertuisanes teintes dans le sang de cet homme ; toutes lesquelles figures étaient faites si naïvement qu'on eût dit que c'était le naturel même. Ce qui signifiait le succès par lequel Nimo Gonçalves de Faria, chef de cette noble famille, donna pour armes de sa noblesse son propre corps, lorsqu'il fut mis à mort aux guerres qu'il y eut anciennement entre la Castille et le Portugal.

À l'heure même, après qu'une cloche qui était au haut de cette tour eut frappé trois coups, et qu'à ce signal le peuple se fut imposé silence, il sortit par la principale porte un vénérable vieillard, vêtu d'une robe de damas cramoisi, accompagné de quatre bedeaux qui portaient devant lui des masses d'argent. Comme il eut fait une grande révérence à Antonio de Faria, il lui dit en termes pleins de respect, combien tous les

habitants lui étaient obligés, tant pour la grande libéralité dont il avait usé en leur endroit, que pour la faveur qu'il leur avait faite, pour avoir été la seule cause de ce qu'ils recouvraient leur marchandise ; pour reconnaissance de quoi ils s'offraient tous à lui être vassaux à l'avenir, et à lui faire un hommage de tributaires tant qu'ils vivraient.

Qu'au reste s'il lui plaisait jeter ses yeux sur ce tableau qui était près de lui, il y verrait comme dans un clair miroir, avec combien de fidélité ses prédécesseurs avaient gagné l'honorable nom de sa famille, comme il était manifeste à tous les peuples d'Espagne, et que par même moyen il jugerait par là que ce lui était une chose grandement bienséante d'avoir fait de si généreuses actions. Qu'au demeurant il le suppliait très instamment au nom de tous, que pour un commencement de tribut qu'ils s'offraient à lui donner en qualité de vassaux, et d'obligés, il lui plût alors accepter ce petit présent qu'on lui faisait pour avoir seulement de la mèche à ses soldats, et que pour le surplus dont ils s'avouaient ses redevables, ils lui protestaient de s'en acquitter en temps et lieu. Là-dessus il lui présenta cinq caisses ^{p.243} pleines de lingots d'argent de la valeur de dix mille taëls.

Antonio de Faria ayant remercié ce bon vieillard en termes fort courtois, des honneurs que jusqu'alors on lui avait faits, ensemble du présent qu'on lui offrait, s'excusa de le recevoir, combien qu'il fût grandement importuné de le faire.

CHAPITRE LXIX

De quelle façon Antonio de Faria fut mené à l'église, et de ce qui s'y passa jusqu'à ce que la messe fût achevée

@

Antonio de Faria partit à l'instant pour s'en aller à l'église, où l'on le voulut conduire à couvert d'un riche dais, que six des principaux habitants et des plus honorables de Liampoo lui tenaient tout prêt ; mais il ne le voulut jamais accepter, leur disant qu'il n'était point né pour recevoir un si grand honneur qu'on lui voulait faire. Cela dit, il poursuivit son chemin sans autre pompe que l'ordinaire, accompagné de beaucoup de gens, tant Portugais, qu'autres de divers pays, que le commerce avait fait rendre en ce port, pour être le meilleur et le plus riche qui fût alors en cette contrée. Cependant de quelque côté qu'il jetât ses yeux, il ne voyait que réjouissances publiques, qui consistaient en danses, [momeries](#)¹, jeux et intermèdes de plusieurs façons, de l'invention de ceux du pays qui conversaient parmi nous ; ce que les uns faisaient par prières, et les autres pour y être forcés, sous peine de payer l'amende à laquelle on les condamnait : toutes lesquelles fêtes étaient rendues plus splendides par les trompettes, cornets à bouquin, hautbois, flûtes, harpes, violes, fifres, et tambours, qui s'oyaient de toutes parts, et se confondaient dans un labyrinthe de voix à la chinoise, qui étonnaient tellement le sens, qu'on ne savait si c'était un songe, tant la chose paraissait extraordinaire.

Comme il fut arrivé ^{p.244} à la porte de l'église, voilà venir au devant de lui pour le recevoir huit prêtres revêtus de chapes en broderie, et de toiles d'or et d'argent, qui allant en procession se mirent à chanter le *Te Deum*. À quoi répondit incontinent un concert de plusieurs belles voix entremêlées à l'orgue, d'où se formait une musique aussi harmonieuse qu'on saurait ouïr dans la chapelle de quelque grand prince.

En cet appareil il fut mené tout doucement jusqu'au grand autel, où il y avait un dais de damas blanc, et près d'icelui une chaire de velours

[incarnadin¹](#), et au bas d'icelle un carreau du même velours. Il s'assit alors dans la chaire, et ouït une grande messe qui fut célébrée avec beaucoup de cérémonies, et un concert merveilleux tant de voix que d'instruments.

La messe achevée, suivit la prédication, qui fut faite par Étienne Nogueyra, homme d'âge fort honorable, et curé du lieu. Mais de qui il faut avouer que pour la discontinuation de la chaire, il était peu versé en matière de sermons ; joint qu'il n'avait du tout point de lettres ; et toutefois ce jour-là voulant passer pour savant homme en une solennité si remarquable, il s'avisa de faire montre de sa belle rhétorique. Pour cet effet il fonda tout son sermon sur les louanges d'Antonio de Faria, et ce en termes si mal rangés, et si hors de son sujet, que ce chef en demeura tout honteux ; ce qui fut cause que quelques de ses amis le tirèrent trois ou quatre fois par son surplis pour l'obliger à se taire, à quoi s'éveillant comme en sursaut, et tournant le visage vers ceux qui lui disaient qu'il s'imposât silence,

— Je n'en ferai rien, leur dit-il, et ne laisserai pas de passer outre ; car je ne dis rien qui ne soit véritable, et que je n'affirme dessus les saints Évangiles. Cela étant, laissez-moi parler je vous prie, car j'ai fait un vœu à Dieu de ne me désister jamais des louanges de monsieur le capitaine, à cause qu'il le mérite bien pour m'avoir sauvé sept mille ducats, que j'avais envoyé d'exploitte dans le junco de Mem Taborda, que le chien de Coja Acem m'avait déjà fait perdre en ce jeu : Que maudite soit aussi l'âme d'un si dangereux joueur et d'un si méchant diable, et plaise à Dieu qu'il en porte à jamais la peine en enfer, et dites tous amen avec moi.

Cette conclusion provoqua si fort à rire toute l'assemblée, ^{p.245} qu'on ne se pouvait entendre dans l'église, à cause du grand bruit qu'on y faisait.

Ce tumulte fini, il sortit de la sacristie six petits garçons habillés en anges, et tenant en main des instruments de musique tous surdorés. Alors le même prêtre s'étant mis à genoux devant l'autel de Notre Dame de la Conception, ayant les mains levées au ciel, et les yeux

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

baignés de larmes, se mit à chanter à haute voix ces paroles, *Vierge vous êtes une rose*. À quoi ces petits garçons répondirent fort mélodieusement avec leurs instruments, ce qui fut chanté avec tant d'harmonie et de dévotion, qu'il n'y eut celui de la compagnie qui pût retenir ses larmes. Cela fait, le curé prit une grande guitare à l'antique, avec laquelle entonnant le même, il récita quelques couplets fort dévots sur le sujet de ces mots ; ce qui fut suivi comme auparavant d'un même refrain que chantèrent ces enfants, *Vierge vous êtes une rose*, chose qui fut trouvée fort agréable, tant pour le mélodieux concert, que pour la grande dévotion qui en revint à tout le peuple ; tellement que de zèle et d'ardeur il y eut quantité de larmes répandues dans l'église.

@

CHAPITRE LXX

Du magnifique banquet que les Portugais de Liampoo firent à Antonio de Faria, et à ses compagnons

@

La messe étant achevée, les quatre principaux gouverneurs de la ville ou cité de Liampoo, ainsi que les nôtres les nommaient, qui étaient Mathieu de Brito, Lançaro Pereyra, Hierosme de Rego, et Tristan de Gaa, s'en vinrent à Antonio de Faria, et l'emmenèrent avec eux en la compagnie de tous les Portugais, qui étaient plus de mille hommes de nombre. Avec cette compagnie il fut conduit en une grande place qui était devant sa maison, toute entourée d'un épais bocage de châtaigniers tels qu'ils étaient venus des bois, tous chargés de fruits, et ornés par le haut ^{p.246} de quantité d'étendards et de banderoles de soie, le tout jonché par en bas de force flambes et bois de roses vermeilles et blanches, dont il y en a une très grande abondance à la Chine. Dans ce bocage étaient dressées trois longues tables, entourées d'une palissade de myrte fort longue aussi, dont toute la place était environnée, où il y avait plusieurs conduits d'eau qui couraient des uns aux autres, par certaines inventions des Chinois qui étaient si subtiles, que nul n'en pouvait reconnaître le secret. Car par le moyen d'un certain soufflet, tel que peut être celui d'un orgue, auquel le principal conduit aboutissait, l'eau rejaillissait si haut, que lorsqu'elle venait à descendre en bas elle tombait aussi menu que de la rosée ; de sorte qu'avec un seul pot rempli d'eau on pouvait arroser cette grande place.

Devant ces trois tables se voyaient dressés de même trois grands buffets pleins de quantité de porcelaine très fine, et où se voyaient six grands vases d'or, que les marchands chinois avaient apportés et empruntés des mandarins de la ville de Liampoo. Car en ce pays-là les personnes de qualité se servent tous en vaisselle d'or, et l'argent n'est que pour ceux de moindre condition. Ils apportèrent aussi plusieurs autres pièces de vaisselle toute d'or, comme grands bassins, salières,

et coupes fort agréables à la vue, si de temps en temps elles n'eussent donné de l'envie à ceux qui les regardaient.

Après qu'on eut congédié ceux qui n'étaient pas du banquet, il n'y demeura que les conviés, qui étaient quatre-vingt en nombre, sans y comprendre cinquante soldats d'Antonio de Faria. S'étant mis à table ils furent servis par de jeunes filles grandement belles, et fort bien vêtues à la mode des mandarins. À chaque service qu'on portait sur table elles chantaient au son de certains instruments mélodieux, dont jouaient quelques autres de leur compagnie. Pour le regard d'Antonio de Faria il fut servi par huit femmes, filles d'honnêtes marchands, extrêmement blanches et gentilles, à qui leurs pères en avaient donné la permission, et les avaient là menés de la ville, pour l'amour de Matthieu Brito, et de Tristan de Gaa. Elles étaient vêtues en sirènes, et portaient la viande sur table en dansant au ^{p.247} son de divers instruments ; chose merveilleuse à voir, et de quoi tous les Portugais demeurèrent fort étonnés, ne pouvant assez louer l'ordre et la gentillesse de ces magnificences, dont leurs oreilles et leurs yeux étaient charmés. Ce qu'il y avait de remarquable aussi, c'est qu'à chaque fois qu'ils buvaient, l'on faisait sonner les trompettes, les hautbois et les tambours impériaux.

En cet ordre le banquet dura bien deux heures, pendant lesquelles il y eut toujours des intermèdes à la portugaise et à la chinoise. Je ne m'arrêterai pas ici à vous raconter la délicatesse et l'abondance des viandes qu'on y servit, pource que ce serait une chose superflue, voire infinie de déduire chaque chose en particulier. Il me suffira de vous dire que je mets fort en doute s'il se peut faire un festin, si ce n'est en fort peu d'endroits, qui surpasse celui-ci en aucune chose que ce soit.

Après que les tables furent levées, ils s'en allèrent à un autre carrefour, environné d'échafauds tous tendus de soie, et qui étaient tous pleins de monde. Là se voyait une grande place, dans laquelle on courut dix taureaux et cinq chevaux sauvages ; ce qui fut un passe-temps si agréable qu'on n'en eut su avoir un plus beau, durant lequel on ouït retentir de toutes parts quantité de trompettes, de fifres et de

tambours, tant impériaux, qu'ordinaires. En suite de quoi furent représentées plusieurs momeries de diverses inventions. Or pource qu'il était déjà tard, et qu'Antonio de Faria voulut derechef s'embarquer pour s'en aller passer la nuit dans ses vaisseaux, il en fut empêché par ceux de la ville, qui ne le voulurent jamais permettre ; car on lui avait apprêté déjà pour logis les maisons de Tristan de Gaa et de Matthieu de Brito, ayant fait faire pour cela une galerie de l'une à l'autre. Là il fut logé fort commodément durant cinq mois de temps qu'il fut de séjour, sans jamais manquer de divertissements et de nouveaux passe-temps, qui consistaient en pêcheries, et en diverses sortes de chasses, de voleries de faucons et d'éperviers, ensemble à d'autres de cerfs, sangliers, taureaux et chevaux sauvages, dont il y a quantité dans cette île ; à quoi furent joints aussi divers jeux et passe-temps de farces et momeries de plusieurs sortes, sans ^{p.248} y comprendre les magnifiques banquets qui se faisaient, tant les fêtes que les dimanches, et en quelques autres jours de la semaine ; de manière que nous passâmes là ces cinq mois de temps, avec tant de divertissement et de plaisir, que lorsque nous en partîmes nous ne croyions pas y avoir été seulement cinq jours.

Ce terme expiré, Antonio de Faria fit ses préparatifs de vaisseaux et de gens, pour s'en aller aux mines de Quoanjaparú. Or d'autant qu'il était en une saison fort propre à faire ce voyage, il se résolut de partir le plus promptement qu'il pourrait. Mais il arriva cependant que le corsaire Quiay Panjan fut saisi d'une si grande maladie qu'il en mourut quelques jours après, et ce au grand regret d'Antonio de Faria qui l'affectionnait infiniment, parce qu'il trouvait en lui des qualités fort dignes de son amitié ; aussi le fit-il ensevelir honorablement, comme étant le dernier devoir que l'on peut rendre à un ami.

Après la mort de Quiay Panjan on lui conseilla de ne se point hasarder en ce voyage, à cause que l'on tenait pour chose assurée que tout ce pays était en armes, et en révolte pour les grandes guerres que le *prechau* Muan avait avec le roi de Chammay, ensemble avec les Pafuaas et le roi de Champaa, sur quoi lui fut donné un avis en ce

même lieu d'un fameux corsaire qui se nommait Similau, qu'il s'en alla chercher incontinent.

Et l'ayant trouvé celui-ci lui raconta de grandes merveilles d'une île appelée Calempluy, où il l'assura qu'il y avait dix-sept rois de la Chine ensevelis en des tombeaux d'or, ensemble une grande quantité d'idoles de même matière. Il ajouta là-dessus que la plus grande difficulté qu'il y eut en cela, c'était de charger les navires. Ce même corsaire lui fit le récit des grands trésors qu'il y avait en cette île, dont je ne veux point traiter ici, pource que je me doute bien que ceux qui en liraient la relation n'en voudraient rien croire.

Or comme Antonio de Faria était naturellement fort curieux, et porté de cette même ambition à laquelle tous les soldats sont enclins, il prêta l'oreille tout aussitôt à l'avis de ce Chinois, si bien que sans tarder davantage il se résolut de le suivre. Ainsi sans en chercher d'autre témoignage que ce récit, il entreprit de ^{p.249} s'exposer à ce hasard, et de faire ce voyage, sans qu'en particulier il voulût prendre conseil de personne ; de quoi quelques-uns de ses amis s'offensèrent avec raison.



CHAPITRE LXXI

Comme Antonio de Faria partit de Liampoo, pour s'en aller chercher l'île de Calempluy

@

La saison étant déjà propre à naviguer, et Antonio de Faria équipé de tout ce qui lui était nécessaire à ce nouveau voyage qu'il avait entrepris de faire, un lundi quatorzième mai de l'année mil cinq cent quarante-deux, il partit de ce port, pour s'en aller en l'île de Calempluy ; pour cet effet il s'embarqua en deux panoures, qui ressemblent à des galiotes, hormis qu'elles sont un peu plus élevées. Car on lui conseilla de ne se mettre point en des juncos de haut bord ; tant pour être découverts qu'en raison des grands courants d'eau qui descendent de l'anse de Nanquin. À quoi ne pouvaient résister de grands vaisseaux avec toutes leurs voiles, principalement en la saison qu'il s'y en allait, et ce à cause des hivernades de Tartarie et de Nixiumflao qui, les mois de mai, de juin et de juillet courent sans cesse en ces plages avec une grande impétuosité.

En ces deux vaisseaux il y avait cinquante-six Portugais, un prêtre pour dire la messe, et quarante-huit mariniers, tant pour la rame, que pour la conduite des villes, tous natifs de Patane. À ceux-ci l'on fit un fort bon parti à cause qu'ils étaient tous gens assurés et fidèles. Il y avait encore quarante-deux de nos esclaves, de sorte que tout ce nombre de gens se pouvait monter à quelque cent quarante-sept personnes : car le corsaire Similau, qui était notre pilote, ne voulut pas davantage d'hommes ni de vaisseaux, pour l'appréhension qu'il avait d'être reconnu, pour ce qu'il devait traverser l'anse de Nanquin, et entrer par des rivières fort fréquentées, à cause de quoi il appréhendait qu'il ^{p.250} ne lui arrivât quelque désastre pour le grand hasard auquel nous nous exposions.

Nous employâmes tout ce jour-là et toute la nuit suivante à sortir de toutes les îles d'Angitur, et poursuivîmes notre route par des mers que

les Portugais n'avaient vues ni naviguées jusqu'alors. Parmi ces dangers, qui étaient si grands que nous en étions tous confus, nous eûmes le vent assez favorable durant les cinq premiers jours, et fûmes à vue de terre jusqu'à l'embouchure de l'anse des pêcheries de Nanquin.

Là nous traversâmes un golfe de quarante lieues et découvrîmes une montagne fort haute appelée Nangafo, vers laquelle, tirant avec la proue du côté du nord, nous courûmes encore cinquante jours. À la fin le vent s'abaissa un peu ; et pource qu'en cet endroit les marées étaient fort grosses, Similau se mit à une petite rivière, où était une rade de bon fond et de bon abord, habitée par des hommes fort blancs, de belle taille, et qui avaient les yeux fort petits comme les Chinois, mais fort différents d'eux tant de langage que de vêtements.

Or durant trois jours de temps que nous fûmes là, ces habitants ne voulurent avoir aucune sorte de communication avec nous ; au contraire ils s'en vinrent par troupe sur le rivage, près duquel nous étions ancrés, hurlant d'une façon fort hideuse, et tirant contre nous à coups de frondes et d'arbalètes, joint qu'ils couraient de toutes parts comme forcenés, et semblaient avoir peur de nous.

Trois jours après que le temps et la mer nous permirent de continuer notre route, Similau par qui tout gouvernait alors, et à qui chacun rendait obéissance, fit voile tout aussitôt, mettant la proue vers l'est nord-est. Par cette route il navigua encore sept jours à vue de terre, puis traversant un autre golfe, après qu'il se fut tourné vers l'est, il franchit un détroit de dix lieues de large qui s'appelle Sileupaquin.

Là il navigua encore cinq jours, sans jamais abandonner de vue beaucoup de bonnes cités et villes fort riches. Aussi cette rivière était fréquentée d'une infinité de vaisseaux. Or pource qu'Antonio de Faria craignait d'être aperçu, à cause qu'on l'avait assuré que s'il fallait que ce malheur lui arrivât, il n'en échapperait jamais la vie sauve, ^{p.251} il se mit en résolution de s'ôter de là et de ne plus continuer cette route, de quoi Similau s'apercevant, et s'opposant à l'avis que tous lui donnaient :

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

— Monsieur, lui dit-il, je ne pense pas qu'il y ait aucun des vôtres qui jusqu'ici me puisse accuser d'avoir mal fait mon devoir, vous savez que dans Liampoo je vous dis publiquement au conseil général qui fut tenu dans l'église en présence de plus de cent Portugais, que nous allions tous nous exposer à de grands dangers, et moi principalement pour être Chinois et pilote : car pour vous autres, l'on ne vous ferait endurer qu'une mort, mais quant à moi l'on m'en donnerait deux mille si cela se pouvait.

Par où vous pouvez bien voir que laissant à part toute trahison, il faut nécessairement que je vous sois fidèle comme je suis et serai toute ma vie non seulement en ce voyage, mais en toute autre entreprise en dépit de ceux qui en murmuraient et qui vous ont fait de faux rapports de moi.

Que si vous appréhendez ce danger si fort comme vous dites et voulez que nous allions par une autre route moins fréquentée d'hommes et de vaisseaux, nous mettrons bien plus longtemps à ce voyage ; mais aussi nous naviguerons sans crainte d'aucune chose. C'est pourquoi prenez-en résolution avec vos gens, sans différer davantage, ou bien retournons-nous-en, car me voilà prêt à faire tout ce que vous voudrez.

Antonio de Faria lui sut fort bon gré de cela, et pour ce sujet il l'en embrassa plusieurs fois. Puis s'entretenant avec lui sur la route qu'il devait prendre pour faire ce voyage, à cause des grands périls qu'il appréhendait, Similau lui dit qu'à cent soixante lieues plus avant du côté du nord, il y avait une rivière un peu plus large d'environ demie lieue, qui s'appelait Sumhepadano, sur laquelle il ne pouvait trouver aucun obstacle, à cause qu'elle n'était point peuplée comme cette anse de Nanquim où il se trouvait alors, mais qu'il y avait aussi un mois de retardement pour le grand détour que cette rivière faisait.

Là-dessus Antonio de Faria trouvant plus à propos de se hasarder dans une longueur de temps, que de se mettre en danger de la vie pour

abrégé le chemin, suivit le conseil que Similau lui donna, de manière que sortant de l'anse de Nanquim il côtoya ^{p.252} la terre cinq jours, à la fin desquels Dieu nous fit la grâce de découvrir une montagne fort haute avec un rocher tout rond du côté de l'est, que Similau nous dit s'appeler Fanjus. L'ayant abordée de bien près nous entrâmes en un fort beau port de quarante brasses de fond, qui s'étendant en forme de croissant était à l'abri de toute sorte de vents, joint que deux mille vaisseaux pour grands qu'ils fussent s'y pouvaient ancrer à leur aise. Là Antonio de Faria mit pied à terre avec dix ou douze de ses soldats, et fit le tour de ce havre, sans qu'il sut jamais trouver personne, qui le pût instruire sur le chemin qu'il prétendait faire, de quoi il fut assez fâché. Et se repentit grandement de ce que sans aucune sorte de considération, ni sans avoir pris le conseil de personne, il avait entrepris ce voyage témérairement et par son caprice. Néanmoins il dissimulait à part soi ce déplaisir le mieux qu'il pouvait, de peur que les siens ne remarquassent en lui quelque lâcheté de courage.

En ce havre il s'entretint derechef avec Similau, en présence de tous, sur cette navigation qu'il lui dit être faite comme à tâtons ; à quoi le Chinois fit réponse :

— Seigneur capitaine, si je vous pouvais engager quelque chose qui me fût de plus grand prix que ma tête, je vous proteste que je le ferais très volontiers, pour être si assuré de la route que je prends, que je ne craindrais point de vous donner mes propres enfants en otage de la promesse que je vous ai faite dans Liampoo. Néanmoins, je vous avertis derechef, que si vous repentant de cette entreprise vous appréhendez de passer outre, pour les contes que vos gens vous font de moi, et qu'ils vous soufflent à tous propos à l'oreille, comme je l'ai remarqué beaucoup de fois, commandez seulement, et vous trouverez que je suis prêt de faire tout ce qu'il vous plaira. Pour le regard de ce que l'on vous veut faire accroire que je fais ce voyage plus long que je ne vous ai promis à Liampoo, vous en savez très bien la raison, qui ne

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

vous a point semblé mauvaise au temps que je vous l'ai proposée ; puisque donc vous l'avez reçue une fois, je vous prie que votre cœur soit en repos de ce côté-ci, et de ne point rompre ce dessein en rebroussant en arrière. Que si vous p.253 le faites, vous verrez combien profitable vous sera votre peine.

Ces langages calmèrent un peu l'esprit d'Antonio de Faria, qui lui dit alors qu'il s'en allât à la bonne heure où il voudrait pour le mieux, sans se mettre aucunement en peine du murmure des soldats dont il se plaignait, ajoutant que c'était la coutume des hommes oisifs de trouver toujours à redire aux actions d'autrui, et qu'ainsi il ne s'arrêtât point à leur procédé, dont ils se corrigeraient désormais ; sinon, qu'il les en saurait fort bien châtier. De quoi Similau demeura pour lors fort satisfait et content.

@

CHAPITRE LXXII

Continuation de ce qui arriva à Antonio de Faria, jusqu'à ce qu'il eut gagné la rivière de Paatebenam, et de la résolution qu'il y prit touchant son voyage

@

Après que nous fûmes partis de ce havre, nous fîmes voile le long de la côte plus de treize jours durant, toujours à vue de terre, et arrivâmes enfin en un port nommé Buxipalem, à quarante-neuf degrés de hauteur.

Nous trouvâmes ce climat un peu plus froid que les autres, et y vîmes une infinité de poissons et de serpents de si étranges formes que je n'en puis parler sans effroi. De quoi Similau dit à Antonio de Faria des choses du tout incroyables, tant de ce qu'il y avait vu, pour s'y être autrefois trouvé, comme de ce qu'on y avait ouï souvent de nuit, principalement aux plaines lunes des mois de novembre, décembre, et janvier, lorsque les tourmentes sont grandes. En effet ce même Chinois nous en montra des preuves à vue d'œil, par le moyen desquelles il nous justifia la plupart des choses qu'il nous avait racontées.

Car nous vîmes en ce lieu-là des poissons en forme de raies que nous appelâmes *peixes mantas*, qui ^{p.254} avaient plus de quatre brasses de tour, et le museau comme un bœuf. Nous en vîmes aussi d'autres semblables à de grands lézards tous tachetés de vert et de noir, avec trois rangs d'épines sur l'échine, fort pointues, de la grosseur d'une flèche ; de quoi tout le reste du corps était plein. Il est vrai qu'elles n'étaient pas si longues ni si grosses que les autres. Ces poissons se hérissent de temps en temps comme des porcs-épics ; ce qui les rend fort épouvantables à voir. Avec cela ils ont le museau grandement pointu et noir, avec des crocs qui leur sortent hors des mâchoires, de la longueur de deux pans, que les Chinois appellent *puchissucoens*, qui ressemblent aux défenses d'un sanglier. Nous aperçûmes encore une autre sorte de poissons qui sont tels. Ils ont tous le corps extrêmement noir comme les *chabots*, et sont si prodigieux et si grands que leur tête

seule a plus de six pans de large ; lorsqu'ils étendent leur nageoire dans l'eau ils paraissent ronds d'une brasse de tour aux yeux de ceux qui les voient.

Je passe ici sous silence tout plein d'autres poissons de diverses sortes que nous vîmes en ce lieu pource que je ne juge point à propos de m'arrêter sur une chose qui est hors de notre sujet. Il me suffira de dire que durant deux nuits seulement que nous demeurâmes en cet endroit nous n'y crûmes pas être en assurance à cause des lézards, baleines, poissons et serpents que nous y voyions de jour et de nuit, joint que nous oyions en ce lieu une si grande quantité de sifflements, volements, et hennissements de chevaux marins qui se voyaient le long de ce rivage, que les paroles ne peuvent suffire à les raconter.

Étant sortis de ce havre de Buxipalem, que les nôtres appelèrent la rivière des serpents, Similau fit voile par sa même route plus de quinze lieues par delà, en une autre baie beaucoup plus belle et plus profonde, qui s'appelait Calidauco, faite en forme de croissant, qui avait plus de six lieues de circuit, et était environnée de fort hautes montagnes et de bois grandement épais, à travers lesquels descendaient d'en haut plusieurs ruisseaux d'eau douce, d'où se formaient quatre grandes et belles rivières, qui entraient toutes dans cette baie.

Là Similau nous dit que tous ces animaux prodigieux, que ^{p.255} nous avions vus et ouïs, tant en l'autre baie qu'en celle où nous étions, s'y venaient rendre pour y repaître à cause des immondices et des charognes que les débordements de ces rivières y apportaient, dont ces monstres étaient amorcés, ce qui n'arrivait qu'en ce seul endroit que nous avions laissé.

Antonio de Faria lui ayant demandé là-dessus d'où pouvaient venir ces rivières, il répondit qu'il n'en savait rien, mais qu'il était bien véritable que les Annales de la Chine faisaient foi que deux d'icelles prenaient leur source d'un grand lac qui s'appelait Moscombia, et les deux autres d'une province nommée Alimania, où il y a des hautes montagnes qui tout le long de l'année sont couvertes de neiges, tellement que ces neiges venant à se fondre, ces rivières s'enflaient

comme nous voyons, car alors elles étaient plus grosses qu'en tout autre temps de l'année. À cela il ajouta qu'entrant dans l'embouchure devant laquelle nous étions ancrés, qui s'appelle Paatchenam, nous devions continuer notre route, dressant la proue à l'est et à l'est-ouest, pour chercher derechef le port de Nanquin, que nous avons laissé derrière nous à deux cent soixante lieues à cause qu'en toute cette distance nous avons multiplié en une hauteur bien plus grande que n'était celle de l'île que nous allions chercher.

Or combien que cela nous travaillât grandement, si est-ce que Similau priaît Antonio de Faria de tenir ce temps-là pour bien employé, à cause qu'il avait fait pour le mieux, et pour une plus grande assurance de nos vies ; là-dessus enquis par Antonio de Faria combien il fallait de temps pour passer la rivière où il le menait, il lui répondit qu'il en serait dehors dans quatorze ou quinze jours, et que cinq jours après il lui promettait de le mettre lui et ses soldats en l'île de Calempluy, où il espérait de contenter amplement son désir, et de lui faire trouver pour bien employer les travaux dont il se plaignait maintenant.

Antonio de Faria l'ayant embrassé là-dessus fort étroitement, lui promit d'être à jamais son ami, et le réconcilia avec ses soldats, desquels il se plaignait fort auparavant, et de qui néanmoins il demeura fort satisfait à la fin.

Ainsi rassuré par les paroles que Similau venait de lui dire, et certifié de la nouvelle route par ^{p.256} laquelle il devait rentrer en une terre si puissante et si grande, il encouragea ses soldats, et se mit en ordre convenable à son dessein, préparant pour cet effet son artillerie, qui jusqu'alors n'avait point été chargée. Par même moyen il fit tenir ses armes prêtes, et ordonna des capitaines et des sentinelles pour faire la garde, ensemble tout ce qu'il jugea nécessaire pour se défendre, en cas qu'il arrivât quelque chose. Cela fait, il dit à Diego Lobato, qui était le prêtre que nous menions avec nous, et que nous respections comme un homme d'Église, qu'il eut à faire une harangue ou un sermon à nos gens, pour les animer aux dangers qui nous pourraient arriver ; de quoi il

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

s'acquitta fort dignement, et par l'efficace de ses paroles pleines de douceur et de plusieurs beaux exemples, il remit grandement les esprits de tous, qui jusqu'alors avaient été fort affaiblis et épouvantés par l'extrême appréhension des périls qui nous menaçaient ; de manière qu'il n'y eut celui d'entre nous qui ne reprit incontinent un nouveau courage, pour exécuter hardiment l'entreprise qu'ils avaient faite. Alors pleins d'ardeur et de zèle ils chantèrent un *Salve* fort dévotement devant une image de Notre-Dame, et promirent tous que sans rien appréhender ils achèveraient le voyage qu'ils avaient commencé.

Cela fait nous lâchâmes avec beaucoup d'allégresse, et entrâmes dans l'embouchure de la rivière, tournant la proue droit au rhumb de l'est, en invoquant les larmes aux yeux, et du profond de nos cœurs, l'assistance de ce souverain Seigneur, qui est assis à la dextre de son Père éternel, afin qu'il nous conservât par sa main puissante.

@

CHAPITRE LXXIII

Ce qui advint à Antonio de Faria, jusqu'à son arrivée à
la montagne Gangitanou, et de la difformité des
hommes auxquels il parla

@

p.257 Continuant notre route à force de rames et voiles, tournant la proue par divers endroits, à cause des grands détours de la rivière, le lendemain nous arrivâmes à une fort haute montagne nommée Botinafau, où coulaient plusieurs rivières d'eau douce. En cette montagne il y avait quantité de tigres, de rhinocéros, de lions, d'[onces](#)¹, de zèbres, et d'autres tels animaux de diverses sortes, lesquels sautant et criant par un naturel farouche, faisaient une cruelle guerre aux autres bêtes plus faibles, comme cerfs, sangliers, singes, [magots](#)¹, guenons, loups et renards ; à quoi nous prîmes un merveilleux plaisir, et nous amusâmes un assez long temps à les voir. Même, des navires où nous étions, nous criâmes tous à la fois pour leur donner l'épouvante ; de quoi néanmoins ils ne s'effrayèrent que bien peu, pour n'avoir accoutumé d'être poursuivis des chasseurs.

Nous fûmes environ six jours à passer cette montagne, qui pouvait avoir quarante ou cinquante lieues de chemin. Au sortir de ce mont nous en trouvâmes un autre qui n'est pas moins sauvage, et qui s'appelle Gangitanou, d'où, passant outre, tout le reste de ce pays est fort raboteux et presque inaccessible. Davantage : il est plein de si épaisses forêts, que le soleil n'y peut communiquer ses rayons ni la force de sa chaleur en aucune façon que ce soit.

Similau nous dit qu'en cette même montagne il y avait environ nonante lieues de terre déserte, pour n'être propre au labourage, et que seulement au bas de ce lieu habitaient certains hommes grandement difformes, appelés Gigauhos, qui vivaient brutalement, et ne se nourrissaient d'autre chose que de la chasse qu'ils pouvaient p.258 faire, ou du riz que les marchands de la Chine leur apportaient de

Catan, en échange des fourrures qu'ils leur baillaient. En suite de cela il nous dit qu'il était bien assuré que les droits que l'on payait de ces peaux aux douanes de Pocasser et de Lantau se montaient au nombre de 20.000 cates, et que chaque cate ou balot était de soixante peaux ; d'où l'on peut inférer que si le Chinois disait vrai, il sortait tous les ans de ce pays plus de deux cent mille fourrures, dont ces peuples se servaient en hiver à doubler les robes, tapisser des maisons, et faire des couvertures de lit, pour résister à la froideur du climat qui est grande.

Alors Antonio de Faria, bien étonné de cela, et de plusieurs autres choses que Similau lui disait, mais plus encore de la difformité de ces Gigauhos, dont ce Chinois l'entretenait, le pria qu'il tachât de lui en faire voir quelqu'un, l'assurant que cela le contenterait plus que s'il lui donnait tous les trésors de la Chine ; à quoi Similau lui fit réponse :

— Seigneur capitaine, puisque je vois que cela m'importe, tant pour me maintenir en crédit envers vous, que pour imposer silence à ceux qui murmurent contre moi, et qui se poussant l'un l'autre se moquent de moi, quand je vous raconte ces choses qu'ils tiennent pour autant de fables, afin que par une vérité ils puissent entrer en connaissance de l'autre, je vous promets qu'auparavant que le Soleil soit couché je vous ferai voir un couple de ces gens-là, et parler à eux, à condition que vous ne mettez point pied à terre, comme vous avez toujours fait jusqu'à maintenant, de peur qu'il ne vous arrive quelque malheur, comme il advient tous les jours aux marchands qui se veulent [pourmener](#) aux dépens du bien d'autrui. Car je vous assure que les Gigauhos sont d'un naturel si brutal et si farouche, qu'ils ne se nourrissent que de chair et de sang, comme tous les animaux qui vivent dans ces forêts.

Ainsi comme nous continuons d'aller à voile et à rame le long de ces côtes, voyant toujours l'épaisseur des arbres et la rudesse des montagnes, ensemble un nombre infini de [guenuches](#)¹, singes, renards,

loux, cerfs, sangliers, et autres tels animaux sauvages, qui à force de courir dans ces lieux couverts, s'embarrassaient les p.259 uns dans les autres, nous prîmes garde qu'ils faisaient un si grand bruit que nous ne pouvions nous entr'ouïr lorsque nous parlions, chose qui nous désennuya un assez long temps ; cependant de derrière une pointe que faisait la terre, nous vîmes venir un jeune garçon qui n'avait pas un seul poil de barbe, et qui chassait devant lui six ou sept vaches qui paissaient là tout auprès. Similau lui ayant fait signe avec une serviette, il s'arrêta tout incontinent, puis quand nous eûmes abordé la rive où il était, Similau lui montra une pièce de taffetas vert, étoffe qu'il nous dit être fort agréable à ces hommes brutaux. Par même moyen il lui demanda par signe s'il la voulait acheter ; sur quoi s'étant approché de nous, il nous répondit avec une voix fort cassée :

— *Quiteu paran, fau fau.*

Paroles que nous ne pûmes comprendre, à cause que pas un de ceux qui étaient dans nos vaisseaux n'entendait ce langage barbare, tellement qu'il fallait que tout ce commerce ne se fît que par signes.

Alors Antonio de Faria commanda que de cette même pièce de taffetas on lui en donnât trois ou quatre aulnes, ensemble six porcelaines ; de quoi ce sauvage témoigna d'être fort content, si bien qu'ayant pris l'un et l'autre, transporté de joie qu'il était, il se mit à dire, *Pur pacam pochy pilaca hunangue doreu* ; ce que nous ne pûmes entendre non plus que le reste. À l'heure même faisant signe de la main vers le lieu d'où il était, il s'y en retourna, et laissant ses vaches près du rivage il s'en alla courant vers le bois, vêtu qu'il était d'une peau de tigre, les bras nus, et les pieds aussi, et la tête découverte, n'ayant pour toutes armes qu'un bâton brûlé par le bout. Au reste il était fort bien proportionné de ses membres, et avait les cheveux roux et **crépelus** qui lui pendaient dessus les épaules. Quant à sa taille, à ce qu'on en pouvait conjecturer, elle était bien de plus de dix pans de haut ; mais nous fûmes tous étonnés qu'un quart d'heure après il s'en revint au même lieu portant sur ses épaules un cerf tout en vie, et ayant en sa compagnie treize personnes, à savoir huit hommes et cinq

femmes, qui amenaient trois vaches liées, et dansaient tous ensemble au son d'un tambour impérial, sur ^{p.260} lequel ils frappaient cinq fois de temps en temps, et en faisaient autant avec les mains, disant d'une voix fort cassée, *Cur cur hinau falem*.

Alors Antonio de Faria leur fit montrer cinq ou six pièces d'étoffe de soie, ensemble quantité de pourcelaines, pour les obliger à croire que nous étions marchands ; ce qu'ils furent bien aises de voir. Toutes ces personnes tant hommes que femmes étaient vêtues d'une même façon, sans qu'en leur habillement il y eut d'autre différence, sinon que les femmes portaient au milieu de leur bras de gros bracelets d'étain, et qu'elles avaient les cheveux beaucoup plus longs que les hommes, où elles portaient quantité de fleurs semblables à cette que nous appelons flambes. [Davantage](#), en leur col elles avaient des chaînes de coquilles rouges, qui n'étaient guère moins grandes que celles des huîtres ; pour les hommes ils portaient en main de gros bâtons garnis jusqu'au milieu des mêmes peaux dont on les voyait couverts.

Au reste ils avaient tous une mine fort farouche, les lèvres grosses, le nez plat, les narines larges, et tout le reste du corps énorme, mais non pas tant comme nous croyons ; car Antonio de Faria les ayant fait mesurer, il se trouva que le plus haut d'entr'eux ne passait pas dix pans et demi de hauteur, réservé un vieillard qui en avait presque onze. Quant aux femmes, leur taille n'était pas tout à fait de dix pans.

À voir leur mine je jugeai aussitôt qu'ils étaient fort rudes et grossiers, et moins raisonnables que tous les autres peuples que nous avons vus en nos conquêtes. Or Antonio de Faria étant bien aise qu'ils ne fussent point là venus inutilement, leur fit donner soixante pourcelaines, une pièce de taffetas vert, et un panier tout plein de poivre ; de quoi ils témoignèrent être si contents, que se prosternant à terre, et levant les mains au ciel, ils se mirent tous à dire, *Uumguahileu opomguapau lapaon lapaon lapaon* ; ce que nous prîmes pour des paroles de remerciement à leur mode ; joint qu'il nous fut bien aisé de le juger par leur façon de faire, à cause que par trois diverses fois ils se jetèrent par terre, nous donnant les trois vaches et le cerf, ensemble une

grande quantité de poirée ; puis ils dirent tous ensemble avec une voix fort désagréable ^{p.261} plusieurs autres mots selon leur jargon, dont le ne puis me souvenir, joint qu'il n'y avait personne de nous qui les entendît.

Ainsi après avoir été avec eux environ trois heures, parlant par signes, et n'étant pas moins étonnés de les voir, qu'ils l'étaient eux-mêmes de nous regarder, ils s'en retournèrent dans le même bois d'où ils étaient venus, sautant à tous coups au son du tambour, pour montrer qu'ils se départaient d'avec nous grandement contents de ce que nous leur avions donné.

De là nous suivîmes notre route à mont la rivière l'espace de cinq jours, pendant lesquels nous les voyions toujours le long de l'eau, et parfois comme ils se lavaient, tout nus. Mais nous ne voulûmes pas les aborder davantage.

Après avoir passé toute cette distance de terre, qui pouvait être de quatre lieues, plus ou moins, nous naviguâmes encore seize jours à force de voiles et de rames, sans voir personne en ce lieu désert, si ce n'est que durant deux nuits nous vîmes quelques feux assez avant dans la terre.

À la fin, après ce temps-là, Dieu nous fit la grâce d'arriver à l'anse de Nanquin, comme Similau nous avait dit, avec espérance de voir dans cinq ou six jours l'effet de notre dessein.

@

CHAPITRE LXXIV

Des grands travaux que nous eûmes en l'anse de Nanquin, et de ce que Similau nous fit en ce lieu

@

Arrivés que nous fûmes en cette anse de Nanquin, le pilote Similau conseilla à Antonio de Faria de ne permettre qu'en quelque façon que ce fût aucun Portugais se fît voir à personne ; ajoutant, que si telle chose arrivait, il appréhendait que quelque révolte ne s'en ensuivît parmi les Chinois, pource qu'en ce lieu-là l'on n'avait jamais vu jusqu'alors aucun étranger ; en suite de cela il dit que lui-même et les autres Chinois qui étaient dans les vaisseaux ^{p.262} lui pourraient assez suffisamment rendre raison de ce qu'il demanderait ; qu'au reste son avis était d'aller plutôt par le milieu de l'anse, que terre à terre, à cause du grand nombre de lorchas et lanteaas qui naviguaient sans cesse de part et d'autre. Ce conseil fut trouvé bon d'un chacun, et il n'y eut celui qui ne fût bien content de le suivre.

Nous avions déjà six jours à continuer notre route vers l'est et l'est nord-est, lorsque nous découvrîmes devant nous une grande ville nommée Sileupamor, où nous allâmes tout droit, et y entrâmes à deux heures de nuit dans le havre, où il faisait fort bon ancrer à deux lieues à l'entour, aussi nous y vîmes à l'ancre un grand nombre de vaisseaux qui selon l'avis de quelques-uns étaient plus de trois mille de nombre, ce qui nous donna si fort l'alarme, que sans oser tant soit peu **branler**, nous en sortîmes paisiblement. Traversant donc la largeur de la rivière, qui pouvait être déjà de six ou sept lieues, nous continuâmes notre route le reste du jour, et côtoyâmes une grande plaine, avec dessein de nous accommoder de vivres au premier lieu où nous en trouverions. Or d'autant que nous n'en avions alors que fort peu, et qu'on nous les distribuait avec un grand ordre, nous passâmes treize jours dans une extrême nécessité, de telle sorte qu'on ne donnait qu'à chacun trois bouchées de riz cuit dans de l'eau, sans autre chose quelconque.

Comme nous étions en cette extrémité, nous arrivâmes près de certains édifices fort vieux que l'on appelait Tanamadel. Là nous mîmes pied à terre un matin avant le jour, et donnâmes dans une maison qui était un peu éloignée des autres, où il plut à Dieu que nous trouvâmes une grande quantité de riz, ensemble de petites fèves de haricot, de grands pots tous pleins de miel, des oisons fumés, des oignons, des aulx et des cannes de sucre, dont nous fîmes telle provision que nous voulûmes. Quelques Chinois nous dirent depuis que cette maison était la [dépense](#)⁴ d'un hôpital qui se voyait à deux lieues de là, où l'on faisait les provisions des pèlerins qui passaient par là pour s'en aller en pèlerinage visiter les tombeaux des rois de la Chine.

Nous étant rembarqués bien fournis de vivres, nous continuâmes notre voyage ^{p.263} encore sept jours, qui faisaient deux mois et demi, depuis le temps que nous étions partis de Liampoo. Dès lors Antonio de Faria commença d'entrer en défiance de ce que Similau lui avait dit, de manière qu'il se repentit d'avoir entrepris le voyage comme il le confessa publiquement devant tous. Néanmoins pource qu'il n'y avait point d'autre remède pour lui que de se recommander à Dieu, et se préparer avec prudence à tout ce qui lui pouvait arriver, il le fit avec beaucoup de courage.

Il arriva cependant qu'un matin ayant demandé à Similau en quel lieu il croyait être, il lui répondit fort mal à propos, et en homme qui semblait avoir perdu le jugement, ou qui ne savait quel chemin il avait fait. De quoi Antonio de Faria se mit si fort en colère qu'il le voulut tuer d'un poignard qu'il avait à son côté, ce qu'il eut fait sans doute, s'il n'en eut été divertie par plusieurs personnes, qui lui conseillèrent de n'en rien faire, et que cela serait cause de son entière ruine. Alors ayant modéré sa colère, il obéit au conseil que ses amis lui donnèrent.

Pour tout cela néanmoins il ne fut pas si calme dans ce premier mouvement que portant sa main sur sa barbe il ne jurât que si dans trois jours il ne lui faisait voir ou le vrai ou le faux de ce qu'il lui avait dit, il le poignarderait infailliblement. De quoi Similau demeura si fort épouvanté, et en conçut une telle appréhension en son esprit, que la

nuite suivante comme ils étaient tous arrêtés le long de la terre il se laissa couler du vaisseau dans la rivière, ce qu'il fit si habilement qu'il ne fut aperçu de la sentinelle jusqu'à ce que les gardes furent finies qui en avertirent incontinent Antonio de Faria. Cette nouvelle le mit alors si hors de soi-même, que peu s'en fallut qu'il ne perdît toute patience, joint que l'appréhension qu'il avait qu'il n'arrivât quelque révolte, à quoi il voyait que les soldats étaient déjà disposés, il faillit à tirer les deux sentinelles pour la mauvaise garde qu'ils avaient faite.

À l'heure même il mit pied à terre avec tous les siens, et passa presque toute la nuit à chercher Similau sans le pouvoir jamais trouver ni aucune autre personne vivante qui lui en pût donner des nouvelles. Mais ce qu'il y eut de pire encore fut que s'étant ^{p.264} rembarqué dans ses vaisseaux, il trouva que de quarante-six mariniers chinois qui étaient avec lui, trente-six s'en étaient fuis pour prévenir le danger qui leur pouvait arriver. De quoi Antonio de Faria et tous ceux qui se trouvèrent avec lui demeurèrent si étonnés que joignant les mains et haussant les yeux au ciel, ils furent quelque temps sans pouvoir dire un seul mot, si bien que leurs larmes suppléèrent au défaut de leurs paroles pour témoigner le secret ressentiment qu'ils en avaient dans l'âme. Car ayant bien remarqué pour lors ce qui leur venait d'arriver, et l'extrême danger où ils se voyaient tous réduits, la moindre chose qu'ils pouvaient faire dans cette confusion, c'était de perdre le courage et le jugement, et à plus forte raison la parole. Néanmoins il fut question à la fin de prendre conseil sur ce qu'ils avaient à faire à l'avenir : à quoi ils passèrent un long temps sans rien résoudre, à cause de la grande diversité d'opinions qu'il y avait.

Toutefois il fut conclu enfin que nous poursuivrions toujours notre dessein, et tâcherions de prendre quelqu'un qui nous dît combien il y pouvait avoir de là jusqu'en l'île de Calempluy, ce que nous ferions le plus secrètement qu'il nous serait possible, de peur que le pays ne se révoltât ; qu'au reste si par le rapport qu'on nous en ferait nous trouvions qu'il fût facile de l'attaquer, comme Similau nous avait dit, nous passerions outre, sinon, que nous retournerions descendre par le

fil de l'eau qui nous mènerait droit à la mer où elle avait son cours ordinaire. Cette conclusion prise par l'avis de tous, nous continuâmes notre route avec non moins de confusion que de crainte : car il ne se pouvait faire autrement qu'en un si manifeste danger nous n'eussions une extrême appréhension de la mort.

La nuit suivante, comme nous fûmes presque à la fin de la première garde nous découvrîmes au milieu de la rivière, par proue, une barcasse à l'ancre. L'extrême nécessité où nous étions réduits alors nous obligea d'y entrer sans faire aucun bruit : ce qu'ayant fait, nous y prîmes cinq hommes que nous y trouvâmes tous endormis : alors Antonio de Faria interrogea chacun d'eux en particulier, pour voir si tout ce qu'ils ^{p.265} disaient se rapporterait ensemble. À ces demandes ils répondirent tous, que cette contrée où nous étions s'appelait Temquilem, d'où jusqu'à l'île de Calempluy il n'y avait que dix lieues de distance. En suite de cela il leur fit plusieurs autres questions pour notre commune sûreté, à quoi tous répondirent séparément l'un de l'autre fort à propos.

Cependant Antonio de Faria et tous les autres demeurèrent fort satisfaits d'une si bonne nouvelle, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fussent grandement fâchés du désordre qui s'était passé entr'eux : car il était bon à voir que sans Similau que nous avions pour nord de notre voyage, nous ne pourrions faire aucune chose qui nous fût beaucoup profitable. Là dessus Antonio de Faria mit aux bancs ces cinq Chinois, qu'il arrêta prisonniers ; puis il continua sa route durant deux jours et demi, à la fin desquels il plut à Dieu qu'en tournant une pointe de terre, qui s'appelait *Guimai tarao*, nous découvrîmes cette île de Calempluy, qu'il y avait huitante-trois jours que nous allions cherchant avec une extrême confusion de peines et de travaux, comme j'ai dit ci-devant.

CHAPITRE LXXV

Notre arrivée à Calempluy, et la description de cette île

@

Ayant doublé, comme j'ai déjà dit, la pointe de Guimai Tarao, deux lieues plus avant nous découvrîmes une belle plaine de terre située au milieu d'une rivière, qui selon les apparences n'avait pas plus d'une lieue de circuit. Antonio de Faria s'en approcha avec une extrême joie, qui néanmoins était entremêlée d'une grande appréhension, pour n'avoir reconnu jusqu'alors en quel danger lui et les siens s'étaient mis.

Environ trois heures de nuit il ancrâ près de cette île à la portée d'un canon, et le lendemain, ^{p.266} si tôt qu'il fut jour, il tint conseil avec ceux des siens qui pour cet effet furent appelés. Là il fut conclu qu'il n'était pas possible qu'une chose si grande et si magnifique ne fût gardée de quelques gens ; et ainsi, devant que passer outre, ils résolurent qu'avec le plus de silence qu'ils pourraient l'on en ferait tout le circuit pour voir quelles advenues elle avait, ou quels obstacles nous pourrions trouver quand il serait question d'aborder la terre, afin que selon cela on délibérât plus amplement sur ce qu'on aurait à faire.

Avec cette résolution, qui fut approuvée d'un chacun, Antonio de Faria fit lever l'ancre, et sans faire aucun bruit, il s'approcha fort près de la terre où il tournoya tout à son aise, et y remarqua particulièrement chaque chose selon qu'elle se présentait à sa vue.

Cette île était toute enclose d'un terre-plein de jaspe de vingt-six pans de hauteur dont les pierres étaient si bien travaillées et jointes ensemble, que la muraille semblait être toute d'une pièce ; de quoi ils s'étonnèrent tous grandement pour n'avoir vu jusqu'alors, ni dans les Indes, ni ailleurs, aucune chose qui méritât d'être comparée à celle-ci. Cette même muraille avait encore vingt-six emfans depuis le fond de la rivière jusqu'à fleur d'eau, de manière que sa hauteur était de cinquante-deux emfans. Avec cela le haut du terre-plein était bordé de

la même pierre taillée en cordelier, de la grosseur d'un tonneau. Sur cette muraille qui environnait toute l'île, il y avait une galerie de balustres de laiton tournés, qui de six en six brasses se joignaient à des colonnes de même métal, sur chacune desquelles était l'idole d'une femme qui tenait une boule en main ; de quoi nous ne voulûmes point pour lors rechercher l'explication. Au dedans de cette galerie étaient rangés plusieurs monstres de fonte, qui s'entretenant par la main en manière de danse, environnaient toute l'île, laquelle, comme j'ai déjà dit, avait environ une lieue de circuit. Parmi ces monstrueuses idoles il y avait tout de même un autre rang d'arcades très riches, faites de pièces de diverses couleurs, œuvre somptueuse, et où les yeux trouvaient de quoi s'entretenir, et se contenter. Au dedans se voyait un bois de petits orangers, sans aucun p.²⁶⁷ mélange d'autres arbres, et au milieu étaient bâtis trois cent soixante ermitages dédiés aux dieux de l'année, desquels ces gentils font de plaisants contes en leurs Annales pour défense de leur aveuglement en leur fausse loi. Un peu plus avant que ces bâtiments, environ un quart de lieue, sur le haut d'une butte, tirant du côté de l'est, se voyaient encore plusieurs beaux et grands édifices, séparés les uns des autres, avec sept façades de maisons faites à la mode de nos églises. Depuis le haut jusqu'au bas autant que la vue le pouvait porter, ces bâtiments étaient tous surdorés, et aboutissaient à des tours fort hautes qui en apparence devaient être des clochers. Ces bâtiments étaient entourés de deux grandes rues faites en arcade de même ordre que le frontispice des maisons ; ces arcades étaient soutenues sur de fort grandes colonnes, au haut desquelles, et entre chacune arcade il y avait une agréable perspective ; et d'autant que ces édifices, tours, colonnes et chapiteaux étaient si bien dorés de toutes parts que l'on n'y voyait autre chose que de l'or, cela nous fit croire qu'il fallait bien que ce temple fût grandement somptueux et abondant en richesses, puisqu'en ses murailles même l'on avait fait une si grande dépense. Après que nous eûmes bien fait le tour de toute cette île et qu'on en eut reconnu les avenues et les entrées, encore qu'il fût déjà tard, néanmoins Antonio de Faria se résolut de mettre pied à terre, pour voir s'il ne pourrait

point prendre langue en quelques-uns de ces ermitages, afin que selon ce qu'il aviserait, il pût se résoudre, ou de poursuivre son dessein, ou de retourner en arrière.

Pour cet effet ayant laissé la garde nécessaire pour ces deux vaisseaux, il descendit à terre avec quarante soldats, et vingt esclaves, tant lanciers comme arquebusiers. Avec eux il mena aussi quatre Chinois, de ceux qu'une des nuits d'auparavant l'on avait pris dans leur barque ; ce qu'il fit à cause qu'ils savaient fort bien le pays pour y avoir été autrefois ; joint qu'ils nous pourraient servir de truchements et de guides. Or il laissa pour capitaine des deux vaisseaux, le chapelain qu'il avait, qui se nommait Diego Lobato, homme valeureux et de grand esprit.

Comme nous eûmes gagné la terre ^{p.268} sans être vus de personne, ni sans ouïr aucun bruit, nous entrâmes dans l'île par une des huit avenues qu'il y avait, et marchant par le milieu du petit bois d'orangers, nous arrivâmes à la porte du premier ermitage qui pouvait être à deux portées de mousquet du lieu où nous nous étions débarqués, et ce fut là qu'il nous arriva ce que je dirai ci-après.

@

CHAPITRE LXXVI

De ce qui advint à Antonio de Faria en un des ermitages de l'île de Calempluy

@

Antonio de Faria s'en alla droit à l'ermitage qu'il voyait devant lui, avec le plus grand silence qu'il put, et non sans avoir de l'appréhension pour ne savoir encore en quel péril il s'allait engager. Ainsi ayant tous à la bouche et au cœur le nom de Jésus, nous arrivâmes à une petite place qui était devant la porte, et jusque-là nous ne vîmes aucune personne. Comme Antonio de Faria marchait devant avec un [espadon](#)¹ à la main, en intention de pousser son entreprise jusqu'à la fin, il arriva à la première porte qu'il trouva fermée au dedans. Alors il commanda à l'un des Chinois qui étaient prêts de lui, qu'il eut à heurter pour se faire ouvrir, ce qu'il fit par deux ou trois fois, et à la dernière il ouït une voix qui dit les paroles suivantes,

— Loué soit le Créateur qui a émaillé la beauté des cieux. Que celui qui heurte à la porte fasse le tour, et il la trouvera ouverte de l'autre côté, afin que je sache ce qu'il désire.

Le Chinois fit incontinent le tour de l'ermitage, où il se donna entrée par une porte de derrière, puis s'en alla ouvrir celle qu'il avait laissée à Antonio de Faria, qui entra dedans avec ses gens.

Là il trouva un vieillard, qui à le voir semblait âgé de plus de cent ans ; il était vêtu d'une longue robe de damas violet, et faisait bien juger à sa ^{p.269} mine qu'il était homme de qualité, comme nous le sûmes depuis. Cettui-ci bien étonné de voir tant de gens, se laissa choir par terre, où se débattant des pieds et des mains, il fut un assez long temps sans pouvoir prononcer un seul mot. Toutefois après qu'il se fut un peu reposé, il reprit sa première vigueur, et nous regarda tous avec un visage serein, puis en termes graves et sérieux il s'enquit de nous, quelles gens nous étions, et ce que nous demandions. À quoi l'interprète lui fit réponse par l'express commandement d'Antonio de

Faria, qu'il était un capitaine étranger, natif du royaume de Siam, et que naviguant dans un sien junco plein d'une assez bonne quantité de marchandise, pour s'en aller au port de Liampoo, il avait fait naufrage en mer, d'où il s'était sauvé miraculeusement avec tous ceux de sa compagnie ; et qu'à cause qu'il avait promis de s'en venir en pèlerinage en ce saint lieu, pour y louer Dieu de ce qu'il l'avait sauvé du grand péril où il s'était vu, il s'en venait là maintenant pour accomplir sa promesse ; qu'au reste son intention n'était que de lui demander particulièrement quelque aumône, par le moyen de laquelle il pût se remettre de sa pauvreté, et qu'il lui protestait que dans trois ans il lui rendrait le double de ce qu'il prendrait. Alors cet ermite, qui s'appelait Hiticou, ayant pensé quelque temps à ce qu'il venait d'ouïr, regardant fixement Antonio de Faria,

— Qui que tu sois, lui dit-il, sache que j'ai fort bien entendu ce que tu me viens de dire, et que je ne vois que trop ta damnable intention, avec laquelle dans les ténèbres de ton aveuglement, comme un pilote infernal, tu attires et toi et ces autres dans l'abîme profond du lac de la nuit. Car au lieu de rendre grâces à Dieu d'une si grande faveur, que tu confesses qu'il t'a faite, tu t'en viens ici maintenant voler sa sainte maison. Mais viens çà je te demande, si tu exécutes ton méchant dessein, qu'espères-tu que fera de toi la divine justice au dernier soupir de ta vie ? Change donc ta perverse inclination, et ne permets point que l'imagination d'un si grand péché entre jamais dans ta pensée, fie-toi en moi qui te dis la pure et sincère vérité, et ainsi me puisse-elle aider tout le reste de ma vie.

Antonio de Faria feignant de trouver bon le conseil, que le vieillard ermite ^{p.270} Hiticou lui donnait sur ce sujet, le pria très instamment de ne se point fâcher, l'assurant qu'il n'avait pour lors aucun moyen plus assuré ni plus certain, que celui qu'il était venu chercher en ce lieu. Sur quoi l'ermite joignant les mains, et regardant le ciel, se mit à dire en pleurant,

— Loué soyez-vous, ô Seigneur, qui souffrez qu'il y ait en la Terre des hommes qui vous offensent sous prétexte de chercher à vivre, et qui ne daignent vous servir une seule heure, quoiqu'ils sachent combien est assurée votre gloire.

Après avoir proféré ces paroles, il demeura un peu pensif et confus à cause de ce qu'il voyait devant lui, et du grand désordre que nous faisons en rompant les caisses, et les jetant hors de leur lieu. À la fin regardant derechef Antonio de Faria, qui pour lors se tenait debout, appuyé sur son espadon, il le pria de s'asseoir un peu près de lui, ce qu'il fit avec beaucoup de compliments et de courtoisie, ne laissant pas pour cela de faire signe à ses soldats, de continuer ce qu'ils avaient déjà commencé, qui était de prendre l'argent qu'ils trouvaient pêle-mêle parmi les ossements des morts, dans les tombeaux qu'ils rompaient ; ce que l'ermite souffrait si à regret, que par deux diverses fois il tomba évanoui d'un banc où il était assis, tant cette offense lui semblait grande. Mais après qu'il fut revenu à soi, recommençant à s'entretenir avec Antonio de Faria,

— Je te veux déclarer, continua-t-il, comme à un homme qui me semble discret, en quoi consiste le moyen d'obtenir le pardon du péché que tu as commis maintenant avec tes gens, afin que ton âme ne périsse éternellement, lorsqu'avec le dernier soupir de ta bouche elle sortira de ton corps. Puisqu'il est ainsi que tu me dis, que c'est la nécessité qui te contraint de faire une si grande offense, et que tu es en volonté de restituer avant que mourir, ce que tu prends maintenant, si tu en as le temps et le moyen, il faut que tu fasses trois choses que je te dirai à présent.

La première, que tu rendes avant ta mort ce que tu auras pris, afin que le souverain Seigneur ne détourne de toi sa clémence.

La seconde, qu'avec les larmes aux yeux tu lui demandes pardon de la faute commise, puisque ton péché lui est si fort odieux, en ne cessant de châtier ta chair jour et nuit. Et la

troisième, que tu partages tes biens aux pauvres, aussi libéralement qu'à toi-même, p.271 leur donnant l'aumône avec discrétion et prudence, afin que le serviteur de la nuit ne trouve rien à redire en toi au dernier jour. Pour récompense de ce conseil je te prie de commander à tes gens qu'ils aient à recueillir les os de ces saints, afin qu'ils ne soient point méprisés sur terre.

Antonio de Faria lui promit alors fort courtoisement d'effectuer ce qu'il désirait de lui ; de quoi l'ermite fut un peu plus en repos qu'auparavant, mais non pas entièrement satisfait. Alors l'ayant joint de plus près, il se mit à l'encourager et à le flatter par des paroles douces et amiables, l'assurant qu'après l'avoir vu il s'était grandement repenti de cette entreprise ; mais que les siens l'avaient menacé de le tuer s'il s'en retournait sans l'exécuter, et qu'au reste il lui disait cela comme un grand secret.

— Dieu veuille que cela soit, lui répliqua l'ermite, car à tout le moins tu ne seras pas si blâmable que ces autres ministres de la nuit qui sont si avides, que comme chiens affamés, il semble que tout l'argent du monde ne soit pas capable de les saouler.



CHAPITRE LXXVII

Continuation de ce qui arriva à Antonio de Faria dans l'ermitage, jusqu'à son embarquement

@

Après que nous eûmes recueilli et porté dans nos navires tout l'argent qui était dans les cercueils parmi les ossements des morts, nous fûmes tous d'avis de n'aller pas plus avant dans les autres ermitages, tant pource que nous ne savions pas le pays, qu'à cause qu'il était déjà presque nuit, sous l'espérance que nous eûmes que le lendemain nous pourrions continuer notre entreprise plus à loisir.

Or auparavant que se rembarquer, Antonio de Faria prit congé de l'ermite, et lui donnant pour consolation de belles paroles, lui dit, qu'il le priaît instamment pour l'amour de Dieu de ne point se scandaliser de ce que ses gens venaient de faire, l'assurant ^{p.272} qu'une grande nécessité les avait contraints à cela ; qu'au reste pour son particulier il abhorrait grandement de semblables actions. À cela il ajouta que l'ayant vu, d'abord il s'en était voulu retourner, touché d'un certain remords, et d'une vraie repentance ; mais que tous les siens l'en avaient empêché, disant que s'il le faisait il fallait qu'il se résolût à mourir, tellement que pour sauver sa vie il avait été contraint de se taire, et de consentir à cela, bien qu'il vît clairement que c'était un très grand péché, comme il disait. À cause de quoi sitôt qu'il se verrait dépêtré d'eux, il était résolu de s'en aller courir le monde, pour faire la pénitence qui lui était nécessaire, afin de se purger d'un si grand crime. À ces paroles l'ermite lui fit réponse,

— Plaise au Seigneur qui règne vivant sur la beauté des étoiles, que la grande connaissance que tu témoignes avoir par tes discours ne te puisse être nuisible. Car je t'assure que celui qui connaît ces choses, et ne les fait pas, court un danger beaucoup plus grand que celui qui pêche par ignorance.

Alors un des nôtres nommé Nuno Coelho s'étant voulu entremettre en ce discours, lui dit qu'il n'eut point à se fâcher d'une chose de si petite importance. Sur quoi l'ermite le regardant de travers,

— Assurément, lui répondit-il, la crainte que tu as de la mort est encore bien moindre, puisque tu emploies ta vie à des actions aussi infâmes et noires que l'âme qui est dans ton corps ; et pour moi je ne puis croire autre chose, sinon que toute ton ambition n'est que d'avoir de l'argent, comme tu le fus bien paraître par la soif de ton avarice insatiable, par le moyen de laquelle tu veux achever de combler la charge de ton appétit infernal. Continue donc tes voleries, car puisque pour les choses que tu as déjà prises en cette sainte maison, tu dois aller en enfer, tu t'y en iras encore pour celles que tu voleras ailleurs. Ainsi tant plus pesant que sera le fardeau que tu porteras, tant plus tôt seras-tu précipité au profond de l'enfer, où déjà tes mauvaises œuvres t'ont apprêté une demeure éternelle.

À ces mots Nuno de Coelho le pria derechef de prendre toutes ces choses en patience, disant que la loi de Dieu le lui commandait ainsi. Alors l'ermite portant sa main sur son front par manière d'étonnement, puis branlant la tête cinq ou six fois, ^{p.273} comme en souriant de ce que le soldat venait de lui dire,

— Certainement, lui répondit-il, c'est à ce coup que je vois ce que je ne pensais jamais ni voir ni ouïr, à savoir de méchantes actions déguisées d'un spécieux prétexte de vertu ; ce qui me fait croire qu'il faut que ton aveuglement soit bien grand, puisque te confiant aux bonnes paroles, tu passes ta vie en de si mauvaises actions. Aussi ne sais-je point comment tu pourras gagner le Ciel, et de quelle façon rendre compte à Dieu au dernier jour qu'il faudra que tu le fasses.

Cela dit, ne voulant pas l'écouter davantage, il se tourna vers Antonio de Faria qui était debout, et se mit à le prier à mains jointes, de ne

permettre que ses gens crachassent contre l'autel et le profanassent ; ajoutant que de si méchantes actions le touchaient plus avant dans le cœur, que si on l'eut fait mourir mille fois. Antonio de Faria répondit à cela qu'il le ferait, et qu'il commandât seulement ; qu'au reste il serait incontinent obéi, si bien que l'ermite fut un peu consolé de cette parole. Or d'autant qu'il était déjà tard, Antonio de Faria se résolut de ne tarder pas davantage en ce lieu. Néanmoins auparavant que se retirer, jugeant qu'il lui était nécessaire de s'informer de certaines choses, pour se rassurer dans la crainte qu'il avait, il demanda à l'ermite quel nombre de gens il y pouvait avoir en tous ces ermitages. À quoi Hiticou fit réponse, qu'il y avait quelques trois cent soixante talagrepos seulement, et quarante menigrepos, destinés à leur fournir les choses nécessaires pour leur entretien, et à les solliciter quand ils étaient malades. En suite de cela Antonio de Faria lui demanda si le roi de la Chine ne venait point quelquefois en ce lieu, et en quel temps. Il lui répondit qu'il n'y venait jamais, pource, dit-il, que le roi ne pouvait être condamné de personne, pour être fils du Soleil, et qu'au contraire il avait le pouvoir d'absoudre un chacun. Par même moyen il s'enquit de lui si dans ces ermitages il n'y avait point quelques armes.

— Nenni, répondit l'ermite, car tous ceux qui prétendent d'aller au Ciel ont plus besoin de patience pour endurer les injures, que d'armes pour se venger.

Ayant voulu aussi savoir de lui le sujet pour lequel il y avait tant d'argent mêlé parmi les ossements des morts,

— Cet argent, répliqua l'ermite, ^{p.274} provient des aumônes que les défunts emportent de cette vie en l'autre, pour s'en servir au besoin dedans le ciel de la Lune où ils vivent éternellement.

Pour conclusion, lui ayant demandé s'ils n'avaient aucune femme, il lui fit réponse que ceux qui voulaient donner vie à leur âme ne devaient point goûter les voluptés de la chair, puisque l'épreuve faisait voir que l'abeille qui se nourrissait dans un doux rayon de miel, piquait souvent de son aiguillon ceux qui mangeaient de cette douceur.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

Après qu'Antonio de Faria lui eut fait toutes ces questions, il prit congé de lui, et en l'embrassant il lui demanda plusieurs fois pardon à la mode qu'ils appellent de Charachana. Cela fait, il s'en alla droit à ses vaisseaux en intention de s'en retourner le lendemain attaquer les autres ermitages, où selon les nouvelles qu'on lui en avait dit, il y avait une grande quantité d'argent, et quelques idoles d'or. Mais nos fautes nous empêchèrent de voir l'effet d'une chose que nous avions pourchassée depuis deux mois et demi avec tant de travail et de dangers de nos vies, sans que l'effet en fût conforme à notre désir, comme je dirai ci-après.

@

CHAPITRE LXXVIII

De ce qui nous arriva la nuit suivante, et comment nous fûmes découverts

@

Sur la fin du jour, Antonio de Faria s'étant embarqué et nous avec lui, nous nous en allâmes à la rame ancrer de l'autre côté de l'île, loin de la portée d'un fauconneau, avec dessein, comme j'ai déjà dit, que le lendemain, si tôt qu'il serait jour, nous remettrions pied à terre, et nous en irions attaquer les chapelles au dessus desquelles étaient ensevelis les rois de la Chine, d'où nous n'étions éloignés que d'un petit quart de lieue, afin que par ce moyen nous pussions charger nos deux vaisseaux de si grands trésors.

Ce que possible eut réussi conformément à notre dessein, si nous p.²⁷⁵ nous fussions bien gouvernés, et si Antonio de Faria eut pris le conseil qu'on lui donnait, qui était, que puisque jusqu'alors nous n'avions point été découverts, il devait mener l'ermite avec lui, afin qu'il n'avertît la maison des bonzes de ce que nous avions fait. À quoi il ne voulut jamais entendre, disant, que nous ne devions rien craindre de ce côté-là, tant à cause que l'ermite était si vieil, si goutteux, et si enflé par les jambes qu'ils ne se pouvait soutenir.

Mais il en arriva bien autrement qu'il ne pensait, car l'ermite n'eut pas plus tôt vu que nous étions embarqués, comme nous le sûmes depuis, qu'il se traîna le mieux qu'il put jusqu'au plus prochain ermitage qui n'était éloigné du sien que de la portée d'une arbalète, et donna avis de ce que nous lui avions fait. Par même moyen il dit à son compagnon, que puisqu'il ne se pouvait remuer à cause de son hydropisie, il s'en allât de ce pas en la maison des bonzes pour les y avertir de ce qui se passait ; de quoi cettui-ci s'acquitta tout aussitôt ; ce que nous-mêmes pûmes ouïr du lieu où nous étions. En suite de cela une heure après la minuit nous vîmes sur la muraille du grand temple ou étaient ensevelis les rois, quantité de feux qu'on y avait faits pour

servir de signal. Alors nous demandâmes à nos Chinois ce que cela pouvait être. À quoi ils nous répondirent, qu'assurément nous avions été découverts, voilà pourquoi ils nous conseillaient, que sans nous arrêter là davantage nous eussions à faire voile à l'heure même. Nous en donnâmes avis à Antonio de Faria qui dormait d'un profond sommeil, de manière qu'il ne fut pas plus tôt éveillé, que laissant l'ancre en mer, il fit prendre les rames, et ainsi tout épouvanté qu'il était il s'en alla droit à l'île pour voir s'il ne s'y faisait point quelque tumulte. Étant arrivé proche du quai il ouït plusieurs cloches que l'on sonnait à chaque ermitage ; ensemble un bruit de personnes qui parlaient. Les Chinois qui l'accompagnaient lui dirent alors :

— Monsieur, il n'est pas besoin ni de voir, ni d'ouïr davantage, mais bien de vous retirer promptement : faites-le donc, je vous prie, et ne soyez point cause qu'on nous vienne ici tuer
p.276 misérablement.

Mais quelque chose qu'ils lui pussent dire, ne s'étonnant point de leurs paroles, il mit pied à terre avec six soldats, qui n'avaient que l'épée et la [rondache](#), puis monta qu'il fut par le degré du quai, soit qu'il fût fâché d'avoir perdu une si belle occasion, ou que son courage l'y poussât, tant y a qu'entrant dans la galerie dont l'île était environnée, il fut un long temps à courir de part et d'autre comme un homme forcené, sans qu'il rencontrât jamais personne. Cela fait, retourné qu'il fut dans ses vaisseaux, grandement triste et honteux, il prit conseil avec les siens sur ce qu'il fallait qu'ils fissent. Les uns et les autres furent différents en leurs opinions, ce qui fit qu'il n'y voulut jamais entendre.

Alors les soldats lui requirent presque tous qu'en tout cas le meilleur expédient qu'ils pussent prendre, était de partir ; les voyant ainsi résolus, l'appréhension qu'il eut qu'il ne se fît parmi eux quelque tumulte, fit qu'il leur répondit, que son dessein n'était autre que de faire ce qu'ils lui disaient, mais qu'auparavant il était raisonnable de savoir pour quel sujet il fallait fuir, et par ainsi qu'il les pria de l'attendre un peu en ce lieu, à cause qu'il voulait voir s'il ne pourrait

point prendre langue par le moyen de quelqu'un qui le confirmât davantage en la vérité d'une chose dont il n'avait qu'un simple soupçon ; ajoutant qu'il ne leur demandait pour cela qu'une demi-heure, et qu'il y avait encore assez de temps pour mettre ordre à tout avant qu'il fût jour ; quelques-uns lui voulurent alléguer certaines raisons au contraire, mais il ne les voulut point ouïr. Au contraire, après les avoir pris tous à serment et les avoir fait jurer sur le saint Évangile, qu'ils l'attendraient, il s'en retourna à terre avec les mêmes six soldats qui l'y avaient accompagné naguère, et entré qu'il fut dans le bocage, y marchant dedans à la portée de quatre mousquets, il ouït devant lui le son d'une cloche, qui l'adressa à un autre ermitage beaucoup plus riche que le premier où nous étions entrés le jour précédent : là il trouva deux hommes vêtus en religieux, avec de gros chapelets, ce qui lui fit croire que c'étaient d'autres ermites. S'étant donc jeté sur eux avec les siens, il s'en saisit courageusement, dont l'un demeura si étonné que p.277 de longtemps après il ne sut parler. Alors de six qu'ils étaient il y en eut quatre qui entrèrent dedans l'ermitage, et prirent dessus l'autel une idole d'argent, qui avait une couronne d'or sur la tête et une roue en sa main. Par même moyen ils prirent aussi trois chandeliers d'argent avec leurs chaînes grosses et longues.

Antonio de Faria s'en revint incontinent avec les ermites, les empêchant de faire du bruit, et les ayant fait embarquer avec lui, il fit voile le long de cette rivière. Comme ils furent dans le vaisseau il fit diverses demandes à celui d'entr'eux qui lui semblait moins épouvanté que l'autre, le menaçant de le traiter d'une étrange sorte s'il feignait de lui dire la vérité. Cet ermite se voyant ainsi contraint lui répondit :

« Qu'il était vrai qu'un saint homme de ces ermitages, appelé Pilau Angiroo, était arrivé en pleine nuit à la maison des tombeaux des rois, où frappant à la hâte à la porte, il avait fait un haut cri, disant :

— Ô hommes tristes, et ensevelis dans l'ivrognerie du sommeil charnel, qui par un serment solennel avez fait votre profession à l'honneur de la déesse Amide, riche [guerdon](#) de

nos travaux, écoutez, écoutez, écoutez, ô les plus misérables qui soient jamais nés au monde. Il est arrivé dans notre île des étrangers du bout du monde, qui ont des barbes fort longues, et des corps de fer. Ces méchants sont entrés dans la sainte maison des vingt-sept colonnes, de laquelle et de son sacré temple est concierge un saint homme qui me l'a dit. Et après y avoir ravagé les riches trésors des saints, ils ont jeté par terre avec mépris leurs ossements qu'ils ont profanés avec des crachats puants et infects, ne cessant de se moquer comme diables obstinés et opiniâtres en leur malheureux péché. C'est pourquoi je vous avise de prendre garde à vos personnes. Car l'on tient qu'ils ont juré, qu'aussitôt qu'il sera jour ils nous tueront tous. Fuyez donc, ou appelez des gens à votre secours, puisqu'étant religieux, il ne nous est point permis de prendre aucune chose qui puisse faire répandre le sang humain.

À cette voix ils s'éveillèrent incontinent, et accoururent à la porte, où ils trouvèrent l'ermite couché par terre et demi-mort de tristesse et de lassitude, joint qu'il n'en pouvait déjà plus à cause de la faiblesse de ses années.

À l'heure même tous les ^{p.278} grepos et menigrepos ont fait les feux que vous avez vus, et avec beaucoup de diligence ils ont envoyé avertir les villes de Corpilem et de Fonbana, afin d'accourir promptement au secours avec un bon nombre des gens du pays. Cela étant je vous assure qu'ils ne mettront à venir qu'autant de temps qu'il leur en faudra pour s'apprêter, et qu'ils s'en viendront fondre ici avec une furie semblable à celle des vautours affamés auxquels on a donné l'essor.

Voilà tout ce que je vous puis dire touchant la vérité de cette affaire, par laquelle je vous prie, et vous requiers de nous renvoyer tous deux en nos ermitages en nous donnant la vie : car si vous faisiez autrement vous commettriez un plus grand péché, que celui qu'hier vous commîtes. Souvenez-vous aussi

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

que Dieu nous a tellement pris sous sa protection pour la grande pénitence que nous faisons, qu'il nous visite presque à toutes les heures du jour. Tâchez donc à vous sauver tant que vous voudrez, vous aurez bien de la peine d'en venir à bout ; car je vous assure que la terre, l'air, les vents, les eaux, les gens, les bêtes, les poissons, les oiseaux, les arbres, les plantes, et toutes les choses créées vous poursuivront et vous tourmenteront si cruellement, qu'il n'y aura que celui qui vit dans le Ciel qui vous puisse secourir.

Par ces paroles Antonio de Faria informé au vrai de la vérité de cette affaire fit voile en diligence le long de la rivière, s'arrachant la barbe et s'outrageant le visage, pour avoir par sa nonchalance et par son indiscrétion, perdu la plus belle occasion qu'il eut jamais su trouver s'il en fût venu à bout.

@

CHAPITRE LXXIX

Comme nous nous perdîmes dans l'anse de Nanquin, et de ce qui nous y arriva

@

p.279 Il y avait déjà sept jours que nous naviguions par le milieu de l'anse de Nanquin, afin que la force du courant nous menât plus vite, comme personnes qui ne mettions notre salut qu'en la fuite : car nous étions si désolés et si tristes, que nous ne disions rien à propos, non plus que si nous eussions été hors de nous-mêmes.

Cependant nous arrivâmes à un village qui se nommait Susequerim ; et d'autant qu'il n'y avait là aucune nouvelle de nous, ni du lieu d'où nous venions, après nous y être pourvus de quelques vivres, nous informant sans faire semblant de rien de la route que nous devons prendre, nous en sortîmes deux heures après ; puis avec le plus de diligence que nous pûmes faire, nous entrâmes dans un détroit appelé Xalingau, bien moins fréquenté que l'anse par où nous étions venus.

Là nous courûmes encore neuf jours, durant lesquels nous fîmes cent quarante lieues ; puis rentrant dans la même anse de Nanquin, qui en ce lieu n'avait pas davantage que dix ou douze lieues de large, nous fîmes voile par notre route, d'un bord à l'autre avec le vent d'ouest, et ce par l'espace de treize jours, bien ennuyés du grand travail et de l'extrême appréhension que nous avions ; joint que les vivres commençaient déjà de nous manquer.

Comme nous fûmes en vue des monts de Conxinacau qui sont à la hauteur de quarante et un degrés deux tiers, il survint un vent du sud, que les Chinois appellent *tufon*, tellement impétueux, qu'il n'y avait pas apparence de croire que ce fût une chose naturelle. Ainsi comme nos vaisseaux étaient de rame, bas de bord, faibles et sans mariniers, nous nous vîmes réduits à une si grande extrémité, que nous [défiant](#)⁷ p.280 de nous pouvoir sauver, nous nous laissâmes aller le long de la côte où le

courant de l'eau nous portait : car nous crûmes qu'il y avait bien plus d'apparence de mourir parmi les rochers que de nous laisser engloutir au profond de l'eau. Et toutefois bien que nous eussions choisi ce dessein pour le meilleur et le moins pénible, si est-ce qu'il ne put réussir, car sur l'après-dînée le vent se changea en nord-ouest, ce qui fut cause que les vagues se haussèrent de telle sorte que c'était une chose effroyable de les voir. L'extrême appréhension que nous eûmes alors fit que nous commençâmes de jeter dans la mer tout ce que nous avions, jusqu'aux caisses pleines d'argent. Cela fait, nous coupâmes les deux mâts à cause que nos vaisseaux étaient alors tous ouverts.

Ainsi dépourvus de mâts et de voiles nous courûmes tout le reste du jour. À la fin, environ la minuit, nous ouîmes dans le vaisseau d'Antonio de Faria un grand bruit de personnes qui s'écriaient, « Seigneur Dieu miséricorde ». Ce qui fut cause que nous crûmes qu'il se perdait. Alors leur ayant répondu de même façon, nous ne les ouîmes plus, comme s'ils eussent été déjà noyés ; de quoi nous fûmes si effrayés et si hors de nous, qu'une grosse heure durant personne ne sonna mot.

Ayant passé toute cette triste nuit en une si grande affliction, une heure avant le jour notre vaisseau s'ouvrit par la contrequille, si bien qu'à l'instant il se trouva plein d'eau jusqu'à la hauteur de huit pans, et ainsi nous nous sentîmes couler à fond sans aucune espérance de remède. Alors nous jugeâmes bien que c'était le bon plaisir de notre Seigneur, qu'en ce lieu nos vies et nos travaux se finissent.

Le lendemain, sitôt qu'il fut jour et que nous eûmes porté notre vue bien avant dans la mer, nous ne découvrîmes point Antonio de Faria, ce qui fit que nous achevâmes de perdre courage, de telle sorte que depuis pas un de nous n'eut le cœur à rien. Nous persistâmes en cette angoisse jusqu'à dix heures ou environ, avec tant d'appréhension et d'effroi que les paroles ne sauraient suffire pour les déclarer.

À la fin nous allâmes choquer contre la côte, et presque noyés que nous étions, les vagues de la mer nous roulèrent jusqu'à une pointe d'écueils p.²⁸¹ qui s'avançaient près de nous. Là nous fûmes à peine arrivés, que

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

par ce roulement tout y fut mis en pièces. Alors nous nous attachâmes les uns aux autres, criant à haute voix, « Seigneur Dieu miséricorde ».

De vingt-cinq Portugais que nous étions, il n'y en eut que quatorze de sauvés, tellement que les autres onze furent noyés avec dix-huit valets chrétiens, et sept mariniers chinois. Voilà combien grand fut ce désastre qui arriva un lundi cinquième août, en l'année mil cinq cent quarante-deux ; de quoi Dieu soit loué pour jamais.

@

CHAPITRE LXXX

Des choses qui nous advinrent en suite de ce misérable naufrage

@

Nous étant échappés de ce naufrage par la miséricorde de Dieu, quatorze Portugais que nous étions, nous passâmes toute cette journée et la nuit suivante à pleurer notre désastre, et le misérable état où nous nous voyions réduits, sans avoir moyen de nous conseiller l'un l'autre, tant à cause que ce pays était rude et fort raboteux, que pour ne trouver personne à qui nous pussions demander aucune chose que ce fût. Ayant consulté là-dessus le remède que nous pouvions avoir durant ce malheur, tant de maux et tant d'infortunes, nous résolûmes d'entrer plus avant dans le pays, pource qu'il y avait apparence que près ou loin nous ne pouvions manquer de trouver quelqu'un, qui, nous prenant pour esclaves, nous donnerait à manger, en attendant qu'il plût à Dieu terminer nos travaux par la fin de nos vies.

Avec cette résolution nous fîmes quelque six ou sept lieues par des rochers, et découvrîmes de l'autre côté un marécage aussi large que notre vue se pouvait étendre, sans que par de là il y eut apparence de terre ; cela fut cause que nous fûmes contraints de rebrousser chemin, et de nous en retourner au ^{p.282} même lieu où nous avions fait naufrage.

En effet nous y arrivâmes le jour d'après, environ le soleil couché, et trouvâmes le long du rivage les corps que la mer y avait jetés, sur lesquels nous recommençâmes nos plaintes et nos tristesses. Le lendemain matin nous les ensevelîmes dans le sable, pour empêcher qu'ils ne fussent mangés des tigres dont ce pays était plein, à quoi nous employâmes la meilleure partie du jour avec beaucoup de peine ; car comme ils étaient trente-six de nombre, déjà corrompus et pourris, la puanteur en était insupportable ; joint que pour faire leurs fosses nous n'avions d'autres instruments que nos mains, et employions bien à chacun une demi-heure de temps.

Après que ces pauvres corps furent enterrés, nous allâmes nous retirer dans une mare où nous passâmes toute la nuit, et choisîmes ce lieu pour retraite de peur des tigres ; de là nous continuâmes notre chemin vers le nord, et ce par des précipices et des bocages si épais, qu'en certains endroits nous ne pouvions passer que fort difficilement.

Après avoir marché trois jours nous arrivâmes enfin en un petit détroit, sans avoir jamais rencontré personne, nous étant résolus de le passer à la nage. Le malheur voulut que les quatre premiers qui s'y jetèrent dedans, qui furent trois Portugais et un jeune garçon, s'y noyèrent misérablement, pource qu'étant grandement faibles, le détroit large, et le courant d'eau fort grand, il leur fut forcé de se rendre quand ils furent au milieu. Les trois Portugais étaient hommes fort honorables, et il y en avait deux de frères, l'un appelé Belchior Barbosa, et l'autre Gaspar Barbosa. Quant au troisième nommé François Borges Cayeiro, il était aussi leur cousin, tous trois natifs de Ponte de Lima, ville en Portugal, et fort accomplis en valeur.

Nous ne restâmes donc plus qu'onze de nombre avec trois valets, qui tous ensemble, voyant l'infortuné succès de nos compagnons, et comme de jour en autre nous diminuions peu à peu, eûmes recours aux larmes et aux soupirs, comme gens qui ne nous pouvions promettre autre chose, sinon qu'il arriverait de nous-mêmes ce que nous avions vu arriver d'autrui.

Après que nous eûmes passé ^{p.283} cette obscure nuit, exposés au vent, au froid, à la pluie, et parmi les larmes et les sanglots, il plut enfin à notre Seigneur, que le lendemain avant le jour, nous vîmes du côté de l'est un grand feu ; puis comme le jour vint à s'éclaircir peu à peu nous marchâmes de ce côté-là, nous recommandant à ce Seigneur tout-puissant, de qui seulement nous attendions un remède aux peines et aux travaux auxquels nous nous voyions exposés.

Ainsi nous continuâmes notre voyage tout le long de la rivière, et marchâmes presque le long du jour. À la fin, environ le soleil couché, nous arrivâmes en un taillis dans lequel il y avait cinq hommes qui travaillaient à faire du charbon. Nous étant approchés d'eux nous nous jetâmes à leurs

pieds et les priâmes au nom de Dieu de nous adresser en quelque endroit, où nous pussions mettre remède au mal où pour lors nous étions réduits ; sur quoi l'un d'entr'eux nous regardant d'un œil de pitié,

— Plût à Dieu, dit-il, que vous n'eussiez qu'un seul mal ; car possible y pourrions-nous mettre remède, mais vous en avez un si grand nombre, que seulement pour couvrir les plaies dont vos corps sont semés, tous les sacs que nous avons ici n'y suffiraient pas. C'est pourquoi pour suppléer à ce défaut, pour notre bonne volonté nous n'aurons recours qu'à Dieu seulement, pour l'amour de qui nous vous donnerons un peu de riz que nous avons pour notre souper, et un peu d'eau chaude que vous boirez en lieu de vin. Voilà comme vous passerez cette nuit si vous voulez demeurer ici. Il est vrai que vous ferez mieux ce me semble de continuer votre voyage, et de vous en aller gagner ce lieu que voilà là-bas, où vous trouverez un hôpital qui sert à loger les pèlerins qui voyagent d'ordinaire en ce quartier.

Les ayant remerciés de leur bonne volonté, nous prîmes l'aumône qu'ils nous firent, et mangeâmes chacun deux bouchées de riz, pour n'en avoir davantage ; puis sans tarder là plus longtemps, nous prîmes congé d'eux, et par le même chemin qu'ils nous avaient enseignés, nous commençâmes à nous en aller droit au lieu où était l'hôpital, selon que nos faibles forces nous le permirent.

@

CHAPITRE LXXXI

De notre arrivée en cet hôpital, et de quelle façon nous y fûmes reçus

@

p.284 Nous arrivâmes à une heure de nuit à un petit hameau où était cet hôpital, pour la retraite des pèlerins qui passaient par ces contrées. Là nous trouvâmes quatre hommes qui en avaient la charge, par qui nous fûmes reçus charitablement.

Le lendemain, si tôt qu'il fût jour, ils nous demandèrent qui nous étions, et d'où nous venions. À cette demande nous fîmes réponse que nous étions étrangers, natifs du royaume de Siam, et qu'il y avait déjà quinze jours que venant du port de Liampoo, pour nous en aller à la pêcherie de Nanquin, nous nous étions perdus sur mer par la violence de la tourmente, sans avoir sauvé de ce naufrage autre chose que nos misérables corps, qu'ils voyaient tous nus, et couverts de plaies. Là-dessus nous ayant derechef demandé quel était notre dessein, et en quel lieu nous voulions aller, nous leur répondîmes que nous avions intention de nous rendre dans la ville de Nanquin, afin que là nous pussions nous embarquer comme gens de rame dans les premières lanteaas qui partiraient, pour nous en aller à Canton, où ceux de notre pays, par la permission de l'aytao de Péquin, faisaient leur commerce, sur l'assurance et la foi du fils du Soleil, lion couronné au trône du monde ; à cause de quoi nous les prions pour l'amour de Dieu de nous laisser dans cet hôpital jusqu'à ce que nous eussions recouvré notre santé, et de nous donner quelque sorte de vêtements pour couvrir notre nudité.

Après que tous quatre nous eurent bien écoutés :

— Il est raisonnable, nous répondirent-ils, de vous accorder une chose que vous nous demandez avec tant d'instance, et pour laquelle vous répandez tant de larmes. Mais d'autant que⁷ la maison est fort p.285 pauvre maintenant, cela nous sera

un obstacle à nous acquitter entièrement de notre devoir. Nous ferons néanmoins ce que nous pourrons avec beaucoup de bonne volonté.

Alors tous nus comme nous étions, ils nous menèrent par tout le village, qui pouvait être de quarante ou cinquante feux, plus ou moins, dont les habitants étaient fort pauvres, à ce que nous reconnûmes, et ne vivaient que du travail de leurs mains ; ils tirèrent d'eux environ deux taëls d'aumône en monnaie, un demi-sac de riz, un peu de farine, des fèves de haricot, des oignons et quelques méchants haillons dont nous nous aidâmes assez pauvrement. Avec cela, des deniers de ce même hôpital, ils nous donnèrent deux autres taëls en argent. Au reste pour ce que nous leur demandâmes qu'il nous fût permis de demeurer là, ils s'en excusèrent, disant que les pauvres n'y pouvaient être d'ordinaire plus de trois jours, ou jusqu'à cinq, si ce n'étaient des personnes malades, ou des femmes enceintes, à qui l'on avait égard particulièrement, pource qu'en ces extrémités elles ne pouvaient marcher sans se mettre en danger de leur vie. À quoi ils ajoutèrent qu'en aucune façon que ce fut ils ne pouvaient rompre cette ordonnance, pour avoir été faite d'ancienneté par l'avis de quelques hommes religieux et savants ; mais qu'à trois lieues de là en une grande ville qui se nommait Sileyjacau, nous y trouverions un hôpital fort riche, où l'on [retirait](#)⁸ toute sorte de pauvres gens, et que là nous serions beaucoup mieux pansés qu'en leur maison, qui était fort pauvre et petite, conformément au lieu de sa situation. Qu'au reste ils nous donneraient pour cet effet une lettre de recommandation, signée par les confrères, par le moyen de laquelle ils nous retireraient incontinent.

Nous les remerciâmes infiniment de ces bons offices, et leur dîmes qu'ils n'y perdraient rien, puisqu'ils les faisaient pour l'amour de Dieu. Sur quoi un vieillard qui était un des quatre prenant la parole,

— C'est pour cette considération aussi que nous le faisons, nous répondit-il, et non pour celle du monde. Car Dieu et le monde sont grandement différents en ce qui est des œuvres et des intentions qu'on peut avoir en les faisant. Car le

monde, p.286 comme pauvre et misérable qu'il est, ne saurait donner rien de bon, là où Dieu est infiniment riche et ami des pauvres, qui dans le comble de leur afflictions le louent avec patience et humilité. Le monde est vindicatif, Dieu patient ; le monde méchant, Dieu tout bon ; le monde gourmand, Dieu ami de l'abstinence ; le monde mutin et turbulent, Dieu patient et pacifique ; le monde menteur et plein d'artifices envers ceux qui sont à lui, Dieu toujours véritable, franc et débonnaire à ceux qui l'invoquent en leurs prières ; le monde est sensuel et avare, Dieu libéral et plus pur que n'est la clarté du Soleil, des étoiles, et de ces autres astres qui sont bien plus excellents que ceux qui paraissent à nos yeux, lesquels sont toujours présents à sa face resplendissante ; le monde est plein d'irrésolutions et de faussetés, dont il s'entretient dans la fumée de sa vaine gloire, là où Dieu est pur et constant en sa vérité, afin que par elle-même les humbles puissent posséder la gloire en toute pureté de cœur. En un mot le monde est plein de folie et d'ignorance, Dieu tout au contraire est la source de la sagesse.

C'est pourquoi, mes amis, combien que vous soyez réduits en si pitoyable état, ne vous défiez point pour cela de ses promesses, je vous assure qu'il ne vous manquera point de son côté si du vôtre vous ne vous rendez indignes de ses faveurs. Car il ne se trouvera pas qu'il ait jamais manqué aux siens, bien que ceux que le monde aveugle soient de contraire opinion, lorsqu'ils se voient abattus par la pauvreté, et méprisés d'un chacun.

Nous ayant tenu ce langage, il nous donna la lettre de recommandation, pour la rendre aux confrères de l'autre hôpital où nous devons aller, et ainsi nous partîmes sur le midi, et arrivâmes à la ville, environ une heure ou deux de soleil. La première chose que nous fîmes fut de nous en aller à la maison du repos des pauvres, car c'est ainsi que les Chinois appellent les hôpitaux. Là nous donnâmes notre

lettre aux maîtres de cette confrérie, qu'ils appellent *tanigores*, que nous trouvâmes tous ensemble dans une chambre où ils étaient assemblés pour les affaires des pauvres.

Après qu'ils eurent pris cette lettre avec une manière de compliment qui nous sembla fort nouvelle, ils commandèrent au greffier qu'il eut à la lire. Il se leva debout aussitôt et y lut tout haut ces paroles, en présence de ceux ^{p.287} qui étaient assis à la table.

« Nous les plus pauvres des pauvres, indignes de servir ce souverain Seigneur, de qui les œuvres sont si admirables, comme le Soleil le témoigne, et les étoiles qui brillent au ciel durant l'obscurité de la nuit ; ayant été élus à la succession de cette sienne maison de Buatendoo, située en ce village de Catihorau, nous prions avec toute sorte de respect et d'honneur vos humbles personnes, admises au service du Seigneur, que par un zèle de charité vous fassiez loger et favoriser ces quatorze étrangers, trois desquels sont basanés, et les autres onze plus blancs, en couvrant la nudité de leurs corps, dont la pauvreté se rendra manifeste à vos yeux. Par où vous jugerez avec combien de raison nous vous laissons cette prière, pource qu'ils se sont perdus avec leurs marchandises dans les impétueuses eaux de la mer, lesquelles avec leur fureur accoutumée ont fait sur eux l'exécution de la main toute-puissante, qui par un juste châtiment permet bien souvent que de semblables choses arrivent, pour nous montrer combien est redoutable son jugement, duquel il lui plaise nous délivrer tous au jour de la mort, afin que nous ne voyons point l'indignation de sa face.

Cette lettre étant lue, ils nous firent loger aussitôt en une chambre fort nette, dans laquelle il y avait quatorze couches honnêtement accommodées, avec une table et plusieurs chaires. Là on nous donna fort bien à manger, et nous y reposâmes le reste du jour.

Le lendemain matin par l'exprès commandement des autres officiers, le greffier nous vint demander qui nous étions, de quelle

nation, et en quel lieu nous avions fait naufrage : il nous fit aussi plusieurs autres semblables demandes dessus le même sujet, auxquelles nous répondîmes comme nous avions fait auparavant à ceux du village d'où nous venions, afin de n'être trouvés de deux paroles, et convaincus de mensonge. Nous ayant enquis alors sur ce que nous voulions devenir, nous lui dîmes que notre résolution était de nous faire panser en cette maison, s'il lui plaisait nous le permettre, à cause que nous étions si malades que nous ne pouvions point marcher. À quoi il nous répondit qu'on prendrait très volontiers ce soin-là, et que c'était ce qu'on faisait ordinairement dans cette maison pour le service de Dieu. De quoi nous le remerciâmes tous en pleurant, avec tant de ^{p.288} sentiment du bon gré que nous lui en savions, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

À l'heure même ayant fait venir un médecin, il lui dit qu'il prît le soin de nous bien panser, pource que nous étions de pauvres gens, qui n'avions autre bien que celui que la maison nous faisait. Cela fait, il prit nos noms par écrit, et les mit dans un grand livre où nous signâmes tous, disant qu'il était nécessaire que cela fût, afin de rendre compte de la dépense qu'on ferait pour nous.

@

CHAPITRE LXXXII

Notre partement de la ville de Sileyjacau, et des choses qui nous arrivèrent après que nous en fûmes partis

@

Ayant passé dix-huit jours dans cet hôpital, où nous eûmes à suffisance tout ce qui nous était nécessaire, à la fin Dieu nous fit la grâce de recouvrer notre santé. De manière que nous sentant assez forts pour marcher, nous partîmes de là pour nous en aller en un lieu nommé *Suzoangance*, qui n'était éloigné de cet hôpital que de cinq lieues, et y arrivâmes à soleil couché. Or d'autant que nous étions fort las, nous nous assîmes sur le bord d'une fontaine qui était à l'entrée de ce village, où nous fûmes quelque temps tous confus et incertains quel chemin il nous fallait faire. Cependant, ceux qui s'en venaient quérir de l'eau, nous voyant ainsi assis et en si mauvais équipage, s'en retournaient leurs cruches vides et s'en allaient en avertir les habitants, dont la plupart s'en vinrent incontinent vers nous. Alors bien étonnés de cette nouveauté, pource qu'ils n'avaient jamais vu des hommes faits comme nous, ils se ramassèrent tous ensemble comme s'ils eussent voulu consulter là-dessus, et après avoir un assez long temps débattu les uns avec les autres, comme s'il y eut eu entre eux diversité d'opinions, ^{p.289} ils nous envoyèrent demander par une vieille femme quels gens nous étions, et ce que nous faisions au bord de cette fontaine, de l'eau de laquelle ils avaient accoutumé de boire. À cette demande nous répondîmes que nous étions de pauvres étrangers, natifs du royaume de Siam, que la tourmente avait jetés en ces contrées, après nous être échappés du naufrage en l'état qu'elle nous voyait, et ce par une particulière assistance de Dieu.

— Dites-moi, nous repartit-elle, quel ordre vous voulez que nous mettions à cela, ou ce que vous avez résolu de faire. Car il n'y a point ici de maison pour le repos des pauvres, où nous vous puissions retirer.

À ces mots un des nôtres répondit avec les larmes aux yeux et des gestes conformes à notre dessein, que Dieu étant ce qu'il était ne nous abandonnerait point de sa main toute-puissante, et qu'il toucherait leurs cœurs à prendre compassion de nous et de notre pauvreté ; qu'au reste nous avions résolu de marcher toujours en ce misérable équipage où nous étions jusqu'à ce que nous eussions le bonheur d'arriver à la ville de Nanquin d'où nous désirions nous mettre dans les lanteaas pour y servir de gens de rame aux marchands qui s'en allaient d'ordinaire à Cantano, afin de nous rendre dans Comhai où il y avait quantité de juncos de notre pays, dans lesquels nous nous embarquerions. Là-dessus ayant un peu meilleure opinion qu'auparavant,

— Puisqu'il est ainsi, nous répondit-elle, que vous êtes tels que vous dites, donnez-vous un peu de patience jusqu'à ce que je vous vienne dire ce que ces gens ici ont résolu de faire de vous.

Cela dit elle s'en retourna où ces villageois étaient assemblés jusqu'au nombre de plus de cent, avec lesquels elle entra en grande contestation. Mais enfin nous fûmes tous étonnés qu'elle s'en revînt à nous avec un de leurs prêtres vêtu d'une longue robe de damas rouge, qui est un ornement de première dignité parmi eux : en cet équipage il s'en vint à nous près de la fontaine, ayant en main une poignée d'épis de blé ; nous ayant commandé de nous approcher de lui, nous lui obéîmes incontinent avec toute sorte de respect ; de quoi néanmoins il fit peu d'estime pour ce qu'il nous voyait ainsi pauvres. ^{p.290} Alors après qu'il eut jeté dans la fontaine les épis qu'il tenait en main, il nous dit que nous eussions à mettre les mains dessus, ce que nous fîmes aussitôt, le jugeant ainsi nécessaire pour leur agréer, et nous rendre conformes & ce que nous prétendions être ; comme nous eûmes fait cela,

— Il faut, nous dit-il, que par ce saint et solennel serment que vous faites en ma présence sur ces deux substances d'eau et de pain que le haut créateur de toutes choses a voulu former par sa sainte volonté, pour sustenter et nourrir tout ce qui est

né au monde durant le pèlerinage de cette vie, que vous confessiez si ce que vous avez dit naguère à cette femme est véritable ; car à cette condition nous vous donnerons logis en ce village, conformément à la charité que nous sommes obligés d'exercer envers les pauvres de Dieu. Au contraire, si cela n'est, je vous commande de sa part que vous ayez à vous en aller incontinent, sous peine d'être mordus et défaits par les dents du serpent glouton qui fait sa demeure au profond de la maison enfumée.

Nous lui répondîmes à cela que nous ne lui avions rien dit qui ne fût très véritable, de quoi le prêtre demeurant satisfait :

— Puisque je sais, nous dit-il, que vous êtes tels que vous dites, venez-vous-en hardiment avec moi vous assurer sur ma parole.

Alors se tournant vers ceux qui l'environnaient, il les avisa qu'ils nous pouvaient faire l'aumône sans offense, et qu'ainsi il leur en donnait permission. À même temps nous fûmes conduits dans le village, et logés sous le portail de leur pagode ou de leur temple, où l'on nous pourvut de ce qui nous était nécessaire, et même l'on donna deux nattes pour nous coucher.

Le lendemain, sitôt qu'il fut jour, nous nous en allâmes mendiant de porte en porte dans le village, où nous amassâmes quatre taëls en argent, avec lesquels nous remédiâmes à quelques nécessités qui nous pressaient grandement. Après cela, nous nous en allâmes en un autre lieu appelé *Xianguulée*, qui n'était qu'à deux lieues de ce village, et prîmes résolution de marcher de cette sorte comme en pèlerinage jusqu'à la ville de Nanquin d'où nous étions encore éloignés de cent quarante lieues ; car il nous semblait que de là nous pourrions aller à Quanto où nos vaisseaux trafiquaient en ce temps-là. Et possible que p.291 notre dessein eut réussi n'eut été que la fortune s'y opposa.

À l'heure de vêpres nous arrivâmes en ce village où nous fûmes nous mettre à couvert à l'ombre d'un arbre qui était un peu à l'écart.

Mais nous fûmes si malheureux que d'y trouver trois garçons qui gardaient là quelque bétail, lesquels ne nous eurent pas plutôt aperçus que prenant la fuite ils se mirent à crier : *Aux voleurs, aux voleurs*, ce qui fit que les habitants accoururent incontinent, armés de lances et d'arbalètes, commençant à crier tous de même *Navacarunguee, navacarunguee*, c'est-à-dire, *prenez les larrons, prenez les larrons*. Sur quoi s'étant mis à courir après nous, qui nous enfuyions, ils nous surent si bien joindre à grands coups de pierre et de bâtons, que nous en demeurâmes tous blessés et même un des trois garçons que nous avions en mourut. Cependant, après s'être saisis de nous, ils nous lièrent les bras par derrière, et nous menèrent prisonniers dans le village. Là ils faillirent à nous assommer à force de coups de poing et de soufflet qu'ils nous donnèrent ; puis nous plongèrent dans une citerne d'eau croupie, qui nous venait jusqu'à la ceinture, dans laquelle il y avait une infinité de sangsues. En ce misérable lieu nous demeurâmes deux jours et crûmes y avoir passé cent années d'enfer sans que durant ce temps-là nous eussions le moindre repos ni aucune chose à manger. À la fin, le bonheur voulut pour nous, qu'un homme du village *Suzoangance* d'où nous étions partis venant à passer par là, comme il sut par un cas fortuit le traitement que ceux de ce village nous avaient fait, il les assura par de grands serments, qu'ils se faisaient tort de nous prendre pour des voleurs, et que nous étions de pauvres étrangers perdus par une tourmente de mer. Qu'au reste ils avaient commis un grand péché de nous emprisonner, et nous traiter de cette sorte : de manière que par le rapport de cet homme, Dieu nous fit la grâce d'être à l'heure même retirés de cette citerne, d'où nous sortîmes tous sanglants pour la grande quantité de sangsues qui nous avaient mordus. Et il est à croire que ^{p.292} si nous y eussions demeuré encore un jour, assurément nous en fussions morts.

Ainsi nous partîmes de ce lieu presque à soleil couché, fort affligés, à cause du mauvais traitement qu'on nous avait fait, d'où nous continuâmes notre voyage ne cessant de pleurer notre infortune.

CHAPITRE LXXXIII

Comment nous arrivâmes au château d'un gentilhomme qui était fort malade, et des choses qui s'y passèrent

@

Comme nous fûmes partis de ce lieu de Xiangoullée, nous arrivâmes à un village, où il n'y avait que de fort pauvres gens. Là nous rencontrâmes trois hommes qui pilaient le lin, lesquels nous voyant d'abord quittèrent là tout leur travail, et s'enfuirent à la hâte dans un bois de sapins qui se voyait dessus une butte. Là ils se mirent à crier aux passants qu'ils eussent à se détourner de nous, que nous étions des voleurs : cela fit que, d'appréhension d'encourir la même peine que nous avions naguère soufferte, nous partîmes incontinent de ce lieu, combien qu'il fût presque nuit, et continuâmes notre voyage sans savoir où nous allions ainsi, fort désolés et fort tristes comme gens qui n'avions aucune connaissance des chemins, durant la pluie et obscurité.

Nous arrivâmes à un port où l'on serrait du bétail et y passâmes la nuit dessus un peu de fumier. Le lendemain, si tôt qu'il fut jour, nous regagnâmes le chemin que nous avions laissé, et environ le soleil couché, nous découvrîmes du haut d'une butte une grande plaine remplie d'arbres. Au milieu de cette plaine se voyait près d'une rivière une fort belle maison, environnée de plusieurs tours avec quantité de girouettes dorées. Nous étant approchés de ce bâtiment, ayant toujours en la bouche le nom de Jésus, nous allâmes nous reposer sur le bord d'une fontaine qui était à l'entrée d'une basse-cour. Là nous passâmes une bonne partie de la journée, ^{p.293} bien étonnés de notre affliction, et de ne découvrir personne en ce lieu. Mais un peu après nous vîmes venir à nous un jeune homme âgé de seize à dix-sept ans, monté sur un bon cheval, et accompagné de quatre hommes de pied, dont l'un portait deux lièvres, et l'autre cinq nivatores, oiseaux qui ressemblent à des faisans, ensemble un **autour** sur le poing, et tout à l'entour une meute de six ou sept chiens. Ce jeune gentilhomme étant près de nous arrêta son cheval

pour nous demander qui nous étions, et si nous voulions quelque chose. À cette demande nous répondîmes le mieux que nous pûmes, et lui fîmes un ample récit de tout l'événement de notre naufrage ; de quoi il témoigna être fort fâché par les signes extérieurs que nous marquâmes en lui. Là-dessus devant que passer outre,

— Attendez là, nous dit-il, car tout maintenant je vous ferai donner ce de quoi vous avez besoin, et le tout pour l'amour de celui qui avec une gloire des grandes richesses vit régnant au plus haut de tous les Cieux.

Un peu après il nous envoya quérir par une vieille femme, qui était vêtue d'un habillement fort long, avec un chapelet pendu au col, à la façon de celles que nous avons accoutumé d'appeler dévotes. Cette bonne dame nous ayant abordés,

— Le fils de celui, nous dit-elle, que nous tenons céans pour maître, et de qui nous mangeons le riz, vous envoie appeler. Venez donc après moi en toute humilité, afin qu'il ne semble à ceux qui vous verront que vous soyez des fainéants, qui mendiez pour vous exempter de gagner votre vie par le travail de vos mains.

Cela dit, nous entrâmes avec elle dans une autre basse-cour beaucoup plus belle que cette première, environnée de deux galeries comme si c'eut été quelque cloître de religieux, où se voyaient peintes plusieurs femmes à cheval allant à la chasse avec des oiseaux sur le poing. Au frontispice de cette cour, du côté de l'escalier par où l'on montait, il y avait une grande arcade ouvragée de gravures fort riches, et au milieu était suspendu un écusson d'armes en façon de pavois, attaché à une chaîne d'argent. Au dedans était peint un homme presque fait en forme de tortue, ayant les pieds en haut et ^{p.294} la tête en bas, et tout à l'entour se lisaient ces mots pour devise, *Ingualec finguau, potim aquarau*, c'est-à-dire, *Il en est ainsi de tout ce qui est à moi*. Nous apprîmes depuis que par ce monstre était représentée la figure du monde, que les Chinois dépeignent en cette sorte pour montrer qu'il n'y a rien en lui que mensonge, et désabuser par ce

moyen tous ceux qui en font état, leur faisant voir que toutes choses y sont renversées. De là nous montâmes par un escalier fort large fait de bonne pierre de taille, et entrâmes dans une grande salle dans laquelle était une femme âgée d'environ cinquante ans. Elle était assise sur un tapis, ayant à ses côtés deux filles fort belles et richement vêtues, avec des colliers de perles à leur col. Là tout auprès se voyait un vénérable vieillard couché sur un petit lit, et qu'une de ses deux filles éventait. Près de lui-même était le jeune gentilhomme qui nous avait envoyé quérir, et un peu plus loin étaient encore assises sur un autre tapis, neuf jeunes filles vêtues de damas cramoisi et blanc, qui travaillaient au petit métier.

Si tôt que nous fûmes près du vieillard, nous nous mîmes à genoux devant lui, et lui demandâmes l'aumône, commençant notre harangue par quelques larmes que nous répandîmes, avec les meilleures paroles que le temps et la nécessité nous purent inspirer à ce besoin. Alors la vieille dame nous ayant fait signe de la main :

— C'est assez pleuré, nous dit-elle, car j'ai du mal moi-même de vous voir ainsi répandre des larmes, il me suffit de savoir que vous demandez l'aumône.

En suite de cela, le vieillard qui était au lit prit la parole, et nous demanda s'il y avait quelqu'un de nous qui sut guérir des fièvres. Sur quoi l'une de ces filles, qui était celle-là même qui l'éventait, ne pouvant s'empêcher de sourire :

— Vraiment, Monsieur, répondit-elle, je suis sûre qu'ils ont bien plus de besoin que vous les fassiez panser de la faim, que non pas d'être enquis s'ils sont d'un métier qu'ils n'ont possible jamais appris. C'est pourquoi il me semble qu'il sera meilleur de leur donner premièrement ce qui leur est nécessaire ; puis on s'entretiendra avec eux de ce qui les touche le moins.

À ces mots la mère s'étant mise à reprendre sa fille :

— Voilà que c'est, lui dit-elle, vous ^{p.295} voulez toujours parler où vous n'êtes point appelée ; mais je suis sûre que je vous ferai perdre cette coutume.

À quoi la fille souriant,

— Je l'espère ainsi, lui dit-elle, mais auparavant je vous prie de faire perdre la faim à ces pauvres gens ; car pour le reste je la perdrai toutes les fois qu'il vous plaira.

Tout cela néanmoins ne pût empêcher que le vieillard ennuyé de sa maladie, ne se mît à nous interroger de plusieurs choses. Car il s'enquit de nous, qui nous étions, de quel pays, et où nous allions. Par même moyen il nous fit beaucoup d'autres demandes semblables. À quoi nous lui répondîmes selon le besoin que nous en avions, et lui racontâmes, comme quoi, et en quel lieu nous avions fait naufrage, ensemble combien d'hommes s'étaient perdus avec nous, et comme, ainsi égarés, nous courions le monde sans nous pouvoir résoudre à chose quelconque. Cette réponse rendit le vieillard pensif durant quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin se tournant du côté de son fils,

— Eh bien, lui dit-il, qu'est-ce qu'il te semble de ce que tu viens d'ouïr dire à ces étrangers ? C'est à toi à imprimer bien avant leurs paroles dans ta mémoire, afin que tu saches connaître Dieu, et lui rendre grâces de ce qu'il t'a donné un père, qui pour t'exempter des travaux et des nécessités de la vie, t'a épargné les trois plus belles choses de cette contrée, dont la moindre vaut plus de cent mille taëls ; mais tu es d'une humeur plus propre à t'amuser à tuer un lièvre, qu'à retenir ce que je te dis.

À cela le jeune homme ne fit point d'autre réponse, sinon qu'il se mit à sourire, en regardant ses deux sœurs. Cependant le malade nous fit apporter des vivres devant lui, et nous commanda d'en manger. Ce que nous fîmes très volontiers, à quoi il prit un merveilleux plaisir, pour être fort dégoûté à cause de sa maladie. Mais ses jeunes filles en prirent bien davantage, et ne cessèrent de railler avec leur frère, quand

elles virent que nous mangions avec les mains ; car cette coutume ne s'observe point dans tout l'empire de la Chine, où les habitants prenant leur repas se portent la viande à la bouche avec deux petits bâtons faits en façon de fuseaux.

Après ^{p.296} que nous eûmes rendu grâce à Dieu, le vieillard qui le remarqua fort bien, haussant les deux mains au ciel, et ne pouvant retenir ses larmes,

— Seigneur, dit-il, qui vivez régnant en la tranquillité de votre haute sagesse, je vous loue en toute humilité, de ce que vous permettez que des hommes qui sont étrangers, venus du bout du monde, et sans connaissance de votre doctrine, vous rendent grâce et vous donnent louange conformément à leur faible capacité, ce qui me fait croire que vous les accepterez d'aussi bonne volonté, que si c'était quelque grande offrande d'une musique mélodieuse et agréable à vos oreilles.

Alors il nous fit donner trois pièces de toiles de lin, et quatre taëls en argent, nous priant de passer la nuit en ce lieu, à cause qu'il était déjà bien tard pour nous remettre en chemin. Nous acceptâmes cette offre très volontiers, et par les compliments que nous lui rendîmes à la mode du pays nous témoignâmes de lui en savoir fort bon gré ; de quoi lui, sa femme, et son fils reçurent un extrême contentement.

@

CHAPITRE LXXXIV

Comme de ce même lieu nous allâmes à la ville de Taypor, et de quelle façon nous fûmes faits prisonniers

@

Le lendemain, si tôt qu'il fût jour, nous prîmes congé de notre hôte, et partant de ce lieu nous en allâmes en un village nommé Finginilau, qui était à quatre lieues de la maison d'ou nous étions partis. Là nous demeurâmes trois jours, puis continuâmes notre chemin d'un lieu à l'autre, et de village en village. Car nous avions cela de recommandable de nous éloigner toujours des principales villes, de peur que la justice du pays ne trouvât à redire en nous à cause que nous étions étrangers.

De cette façon nous passâmes presque deux mois à voyager sans recevoir aucun dommage de personne. Or il n'y a point de doute que durant ce temps-là, il nous eut été facile d'aller jusqu'à la ville de ^{p.297} Nanquin, si nous eussions eu un guide. Mais faute de savoir le chemin, nous égarant à tout coup, nous souffrîmes beaucoup durant ce temps-là, et courûmes de grands dangers.

À la fin nous arrivâmes à un village appelé Chautir, au temps qu'on y faisait des funérailles de grande dépense pour la mort d'une femme fort riche, qui avait déshérité ses parents et laissé son bien au pagode de ce village où elle était ensevelie, comme nous l'apprîmes des habitants. Nous fûmes donc invités à ces funérailles comme les autres pauvres, et suivant la coutume du pays nous mangeâmes sur la fosse de la défunte. À la fin des trois jours que nous fûmes en ce lieu, qui fut le temps que ces funérailles durèrent, l'on nous donna six taëls d'aumône, à condition qu'en toutes nos oraisons nous prierions Dieu pour l'âme de la défunte. Étant partis de ce lieu, nous continuâmes notre chemin vers un autre village nommé Guinapalir, d'où nous fûmes presque deux mois à voyager de pays en pays, jusqu'à ce qu'enfin notre mauvaise fortune nous fit arriver à une ville nommée Taypor.

Or d'autant qu'il y avait là un *chumbim*, c'est-à-dire un de ces intendants de la justice, qui de trois ans en trois ans sont envoyés par les provinces, pour faire le rapport au roi de ce qui s'y passe ; ce mauvais homme voyant que nous allions ainsi mendiant de porte en porte, nous appela d'une fenêtre où il était, et voulut savoir de nous qui nous étions, et de quelle nation, ensemble quelle chose nous obligeait à courir ainsi le monde. Nous ayant fait ces demandes en la présence de trois greffiers, et de plusieurs personnes qui s'étaient assemblées pour nous voir, nous lui répondîmes que nous étions étrangers, natifs du royaume de Siam, qui pour nous être perdus par une fortune de mer, nous en allions ainsi voyageant et mendiant notre vie, afin de nous sustenter des aumônes des gens de bien en attendant que nous pussions arriver à Nanquin, où nous allions en intention de nous y embarquer dans quelque une des lanteaas des marchands pour aller à Canton, où étaient les vaisseaux de ceux de notre nation. Voilà la réponse que nous fîmes au chumbim, qui s'en fût contenté sans doute, et nous eût laissé aller, sans l'un de ces greffiers ^{p.298} qui l'en empêcha. Car il lui dit incontinent qu'il nous fallait retenir, pource que nous étions des fainéants et des vagabonds, qui passions notre vie à [gueuser](#) de porte en porte, en abusant des aumônes qu'on nous faisait, et qu'ainsi il ne nous pouvait renvoyer absous en aucune façon que ce fût, sous peine d'être puni conformément à la loi qui en avait été faite au septième des douze livres des ordonnances du royaume, suivant quoi, comme son serviteur qu'il était, il lui conseillait de nous mettre en bonne et sûre garde, de peur qu'il ne nous arrivât de nous échapper par quelque autre endroit.

Le chumbim suivit incontinent l'avis du greffier, et se comporta envers nous avec tout l'excès de barbarie et de cruauté qu'on pouvait attendre d'un païen comme lui, qui vivait sans Dieu et sans loi. Pour cet effet après avoir ouï quantité de faux témoins, qui nous chargèrent de plusieurs infamies et de crimes auxquels nous n'avions jamais songé, il nous fit mettre dans un profond cachot avec des fers aux pieds et aux mains, et de gros colliers au col.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

En ce misérable lieu nous endurâmes une telle faim, et y fûmes si mal traités à coups de fouet, que nous demeurâmes en un perpétuel travail par l'espace de vingt-six jours que nous y passâmes, à la fin desquels par sentence du même chumbim nous fûmes renvoyés au Parlement du chaem de Nanquin, pource que sa juridiction ne s'étendait point jusqu'à pouvoir condamner à mort aucun prisonnier.

@

CHAPITRE LXXXV

Comme de la ville de Taypor nous fûmes menés en celle de Nanquin, et des choses qui nous y arrivèrent

@

Nous demeurâmes vingt-six jours tout entiers dans cette rude et misérable prison dont j'ai parlé ci-devant ; et il faut que j'avoue que nous crûmes y avoir été vingt-six mille ans, pour les grands maux que p.299 nous y souffrîmes ; car sans apparence d'aucun remède, nous sentions nos forces s'affaiblir insensiblement par la misère qui nous accablait ; jusqu'à ce point qu'un de nos compagnons appelé Ioan Rodriguez Bravo nous mourut entre les mains, mangé des poux, sans qu'il nous fût possible de l'assister ; et ce fut par un grand miracle que nous-mêmes nous sauvâmes de cette vermine.

À la fin un matin, lorsque nous ne pensions à rien moins, tous chargés de fers que nous étions, et si faibles que nous pouvions à peine parler, nous fûmes tirés de cette prison et mis à la chaîne. De cette façon l'on nous embarqua avec plusieurs autres, jusqu'au nombre de trente ou quarante, qui pour avoir été convaincus de forfaits énormes, étaient renvoyés comme nous pour leur appel au Parlement de Nanquin, où comme j'ai déjà dit, réside toujours un chaem de justice, qui est comme un souverain titre de vice-roi de la Chine. Là même il y a un Parlement de quelques six-vingts *gerozemos* et *ferucas*, tels que pourraient être ceux que nous appelons conseillers du Parlement, juges, et rapporteurs de toutes les causes, tant civiles que criminelles, sans qu'il soit permis d'appeler de leur sentence, si ce n'est en une autre chambre qui a du pouvoir sur le roi même, où si l'on appelle, c'est en dernier ressort, et comme si l'on en appelait au Ciel.

Pour mieux entendre ceci, il faut savoir, qu'encore que ce Parlement et autres semblables, qui sont dans les principales villes du royaume aient un pouvoir absolu du roi, pour le criminel et pour le civil, sans opposition ni appel quelconque, néanmoins il y a une autre chambre de

Justice qui s'appelle la chambre du Créateur de toutes choses, où il est permis d'appeler en matière des choses les plus importantes et sérieuses. En cette chambre assistent d'ordinaire vingt-quatre menigrepos, qui sont certains religieux fort austères en leur façon de vivre, tels que peuvent être les capucins parmi nous. Et sans mentir, s'ils étaient chrétiens, l'on pourrait espérer d'eux de fort grandes choses à cause de leur abstinence, et de leur probité merveilleuse. Ceux-ci ne sont jamais admis au rang des juges qu'ils n'aient soixante-dix ans passés, et sont ^{p.300} nommés à ce conseil par l'avis et l'approbation de leurs prélats, hommes incorruptibles, et qui sont si justes en toutes les causes desquelles il y a appel par devant eux, qu'il n'est pas possible d'en trouver de plus équitables. Car quand ce serait contre le roi même, et contre toutes les puissances qu'on saurait s'imaginer dans le monde, nulle considération, pour grande qu'elle soit, n'est capable de les faire forligner tant soit peu de ce qu'ils croient être de justice.

Nous étant embarqués de la façon que j'ai dit, ce même jour, environ la nuit, nous allâmes coucher à une grande ville appelée Potinleu, dans la prison de laquelle nous fûmes neuf jours à cause de la grande quantité de pluies qu'il y eut en la conjonction de la nouvelle lune. Là il plut à Dieu que nous rencontrâmes un Allemand prisonnier, qui nous accueillit avec une grande charité. Après que nous lui eûmes demandé en langue chinoise, qu'il entendait aussi bien que nous, de quel pays il était, et quelle fortune l'avait conduit là, il nous dit qu'il était de Moscovie, natif d'une ville appelée Hiquegens ; qu'au reste il pouvait avoir cinq ans qu'on l'avait condamné à tenir prison à perpétuité pour avoir été accusé de la mort d'un homme, mais qu'en qualité d'étranger il en avait appelé au siège d'aytao de Batampina en la ville de Pequin, qui était amiral souverain par dessus les autres trente-deux établis dans cet empire conformément à chaque royaume. Il ajouta là-dessus, que cet amiral, par une particulière juridiction, avait un plein pouvoir sur tous les étrangers qui arrivaient de dehors, ce qui lui faisait espérer d'en tirer quelque secours, en intention de s'en aller mourir chrétien parmi les chrétiens s'il avait tant de bonne fortune que d'être remis en liberté.

Après les neuf jours de temps que nous passâmes dans cette prison, nous fûmes rembarqués de nouveau, et naviguâmes à mont une fort grande rivière sept jours durant, à la fin desquels nous abordâmes la ville de Nanquin. Avec ce que cette ville est la seconde de tout cet empire, elle est la capitale des trois royaumes de Liampoo, Fanjus, et Sambor. Là nous demeurâmes un mois et demi en prison, et y souffrîmes tant de peines et de misères que, réduits aux ^{p.301} dernières extrémités, nous y mourions insensiblement à faute de secours, sans faire autre chose que regarder le Ciel d'un œil pitoyable, car le malheur voulut pour nous que la première nuit que nous y arrivâmes, l'on nous vola tout ce que nous avions. D'ailleurs, comme la prison était si grande, qu'il y avait alors plus de quatre mille personnes, comme l'on nous a assuré, bien difficilement pouvait-on s'asseoir en quelque endroit que ce fût sans être volé, et tout aussitôt couvert de poux.

Après que nous y eûmes passé, comme j'ai dit, un mois et demi, l'*anchacy*, qui était un des juges devant qui l'on devait plaider notre cause, prononça notre sentence à la requête du procureur fiscal, dont la teneur était :

« Qu'ayant vu notre procès que le chumbim de Taypor lui avait envoyé, où par les accusations à nous faites l'on ne pouvait tirer que de fort mauvaises conséquences de nous, pource qu'encore qu'en notre défense il n'y eut point de contradiction de notre côté, que néanmoins l'on ne devait point ajouter foi à notre déclaration selon l'équité en tel cas requise, que fussions publiquement fouettés sur les fesses, pour nous apprendre à mieux vivre à l'avenir, et que par même moyen l'on eut à nous couper les deux pouces des mains ; dont il paraissait par de manifestes soupçons que nous nous étions servis à faire des voleries et autres crimes que le Souverain juge qui règne là haut au Ciel punirait au dernier de nos jours par un appel de la souveraine puissance de sa justice, qu'au reste pour le surplus de la peine que nous méritions il en appelait au siège de l'aytao de Batampina, à

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

qui il appartenait de connaître d'un tel cas, pour la juridiction qu'il avait de mort et de vie.

Cette sentence nous fut prononcée dans la prison où nous étions aussi résolus de mourir que de souffrir les rudes coups de fouets qu'il nous fallut endurer, de sorte qu'à force d'être frappés toute la terre d'autour de nous fut couverte du sang que nous répandîmes en abondance. Aussi d'onze que nous étions ce fut par miracle qu'il y en eut neuf qui s'échappèrent la vie sauve ; car il y en eut deux qui moururent trois jours après, sans y comprendre un valet qui n'en fut pas quitte à meilleur marché.

@

CHAPITRE LXXXVI

De la charité avec laquelle nous fûmes traités en cette prison, et du surplus qui nous y arriva

@

p.302 Après que l'on nous eut fouettés de la façon que je vous viens de dire, nous fûmes conduits dans une grande chambre qu'il y avait dans la prison en façon d'infirmierie, où étaient couchés plusieurs malades et blessés, les uns sur des lits, et les autres sur la place. Là nous fûmes pansés incontinent avec quantité de drogues, de lavements, de restringents, et de poudres que l'on mit par dessus nos plaies ; par où fut un peu allégée la douleur que nous sentions des coups de fouet. À quoi s'employaient des hommes fort honorables, tels que peuvent être en Portugal parmi nous les confrères de la Miséricorde qui servent charitablement et pour l'honneur de Dieu ceux qui sont malades, et les pourvoient libéralement de ce qui leur est nécessaire.

Comme il y avait déjà onze jours que l'on nous pansait, nous commencions de nous trouver un peu mieux, mais sur le point que nous regrettions notre mauvaise fortune en ce qu'on nous avait condamnés rigoureusement à avoir les pouces coupés, il plut à Dieu qu'un matin, lorsque nous ne pensions à rien moins, nous vîmes entrer dans l'infirmierie deux hommes de bonne mine, vêtus de longues robes de satin violet et qui portaient en main des verges blanches en façon de sceptres. À l'abord de ceux-ci tous les malades qui étaient dans la chambre s'écrièrent :

— Pitau hinacur macuto cheudoo, c'est-à-dire, que les ministres des œuvres de Dieu viennent avec lui ;

à quoi ils répondirent haussant leurs verges :

— Plaise à Dieu vous donner patience en vos travaux et vos adversités.

Alors s'étant mis à donner des habillements et de l'argent à ceux qui étaient les plus proches d'eux, ils s'en vinrent jusqu'à nous ; et après

nous avoir salués fort courtoisement avec p.303 démonstration d'être touchés de nos larmes, ils nous demandèrent qui nous étions, et de quel pays, ensemble pourquoi l'on nous retenait là prisonniers. À quoi nous fîmes réponse en pleurant, que nous étions étrangers, natifs du royaume de Siam, et d'une contrée qui s'appelait Malaca. Qu'au demeurant, comme nous étions marchands, et assez bien pourvus des commodités du monde, nous étant embarqués avec nos marchandises en intention de gagner le port de Liampoo, nous avions fait naufrage vis-à-vis des îles de Lamau, et perdu là tout notre bien, sans sauver autre chose que nos misérables personnes en l'équipage qu'ils nous voyaient. En suite de cela nous ajoutâmes qu'ainsi maltraités de la fortune, étant arrivés à la ville de Taypor, le chumbim de la justice nous avait pris sans aucun sujet, nous faisant accroire que nous étions des voleurs et des vagabonds, qui pour fuir le travail nous en allions gueusant de porte en porte, entretenant notre fainéantise des aumônes qui nous étaient données injustement ; de quoi le chumbim ayant fait des informations à sa volonté, comme étant juge et partie, il nous avait mis aux fers dans la prison, où depuis quarante-deux jours nous endurions beaucoup de faim et des travaux incroyables, sans qu'il se trouvât personne qui nous voulût ouïr en nos justifications, tant pour n'avoir de quoi faire des présents pour maintenir notre droit, que pour ne savoir parler la langue du pays. Pour conclusion nous leur dîmes, que cependant sans aucune connaissance de cause, l'on nous avait condamnés au fouet, et même à avoir les pouces coupés, comme des larrons ; de sorte que nous avons déjà éprouvé la première peine, avec tant de rigueur et de cruauté que les marques n'en paraissaient que trop visibles sur nos misérables corps ; et qu'ainsi nous les conjurons par la charge qu'ils avaient de servir Dieu en assistant les pauvres affligés, de ne nous abandonner à ce besoin, puisque notre extrême pauvreté nous rendait odieux à tout le monde, et nous exposait à souffrir quantité d'affronts.

Ces deux hommes, nous ayant écoutés attentivement, demeurèrent tout pensifs et tout étonnés des paroles ^{p.304} que nous leur dîmes. À la fin, haussant vers le ciel leurs yeux tous baignés de larmes, et mettant leurs genoux à terre,

— Ô puissant Seigneur, dirent-ils, qui présidez aux lieux très hauts, et de qui la patience est incompréhensible, béni soyez-vous à jamais, puisque vous avez agréable que les plaintes et les regrets des misérables nécessiteux parviennent jusqu'à vous, afin que les grandes offenses que commettent contre votre divine bonté les ministres de la justice ne demeurent point impunies : aussi espérons-nous que par votre sainte loi ils seront châtiés tôt ou tard.

Ils s'informèrent alors de ceux qui étaient autour de nous des choses que nous leur avions dites, et envoyèrent incontinent quérir le greffier, qui avait en main la sentence. Ils lui commandèrent d'abord, que sous peine d'une grande punition, il eut à apporter toutes les procédures qui avaient été faites contre nous : lui ne manqua point de venir à même temps, et de leur raconter au long tout ce qui s'était passé, ensemble le premier sujet de cette affaire. Ce qui fit que les deux officiers voyant qu'il n'y avait plus de remède au fouet que nous avions déjà souffert, présentèrent requête à l'instant par devant le chaem, à laquelle il fut répondu de cette sorte par une dépêche du Parlement :

« La miséricorde n'a point de lieu où la justice perd son nom. Cela étant, l'on ne peut accorder le contenu de votre demande, laquelle requête était signée en bas par le chaem, et par huit *comchacis*, qui sont comme juges criminels.

Ce mauvais procédé étonna grandement ces deux procureurs des pauvres, ainsi nommés à cause de leur office ; de manière que poussés d'un extrême désir de nous tirer de cette peine, ils firent incontinent une autre requête qu'ils adressèrent à la souveraine chambre de Justice dont j'ai parlé au chapitre précédent, où étaient

juges les religieux menigrepos et talegrepos, assemblée qui s'appelle en leur langue *Xinfau nicar pitau*, qui signifie, *le souffle du créateur de toutes choses*. En cette requête, confessant comme pécheurs ce de quoi l'on nous accusait, nous avons recours à la miséricorde. En effet nous en tirâmes de la satisfaction, car la requête fut ^{p.305} incontinent présentée à ceux qui présidaient dans cette chambre qui étaient vingt-quatre talegrepos, hommes religieux tels que les capucins parmi nous, et de grand crédit, tant à l'endroit du roi que du peuple. Aussi ont-ils d'ordinaire une absolue juridiction sur les différents des pauvres et de ceux qui ne sont pas capables de soutenir l'effort des méchants qui plaident contr'eux.

Sitôt que la requête leur fut présentée, ils s'assemblèrent au son d'une cloche, et virent le procès d'un bout à l'autre, de manière qu'ayant pris garde que notre bon droit s'en allait perdu à faute de secours, ils dépêchèrent incontinent deux de leur chambre, lesquels avec un exprès mandement où les sceaux étaient attachés, s'en allèrent faire défense au Parlement du chaem de connaître de cette cause, qu'ils évoquèrent par devant eux ; inhibition que le Parlement tint pour valable par des lettres patentes portant ces mots :

« Nous assemblés en cette chambre de Justice du lion couronné au trône du monde, ayant vu la requête présentée aux vingt-quatre juges de la vie austère, consentons que ces neuf étrangers soient renvoyés par appel au siège de l'aytao des aytaos en la ville de Pequin, afin que par voie de miséricorde l'on ait à modérer à leur faveur la sentence donnée contre eux.

Fait le septième jour de la quatrième lune, l'an vingt-troisième du règne du fils du Soleil.

Auquel consentement le chaem avait signé avec huit conchalis de la chambre criminelle, qui en sont comme conseillers.

Ces lettres nous furent à même temps apportées par les deux procureurs des pauvres, qui s'étaient chargés volontairement de cette

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

affaire, si bien que les ayant prises de leur main, nous leur dîmes que nous prions Dieu de leur rendre ce qu'ils nous faisaient pour l'amour de lui. Sur quoi nous regardant d'un œil de pitié,

— Veuille, nous répondirent-ils, sa bonté céleste vous guider en la connaissance de ses œuvres, afin qu'en icelle vous puissiez avec patience recueillir le fruit de vos travaux, comme ceux qui appréhendent d'offenser son saint Nom.

@

CHAPITRE LXXXVII

Comme nous fûmes renvoyés **appelants** en la ville de Pequin

@

p.306 Après que nous eûmes passé toutes les adversités, et tous les **travaux**² dont j'ai parlé ci-devant, nous nous embarquâmes en la compagnie de trente ou quarante autres prisonniers, qui étaient comme nous renvoyés de cette chambre de Justice, à cette autre souveraine par voie d'appel, pour y être ou absous, ou condamnés à mort, selon le crime par eux commis, et les peines qu'ils méritaient.

Or un jour auparavant notre partement, comme nous fûmes embarqués dans une lanteaa, et attachés trois à trois à une chaîne fort longue qui nous étreignait de tous côtés ; ces deux procureurs des pauvres y arrivèrent, et nous pourvoyant premièrement de tout ce qui nous faisait besoin, comme de vêtements et de vivres, nous demandèrent s'il nous fallait quelque chose pour notre voyage. À quoi ayant fait réponse, que Dieu savait bien comme quoi nous étions dépourvus de tout, et que si nous ne leur avions point dit encore les grandes misères que nous endurions, ce n'avait été que pour les prier alors de convertir toute l'aumône qu'ils avaient à nous faire en une lettre de faveur, qui s'adressât aux officiers de cette sainte confrérie de la ville de Pequin, afin que cela les obligeât à vouloir maintenir notre bon droit, à cause (comme ils le savaient très bien) que nous ne pouvions manquer d'être abandonnés par tout ce pays, d'autant qu'il n'y avait personne qui sût notre nom. Les deux procureurs nous oyant parler de cette sorte,

— Ne dites point cela, nous répondirent-ils, car bien que votre ignorance vous décharge envers Dieu, si est-ce que vous ne laissez pas de commettre un grand péché, pource que plus vous serez abattus dans le monde pour être pauvres, et plus vous serez élevés devant les yeux de sa divine Majesté, si

vous prenez ^{p.307} en patience la peine à laquelle la chair s'oppose toujours, comme revêche qu'elle est et insupportable. Car comme l'oiseau ne peut voler sans ses ailes, ainsi l'âme ne peut méditer sans les œuvres. Pour le regard de la lettre que vous nous demandez, nous vous la donnerons très volontiers, attendu qu'elle vous sera grandement nécessaire, afin que la faveur des gens de bien ne vous manque point au besoin.

Là-dessus ils nous donnèrent un sac plein de riz, ensemble quatre taëls en argent, et une couverture pour nous couvrir ; puis nous ayant grandement recommandés au chifuu, qui était l'officier de justice qui nous conduisait, ils prirent congé de nous en termes pleins de courtoisie, et s'en retournèrent à l'infirmerie de la prison, dont j'ai parlé ci-devant, où il y avait plus de trois cents malades. Voilà ce qui nous arriva ce jour-là.

Le lendemain, si tôt qu'il fut jour, ils nous envoyèrent la lettre que nous leur avions demandée, où se voyaient trois cachets de cire verte. les paroles en étaient telles :

« Serviteurs de ce haut seigneur, miroir resplendissant d'une lumière incréée, devant qui nos mérites ne sont rien à comparaison des siens, nous les moindres serviteurs de cette sainte maison de Tauhinarel, fondée en faveur de la cinquième prison de Nanquin, avec de véritables paroles du respect que nous vous devons, nous faisons savoir à vos très humbles personnes, que ces neuf étrangers qui vous rendront cette lettre, sont des hommes d'un pays et d'une terre fort éloignée, dont les corps et les biens ont été si impitoyablement et si cruellement traités par la fureur de la mer, que suivant leur rapport, de nonante-cinq qu'ils étaient, eux seuls ont échappé du naufrage, la tempête et la tourmente les ayant jetés sur le bord des îles de Tautaa, en la côte de l'anse de Sumbor, et de Fanjus. Ainsi tous sanglants qu'ils étaient, et couverts de plaies, comme nous l'avons vu

de nos propres yeux, mendiant leur vie d'un lieu à l'autre à ceux que la charité obligeait de leur donner quelque chose, comme c'est la coutume des gens de bien. Mais cependant le malheur voulut pour eux, que sans aucune sorte de justice ni de raison, ils furent pris par le chumbim de Taypor, et envoyés à cette cinquième prison de Fanjau, où d'abord ils furent condamnés à avoir le fouet ; ce qui fut incontinent exécuté par les ministres du bras courroucé, comme il se peut voir par le rapport qui ^{p.308} en a été fait en leur procès.

Mais depuis, comme par une cruauté déréglée, on leur a voulu couper les deux pouces, ils ont eu recours à leurs larmes, et en faveur de ce souverain Seigneur au service duquel nous sommes employés, ils nous ont prié de leur être secourables. À quoi voulant remédier incontinent, les voyant réduits à une si grande nécessité, nous avons là-dessus formé notre plainte par une requête, à laquelle a été répondu en la Chambre du lion couronné : que la miséricorde n'avait point de lieu où la justice perdait son nom. C'est pourquoi, poussés d'un vrai zèle à l'honneur de Dieu, nous avons derechef eu recours à la Chambre des vingt-quatre de ceux de l'austère vie ; lesquels portés d'une sainte dévotion se sont incontinent assemblés au son d'une cloche, en la sainte maison du remède des pauvres ; et pour l'extrême désir qu'ils ont témoigné avoir de secourir ceux-ci, ils ont maudit toute la grande Chambre et tous les juges criminels, afin que cette première rigueur n'eut aucun pouvoir sur le sang de ces malheureux. Comme en effet le succès en a été conforme à la miséricorde d'un si grand Dieu. Car ces derniers juges révoquant la première sentence des autres, ont renvoyé la cause en cette ville de Pequin, avec amendement en la seconde instance, comme vous pouvez voir par la procédure qui en a été faite.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

À cause de quoi, Messieurs et humbles frères, nous vous prions tous au nom de Dieu de leur être favorables, et les assister de ce que vous jugerez leur être nécessaire, afin qu'ils ne périssent point dans leur bon droit ; ce qui serait un grand péché, et une éternelle infamie à tous nous autres qui vous supplions derechef les aider de vos aumônes et leur donner de quoi couvrir leur nudité, afin qu'ils ne meurent point à faute d'assistance. Si vous le faites aussi, il ne faut point douter qu'une œuvre si sainte que vous ferez pour l'amour d'eux, ne soit agréable à ce haut Seigneur, devant qui les pauvres de la terre prient sans cesse, et sont ouïs au plus haut de tous les cieux, comme nous le tenons pour un article de foi ; en laquelle terre, plaise à ce divin Seigneur pour qui nous faisons ceci, nous maintenir jusqu'à la mort, et nous rendre dignes de sa présence en la maison du Soleil, où il est assis avec tous les siens.

Écrite en la Chambre du zèle de l'honneur de Dieu, le neuvième jour de la septième lune, l'an quinzième du siège et du sceptre du lion couronné au trône du monde.

@

CHAPITRE LXXXVIII

Comme nous partîmes de ce lieu pour nous en aller à Pequin, et des merveilles de la ville de Nanquin

@

p.309 Cette lettre nous ayant été donnée le lendemain devant le jour, nous partîmes de ce lieu prisonniers comme nous étions, de la façon que j'ai déjà dit, et continuâmes notre voyage par des journées incertaines, pour raison de l'impétuosité du courant de l'eau qui était grand, à cause de la saison ; environ le soleil couché, nous nous en allâmes ancrer en un petit village nommé Minhacutem, d'où était natif le chifuu qui nous conduisait, et là même il avait sa femme et ses enfants ; ce qui fut cause qu'il y demeura trois jours, à la fin desquels il s'embarqua avec sa famille. Ainsi nous passâmes outre en la compagnie de plusieurs autres vaisseaux, qui s'en allaient sur cette rivière en divers endroits de cet empire. Or bien que nous fussions tous liés ensemble au banc de la lanteaa où nous ramions, nous ne laissions pas néanmoins de voir les villes, cités et village qui étaient situés le long de cette rivière ; de quoi il me semble à propos de faire ici quelques description.

Pour cet effet je commencerai par la ville de Nanquin d'où nous étions partis. Cette ville est dessous le nord, à la hauteur de trente-neuf degrés et trois quarts, située le long de la rivière nommée Batampina, qui signifie *Fleur de poisson*. Cette rivière selon ce qu'on nous en dit alors, et que j'ai vue depuis, vient de Tartarie, d'un lac appelé Fanostir, à neuf lieues de la ville de Lançame, où tient sa cour la plupart du temps Tamburlan roi des Tartares. De ce même lac, qui a vingt-huit lieues de long, douze de large, et une grande profondeur, prennent leur source les plus grandes rivières que j'ai vues.

La première est celle-ci, appelée Batampina, qui passant par le milieu de cet empire de la Chine, en p.310 longueur de trois cent soixante lieues engolfe dans la mer par l'anse de Nanquin à trente degrés.

La seconde appelée Lechune pousse son courant avec une grande impétuosité le long des montagnes de Pancruum, qui séparent le pays de Cauchim et l'État de Catebenan, borné du royaume de Champaa, à la hauteur de seize degrés.

La troisième se nomme Tauquiday, qui signifie *mère des eaux*. Elle court le long du nord-ouest, et traverse le royaume de Nacataas, pays où la Chine était anciennement située comme je dirai ci-après ; elle s'engolfe dans la mer en l'empire de Sornau, vulgairement appelé Siam, par l'embouchure de Cuy, cent trente lieues plus bas que Patane.

La quatrième nommée Batobasoy, descend de la province de Sansim, qui est celle-là même qui fut submergée en l'année 1556, comme j'espère montrer ailleurs, et se va rendre dans la mer par l'embouchure de Cosmim au royaume de Pegu.

Et la cinquième ou dernière nommée Leysacotai traverse les pays du côté de l'est, jusqu'à l'archipelago de Xinxipou, qui est limitrophe à la Moscovie, et se rend, à ce que l'on tient, dans une mer où l'on ne peut naviguer, à cause que le climat y est à la hauteur de septante degrés.

Or pour revenir à mon discours, la ville de Nanquin, comme j'ai déjà dit, est située le long de cette rivière de Batampina, sur une montagne assez haute, tellement qu'elle commande aux plaines qui sont à l'entour. Son climat est un peu froid, mais grandement sain, et a huit lieues de circuit de quelque côté qu'on la considère, trois lieues de large, et une de long. Les maisons n'y sont que de deux étages, et toutes faites de bois. Mais quant à celles des mandarins, elles sont bâties de terre, et de pierre de taille. Avec cela elles sont environnées de murs et de fossés, où il y a des ponts faits de pierre, par où l'on se donne une entrée aux portes, où se voient des arcades fort riches et de grande dépense, avec diverses sortes d'inventions sur les clochers : tous lesquels bâtiments joints ensemble sont fort agréables aux yeux, et représentent je ne sais quoi de majestueux. Les maisons des chaems, des anchacys, aytaos, tutons, et chumbys, tous seigneurs qui ont gouverné des provinces ^{p.311} et des royaumes, ont des tours fort hautes de six à sept étages, avec des clochers tous dorés, où ils ont

leurs magasins d'armes, leurs garde-robes, leurs trésors, leurs meubles de soie, et plusieurs autres choses de grand prix, ensemble une infinité de porcelaines fort riches, qu'ils estiment et prisent autant parmi eux que si c'était de la pierreries, à cause que la porcelaine de cette façon ne sort jamais du royaume, si bien qu'ils la prisent beaucoup plus que nous ne ferions, à cause qu'il y a dans les pays des inhibitions et des défenses expresses d'en vendre, sous peine de la mort, à quelque étranger que ce soit, réservé aux Perses de Xatamaas, qu'on appelle ordinairement sophis, lesquels avec permission particulière en achètent des pièces fort cher.

Les Chinois nous ont assuré qu'il y a en cette ville huit cent mille feux, vingt-quatre mille maisons de mandarins, soixante-deux marchés fort grands, cent trente boucheries chacune de huitante boutiques, et huit mille rues, dont il y en a six cent qui sont les plus belles et les plus grandes, environnées de part et d'autre de balustres de laiton faits au tour. L'on nous a assuré qu'il y a deux mille trois cents pagodes, mille desquels sont des monastères de religieux profès en leur maudite secte, dont les bâtiments grandement riches et somptueux ont des tours haut élevées, où il y a jusqu'à soixante et septante cloches de fonte et de métal, toutes si grandes, que c'est une chose épouvantable de les ouïr quand elles sonnent.

Il y a encore dans cette ville trente prisons grandes et fortes, chacune desquelles a deux ou trois mille prisonniers, et un hôtel de Charité établi exprès pour remédier aux nécessités des pauvres, ou se voient encore des procureurs ordinaires pour leur défense, en ce qui touche le civil et le criminel ; et là se font de grandes aumônes. À l'entrée des principales rues il y a des arcades et de grandes portes, qui pour l'assurance d'un chacun sont fermées à chaque nuit, et en la plupart des rues se voient encore de fort belles fontaines dont l'eau est extrêmement bonne à boire. [Davantage](#) à toutes les lunes nouvelles et pleines, en divers endroits se tiennent des foires générales où les marchands s'assemblent de toutes parts, ^{p.312} et là surtout il y a grande quantité de vivres de toutes les sortes qu'on pourrait s'imaginer, principalement des fruits et

de chair. L'on ne saurait dire combien est grande l'abondance du poisson qui se pêche dans cette rivière, principalement de soles et de surmulets, qui sont vendus tous en vie, et attachés à des joncs, qu'on leur passe par les narines, sans y comprendre le poisson de mer frais, sec et salé, dont l'abondance y est infinie.

Nous apprîmes de quelques Chinois, qu'il y avait en cette ville dix mille métiers pour accommoder les soies, que l'on envoyait de là par tout le royaume. La ville est environnée d'une muraille grandement forte, faite de belle pierre de taille. Le nombre des portes est de cent trente, à chacune desquelles il y a un portier, et deux haliebardiens, qui sont obligés à chaque jour de rendre compte de tout ce qui est entré et sorti. Il y a aussi douze [roquettes](#) ou citadelles à la façon des nôtres, ensemble des boulevards et des tours fort hautes, qui néanmoins ne sont munies d'aucune pièce d'artillerie. Ces même Chinois nous dirent que cette ville rendait tous les jours au roi deux mille taëls d'argent, qui valent trois mille ducats comme j'ai déjà dit plusieurs fois. Je ne parle point ici du palais royal, pour ne l'avoir vu que par dehors. Les Chinois néanmoins nous en dirent de si grandes choses, qu'elles sont capables de causer de l'étonnement, c'est pourquoi je n'en ferai point de mention : car auparavant que passer outre, mon intention est de raconter ce que nous vîmes dans la ville de Pequin. Ce que je puis affirmer au vrai pour l'avoir vu ; et toutefois il faut que j'avoue, que j'appréhende d'écrire si peu que j'en dirai, non que cela doive sembler étrange à ceux qui auront vu et lu les grandes merveilles du royaume de la Chine ; mais bien pour ce que j'ai peur que ceux qui voudront comparer les merveilles qu'il y a dans les contrées qu'ils n'ont pas vues, avec ce peu qu'ils ont vu dans les pays où ils ont été nourris, ne mettent en doute, ou possible ne refusent tout à fait d'ajouter foi à ces vérités, pour n'être conformes à leur entendement, ni à leur peu d'expérience.

@

CHAPITRE LXXXIX

Continuation de notre voyage jusqu'à notre arrivée à la
ville de Pocasser, et de la grandeur d'un pagode que
nous y vîmes

@

p.313 Continuant notre route à mont cette rivière les deux premiers jours, nous ne vîmes aucune ville ni aucun édifice remarquable, hormis seulement un grand nombre de villages et petits bourgs de deux à trois cents feux, qui étaient le long de la rivière, et qui selon l'apparence de leurs bâtiments semblaient être loges de pêcheurs et de pauvres gens qui vivaient du travail de leurs mains. Quant au reste, tout ce que la vue pouvait découvrir dans le pays n'était que bois de grands sapins, bocages, forêts, et orangers, ensemble des plaines de blés, riz, millets, pains, orges, seigles, légumes, lins, et cotons, avec de grands enclos de jardins et de belles maisons de plaisance, qui devaient appartenir aux mandarins et aux seigneurs du royaume. Il y avait aussi le long de la rivière un si grand nombre de bétail de toute sorte, que je puis assurer sans mentir, qu'il n'y en a pas davantage en l'Éthiopie, ou au pays du prêtre Jean ; au plus haut des montagnes se voyaient diverses maisons de leurs sectes de gentils, ensemble plusieurs clochers tous dorés, dont l'éclat paraissait si grand et si magnifique par le dehors, qu'à les voir de loin il n'y avait rien de si agréable aux yeux, pour la richesse qui s'y remarquait.

Le quatrième jour de notre voyage nous arrivâmes à une fort bonne ville, qui s'appelait Pocasser, deux fois plus grande que Cantano, et enclose de fort bonnes murailles de pierre de taille, ensemble de tours et de boulevards presque à la façon des nôtres, avec un quai sur le bord de la rivière d'environ la portée de deux fauconneaux, p.314 fermé de deux rangs de grilles de fer avec des portes très fortes, pour le service d'un chacun, et pour y décharger les juncos et autres vaisseaux qui y arrivaient et s'y fournissaient de toute sorte de marchandises pour les transporter en divers endroits du royaume, principalement de

cuivre, de sucre, et d'alun, dont il y en a là très grande abondance. Là même, au milieu d'un carrefour, qui est presque au bout de la ville, se voit un château grandement fort, qui a trois boulevards et cinq tours, en l'une desquelles qui est la plus haute, le père du roi tint prisonnier, selon ce que les Chinois nous en dirent, un roi de Tartarie par l'espace de neuf ans, au bout desquels il se fit mourir du même poison que lui envoyèrent ses sujets, pour n'être contraint de fournir la rançon que le roi de la Chine leur demandait pour sa délivrance. Dans cette ville le chifuu permit que de neuf que nous étions il y en eût trois qui demandassent l'aumône, accompagnés de quatre huppes armés de haliebardes, et qui sont comme des records parmi nous. Ceux-ci nous menèrent tous liés comme nous étions, par six ou sept rues, où nous eûmes d'aumône la valeur de plus de vingt ducats, tant en habits qu'en argent, sans y comprendre la chair, le riz, la farine, les fruits et autres vivres qu'on nous donna ; de laquelle aumône nous en baillâmes la moitié aux quatre huppes qui nous conduisaient, pource que c'était la coutume de le faire ainsi.

En suite de cela nous fûmes menés en un pagode où le peuple accourait de toutes parts ce jour-là, pource qu'on y célébrait une fête fort solennelle : ce temple ou pagode, à ce qu'on nous dit, avait été autrefois une maison royale, où était né le roi qui régnait. Or d'autant que la reine sa mère était morte du mal d'enfant, elle s'était faite ensevelir dans la même chambre de son accouchement ; à cause de quoi, pour mieux honorer sa mort, l'on avait dédié ce temple à l'invocation de Tauhinaret, qui est une des principales sectes des païens du royaume de la Chine. Ce que je montrerai plus amplement, lorsque je parlerai du ^{p.315} labyrinthe des trente et deux lois qu'il y a en icelui ; tous les bâtiments de ce temple, ensemble tous les jardins et parterres qui en dépendent, et tous les logis qui se ferment à la clef sont suspendus en l'air sur trois cent soixante piliers, chacun desquels est d'une pierre entière presque de la grosseur d'un muid, et de vingt-sept pieds de hauteur. Ces trois cent soixante piliers sont appelés des noms des 360 jours de l'année, et en chacun d'eux il s'y fait une fête

particulière avec quantité d'aumônes et de sacrifices sanglants, le tout accompagné de musique, de danses et d'autres fêtes. Or au principal pilier, qui porte le nom de l'idole, elle-même est enchâssée fort richement dans une châsse, au devant de laquelle est toujours allumée une lampe d'argent.

Sous le château, à savoir entre ces piliers, se voient huit fort belles rues, encloses de part et d'autre des grilles de laiton, avec des portes pour le passage des pèlerins et des autres qui accourent continuellement à cette fête pour y gagner une manière de jubilé. La chambre d'en haut, où est le tombeau de la reine, est faite en façon de chapelle, toute ronde, et depuis le haut jusqu'en bas garnie d'argent du plus grand coût, en la façon qu'en la matière même ; ce qui paraissait aisément par la diversité des ouvrages qu'on y remarquait. Au milieu se voyait une manière de tribunal fait en rond, comme la chambre, de la hauteur de quinze degrés, clos tout à l'entour de six grilles d'argent, avec les pommes dorées ; et au plus haut était une grosse boule, sur laquelle il y avait un lion d'argent qui soutenait sur sa tête une châsse d'or fin, de trois palmes en carré, où l'on disait qu'étaient les ossements de cette reine, que ces aveugles et ignorants révéraient comme une grande relique.

Au dessous de ce tribunal, en la même proportion, étaient quatre barres d'argent qui traversaient la chambre, où pendaient quarante-trois lampes de même métal, en mémoire des quarante-trois ans que cette reine avait vécu, et sept lampes d'or aussi en mémoire des sept enfants mâles qu'on disait qu'elle avait eus.

Davantage à l'entrée ^{p.316} de cette chapelle, vis-à-vis une croisée qui la fermait, se voyaient huit autres barres d'argent, où pendaient encore en fort grand nombre des lampes d'argent fort grandes et riches, que ces Chinois nous dirent y avoir été offertes par les femmes de chaems, aytaos, tutons et anchacys, qui sont les plus honorables du royaume, qui avaient assisté à la mort de la reine. Si bien que pour mémoire de cet honneur elles y envoyèrent depuis ces lampes, jusqu'au nombre de cinquante-trois, à ce qu'on disait.

Hors les portes de tout le temple, qui peut être aussi grand que l'église des jacobins de Lisbonne, en six rangs de balustres qui le fermaient tout à l'entour, était un grand nombre de statues de géants de la hauteur de quinze pieds, faits de bronze, tous bien proportionnés, et tenant en main des hallebardes et des massues, et quelques-unes des haches sur leurs épaules ; toutes lesquelles statues jointes ensemble représentaient je ne sais quoi de majestueux et de grand. Si bien que la vue ne se pouvait lasser de les regarder.

Parmi ce nombre de statues, qui se montait à douze cents, à ce que les Chinois nous affirmèrent, il y avait vingt-quatre serpents, aussi de bronze, et fort grands ; au dessus de chacun était assise une femme avec une épée à la main et une couronne d'argent sur la tête. L'on tenait que ces vingt-quatre femmes portaient le titre de reines, pour le plus grand honneur de leurs descendants, pour s'être sacrifiées lors de la mort de cette reine, afin que leurs âmes servissent la sienne en l'autre vie, comme en celle-ci leurs corps avaient servi son corps ; chose que les Chinois, qui tirent leur extraction de ces femmes, tiennent à très grand honneur, même ils en enrichissent les [timbres](#)¹² de leurs armes.

Au dehors de ces rangs de géants il y en avait encore un autre qui les enfermait, et qui consistait en plusieurs arcs de triomphe, tous dorés, où étaient pendues plusieurs cloches d'argent, avec des chaînes de même métal, lesquelles sonnant continuellement par le mouvement que l'air leur donnait, faisaient un si grand bruit, qu'on ne pouvait s'ouïr parler. Au dehors de ces arcades il y avait encore en même proportion deux rangs ^{p.317} de grilles de laiton qui enfermaient tout ce grand ouvrage, où se voyaient en certains endroits limités des colonnes de même métal, et au-dessus des lions rampants, montés sur des boules qui sont les armes des rois de la Chine, comme j'ai dit ci-devant ; aux coins des carrefours il y avait quatre monstres de bronze, d'une hauteur si étrange, si démesurée, et si difformes à voir, qu'il n'est pas possible aux esprits des hommes de se l'imaginer, tellement qu'il me semble plus à propos de n'en rien dire ; joint qu'il faut que je confesse

que je ne suis pas capable d'exprimer ici de paroles la forme en laquelle j'ai vu ces prodiges. Toutefois comme il n'est pas raisonnable de tenir ces choses cachées sans en donner quelque connaissance, je dirai ce que mon faible esprit en pourra comprendre. Un de ces monstres, qui est à main droite, à l'entrée du carrefour que les Chinois appellent *le sergent Glouton de la Creuse ou profonde maison de la fumée*, et qui selon leurs histoires, est tenu pour être Lucifer, s'y voit là sous la figure d'un serpent de hauteur excessive, avec des couleuvres fort difformes et monstrueuses qui lui sortent de l'estomac, toutes couvertes d'écailles vertes et noires, où se voient encore force épines qui ont plus d'un pan de longueur tout ainsi que celles des porc-épics. Chacune de ces couleuvres avait une femme au travers de sa gueule, avec les cheveux épars et pendants en arrière, comme grandement effrayée. Le monstre portait aussi en sa gueule, qui était fort grande et démesurée, un lézard, qui lui sortait dehors plus de trente pieds de longueur, et de la grosseur d'un tonneau, avec les narines et les mâchoires si pleines de sang, que tout le reste du corps en était aussi ensanglanté ; entre ses pattes ce lézard entraînait un grand éléphant, qui semblait être si oppressé que les tripes et les boyaux lui sortaient hors de la gueule, et tout ceci était fait avec tant de proportion et si au naturel, qu'il n'y avait personne qui ne tremblât de voir une figure si difforme, et telle que les hommes n'en avaient possible jamais imaginé de semblable. Le replis de sa queue, qui pouvait être de plus de vingt brasses, était entortillé à p.318 un autre semblable monstre, qui est le second des quatre que j'ai dit être au carrefour en figure d'homme, qui a plus de cent pieds de haut. Et les Chinois l'appellent *Turcamparoo*, et disent qu'il est le fils de ce premier serpent ; outre qu'il était fort laid, il avait ses deux mains mises en sa gueule, qui la lui faisaient de la largeur d'une grande porte, avec une rangée de dents horribles qui s'y voyaient, et une langue fort noire qui en sortait de la longueur de plus de deux brasses ; ce qui était encore une chose fort effroyable à ceux qui la regardaient, et qui faisait frémir le corps. Quant aux autres deux monstres, l'un était d'une figure de femme, nommé des Chinois *Nadelgau*, de dix-sept brasses de hauteur, et six de grosseur ; cettuy-ci

au milieu de sa ceinture avait un visage fait à la proportion de son corps, de plus de deux brasses, qui par les narines vomissait de gros tourbillons de fumée, et par la gueule quantité d'étincelles de feu, non artificiel, mais véritable, à cause qu'à ce qu'ils disent, au haut de la tête l'on y faisait continuellement du feu, qui venait à sortir par la gueule de cette même face effroyable qu'il avait au milieu de sa ceinture. Par cette figure ces idolâtres voulaient montrer qu'elle était la reine de la sphère du feu, qui selon leur créance doit brûler la terre à la fin du monde. Le quatrième monstre était un homme accroupi, qui soufflait à toute force avec des joues si grandes et si enflées, qu'il semblait que ce fût une voile de navire. Ce monstre était aussi d'une hauteur démesurée, et d'un visage si affreux et si difforme, que ceux qui le regardaient en pouvaient à peine supporter la vue. Les Chinois l'appelaient *Uzanguenaboo*, et disaient que c'était lui qui émouvait les tempêtes sur la mer, qui démolissait les édifices ; à cause de quoi le peuple lui donnait plusieurs aumônes, afin qu'il ne lui fît aucun mal ; joint qu'il y en avait plusieurs qui s'enrôlaient en sa confrérie, et qui lui donnaient un mace d'argent par an, qui vaut six sols et un liard de notre monnaie, et ce afin qu'il ne leur submergeât leurs juncos, et ne fît aucun mal à ceux des leurs qui naviguaient sur mer ; j'omets une infinité d'autres abus que leur grand aveuglement leur fait croire, et qu'ils ^{p.319} estiment si véritables, qu'il n'y en a pas un d'eux qui ne voulût mourir mille fois pour les soutenir.



CHAPITRE XC

Des choses que nous trouvâmes à mont cette rivière jusqu'à notre arrivée à la ville de Junquileu, ensemble de ce que nous vîmes tant en ce lieu qu'en un autre village plus éloigné

@

Le lendemain, étant partis de cette ville de Pocasser, nous arrivâmes en une autre ville appelée Xinligau, qui est encore fort grande et fort belle. Là se voient plusieurs bâtiments enclos de murailles de brique avec de bons fossés à l'entour, et aux extrémités deux châteaux grandement bien fortifiés avec des tours et des boulevards presque à notre mode. Aux portes il y a des pont-levis suspendus en l'air par de grosses chaînes de fer, et au milieu de ces mêmes châteaux est remarquable une tour à cinq étages, avec force inventions de peintures différentes.

Les Chinois nous assurèrent qu'en ces deux tours il y avait un trésor qui valait plus de 15.000 picos d'argent de rente, que l'on recueillait en tout cet archipelago, lequel trésor le grand-père du roi qui régnait avait fait mettre en ce lieu, pour mémoire d'un sien fils qui y était né et s'appelait *Leuquinau*, c'est-à-dire, *Allégresse de tous*. Ceux du pays le tiennent pour saint, pour avoir fini ses jours en religion, et là même il est enseveli dans un temple à l'invocation de Quiay Varatel, dieu de tous les poissons de la mer, de qui ces misérables aveugles racontent une infinité de sottises, ensemble des lois qu'il a inventées, et des préceptes qu'il leur a donnés. Ce qui est véritablement capable d'étonner un chacun, comme je dirai plus amplement lorsqu'il en sera temps.

En cette ville et en une autre qui est à cinq lieues plus haut, on travaille à la plupart ^{p.320} des teintures des soies de ce royaume, à cause qu'ils tiennent que les eaux de ce pays-là font les couleurs beaucoup plus vives que celles de toutes les autres contrées, et les métiers de ces soies qu'ils disent être treize mille mille de nombre, rendent de revenu au roi trois cent mille taëls par an. Continuant notre

route à mont la rivière, le jour d'après, environ le soir, nous arrivâmes en de grandes plaines où il y avait quantité de bétail, comme chevaux, poulains, vaches et juments, le tout gardé par certains hommes à cheval qui en faisaient vente aux bouchers, lesquels le vendent par après indifféremment comme une autre chair.

Comme nous eûmes passé cette plaine qui pouvait contenir dix ou douze lieues, nous arrivâmes en une ville appelée Junquileu, murée de brique, où toutefois nous ne remarquâmes ni créneaux, ni boulevards, ni tours comme aux autres dont j'ai parlé ci-devant, mais bien des chardons au haut des murailles. Au bout du faubourg de cette ville, du côté de la rivière, nous vîmes des maisons bâties en l'eau sur des pieux fort gros, faites en façon de magasins, et qui étaient fort vieilles et ruinées. Au devant de la porte en un petit carrefour se voyait un tombeau de pierre entouré de grilles de fer, peintes de vert et de rouge, et par dessus un clocher fait de pièces de porcelaines fort fines, dressé sur quatre colonnes de pierre lissée. Sur le haut du tombeau il y avait cinq globes, et deux autres qui semblaient être de fer fondu, et sur un des côtés de ce tombeau étaient gravés en lettre d'or et en langue chinoise, des mots de cette substance :

« Ci-gît Trannocem Mudeliar, oncle du roi de Malaca, que la mort ôta du monde avant que s'être vengé du capitaine Alfonse d'Albuquerque, lion des voleries de la mer.

Nous nous étonnâmes tous de voir là cette inscription, et nous enquîmes à même temps que voulait dire cela, à quoi un Chinois qui semblait plus honorable que tous les autres qui étaient là présents, nous fit cette réponse :

— Il y peut avoir environ quarante ans que cet homme qui est là enseveli, s'en vint ici pour ambassadeur d'un prince qui se disait roi de Malaca, pour demander secours au fils du Soleil, contre des hommes d'un pays qui n'a point de nom, ^{p.321} qui étaient venus du bout du monde par mer, et lui avaient pris Malaca. Cet homme nous raconta plusieurs autres choses sur ce sujet, et des particularités incroyables dont il est fait

mention en un livre qui en a été imprimé. Or d'autant qu'il y avait déjà près de trois ans qu'il était en cour, continuant la poursuite de ce secours, qui lui était déjà accordé par les chaems du gouvernement, comme l'on en faisait déjà les préparatifs, sa mauvaise fortune voulut qu'une nuit, en soupant, il fut surpris d'une apoplexie, dont il mourut au bout de neuf jours. Voyant qu'une mort inopinée l'emportait, extrêmement affligé de ce que ce qu'il était venu demander n'avait pu réussir, il exprima cet ardent désir de vengeance, par l'inscription qu'il fit mettre sur ce tombeau où il est enseveli, afin que la postérité sache ce qu'il était venu faire ici.

Après cela nous partîmes incontinent de ce lieu, et continuâmes notre route à mont la rivière, qui de ce côté-là n'est pas si large que vers la ville de Nanquin ; mais le pays y est aussi plus peuplé de villages, bourgs et jardins, que ne sont tous les autres endroits ; car d'un jet de pierre à l'autre l'on rencontre toujours quelque pagode, ou quelques maisons de laboureurs, ou gens de travail.

Passant plus avant environ deux lieues, nous arrivâmes à un grand carrefour environné de grosses grilles de fer, au milieu duquel étaient debout deux grosses statues de bronze, appuyées à des colonnes de fonte de la grosseur d'un muid, et hautes de sept brasses, l'une d'homme et l'autre de femme : l'un et l'autre monstres de septante-quatre pans de hauteur avaient les deux mains dans leurs bouches, les joues fort enflées, et les yeux si égarés, qu'ils faisaient peur à tous ceux qui les regardaient. Celui de ces monstres qui représentait un homme, s'appelait *Quiay Xingatalor*, et l'autre qui avait la figure d'une femme était nommé *Apancapatur*. Comme nous eûmes demandé à ces Chinois l'explication de ces figures, ils répondirent que le mâle était celui qui avec ces joues enflées soufflait le feu d'enfer pour tourmenter tous ces misérables qui n'avaient daigné donner l'aumône en cette vie ; mais que pour le regard de la femme elle était portière ^{p.322} d'enfer, pour reconnaître ceux qui lui faisaient du bien dans le monde, les laissant enfuir dans une rivière d'eau grandement froide, et qui

s'appelait Ochilendai, où elle les tenait cachés, sans que les démons les y tourmentassent comme les autres condamnés.

À ces mots un de notre compagnie ne put s'empêcher de rire d'une si grande sottise, et d'une chose si diabolique ; ce que voyant trois de leurs bonzes ou prêtres, qui étaient là présents, s'en scandalisèrent si fort, qu'ils mirent dans la tête du chifuu qui nous conduisait, que s'il ne nous châtierait si bien que ces dieux-là s'en tinssent pour contents et pour satisfaits, de nous voir punis de la raillerie que nous avions faite d'eux, assurément l'un et l'autre tourmenterait fort son âme, et ne la laisserait jamais sortir d'enfer : laquelle menace épouvanta si fort ce chien de chifuu, que sans tarder davantage ni vouloir écouter nos raisons, il nous fit tous lier pieds et mains, et commanda qu'avec une double corde, l'on nous donnât à chacun plus de cent coups de fouet ; ce qui fut incontinent exécuté avec tant de rigueur, que l'on nous mit tous en sang, et depuis nous ne nous moquâmes jamais plus d'aucune chose que nous vissions.

Au temps que nous arrivâmes là nous y rencontrâmes douze bonzes, lesquels avec des encensoirs d'argent pleins de plusieurs parfums d'aloès et de benjoin, encensaient ces deux monstres diaboliques, et disaient tout haut, *Aide-nous ainsi que nous te servons*. À quoi plusieurs autres prêtres répondaient au nom de l'idole avec un grand bruit, *Ainsi je te le promets comme bon Seigneur*. De cette façon ils s'en allaient tous en procession à l'entour du carrefour, chantant d'une voix mal accordée au son de plusieurs cloches de métal et de fonte qui étaient sur des clochers hors du carrefour. Cependant il y en avait d'autres, qui avec des tambours et des bassins faisaient tant de bruit, qu'il faut avouer que toutes ces choses ensemble donnaient de l'effroi à ceux qui les voyaient.

CHAPITRE XCI

De notre arrivée en la ville de Sempitay, et de ce qui se passa entre nous et une femme chrétienne que nous y rencontrâmes

@

p.323 De ce carrefour que j'ai dit, nous continuâmes notre voyage encore onze jours à mont la rivière, qui en cet endroit est déjà si peuplée de cités, villes, villages, bourgs, forteresses et châteaux, qu'en plusieurs lieux des uns aux autres il n'y a pas plus de distance que de la portée d'une arquebuse. Et tout autant de terre que nous pouvions découvrir était pleine de maisons de plaisance, et de temples dont les clochers étaient tous dorés ; ce qui parut une chose grandement magnifique à nos yeux, et dont nous demeurâmes tous étonnés.

De cette façon nous arrivâmes à une ville nommée Sempitai, et y demeurâmes cinq jours, à cause que la femme du chifui qui nous conduisait se trouvait mal. Là nous prîmes terre avec sa permission, et ainsi enchaînés comme nous étions, nous nous en allâmes le long des rues demandant l'aumône, que les habitants nous donnèrent abondamment. Ceux-ci étonnés de voir des gens faits comme nous s'assemblaient entr'eux par troupes, nous demandant quelle sorte de gens nous étions, de quel royaume, et comme s'appelait notre pays. À quoi nous répondions tous conformément à ce que nous avions dit plusieurs fois, à savoir que nous étions natifs du royaume de Siam, que nous en allant de Liampoo à Nanquin : la fortune nous avait privés de nos marchandises par une tourmente ; et qu'au reste, encore qu'ils nous vissent en si pauvre équipage, nous ne laissions pas d'avoir été autrefois fort riches.

Là-dessus une femme qui était accourue comme les autres afin de nous voir,

— Il y a de l'apparence, dit-elle, en regardant tous ceux d'alentour, que les choses que les pauvres étrangers nous p.324

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

disent ici sont très véritables, aussi véritablement c'est de quoi vous ne devez pas vous étonner puisque cela est si ordinaire, qu'il arrive le plus souvent que ceux qui hantent sur la mer y font leur tombeau ; c'est pourquoi, mes amis, le meilleur et le plus assuré, c'est d'estimer la terre et de travailler sur terre, puisque c'est la matière dont il a plu à Dieu nous former.

Cela dit, elle nous donna deux mazes, qui valent chacun six sols et demi de notre monnaie, et nous recommanda de ne plus faire de si longs voyages, puisque Dieu nous avait fait la vie si courte. Cela dit, elle se déboutonna une manche d'une jupe de satin rouge qu'elle avait vêtue, et nous découvrant le bras gauche, elle nous fit voir dessus une croix empreinte, comme la marque d'un esclave. Sur quoi nous regardant fixement,

— Y a-t-il quelqu'un de tous, ajouta-t-elle, qui connaisse ce signe, qui parmi les gens qui suivent le chemin de la vérité s'appelle croix ? ou bien quelqu'un de vous l'a-t-il point ouï nommer ?

Nous n'eûmes pas plus tôt vu cela que nous mîmes les genoux à terre avec beaucoup de respect, et répondîmes, les larmes aux yeux, que nous connaissions bien cela. Sur quoi s'étant mise à crier, et haussant les mains au ciel :

— Notre père qui es aux cieux, dit-elle, ton nom soit sanctifié, paroles qu'elle proféra en langue portugaise, et pource qu'elle ne savait pas davantage de notre langue, s'étant remise à parler chinois, elle nous pria très instamment de dire si nous étions chrétiens. À quoi nous lui répondîmes qu'oui, et tous ensemble lui prenant le bras où la Croix était marquée, nous la baisâmes ; et pour preuve de cette vérité nous continuâmes tout le reste de l'oraison dominicale, qu'elle avait laissé à dire. Alors comme elle eut appris véritablement que nous étions chrétiens, toute baignée de larmes elle se sépara d'avec ceux qui étaient là présents, et nous dit :

— Venez, chrétiens du bout du monde, avec celle qui est votre vraie sœur en la foi de Jésus-Christ, ou possible parente de quelqu'un de vous, du côté de celui qui m'a engendré en ce misérable exil.

À même temps elle commença de prendre le chemin de son logis pour nous y mener, à quoi ne voulurent ^{p.325} s'accorder les quatre huppes qui nous gardaient, disant qu'il nous devait suffire de nous en aller demander l'aumône par la ville, ainsi que le chifuu nous l'avait commandé, ou qu'autrement ils nous ramèneraient au vaisseau. Mais ils ne disaient cela que pour l'intérêt qu'ils y prétendaient, à cause qu'il leur venait la moitié des aumônes qu'on nous faisait, comme j'ai dit en un autre endroit, de sorte qu'ils firent semblant tout aussitôt de nous vouloir ramener au navire ; ce que voyant cette femme,

— Je vous entends, leur dit-elle, et vois bien que vous ne voulez rien perdre de votre droit ; aussi est-il bien raisonnable, puisque vous n'avez point d'autres profits que ceux-là.

À l'heure même elle mit la main à la bourse, et leur donna deux taëls d'argent ; de quoi ils demeurèrent fort contents.

Ainsi avec la permission du chifuu elle nous mena à sa maison et nous y retint durant les cinq jours que nous demeurâmes là, nous faisant continuellement beaucoup de caresses et nous y traitant avec beaucoup de charité. Là elle nous montra un oratoire, où elle avait une croix de bois doré, ensemble des chandeliers, et une lampe d'argent. En suite de cela elle nous dit qu'elle se nommait Inez de Leyria, et son père, [Tomé Pires](#) ¹, lequel du royaume de Portugal avait été envoyé pour ambassadeur vers le roi de la Chine. Et que pour une rébellion qu'un capitaine portugais avait faite à Canton, les Chinois le prenant pour un espion, non pour un ambassadeur, tel qu'il se disait être, l'avaient arrêté prisonnier, et deux hommes avec lui, d'où il s'était ensuivi que par l'ordonnance de la justice cinq d'entr'eux avaient eu la question, et tant de coups de fouet qu'ils en étaient morts à l'instant.

¹ [c.a. : auteur de [Suma oriental](#).]

Que pour les autres, ils avaient été bannis en divers lieux, où ils étaient morts mangés des poux. Que néanmoins il y en avait un encore vivant, qui se nommait Vasco Caluo, natif d'un lieu de notre pays nommé Alcouchete. Ce qu'elle confirmait avoir ouï dire plusieurs fois à son père, non sans en répandre des larmes à chaque fois qu'il en parlait ; Qu'au demeurant son père ayant été banni en ce lieu, il s'y était marié avec sa mère, qui pour lors avait quelque peu de bien, p.326 et l'avait faite chrétienne, dont l'un et l'autre avait toujours vécu fort chrétiennement par l'espace de trente-sept ans qu'il avaient été ensemble, convertissant plusieurs gentils à la foi de Jésus-Christ, dont il y en avait encore plus de trois cents dans la ville, qui s'assemblaient tous les dimanches dans sa maison pour y faire le catéchisme.

Sur quoi lui ayant demandé quelles étaient leurs prières accoutumées, elle répondit qu'il n'en faisaient point d'autre sinon que toute l'assemblée se mettait à genoux devant la croix, levant les yeux et les mains vers le Ciel, et disant :

— Seigneur Jésus-Christ, comme il est véritable que tu es le vrai fils de Dieu, conçu par le saint Esprit au ventre de la vierge Marie, pour le salut des pécheurs, ainsi pardonne-nous nos offenses, afin que nous méritions de voir ta face en la gloire de ton royaume où tu es assis à la dextre du Très-Haut. Notre père qui es aux cieux, sanctifié soit ton nom ; Au nom du père, et du fils, et du saint Esprit, amen.

Et tous baisant la croix ainsi s'embrassaient les uns les autres, et après cela s'en retournaient chacun chez soi.

En suite de cela elle nous dit que de cette façon ils vivaient tous dans une conformité d'amitié mutuelle sans que la haine eût place entr'eux en aucune façon que ce fût. À ces choses elle ajouta, que son père lui avait laissé plusieurs autres oraisons par écrit, que les Chinois lui avaient dérobées, tellement qu'il ne lui était resté autre chose que ce qu'elle nous avait dit.

À ces paroles nous répondîmes, que ce que nous lui avions ouï dire était fort bon, mais qu'auparavant que partir nous lui laisserions plusieurs autres oraisons très belles et fort salutaires :

— Faites-le donc, nous répondit-elle, pour le respect que vous devez à un Dieu si bon que le vôtre, et qui a tant fait de choses pour vous, pour moi, et pour tous généralement.

Alors nous ayant fait couvrir une table, elle nous donna à dîner fort abondamment, et en fit de même durant les cinq jours que nous demeurâmes dans sa maison. Ce que le chifuu nous permit en considération d'un bon présent que cette dame envoya à sa femme, qu'elle pria très instamment de faire en sorte avec son mari qu'il nous traitât bien, pource que ^{p.327} nous étions hommes desquels Dieu avait un soin particulier, chose que la femme du chifuu promit de faire avec beaucoup de paroles de remerciement et de courtoisie pour le présent qu'elle avait reçu.

Cependant, durant les cinq jours que nous fûmes en sa maison, par sept diverses fois nous fîmes le catéchisme aux chrétiens, dont ils furent tous grandement encouragés, même Christofle Boralho leur fit un petit livret en lettre chinoise dans lequel il leur laissa par écrit le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, le *Salve Regina*, les commandements de Dieu, et plusieurs autres oraisons fort bonnes.

Après ces choses nous prîmes congé des chrétiens et d'Inez de Leyria, de qui l'on ne pouvait mettre en doute que ce ne fût une vraie chrétienne selon ce que nous en pûmes juger par les conjectures, durant ce peu de temps que nous fûmes en sa maison. Ces chrétiens nous donnèrent cinquante taëls d'aumônes, qui depuis nous servirent bien pour remédier à beaucoup d'incommodités que nous eûmes, comme je dirai ci-après ; joint que cette même Inez de Leyria nous donna en cachette cinquante autres taëls, nous priant fort humblement de nous souvenir d'elle en nos prières adressées à notre Seigneur, puisque nous voyions aisément combien grand besoin elle en avait.

CHAPITRE XCII

De l'origine et du fondement de cet empire de la Chine,
ensemble d'où sont venus les premiers qui l'ont peuplé

@

Après notre partement de la ville de Sampitay, nous continuâmes notre route par la rivière de Batampina, jusqu'à un lieu qui se nommait *Lequinpau*, peuplé de dix ou douze mille feux, et grandement bien bâti, du moins nous le jugions ainsi par apparences ; joint qu'il était enclos de ^{p.328} bonnes murailles, avec leurs corridors à l'entour. Là tout auprès se voyait au dehors une maison fort longue, ayant au dedans, de chaque côté, trente fourneaux, où l'on fondait quantité d'argent qu'on y apportait par charrettes d'une montagne qui était à cinq lieues de là, nommée *Tuxenguim*. Les Chinois nous assurèrent qu'en cette [minièr](#)e travaillaient continuellement plus de mille hommes, à tirer l'argent, et que le roi de la Chine en avait de revenu tous les ans environ cinq mille picos. Sur quoi nous furent racontées plusieurs autres particularités fort curieuses que je n'écris point ici pour éviter la prolixité.

Nous partîmes de ce lieu presque à soleil couché, et arrivâmes le lendemain sur le soir entre deux petites villes, tant seulement éloignées d'ensemble d'un quart de lieue, qui est la largeur de la rivière. L'une se nommait Pacano, l'autre Nacau ; et encore que toutes deux fussent petites, elles étaient néanmoins fort belles et bien murées d'une belle grande pierre de taille, joint qu'il y avait force temples qu'ils nomment pagodes, tous dorés, avec quantité d'inventions de clochers et de girouettes fort riches et de grande dépense : chose assez belle et agréable à voir. Aussi me semble-t-il n'être pas hors de propos de rapporter en ce lieu ce qu'on nous y raconta de ces deux villes, et que j'ouï dire depuis, afin qu'on sache par là l'origine et le fondement de cet empire de la Chine, de quoi les anciens écrivains n'ont rendu aucune raison jusqu'à maintenant.

Il est écrit en la première chronique des Huitante qui ont été faites des rois de la Chine, chapitre treizième, comme je l'ai ouï dire plusieurs fois, que six cent trente-neuf ans après le déluge il y eut un pays qui s'appelait alors *Guantipocau*, lequel, à ce qu'on en peut juger par la hauteur du climat où il est situé, doit être à soixante-deux degrés du côté du nord, et aboutit derrière notre Allemagne. En ce pays vivait en ce temps-là un prince appelé Turbano, de qui les terres n'étaient pas de grande étendue.

L'on dit de lui qu'étant jeune garçon, il eut trois enfants d'une femme nommée Nancaa, pour qui il avait une extrême affection, bien que la reine sa mère, qui était veuve, en fût ^{p.329} grandement [déplaisante](#)². Ce roi étant sollicité de se marier par les principaux de son État, s'en excusait toujours, alléguant pour cet effet quelques raisons que les siens ne prenaient point pour être valables. Au contraire incités plus fort par sa mère, ils s'obstinèrent en leur poursuite, et le pressèrent jusqu'à ce point que lui s'en excusant donna bien à connaître qu'il ne pensait à rien moins qu'à cela. Aussi toute son intention était de légitimer son fils aîné, qu'il avait eu de Nancaa, et de lui laisser son royaume même, ce qui fut cause qu'il se mit depuis en religion dans un temple appelé Gison, qui semble avoir été l'idole d'une certaine secte que les Romains ont eue en leur temps, et qui est encore à présent en cet empire de la Chine, du Japon, de Cauchenchina, de Cambaio, et de Siam ; de quoi j'ai vu plusieurs temples en ce pays.

Cependant ce prince ayant déclaré que c'était là sa dernière volonté, la reine sa mère qui était veuve pour lors, et âgée de cinquante ans, n'y voulut point consentir, disant, que puisqu'il était ainsi que son fils voulait mourir en cette religion dont il avait fait profession, et laisser le royaume sans héritier légitime, elle était d'avis de remédier à ce désordre. Elle se maria en effet tout incontinent à un sien prêtre appelé Silau, âgé de vingt-six ans, et le fit proclamer roi, bien que plusieurs s'y opposassent. Cela ne fut pas si tôt fait que Turbano en eut avis. Et sachant que la reine sa mère ne s'était portée à cela que pour frustrer son fils de l'héritage qu'il lui voulait donner, et l'exclure de son

testament, il sortit hors de religion avec dessein de reprendre possession de ce qu'il avait laissé ; à quoi il employa toute sorte de travail et de diligence.

Sur ces entrefaites la reine, mère du prince, et Silau avec qui elle était nouvellement mariée, appréhendant que si cette affaire allait plus avant, elle ne fût cause de la mort de tous deux, assemblèrent secrètement quelques-uns de ceux qui étaient de leur parti, qui furent, à ce que l'on tient, jusqu'au nombre de trente hommes de cheval, et quatre-vingt de pied. Avec ces forces ils s'en allèrent une nuit dans la maison où était Turbano, et le tuèrent avec les siens. ^{p.330} Toutefois Nancaa se sauva avec ses trois fils, et accompagnée de quelques siens domestiques s'embarqua dans une lanteaa de rame, qui est un petit vaisseau dans lequel elle fit en sorte de se sauver à val la rivière, en un lieu qui était à septante lieues de là, où elle prit terre avec ce peu de gens qui l'accompagnaient. Là même, assistée de quelques autres qu'elle rassembla depuis, elle se fortifia dans une petite île, qui était au milieu de la rivière, et qu'elle appela *Pilaunere*, qui signifie, *Retraite des pauvres*, en intention d'y achever le reste de ses jours à cultiver la terre et s'y nourrir du travail des siens, pource que, comme il est rapporté dans le même chapitre, ce lieu n'était encore habité d'aucunes personnes.

Or d'autant qu'il y avait déjà cinq ans qu'elle vivait en un état si misérable et si pauvre, le tyran Silau, que le peuple n'aimait du tout point, appréhendant que les trois jeunes princes venant à être grands, ne le débusquassent de ce qu'il avait injustement usurpé sur eux, ou du moins qu'ils ne l'inquiétassent par des désordres et des levées de gens de guerre à cause du droit qu'ils prétendraient avoir au royaume, l'on tient qu'il envoya en quête après eux une flotte de trente iangaas de rames, où, à ce que l'on dit, il y avait mille six cents hommes.

Durant que cela se passait, Nancaa eut avis des grandes forces qui s'en venaient fondre sur elle. S'étant conseillée à même temps touchant ce qu'elle avait à faire, il fut résolu de ne l'attendre en aucune façon que ce fût, pource que ses fils étaient encore enfants, elle une faible femme, ses hommes en petit nombre, sans armes, et dépourvus

de tout ce qui leur était nécessaire pour se défendre contre un si grand nombre d'ennemis si bien équipés. Ayant donc fait la revue de ses gens, il se trouva qu'elle n'en avait que mille et trois cents, desquels seulement cinq cents étaient hommes, et tout le reste femmes et enfants, pour laquelle quantité de gens, il n'y avait dans toute la rivière que trois petites lanteaas, et une ianga, où il ne pouvait entrer que cent personnes. Alors Nanca reconnut bien que les vaisseaux n'étaient pas capables de porter tous les gens qu'elle avait avec elle, et pensant au remède qu'elle ^{p.331} pouvait trouver contre en une si grande nécessité, l'histoire dit qu'elle tint encore une fois conseil, et que déclarant publiquement aux siens l'extrême crainte qu'elle avait, elle leur demanda derechef ce qui leur en semblait ; mais qu'ils s'en excusèrent alors, disant qu'à n'en point mentir ils reconnaissaient n'avoir point le jugement assez bon pour se résoudre en peu de temps sur ce qu'elle demandait. Ce qui fut cause que selon leur ancienne coutume les ordonnances furent jetées au sort, afin que celui à qui il arriverait de pouvoir parler, dût librement ce que Dieu lui inspirerait. Pour cet effet ils prirent trois jours de temps, pendant lesquels à force de jeûnes, de cris et de larmes, ils demandèrent tous à haute voix secours et faveur au puissant Seigneur, en la main duquel était le certain remède qu'ils prétendaient. Ainsi Nancaa s'étant résolue avec les siens de suivre cet avis, qui pour lors fut trouvé le meilleur de tous, elle fit publier que sous peine de la mort, aucune personne n'eut à manger qu'une seule fois durant trois jours, afin que par cette abstinence du corps l'esprit fût porté d'une plus grande attention envers Dieu.

@

CHAPITRE XCIII

Des autres choses qui s'ensuivirent de cette affaire lorsque le jeûne fut achevé, et de ce qui fut fait depuis

@

Les trois jours de cette abstinence étant passés, l'on jeta cinq fois le sort, et tous les cinq tombèrent sur un petit garçon âgé de sept ans, qui s'appelait Silau comme le tyran qu'ils redoutaient. Ils demeurèrent tous confus et tristes, pour être assurés qu'en toute leur armée il n'y en avait pas un autre de même nom. Après qu'ils eurent fait leurs sacrifices avec toutes les cérémonies accoutumées, de musique, parfums et senteurs odoriférantes pour rendre grâces à Dieu, ils commandèrent au petit garçon de lever les mains vers le ^{p.332} ciel, et dire ce qui lui semblait être nécessaire pour remédier à une affliction si grande que celle où ils étaient. Sur quoi le petit garçon Silau regardant Nancaa, les histoires font foi qu'il lui dit ces paroles :

— Ô faible et misérable femme, maintenant que la tristesse et l'affliction te rendent plus troublée et plus confuse que jamais, pour le peu de remède que l'entendement humain te représente, soumets-toi par humbles soupirs à la puissante main du Seigneur. Éloigne donc, ou à tout le moins tâche d'éloigner ton cœur des vanités de la Terre, élevant avec foi et espérance tes yeux en haut, et tu verras ce que peut le cœur d'un innocent affligé et poursuivi devant la justice de celui qui t'a créée. Car dès lors qu'en toute humilité tu as déclaré au Tout-puissant ton faible pouvoir, incontinent du haut des Cieux la victoire t'a été donnée sur le tyran Silau, avec de grandes promesses que le Seigneur de tous les hommes te manifesterait par moi, sa moindre fourmi.

Voilà pourquoi je te commande de sa part que tu embarques, dans les vaisseaux de tes ennemis, tes enfants et toute ta famille. Alors, au confus murmure des eaux, tu roderas toute

la terre, veillant tous les ans avec la douleur de ton bras, pource qu'auparavant que tu arrives au bord de la rivière, il se montrera où, pour une longue demeure, tu dois poser le fondement d'une maison, dont la réputation ira si avant que la miséricorde du Très-Haut y sera publiée au siècle des siècles, par la voix et le sang d'un peuple étranger, dont les cris lui seront aussi agréables que ceux des petits enfants qui sont au berceau.

Cela dit, l'histoire rapporte que ce petit enfant tomba par terre tout raide mort ; ce qui fut une chose de laquelle Nancaa et tous les siens furent grandement étonnés. Cette même histoire raconte, et je l'ai plusieurs fois ouï lire, que cinq jours après ce succès, un matin, l'on vit descendre à val la rivière l'armée des trente iangaas, dont les vaisseaux étaient fort bien équipés, mais où il n'y avait pas un seul homme.

La raison de ceci au rapport de l'histoire que les Chinois tiennent pour très véritable, fut que tous ces navires de guerre s'étant joint ensemble afin d'exécuter impitoyablement sur la pauvre Nancaa, sur ses trois enfants, et sur tous les autres qui l'accompagnaient, les cruelles et damnables intentions du tyran Silau, une nuit ^{p.333} comme cette flotte était à l'ancre en un lieu qui s'appelait *Catebasoy*, voilà qu'on vit s'élever sur elle une fort grosse nuée, de laquelle, se lançaient quantité d'éclairs et de tonnerres, accompagnés d'une grosse ravine d'eau, dont les gouttes étaient si chaudes, que venant à tomber sur ceux qui étaient endormis dans les vaisseaux, elle les contraignait de se jeter dans la rivière. Si bien que par ce moyen ils y périrent tous en moins d'une heure. Car l'on tient qu'une seule goutte de cette pluie venant à choir sur un corps, le brûlait de telle sorte qu'elle pénétrait jusqu'au plus profond de l'os avec une douleur insupportable, sans que les vêtements ni les armes mêmes fussent capables d'y résister.

Alors la Nancaa prenant cela pour un grand mystère, reçut cette faveur de la main du Seigneur avec une grande abondance de larmes ; tellement qu'elle et les siens l'en remercièrent infiniment. Cela fait, après qu'elle-même, ses trois enfants, et tous les autres de sa suite se

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

furent embarqués dans les trente iangaas de la flotte, ils s'en allèrent à val la rivière, si bien qu'emportés par le courant de l'eau, qui à leur faveur se redoubla (comme le raconte l'histoire) au bout de quarante-sept jours ils arrivèrent en ce même endroit où est maintenant bâtie la ville de Pequín.

Là elle mit pied à terre avec tous les siens, en intention d'y établir sa demeure. Or pource qu'elle appréhendait que le tyran Silau, de qui elle avait toujours redouté les cruautés, ne s'en vînt fondre sur elle, l'on dit qu'en ce lieu elle se fortifia le mieux qu'elle put avec des [estacades](#) et des plates-formes qu'elle fit de pierres et de fascines, comme je dirai ci-après.

@

CHAPITRE XCIV

Des fondateurs des quatre premières villes de la Chine, et de quelques choses fort remarquables touchant la grande ville de Pequin

@

p.334 La même histoire de la Chine raconte, qu'après que la pauvre Nancaa fut descendue à terre avec tous les siens, au bout de cinq jours elle leur fit prêter serment, qu'ils reconnaîtraient son aîné pour leur prince légitime, pour mieux se mettre à couvert de quelques appréhensions qu'elle avait toujours eues, et trouver quelque allègement à tant de travaux qu'elle avait soufferts par le passé.

Or le même jour que ce prince reçut le serment de fidélité de ce peu de vassaux qu'il avait, il fit élection du lieu où il voulait que fût bâtie la forteresse, ensemble de l'enclos de la muraille. Après cela, comme on eut jeté les premiers fondements, ce qui fut fait avec beaucoup de diligence, il sortit de sa tente accompagné de sa mère, par qui tout se gouvernait, ensemble de ses frères, et de quelques-uns des principaux, avec des vêtements de fête ; en cette première montre qu'il donna de soi aux siens, il fit porter devant lui par les plus nobles, une grande pierre qu'il avait fait travailler auparavant ; puis arrivé qu'il fut aux fondements qui étaient déjà faits, il porta la main dessus cette pierre, et s'étant mis à genoux, il haussa les mains au ciel, et dit à tous ceux qui étaient là présents :

— Mes frères et mes bons amis, je vous avise que je donne le nom de Pequin, qui est le mien, à cette même pierre sur laquelle se doit bâtir cette nouvelle maison ; car je désire que désormais elle soit ainsi appelée. C'est pourquoi je vous prie tous comme ami, et vous commande comme roi, de ne la point nommer autrement, afin que la mémoire en reste immortelle à ceux qui viendront après nous jusqu'à la fin du monde. Par ce moyen il sera manifeste à tous, que le

troisième jour de la huitième lune ^{p.335} de l'année mil six cent trente-neuf, depuis que le Seigneur de toutes les choses créées eut fait voir à ceux qui vivaient sur terre, combien il avait en horreur les péchés des hommes, pour lesquels il noya tout l'univers des eaux qu'il fit tomber du ciel pour satisfaire à sa divine justice ; il leur sera, dis-je, manifesté que c'est le nouveau prince Pequin qui a bâti cette forteresse, à qui il a donné son nom. Ainsi conformément à la prophétie que l'enfant mort nous en a donnée, il sera publié partout par la voix des peuples étrangers, de quelle façon il faut craindre le Seigneur, et lui rendre des sacrifices qui lui soient agréables et justes.

Voilà ce que dit le roi Pequin à ses vassaux, et c'est ainsi qu'on le voit encore gravé aujourd'hui sur un écusson d'argent, attaché à une arcade d'une des principales portes de la ville, appelée *Pommicotay*, en laquelle pour mémoire de cette prophétie il y a d'ordinaire une garde de quarante hallebardiers avec leur capitaine, là où en toutes les autres il n'y en a que quatre seulement, qui sont obligés de rendre compte de ceux qui entrent dans la ville et qui en sortent à chaque jour. Et parce que les histoires font foi que ce fut au troisième du mois d'août, que ce nouveau roi jeta le premier fondement de cette ville, à ce même jour les rois de la Chine ont accoutumé de se faire voir au peuple, ce qu'ils font avec tant de grandeur et de majesté, qu'il faut que j'avoue qu'il me serait impossible d'en pouvoir raconter la moindre partie, tant s'en faut que j'en puisse décrire le tout.

Or à cause des paroles que dit ce premier roi, que les Chinois tiennent pour une prophétie infallible, ses descendants en appréhendent si fort l'événement, que par une loi qu'ils ont faite exprès, il est défendu, sur de grandes peines, de recevoir en ce royaume d'autres étrangers que des ambassadeurs et des esclaves. C'est aussi pour cela que lorsqu'il y en arrive quelques-uns, ils les bannissent aussitôt d'un lieu à l'autre, sans leur permettre de s'établir en aucune part, comme ils le pratiquèrent envers moi et envers mes

huit compagnons. Voilà donc comme de cette même façon que j'ai succinctement racontée, fut fondé et peuplé cet empire de la Chine, par le moyen de ce prince appelé Pequin, fils de ^{p.336} Nancaa, et l'aîné de ces trois frères. Quant aux autres deux qui s'appelaient *Pacan* et *Nacau*, ils fondèrent depuis les autres villes, et leur donnèrent de même leurs propres noms. L'on tient aussi que leur mère Nancaa fonda la ville de Nanquin, qui prit d'elle le nom quelle porte encore aujourd'hui, et qui est la seconde de cette grande monarchie.

Les histoires font foi, que depuis le temps de ce premier fondateur, cet empire de la Chine s'augmenta toujours d'un roi à l'autre par une juste succession, jusqu'à un certain âge, qui selon notre supputation fut en l'année du Seigneur mil cent treize ; et tient-on que depuis ce temps-là cette ville de Péquin fut assaillie par ses ennemis, qui s'y donnèrent une entrée, et la démolirent vingt-six fois. Mais comme elle était déjà grandement peuplée, et ces rois fort riches, l'on dit que le roi qui régnait alors, appelé *Xixipan*, y fit en vingt-trois ans un enclos, tel qu'on le voit aujourd'hui, et que depuis un autre roi nommé *Lumbileytai*, son petit fils, en fit un autre huitante-deux ans après, tellement que tous les deux ensemble avaient de circuit soixante lieues, à savoir trente chacun, dix de longueur, et cinq de largeur. Or il est très évident, et je l'ai lu plusieurs fois, que chacun de ces enclos ou murailles a mille soixante boulevards tous ronds, ensemble deux cent quarante tours, extrêmement belles, fortes, larges, et hautes, avec leurs chapiteaux de diverses couleurs, qui en rendent la vue fort agréable. Là se voyaient partout sur des globes des lions dorés, armes des rois de la Chine, par où il veut donner à entendre *qu'il est le lion couronné au trône du monde*.

Hors de ce dernier enclos se voit à l'entour un fort grand fossé, où il y a plus de dix brasses de fond et quarante de large, où se tiennent ordinairement plusieurs barques et bateaux de rame, couverts par le haut comme si c'étaient des maisons, et là se vendent toutes les choses qu'on pourrait s'imaginer, tant provisions qu'autres marchandises de toutes sortes. Cette ville, à ce que les Chinois nous ont affirmé, a plus

de trois cent soixante portes, en chacune desquelles, comme j'ai dit ci-devant, il y a toujours quatre ^{p.337} haliebardiens qui sont obligés de rendre compte de tous ceux qui vont et viennent de jour en jour.

Il y a pareillement certaines chambres où la ville députe exprès des anchacys et officiers de justice et où l'on a accoutumé de porter encore les petits enfants qui s'égarant parmi la ville, afin que les parents qui les ont perdus les aillent chercher en ce lieu. Je remets à parler ailleurs plus amplement des magnificences et des grandeurs de cette belle ville, pource que ce que j'en ai dit maintenant à la hâte et comme en passant n'a été que pour faire une brève relation de l'origine de cet empire, et du premier qui fonda la ville de Pequin, qui se peut nommer véritablement et avec raison, la capitale de toutes celles du monde, en ce qui touche la grandeur, la police, l'abondance, les richesses, et toutes les autres choses que les hommes se peuvent imaginer. Ce que j'ai fait encore pour rendre compte de la fondation et de l'origine de la seconde ville de ce grand empire, qui est celle de Nanquin et des autres deux de Pacan et Nacau, dont j'ai parlé ci-devant, et de qui les fondateurs sont ensevelis en des temples fort magnifiques et riches, et en des tombeaux d'albâtre vert et blanc, tous garnis d'or, et dressés sur des lions d'argent, avec quantité de lampes tout à l'entour, et de [cassolettes](#)¹ pleines de diverses sortes de parfums.

@

CHAPITRE XCV

Quel fut ce roi des Chinois qui fit bâtir la muraille qui divise les deux empires de la Chine et de la Tartarie, ensemble de la prison qui est annexée à ce grand enclos

@

Maintenant que j'ai parlé de l'origine et de la fondation de cet empire, ensemble du circuit de cette grande ville de Pequin, il semble à propos de traiter le plus succinctement que je pourrai d'une autre chose, qui n'est pas moins admirable que toutes celles dont j'ai fait p.338 mention ci-devant.

On lit au cinquième livre de la situation de tous les lieux remarquables de cet empire, ou de cette monarchie (car pour en dire le vrai, il n'est point de si grand nom qu'on ne lui puisse bien attribuer) qu'un roi appelle *Crisnagol Dicotay*, qui selon la supputation de ce livre, et la façon de conter du pays, régna en l'année du Seigneur cinq cent vingt-huit, vint à faire la guerre contre le Tartare pour quelques différends qu'il eut avec lui sur l'État de *Xenxinapau*, qui se borne du royaume de Lauhos, et combattit si vaillamment qu'il défit son armée, et demeura maître du camp. Ce que voyant, le Tartare ramassa de plus grandes forces qu'auparavant, par le moyen d'une ligue et d'une alliance qu'il fit avec d'autres rois ses amis, par l'assistance desquels huit ans après il s'en alla derechef attaquer le royaume de la Chine où l'on tient qu'il prit trente et deux villes fort remarquables, dont la principale fut celle de Panquilor. Alors l'appréhension qu'eut le Chinois de ne se pouvoir défendre, l'obligea de faire un traité de paix avec lui à certaines conditions, moyennant lesquelles il se désista du droit duquel il était question, et lui donna de plus deux mille picos d'argent pour la paye des étrangers qu'il avait avec lui. De cette façon les choses demeurèrent paisibles par l'espace de cinquante-deux ans, selon ce qu'en dit la même histoire.

Cependant le roi qui régnait pour lors à la Chine, appréhendant qu'à l'avenir le Tartare venant à se liguier avec d'autres princes, auxquels il ne

pût résister, ne lui fit de même qu'auparavant, se résolut d'y faire bâtir une muraille qui servît comme de frontière à ces deux empires. Pour cet effet, ayant assemblé tous ses États généraux, il leur déclara cette sienne résolution, qui fut à l'instant approuvée, et même estimée fort nécessaire ; tellement que pour l'assister à venir à bout d'une entreprise si importante à son État, ils lui donnèrent dix mille picos d'argent, qui valent à notre compte quinze millions d'or, à raison de quinze cent ducats chaque pico ; joint qu'outre cela ils lui entretenrent deux cent cinquante mille hommes pour y travailler, dont il y avait trente mille députés ^{p.339} comme officiers, et les autres tous gens de service. Après qu'on eut donc mis ordre à tout ce qu'on jugea nécessaire pour un si prodigieux chef-d'œuvre, l'on commença d'y mettre la main, si bien qu'au rapport de l'histoire, en vingt-sept ans l'on acheva d'un bout à l'autre toute cette grande muraille, laquelle, s'il en faut croire cette même chronique, a de longueur septante iaos, c'est-à-dire trois cent quinze lieues, à raison de quatre lieues et demie par chaque iao.

En quoi ce qu'il y eut d'émerveillable, et qui semble excéder la créance des hommes, fut que sept cent cinquante mille hommes travaillèrent sans cesse à ce grand ouvrage. Le peuple, comme j'ai déjà dit, fournit la troisième partie, les prêtres et les îles d'Ainan l'autre tiers, et le roi assisté des princes, des seigneurs, des chaems et des anchacys du royaume, le reste du bâtiment.

J'ai vu quelques fois, et mesuré cette muraille qui a six brasses de hauteur et quarante palmes de largeur dans le plus épais de la muraille. Ainsi il y a quatre brasses de front en hauteur, et par le bas un talon, en forme de terre-plein bâti à chaux et à sable, et enduit par le dehors d'une manière de bitume ; ce qui le rend si fort que nuls canons ne le pourraient démolir. Au lieu de tours et de boulevards elle a des guérites de deux étages flanquées sur des arc-boutants de charpenterie faite d'un certain bois noir, qu'ils appellent *caubesy*, c'est-à-dire *bois de fer*, pource qu'il est extrêmement fort, joint que chaque étançon est de la grosseur d'une pipe⁵, et très haut, tellement que ces guérites sont beaucoup plus fortes que si elles étaient faites de pierre et de chaux.

Or cette muraille, qu'ils appellent *chaufacan*, qui signifie *forte résistance*, s'étend à hauteur égale jusqu'à des montagnes qu'elle va joindre, qui pour servir elles-mêmes de muraille, sont escarpées à pointe de pic ; ce qui rend toute cette grande machine plus forte que la muraille même, et ainsi il faut savoir qu'en toute cette distance de terre il n'y a pas davantage de muraille qu'en contiennent les espaces qu'il y a de rocher à rocher, si bien que ces rochers mêmes servent de défenses et d'enclos. Où il est à remarquer encore qu'en toute cette p.340 longueur de trois cent quinze lieues que contient cette fortification, il n'y a pas davantage de cinq entrées par où passent les rivières de Tartarie, qui se forment des impétueux torrents qui descendent de ces montagnes, et faisant plus de cinq cents lieues dans le pays se vont rendre dans les mers de la Chine et de Cauchenchina. Il est vrai qu'une de ces rivières, pour être plus grosse que les autres, se va rendre par la barre de Cuy au royaume de Sournau, appelé vulgairement Siam.

Or en toutes ces cinq avenues le roi de la Chine y tient une garnison, et celui de Tartarie une autre, en chacune desquelles le Chinois entretient sept mille hommes, et leur donne une grande paye, dont il y a six mille hommes de cheval, et les autres sont tous gens de pied. La plupart de ces hommes de guerre sont étrangers, comme Mogores, Paneras, Champaas, Coraçones, Gizares de Perse, et autres de nations différentes, qui sont limitrophes de cet empire, et lesquels moyennant les gros gages qu'ils reçoivent servent les Chinois, qui pour en dire le vrai, sont peu courageux pour n'être accoutumés à la guerre ; joint qu'ils n'ont pas beaucoup d'armes ni d'artillerie. En toute cette longueur de muraille il y a trois cent vingt compagnies, chacune de cinq cents soldats, ce qui fait en tout cent soixante mille hommes, sans y comprendre les officiers de justice, des gardes, des anchacys, des chaems, et autres telles personnes nécessaires au gouvernement et à l'entretien de ces gens de guerre. Tous ceux-ci, joints ensemble, à ce que nous en ont dit les Chinois, font le nombre de deux cent mille hommes que le roi nourrit seulement, à cause que la plupart sont tous criminels, condamnés aux réparations et au travail de cette muraille

comme je dirai plus amplement quand je viendrai à parler de la prison destinée à cet effet, qui est dans la ville de Pequin. Et qui est encore un autre édifice fort remarquable et d'admirable grandeur dans lequel il y a continuellement plus de trois cent mille prisonniers, la plupart de dix-huit à quarante-cinq ans, tous destinés à travailler à cette muraille. Or entre ceux-ci il y en a plusieurs nobles d'extraction, grandement riches, et de ^{p.341} qualité, qui pour avoir commis de grands crimes sont confinés en cette prison pour y terminer leurs jours, si ce n'est que par une grâce particulière ils soient condamnés à servir aux réparations susdites, où ils peuvent avoir leur recours, conformément aux ordonnances et aux règlements de la guerre, qui sont faits exprès, et approuvés par les chaems, qui en cela et en toute autre chose ont même pouvoir que le roi, avec une justice haute, moyenne, et basse. Car ces superintendants des bâtiments de cette muraille peuvent faire grâce à qui bon leur semble sans que cela dépende d'autre que d'eux-mêmes, qui sont douze, et ce jusqu'à un million d'or de revenu, par une particulière commission, et prééminence de leur office.

@

CHAPITRE XCVI

De quelques autres choses que nous vîmes pendant le temps que nous arrivâmes en un lieu où il y avait une croix ; et la raison pourquoi on l'y avait mise

@

Voulant maintenant raconter ce que j'ai déjà dit ci-devant, comme nous fûmes partis de ces deux villes nommées Pacan et Nacau, nous continuâmes notre route à mont la rivière ; et ainsi prisonniers comme nous étions, nous arrivâmes à une autre ville nommée Mindoo, quelque peu plus grande qu'aucune de celles dont nous étions partis, en laquelle du côté de terre, à demie lieue de la ville, il y avait un grand lac d'eau salée, et quantité de salines à l'entour. Les Chinois nous assuraient que ce même lac avait flux et reflux comme la mer, et qu'il s'étendait plus de deux cents lieues dans le pays, où il rendait de revenu tous les ans au roi de la Chine, cent mille taëls seulement, du tiers que l'on tirait du sel ; et qu'outre cela la ville lui en rendait autres cent mille pour les métiers de soie ^{p.342} seulement. Je ne parle point du camphre, du sucre, de la porcelaine, du vermillon et du vif-argent ; desquelles choses il y avait grande quantité.

Plus outre que cette ville de deux lieues, il y avait douze maisons fort longues en manière de magasins, où une grande quantité de gens travaillaient à fondre et purifier le cuivre. Le tintamarre que les marteaux y faisaient était si étrange, que s'il y a chose sur la Terre qui puisse représenter l'enfer, ce ne doit être que celle-ci. Et pour reconnaître la cause de cet extraordinaire bruit, nous voulûmes savoir d'où il procédait, et vîmes qu'il y avait en chacune de ces maisons quarante fourneaux, à raison de vingt de chaque côté, avec quarante grosses enclumes, sur chacune desquelles huit hommes frappaient en mesure, et si à la hâte que les yeux ne pouvaient presque en discerner les coups. De sorte qu'en chacune de ces douze maisons y travaillaient trois cent vingt hommes, qui faisaient en tout dans les douze maisons

huit mille huit cent quarante ouvriers, outre un autre grand nombre de gens qui travaillaient en autre chose particulière. Alors nous demandâmes combien l'on pouvait travailler de cuivre par an en chacune de ces maisons. Et ils nous répondirent qu'il s'y en fabriquait cent dix ou six-vingt mille picos, desquels le roi en tirait les deux tiers, à cause que les mines étaient à lui, et que la montagne d'où ils les tiraient s'appelait *Corotumbuga*, qui signifie *rivière de cuivre*, pource que depuis le temps qu'elle était découverte, qui était de plus de deux cents ans, elle ne s'était jamais tarie, mais qu'au contraire l'on en trouvait toujours de plus en plus.

Ayant passé ces douze maisons, environ une lieue plus avant, au long de la rivière, dans un grand carrefour fermé avec trois rangées de grilles de fer, nous vîmes trente maisons divisées en cinq rangs, six en chaque rangée, lesquelles étaient aussi fort longues et parfaites, avec de grosses tours pleines de cloches de métal, de fer fondu, et force ouvrages ciselés, ensemble des colonnes dorées, et son frontispice de pierre de taille ouvragée de quantité d'inventions.

En ce carrefour nous mîmes pied à terre avec la permission du chifuu qui nous menait, à cause qu'il ^{p.343} s'était voué à ce pagode, qui s'appelait *Bigay Potim*, c'est-à-dire, *Dieu de cent et dix mille dieux*, *Corchoo fungané, ginaco, ginaca*, qui selon leur rapport, signifie *fort et grand sur tous les autres*. Car un des aveuglements qu'ont ces misérables, c'est qu'il leur semble que chaque chose particulière a son Dieu qui l'a créée, la forme, et lui conserve son être naturel ; mais que ce *Bigay Potim* les a tous enfantés par dessous les aisselles, et que de lui comme père ils tiennent l'être, par une union filiale qu'ils appellent *Bija Porentasay* ; et dans le royaume de Pegu, où j'ai été plusieurs fois, j'en ai vu un autre semblable à icelui, que ceux du pays appellent *Ginocoginana*, *Dieu de toute grandeur*, lequel temple a été autrefois bâti par les Chinois lorsqu'ils commandaient aux Indes, ce qui fut selon leur supputation, depuis l'année de notre Seigneur Jésus-Christ 1013 jusqu'à l'année 1072. Par lequel compte l'on verra bien que les Indes ont été sous l'empire de la Chine, cinquante-neuf ans seulement, parce

que le successeur de celui qui l'a conquise qui s'appelait *Exivagano*, l'a laissé volontairement, d'autant qu'il reconnaissait la grande perte du sang des siens que lui coûtait le peu de profit qu'il en retirait.

En ces trente maisons que j'ai ci-devant dites, il y avait une grande quantité d'idoles de bois doré, et un autre semblable nombre d'étain, de cuivre, de laiton, de fonte, et de porcelaine, lequel nombre d'idoles était si grand, que je n'oserais me hasarder de le déclarer.

Nous n'eûmes point passé davantage de cinq ou six lieues au-delà de ce lieu, que nous vîmes une grande ville, toute détruite et ruinée, qui pouvait avoir une lieue de circuit. Ayant demandé aux Chinois la cause de cette ruine, ils nous répondirent que cette ville avait été anciennement appelée *Cohilouzaa*, qui signifie *Fleur du champ*, autrefois en grande prospérité, et qu'il y pouvait avoir cent quarante-deux ans que ce lieu était tombé entre les mains d'un étranger, accompagné de quelques marchands du port de Tanaçarim du royaume de Siam, lequel selon ce qui en était écrit en un livre nommé *Toxefalem*, qui traitait d'icelui, il semble avoir été quelque homme saint, bien qu'en ^{p.344} ce temps par les œuvres qu'il faisait les bonzes l'appelassent Sorcier, à cause qu'en moins d'un mois il avait ressuscité cinq morts, et avait aussi fait plusieurs merveilles desquelles tous étaient grandement étonnés. Et qu'ayant aussi plusieurs fois disputé avec les prêtres, il les avait tous confondus et rendus honteux, tellement qu'eux, craignant de se revoir avec lui en autre semblable dispute, firent mutiner les habitants, et leur mirent dans l'esprit qu'il le fallait faire mourir, sinon que Dieu les châtierait avec le feu du Ciel. Suivant ce conseil, ceux de la ville, incités par un tel rapport, s'en vinrent tous se jeter dans la maison d'un pauvre tisserand nommé Ioane, et le tuant avec deux de ses gendres et un sien fils qui le voulaient défendre, ce saint homme s'en vint vers eux, et les reprenant de leur entreprise causée par leur mauvais gouvernement, il leur dit entre autres choses,

Que le Dieu de la loi en laquelle ils se devaient sauver,
s'appelait Jésus-Christ, qui était venu du ciel en terre pour se

faire homme, et qu'il a été de besoin qu'il soit mort pour les hommes, et qu'avec le prix de son précieux sang que pour les pécheurs il avait épanché en l'arbre de la Croix, Dieu s'était tenu pour satisfait en sa justice, et lui donnant la charge du Ciel et de la Terre, lui avait promis qu'à tous ceux qui professeraient sa loi avec foi et œuvres, il ne leur serait pas dénié le [guerdon](#) que pour ce on lui avait promis. Qu'au reste tous les dieux que les bonzes servaient et adoraient avec sacrifice de sang étaient des faux dieux et des figures que le diable empruntait pour les tromper.

Ce qu'oyant, les ecclésiastiques entrèrent en une si grande fureur, que criant vers le peuple, ils lui dirent que maudit serait celui qui n'apporterait du bois et du feu pour le brûler. Ce qui fut incontinent exécuté, et tout le feu commençant à s'allumer avec grande furie, ce saint homme fit le signe de la croix, et dit certaines paroles desquelles ils ne se souvenaient point, qui depuis avaient été écrites, par la vertu desquelles le feu s'était incontinent éteint. Et qu'alors le peuple voyant une si étrange merveille avait fait un grand cri, disant,

— Sans doute le Dieu de cet homme doit être bien puissant,
p.345 et digne qu'on l'adore par tout le monde !

Ce qu'oyant, un des bonzes, qui était principal chef de cette mutinerie, voyant que les habitants commençaient à se retirer à cause de ce qu'ils avaient vu, jeta une pierre à ce saint homme, disant,

— Ceux qui ne feront ce que je fais, le serpent de la nuit les puisse engloutir dans le feu.

Auxquelles paroles tous les autres bonzes firent de même, de sorte qu'en ce lieu il fut incontinent assommé de coups de pierres. Après cela on le jeta dans la rivière, où par une merveille prodigieuse le courant de l'eau s'arrêta sans couler en bas, et ce par l'espace de cinq jours entiers que ce saint corps y demeura ; par laquelle merveille plusieurs suivirent la loi de ce saint homme ; il y en avait encore une grande quantité en ce pays.

Pendant le temps que ce Chinois nous contait cette histoire, nous arrivâmes à une pointe de terre, où voulant doubler le cap, nous vîmes une petite place entourée d'arbres, au milieu de laquelle était une grande croix de pierre bien faite, dont la vue nous contenta si fort, qu'il faut avouer que je ne puis exprimer de parole ce que Dieu nous fit ressentir. Alors nous mettant tous à genoux devant notre conducteur, nous le priâmes qu'il eut à nous laisser aller en terre voir ce que ces hommes nous avaient dit. Mais ce chien de gentil s'excusa, disant que nous avions encore loin de là où nous devons gîter, de quoi nous demeurâmes grandement [déconfortés](#)¹.

Mais comme Dieu par sa miséricorde nous voulut faire cette grâce, il ordonna quasi par miracle, qu'ayant cheminé près d'une lieue plus loin à force de rames et à grand travail, il prit à sa femme le mal d'enfant, si bien qu'il fut contraint de retourner en arrière au même lieu d'où nous étions partis, qui était un village de trente ou quarante maisons nommé *Xifangau*, proche du lieu où était cette croix. Alors mettant pied à terre, il entra dans une maison où il mit sa femme, qui y mourut au bout de neuf jours en travail d'enfant. Pendant ce temps nous allâmes tous au lieu où était la croix, et nous nous prosternâmes devant elle les larmes aux yeux ; de quoi les habitants de ce village demeurèrent fort étonnés, et ^{p.346} accoururent incontinent au lieu où nous étions, où ils se mirent aussi à genoux, et levant les mains au ciel, baisèrent semblablement la croix plusieurs fois, disant à haute voix, *Christo Iesu, Iesu Christo, Maria micau vidau, late impone moudel*, qui signifie en notre langue, *Jésus-Christ, Jésus-Christ, Marie toujours vierge l'a conçu, vierge l'a enfanté, et vierge a demeuré*. À quoi nous fîmes réponse en pleurant, que c'était la vérité, et alors ils nous demandèrent si nous étions chrétiens. Nous leur fîmes réponse, qu'oui, ce qu'ayant tous entendu à notre grand contentement, ils nous menèrent en leurs maisons, et nous y reçurent avec beaucoup d'affection. Tous ceux-ci étaient chrétiens, de la race du tisserand, en la maison duquel le saint homme avait demeuré, où nous leur demandâmes derechef si ce que ces Chinois nous avaient dit était vrai, lesquels pour satisfaire à notre

demande nous racontèrent l'histoire comme elle s'était passée, et d'icelle nous firent voir un livre imprimé auquel il était traité des grandes merveilles que notre Seigneur avait fait voir en ce saint homme, qu'ils disaient être appelé Matthieu Escandel, et qu'il avait été ermite au mont de Sinaï ; ils disaient aussi qu'il était Hongrois de nation, d'un lieu nommé Buda. Dans le même livre il est dit encore, que neuf jours après que ce saint fut enterré (ce qui avait été fait dans le même lieu où ils étaient alors) la terre de cette ville de Cohilouzaa où il avait été massacré trembla tellement, que pour l'extrême peur qu'en eut tout le peuple, il s'enfuit à la campagne où il demeura sous des tentes, sans que personne s'osât retirer dans des maisons. À quoi les bonzes pour apaiser une si grande rumeur du peuple, à cause que tous ensemble d'une commune voix disaient,

— Le sang de cet homme étranger demandera vengeance de la mort que nos bonzes lui ont donné, pource qu'il nous prêchait la vérité.

Lesquels reprenant le peuple de ce qui leur disait, ils s'écriaient qu'ils faisaient une grande offense de dire cela : Qu'au reste ils n'eussent aucune peur, à cause qu'ils demanderaient tous à Quiay Tiguarem, dieu de la nuit, qu'il commandât à la Terre qu'elle n'eut à passer outre, ce qu'elle avait fait, et ^{p.347} qu'autrement l'on ne lui ferait plus d'aumônes. Ces bonzes seuls s'en allèrent en procession vers cette idole qui était la principale, sans que personne les voulût suivre, de peur qu'ils avaient d'entrer dans la ville ; et l'on dit que la même nuit après qu'ils entrèrent, ces monstres du diable faisant leur sacrifice avec parfums odoriférants, et autres cérémonies parmi eux accoutumées, notre Seigneur permit par le juste châtement de sa divine justice, que comme il était environ les onze heures du soir, la terre trembla derechef si fort, que les temples, les maisons, les murs, et tous les autres édifices qu'il y avait dans la ville tombèrent bouleversés par terre, où tous les bonzes moururent sans qu'il en échappât un seul vif. Et selon ce que le livre dit, ils assurèrent qu'ils étaient plus de quatre mille, et que la terre s'entr'ouvrant à bouillons, il en était sorti une si grande abondance

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

d'eau qu'elle avait submergé toute la ville, et qu'il en était demeuré un lac creux de plus de cent brasses de fond. Ils nous racontèrent aussi plusieurs particularités fort étranges que nous admirâmes grandement, et que depuis ce temps-là on appelait ce lieu *Fiunganorsée*, c'est-à-dire, *Châtiment du Ciel*, ayant auparavant été nommé *Cohilouzaa*, qui signifie *Fleur du champ*, comme j'ai déjà dit ci-devant.

@

CHAPITRE XCVII

De ce que nous vîmes au sortir d'une ville appelée Iunquinilau

@

Quand nous fûmes hors des ruines de Fiunganorsée, nous arrivâmes à une grande ville appelée Iunquinilau, qui est fort riche, pourvue abondamment de toutes sortes de choses, peuplée d'un grand nombre de gens de cheval et de pied, et où il y avait plusieurs juncos et vaisseaux de rame. Là nous demeurâmes cinq jours, pource que ^{p.348} notre chifuu y voulut faire les funérailles de sa femme, pour l'âme de laquelle il nous donna à tous des vêtements et de quoi manger ; joint qu'il nous délivra du châtiment de la rame, et nous permit de nous en aller à terre quand nous voudrions, sans avoir ni colliers ni fers, ce qui fut un grand allégement pour nous.

Étant partis de ce lieu, nous continuâmes notre route à mont la rivière, voyant toujours de part et d'autre quantité de belles villes fort grandes, et environnées de bonnes murailles, avec plusieurs forteresses et châteaux le long de la rivière. Nous vîmes aussi grand nombre de temples, dont les clochers étaient tous dorés, et parmi les champs tant de bétail, qu'il y en avait quelquefois à la distance de six ou sept lieues de terre. Davantage, sur la rivière se voyaient des vaisseaux en si grand nombre, principalement en quelques ports où se tenaient des foires, qu'on eût dit d'abord que c'était des villes bien peuplées, sans y comprendre plusieurs autres plus petits amas de trois cents, cinq cents, six cents, et mille bateaux, que nous rencontrions à tous coups, des deux côtés de la rivière, dans lesquels se vendaient toutes sortes de choses qu'on eût su dire. Aussi plusieurs Chinois nous assurèrent qu'en cet empire de la Chine, le nombre des gens qui vivaient sur les rivières n'était pas moindre que de ceux qui demeuraient dans les villes : et que sans le bon ordre qu'on mettait à faire travailler le menu peuple, et à contraindre les petites gens à apprendre des métiers pour gagner leur vie, ils se fussent mangés les uns les autres.

Il faut remarquer que chaque sorte de trafic et de commerce est divisé parmi eux en trois ou quatre formes comme il s'ensuit. Ceux qui se mêlent du trafic des canes dont il y en a quantité en ce pays, y procèdent diversement, les uns en font couvrir les œufs pour en vendre les poussins, les autres les engraisent quand ils sont grands pour les vendre morts après les avoir salés. Ceux-ci font commerce des œufs seulement, ceux-là de la plume, et quelques-uns de la tête, des pieds, des gésiers et des boyaux, sans qu'il soit permis à personne d'entreprendre sur la vente de son compagnon, sous peine de trente coups de fouet, sans qu'il y ^{p.349} ait point d'appel qui les en puisse exempter. De cette même façon, en ce qui est des pourceaux, les uns les vendent en vie, en gros, les autres morts, et à la livre. Les uns s'emploient à les fumer, les autres à vendre les cochons, et quelques-uns ne vendent que le menu des tripes, et le saindoux, ensemble le sang et les **fressures**. Ce qui s'observe encore pour ce qui est du poisson ; car tel le vend frais, qui ne le peut vendre salé ni sec, et ainsi des autres provisions comme chair, fruits, gibier, venaison, légumes, et autres choses ; en quoi l'on procède avec tant de rigueur qu'il y a des chambres expressément établies, dont les officiers ont commission et droit d'empêcher que ceux qui font commerce de l'un ne le puissent faire de l'autre, si ce n'est pour des causes justes et licites, et ce sous peine de trente coups de fouet. Il y en a d'autres aussi qui gagnent leur vie à vendre du poisson en vie, qu'ils tiennent pour cet effet en de grands baquets tout pleins d'eau, dont ils chargent plusieurs grands bateaux de rame, et ainsi ils le portent vendre en diverses contrées où ils savent qu'il n'y a point de poisson qui ne soit salé.

Il y a encore le long de cette grande rivière de Batampina, par où nous continuâmes notre route depuis la rivière de Nanquin jusqu'à celle de Pequin, qui est de distance de cent et huitante lieues, un si grand nombre d'engins à sucre, et de pressoirs à vin, et des huiles faites de plusieurs sortes de légumes et de fruits, qu'on ne voit autre chose de part et d'autre sur le bord de l'eau ; ce qui est du tout admirable à n'en point mentir. En quelques autres endroits se voient aussi en grand

nombre plusieurs maisons ou magasins de toutes sortes de provisions qu'on saurait s'imaginer : ensemble plusieurs maisons et boutiques où l'on sale, et sèche, et fume toute sorte de venaisons et de chairs qu'on saurait trouver sur terre ; de quoi il y a des piles fort hautes de jambons, goretts, lards, oisons, canards, grues, [bitardes](#), autruches, cerfs, vaches, buffles, chamois, rhinocéros, chevaux, tigres, chiens, renards, et de tous autres animaux qu'on saurait dire. Tellement que nous étions si fort étonnés de voir une merveille si nouvelle et si incroyable, que nous disions quelquefois entre nous, qu'il n'était pas p.350 possible qu'il y eut assez de gens dans le monde pour pouvoir manger toutes les provisions que nous y voyions.

Nous aperçûmes encore sur cette même rivière une grande quantité de vaisseaux comme des fustes, qu'ils appellent panoures, couvertes de poupe à proue de grands rets faits en façon de cage, de trois palmes de haut en bas. Elles étaient toutes pleines de canards et d'oisons, que portaient vendre de part et d'autre sur l'eau ceux qui en faisaient commerce. Quand les maîtres de ces bateaux veulent faire manger les oiseaux qu'ils y nourrissent, ils s'approchent de terre et s'arrêtent où la campagne est plus fertile, et où il y a des marais, puis mettant des planches à terre, ils ouvrent les portes de ces cages, et frappent à même temps trois ou quatre fois un tambour qu'ils ont exprès, ce qu'ils n'ont pas plus tôt fait que tous ces oiseaux, qui sont plus de six ou sept mille, sortent de la barque avec un grand bruit et s'en vont paître le long de l'eau. Mais quand celui qui en est le maître voit que ces oiseaux ont assez mangé et qu'il est temps de les rappeler, il joue pour la seconde fois du tambour, au son duquel ils se ramassent et rentrent dans le bateau avec le même bruit qu'ils ont fait au sortir d'icelui : en quoi ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'ils s'y rendent tous ensemble sans qu'il en manque un seulement, et cela fait le maître du bateau part de ce lieu. Puis quand il voit qu'il est temps de les faire pondre, il se remet à terre, et là où il remarque que la terre est sèche et de bon herbage, il ouvre les portes derechef, et se met à jouer du tambour, si bien que tout autant qu'il y a de volaille dans le bateau, elle sort pour

s'en aller pondre. Alors une heure après, plus ou moins, que le maître juge que ces oiseaux peuvent avoir pondu, il touche derechef son tambour, soudain tous ces animaux se rendent à la hâte dans le bateau sans qu'il en reste un seul comme j'ai déjà dit. Cela fait, deux ou trois hommes en sortent, et s'en vont à terre avec des paniers à la main, et là-même en la place où les canes ont pondu ils en recueillent les œufs, et les mettent dans leurs paniers dont ils en remplissent dix ou douze. Ainsi ils poursuivent leur route en vendant toujours leur marchandise. Or quand ils voient ^{p.351} qu'ils ont peu de canes, pour les repeupler, ils en vont acheter d'autres à des poulaillers, qui ne font autre métier que d'en vendre, et auxquels il n'est point permis d'en nourrir comme à ceux-ci, à cause, comme j'ai déjà dit, que nul ne peut faire marchandise que des choses dont il a la permission par la maison de ville : ceux qui gagnent leur vie à nourrir de ces canes ont tout auprès de leurs maisons certaines mares où ils nourrissent quelquefois jusqu'à dix ou douze mille de ces canards, les uns plus grands, et les autres moindres. Or pour faire couver les œufs ils ont en certaines galeries fort longues, vingt et trente fourneaux tous pleins de fiente, dans lesquels ils enterrent deux cents, trois cents, et cinq cents œufs ensemble, puis bouchant l'entrée de chaque fourneau afin que la fiente en soit plus chaude, ils y laissent là les œufs jusqu'à ce qu'ils jugent à peu près que les poussins peuvent être éclos. Alors mettant à chaque fourneau un chapon demi-plumé et blessé à l'estomac, ils le laissent dedans et ferment la porte. Deux jours après comme ils sont tous tirés hors de la coque, ils les mettent en des lieux souterrains faits exprès avec du son mouillé dedans, tellement qu'ils les laissent là lâchés dix ou douze jours ; et ainsi ils les laissent aller d'eux-mêmes dans les mares, achevant de se nourrir et de devenir grands, afin qu'ils les puissent vendre aux marchands de volailles qui en font trafic en diverses contrées. Et ceux-ci non plus que les autres dont j'ai parlé ci-devant ne les peuvent nourrir, mais les vendre tant seulement, sous peine d'avoir le fouet à cause qu'il leur est expressément défendu d'empiéter sur le trafic d'autrui.

De cette façon dans les rues et places publiques ou autres lieux qui sont comme des halles où l'on achète les provisions de bouche, s'il arrive à ceux qui vendent des œufs d'oie d'être saisis avec des œufs de poule, et qu'on ait soupçon qu'ils en vendent, on leur donne tout aussitôt pour punition trente coups de fouet sur les fesses, sans qu'il soit besoin de les ouïr en leur justification, pourvu qu'on les en trouve saisis. Que s'ils veulent avoir des œufs de poule chez eux, en tel cas pour n'encourir la peine portée par l'ordonnance, il faut qu'ils soient à demi cassés par le haut, ^{p.352} afin qu'on voie par là que ce n'est pas pour les vendre, mais pour les manger qu'ils les gardent, et ce que l'on dit des uns s'entend encore des autres à proportion.

Pour le regard de ceux qui vendent du poisson en vie, il faut qu'ils le mettent en de grands baquets d'eau, et qu'il soit attaché à du jonc par les narines, afin que celui qui veut acheter de ce poisson et voir s'il lui agréé, le prenne par ce jonc, et qu'ainsi il ne le salisse point en le maniant. Que si quelques-uns de ces poissons viennent à mourir, alors ils les mettent en pièces et les salent pour les vendre au prix du poisson salé, qui est moindre que celui du poisson frais ; en quoi l'on procède si exactement et avec un si bel ordre, que nul n'ose sortir des limites qui lui sont prescrites et ordonnées par les conchalis du gouvernement, qui sont comme les juges de la police, sous peine d'être aussitôt grandement punis, car en tout ce pays le roi y est tellement respecté, et la justice si fort redoutée, que pas une personne, pour grande qu'elle soit, n'oserait avoir murmuré ni regardé de travers un Officier, quand même ce serait des huppés du fouet, qui sont comme les bourreaux et les sergents parmi nous.

CHAPITRE XCVIII

De plusieurs autres diverses choses que nous vîmes, et de l'ordre qui s'observe es villes mouvantes qui se font sur les rivières en des vaisseaux attachés l'un à l'autre

@

Nous vîmes encore le long de cette grande rivière par où nous allions, une grande quantité de pourceaux et des haridelles sauvages et domestiques, qui avaient pour gardes certains hommes à cheval ; et de l'autre côté plusieurs troupes de cerfs apprivoisés que des gens de pied gardaient, et les menaient paître. Or tous ces cerfs étaient estropiés du pied droit afin de ne s'en pouvoir fuir, et c'est ^{p.353} ainsi qu'ils les estropient quand ils ne sont encore que faons, afin qu'ils courent moins de danger de leur vie.

Nous vîmes encore plusieurs parcs où l'on nourrissait quantité de dogues afin de les vendre aux bouchers ; car en ce pays on y mange de toute sorte de chairs dont on connaît le prix, et de quels animaux elles sont, par les coupes qu'on en fait.

Davantage, nous aperçûmes plusieurs barcasses dont les unes étaient pleines de cochons, les autres de tortues, grenouilles, loutres, couleuvres, anguilles, limaçons, et lézards. Car, comme j'ai dit, on y achète de tout ce qu'on juge bon à manger. Or afin que telles provisions se donnent à meilleur marché, il est permis à tous ceux qui en vendent d'en trafiquer en diverses façons. Il est vrai qu'en certaines choses il y a de plus grandes franchises qu'aux autres, afin que par ce moyen il ne reste point de marchandise à vendre ; et parce que le sujet dont je traite maintenant me dispense de parler de tout, je dirai ce que nous y remarquâmes encore et de quoi nous fûmes grandement étonnés, jugeant par là jusqu'où les hommes se laissent porter par leurs intérêts et par leur extrême avarice.

Il faut donc savoir qu'en ce pays-là il y a quantité de marchands qui font trafic d'acheter et vendre des excréments humains, ce qui n'est

pas un si petit commerce entr'eux qu'il n'y ait plusieurs marchands qui s'y enrichissent, et que l'on tient pour être fort honorables. Or ces excréments servent pour fumer les terres nouvellement défrichées, ce que l'on trouve beaucoup meilleur que la fiente dont on use ordinairement. Ceux qui font métier d'en acheter s'en vont par les rues, jouant de certaines cliquettes comme ceux de saint Lazare, par où ils donnent à entendre ce qu'ils désirent, sans le publier autrement que par les rues à cause que la chose est sale d'elle-même ; à quoi j'ajoute, que cette marchandise est estimée si bonne entr'eux, et qu'il s'en fait un si grand trafic, qu'en un port de mer il y entre quelquefois en une seule marée jusqu'à deux cents et trois cents voiles à charger, de même qu'en notre pays de Portugal on y voit entrer des urques, ou des bateaux chargés du sel. Quelquefois aussi la presse y est si ^{p.354} grande qu'il faut qu'en la distribution de cette belle marchandise les commissaires de la police y accourent, et le tout pour fumer la terre qui en étant fumée porte trois fois l'année en ce pays-là.

Nous y vîmes encore plusieurs bateaux chargés d'écorces d'oranges desséchées, qui dans les cabarets servent à faire cuire la chair de chien, pour lui ôter la mauvaise senteur, ensemble l'humidité, et la rendre plus ferme. Par même moyen nous vîmes, comme j'ai déjà dit, à mont cette rivière plusieurs vaucans, lanteaas et barcasses chargées d'autant de provisions que la mer et la terre en peuvent produire, le tout en si grande abondance, qu'il faut avouer que je ne sais par quelles paroles l'exprimer. Car il n'est pas possible d'imaginer la grande quantité des choses qu'il y a en ce pays-là, de chacune desquelles on y en voit jusqu'à deux cents ou trois cents vaisseaux, tous remplis, principalement aux foires et marchés qui se tiennent aux fêtes solennelles de leurs pagodes : car alors à cause du grand nombre de gens qui y accourent de toutes parts, toutes les foires y sont franches ; les pagodes sont la plupart situés sur les bords des rivières afin que les marchandises y soient conduites plus commodément par eau, ou par charroi, et qu'ainsi l'abondance en soit plus grande. Or quand tous ces vaisseaux viennent à se joindre durant ces foires, on met ordre que de tous ensemble il s'en

fasse comme une belle et grande ville. En effet le long de la terre elle a quelquefois en longueur plus d'une lieue, et trois quarts de lieue en largeur. Aussi est-elle composée de plus de vingt mille vaisseaux, sans y comprendre les balons, guedées et manchuas, dont le nombre est infini pour être des bateaux fort petits, et où le peuple fait son négoce en cette manière de ville par l'ordonnance de l'aytao de Batampina, qui est, comme j'ai dit, souverain sur tous les trente-deux royaumes de cette monarchie ; il y a soixante capitaines, trente pour le gouvernement d'icelle, qui ont charge d'y pourvoir à la police, et d'ouïr les parties, et autres trente pour la garde des marchands qui viennent de dehors, afin qu'ils naviguent en assurance. Avec cela par dessus tout ceci il y a un chaem, qui en la juridiction du ^{p.355} civil et du criminel a une justice haute et basse, sans appel ni opposition quelconque, pendant les quinze jours que cette foire dure, ce qui est depuis la nouvelle lune jusqu'à la pleine ; c'est plutôt pour voir la police, l'ordre, et la beauté de cette ville qu'on y accourt, que pour autre chose.

Aussi, à n'en point mentir, pour être ainsi bâtie sur des vaisseaux, elle est beaucoup plus merveilleuse que tous les édifices qu'il y saurait avoir sur la terre : car là se voient deux mille rues fort longues, et fort droites ; fermées de part et d'autre par des navires, et la plupart de ces vaisseaux couverts de tapisseries de soie, et embellis de quantité d'étendards, de guidons, et de bannières, ensemble des balustres peints de diverses couleurs, au haut desquels se vendent toutes les marchandises qu'on saurait désirer. En d'autres rues se voient encore tout autant de métiers qu'il y en peut avoir dans les républiques, et par le milieu vont et viennent dans de petites manchuas ceux qui ont leur commerce à faire, le tout fort paisiblement, et sans qu'il y ait aucun désordre. Que si de hasard quelqu'un est surpris en larcin, il est châtié à l'heure même, conformément au crime qu'il a commis. Sitôt qu'il est nuit, l'on ferme toutes ces rues avec des cordes qui les traversent, afin que personne n'y passe après la retraite sonnée : en chacune de ces rues il y a dix ou douze lanternes allumées qui sont mises au haut des mâts des navires, afin que par ce moyen l'on voie tous ceux qui

passent, et que l'on sache qui ils sont, d'où ils viennent, et ce qu'ils cherchent, et qu'ainsi le lendemain matin l'on rende compte du tout au chaem. Et sans mentir, de toutes ces lanternes ainsi allumées et jointes ensemble de nuit, se forme un objet, le plus beau et le plus agréable à la vue qu'on saurait jamais s'imaginer : il n'y a point de rue où il n'y ait une cloche et sentinelle, de manière qu'à même temps qu'on vient à sonner celle du navire du chaem, toutes les autres cloches y répondent avec un si grand bruit de voix qui s'y entremêlent, que nous demeurâmes comme pâmés d'ouïr une chose que les hommes n'ont possible jamais imaginée et qui est réglée avec tant d'ordre.

En chacune de ces rues, les ^{p.356} plus pauvres mêmes, il y a des chapelles pour y prier qui sont faites sur de grandes barcasses en façon de galères, fort nettes et si bien accommodées qu'elles sont la plupart enrichies de tapisseries d'or et de soie. En ces chapelles sont leurs idoles avec leurs prêtres qui administrent les sacrifices, et reçoivent les offrandes qui leur sont faites, de sorte que les aumônes leur fournissent abondamment de quoi vivre. De chaque rue l'on en tire un homme des plus honorables, ou un marchand des principaux, pour faire le guet à son tour durant la nuit avec ceux de son escouade, qui sont choisis pour cela, sans y comprendre les autres capitaines du gouvernement, qui font la ronde en dehors en des ballons fort bien équipés, afin qu'aucun voleur ne s'échappe de quelque avenue que ce soit, et pour cet effet ces gardes crient le plus haut qu'elles peuvent afin de se faire ouïr. Entre les choses les plus remarquables, nous y aperçûmes une rue où il y avait plus de cent vaisseaux chargés d'idoles de bois doré de diverses façons, que l'on vendait pour les offrir aux pagodes ; ensemble quantité de pieds, de cuisses, de bras et de têtes, que les malades achetaient pour les offrir en dévotion. Là se voient encore d'autres navires couverts de tapisseries de soie, où se représentent des farces, des comédies, et autres jeux, où le peuple accourt pour en avoir le passe-temps ; et en d'autres bateaux se vendent des lettres de change pour le Ciel ; par le moyen de quoi ces prêtres du diable leur promettent plusieurs mérites en grands intérêts, les assurant que sans

ces lettres il leur est impossible de se sauver en aucune façon que ce soit ; pource, disent-ils, que Dieu est ennemi mortel de ceux qui ne font aucun bien aux pagodes. Là-dessus ils leur content tant de fables et de mensonges, que ces malheureux s'ôtent quelquefois le morceau de la bouche pour le leur donner.

Il y a encore d'autres vaisseaux tous chargés de crânes ou de têtes de mort que les hommes y achètent, afin que quelqu'un venant à mourir ils les présentent pour offrandes devant sa tombe ; car, disent-ils, tout ainsi que ce défunt est mis dans la fosse en la compagnie de ces ossements et têtes de morts, ainsi son ^{p.357} âme doit entrer au Ciel accompagnée des aumônes de ceux à qui ont été ces têtes ; aussi ajoutent-ils, quand le portier du Paradis verra là un tel marchand avec plusieurs valets, il lui fera de l'honneur ainsi qu'à un homme qui en cette vie en a été seigneur. Car s'il est pauvre et sans suite, le portier ne lui ouvrira point, comme au contraire plus il aura de ces têtes de mort avec lui, et plus il sera estimé heureux.

L'on voit aussi d'autres bateaux où il y a des hommes qui ont une grande quantité de cages pleines d'oiseaux tous en vie ; et ceux-ci jouant de divers instruments de musique, exhortent tout haut le peuple qu'il ait à délivrer ces pauvres captifs qui sont créatures de Dieu. Sur quoi plusieurs accourent en même temps pour donner l'aumône à ces marchands et ainsi chacun d'eux donne ce qu'il veut pour racheter ces prisonniers que l'on met hors de la cage, et alors comme ils s'envolent tout le peuple se met à crier parlant à l'oiseau :

— Pichau pitanel catan vacaxi, qui signifie, va-t'en dire à Dieu comme nous le servons ici-bas.

À l'imitation de ceux-ci il y en a d'autres, qui en des navires ont des grands pots tout pleins d'eau, où il y a quantité de petits poissons en vie, qu'ils prennent sur la rivière avec certains filets dont les mailles sont fort menues ; ceux-ci comme les vendeurs d'oiseaux invitent le peuple à délivrer pour le service de Dieu ces pauvres poissons captifs et qui sont des innocents qui n'ont jamais péché, tellement qu'il s'en trouve là plusieurs qui leur donnent l'aumône ; joint que ceux qui

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

veulent avoir de ces poissons en achètent pour en disposer, et les jettent dans la rivière, disant :

— Va-t'en à la bonne heure, et dis là-bas le bien que je t'ai fait pour l'amour de Dieu.

Pour conclusion tous ces vaisseaux où ces choses sont exposées en vente, ne sont pas en moindre nombre que de cent, et de deux cents de surplus, sans y comprendre les autres où se vendent de semblables merceries en une quantité beaucoup plus grande.

@

CHAPITRE XCIX

Continuation de ce que nous vîmes en cette ville
mouvante, et de quelques choses qu'il y a en d'autres
contrées de la Chine

@

p.358 Nous vîmes aussi des barcasses où il y avait quantité d'hommes et de femmes qui jouaient de diverses sortes d'instruments de musique, pour donner des aubades à ceux qui en voulaient avoir, dont il y en a qui s'enrichissent.

Il y en a d'autres aussi tout chargés de cornes, que les prêtres vendent pour en faire des festins au Ciel. Car ils disent que ces cornes sont celles de plusieurs animaux qu'on a offerts en sacrifices aux idoles, par les dévotions et les vœux que les hommes en ont fait pour diverses sortes d'infortunes où ils se sont trouvés autrefois, ou pour les maladies qu'ils ont. Car, disent-ils, comme la chair de ces animaux a été donnée **çà bas** pour l'honneur de Dieu aux pauvres de la terre, aussi l'âme de celui pour qui l'on offre cette corne, mange en l'autre monde l'âme de ce même animal à qui la corne a appartenu, et invite les autres âmes ses amies, comme les hommes ont accoutumé de s'inviter çà bas en terre.

En suite de ces vaisseaux nous en vîmes d'autres couverts de deuil, avec des tombes, des torches, et des cierges en quantité, où se voyaient encore des femmes qui pleuraient pour de l'argent, et qui se louaient pour enterrer les défunts, selon qu'on voulait être accompagné honorablement, ou pleuré.

J'omets ceux que l'on appelle *pitaleus*, qui ont dans des barcasses fort grandes diverses sortes d'animaux sauvages qu'ils montrent, et qui sont effroyables à voir, tels que sont des serpents, des couleuvres, des lézards fort grands, des tigres, et ainsi des autres en abondance qui se voient pour de l'argent, dansant au son de plusieurs tambours.

Il y en a ^{p.359} encore qui font les marchands libraires, et qui vendent plusieurs livres pleins d'histoires, et dans lesquels on trouve des relations de tout ce qu'on désire savoir, tant pour ce qui touche la création du monde, où ils content une infinité de bourdes, que pour ce qui est des terres, royaumes, îles et provinces du monde ; ensemble des lois et des coutumes des peuples, mais surtout des rois de la Chine, de leur nombre, de leurs beaux faits, et des fondateurs des villes, et finalement des choses arrivées sous le règne d'un chacun. Ceux-ci font encore des requêtes et des lettres, conseillant les parties comme font les avocats, et se mêlant de telles choses semblables qui leur servent à gagner leur vie.

Nous en vîmes aussi en des fustes fort légères, qui étant fort bien armés crient tout haut, que si quelqu'un a reçu quelque affront dont il se veuille ressentir, qu'il s'en vienne leur parler, et qu'ils lui en feront faire satisfaction.

Il y a d'autres barques encore où se trouvent plusieurs vieilles qui servent de sages-femmes, et donnent des recettes pour tirer les enfants avec facilité, et pour faire accoucher ou avorter. En suite de ces bateaux il y en a qui sont pleins de nourrices pour allaiter les enfants trouvés, et autres pour le temps que l'on désire les faire nourrir.

En d'autres vaisseaux aussi qui sont fort bien équipés, il y a des hommes fort honorables et de grande autorité avec des femmes de bonne mine, qui servent à faire des mariages et à consoler les veuves, ou celles qui ont perdu leurs enfants, ou éprouvé telle autre disgrâce.

Il y a encore des vaisseaux où l'on trouve des donneuses de clystères, dont la plupart n'ont pas tant mauvaise mine ; et en d'autres navires il y a quantité de jeunes garçons et de jeunes filles qui cherchent maître, et s'offrent à se louer moyennant de bonnes cautions.

Il s'y trouve encore en ces vaisseaux certains hommes fort braves et sérieux qu'ils appellent mongilotos, qui achètent des procès, tant civils que criminels ; ensemble des écritures et des possessions anciennes et

des reconnaissances ; même il font trouver aussi les choses perdues moyennant une somme d'argent, dont ils sont demeurés d'accord avec les parties ; il y en a ^{p.360} d'autres encore en des bateaux qui guérissent de la vérole par des remèdes sudorifiques, et par même moyen les plaies et les fistules.

En un mot, pour ne m'amuser à [déduire](#)² ici par le menu toutes les autres particularités qui se trouvent en cette ville mouvante, pource que ce ne serait jamais fait, il me suffira de dire qu'on ne saurait désirer aucune chose sur terre, qui ne se trouve dans ces vaisseaux en une abondance beaucoup plus grande que je n'ai dit.

Voilà pourquoi je ne parlerai point ici des autres cités, villes et bourgs qui sont situés sur la terre, afin que l'on puisse juger de ces merveilles, par ce que je viens de dire de cette ville située sur la rivière. Or l'une des choses que j'appelle la principale pour laquelle cette monarchie de la Chine qui contient trente-deux royaumes, est si noble, si riche, et d'un si grand commerce, c'est pource qu'elle est environnée de rivières et de canaux d'une invention admirable. Car avec ce qu'il y en a plusieurs que la nature a faits, il y en a d'autres aussi en fort grand nombre, que les rois, les grands seigneurs, et les peuples ont anciennement fait ouvrir par artifice, afin de rendre tout le pays navigable, et ainsi se communiquer leurs travaux les uns aux autres.

Les plus étroits de ces canaux ont des ponts de pierre de taille fort hauts, fort longs et fort larges, il y en a quelques-uns aussi qui sont traversés de part et d'autre d'une seule pierre de huitante, nonante, même de cent palmes de long, et de quinze et vingt de largeur. Ce qui est sans doute une chose merveilleuse, car il est presque impossible de comprendre par quel moyen on peut tirer de la carrière une si grande masse de pierre sans la rompre, et comment la transporter au lieu où l'on veut qu'elle soit mise.

Tous les chemins et passages des cités, villes, bourgs, hameaux et châteaux ont des chaussées fort larges, et faites de bonne pierre, où il y a encore au bout des colonnes et des arcades, dont la façon est fort riche, et où se voient en lettres dorées des inscriptions où sont

contenues les grandes louanges de ceux qui en ont fait faire le bâtiment. Davantage, aux deux bouts il y a des sièges qui ont coûté grandement, et qu'on y a mis exprès, afin que les pauvres passants s'y p.³⁶¹ reposent.

L'on y voit encore plusieurs aqueducs et fontaines dont l'eau est fort bonne à boire, et aux lieux déserts et stériles il y a des filles d'amour, qui par charité reçoivent les pauvres passants qui n'ont point d'argent ; et bien que cela soit parmi nous un grand abus et une abomination, entr'eux néanmoins ils l'appellent une œuvre de miséricorde, pour à quoi satisfaire plusieurs défunts en ont fait les fondations par des rentes qu'on prend sur les terres qu'ils ont laissées, et que par leur testament ils ont voulu être appliquées à ces maux, les estimant de grands biens pour le salut de leurs âmes.

Il y a d'autres défunts encore qui ont laissé des rentes, afin qu'aux lieux déserts (comme les landes et les bois) il y ait des maisons où l'on fait de grands feux la nuit, pour remettre dans leur chemin tous ceux qui voyagent ; joint qu'il y a de grands bassins avec de l'eau afin de les faire boire, et des lieux faits exprès pour s'y reposer ; et afin qu'il n'y ait point de faute en ceci, il y a des hommes à qui l'on donne de fort bons gages, moyennant lesquels ils sont obligés d'entretenir ces choses conformément à l'institution de celui qui les a fondées pour le salut de son âme.

De ces merveilles qui se trouvent dans les villes particulières de cet empire, l'on peut inférer quelle en serait la grandeur si le tout était joint ensemble.

Mais afin d'en éclaircir le lecteur, j'oserai bien dire (si mon témoignage est digne de foi) qu'en vingt et un ans de temps que mes infortunes ont duré, et que parmi divers accidents accompagnés d'une infinité de peines et de travaux, j'ai traversé la plus grande partie de l'Asie, comme l'on peut bien voir par ce mien voyage, j'ai vu en quelques contrées une très grande abondance de plusieurs vivres et provisions que nous n'avons point en notre Europe. Mais je puis bien assurer en vérité, que sans m'arrêter à dire ce qu'il y peut avoir en

particulier en chacune d'elles, je ne pense pas qu'il y en ait tant en toute l'Europe, qu'à la Chine seulement.

Il en est de même de tout le reste dont la nature a favorisé ce climat, tant en ce qui est du tempérament de l'air, qu'en ce qui touche la police, les richesses, les magnificences, et les grandeurs des choses de leur ^{p.362} État. Or ce qui donne le plus beau lustre à ceci, c'est l'exacte observation de la justice ; joint qu'il y a dans ce pays un gouvernement si réglé qu'il se peut faire envier de toutes les autres contrées du monde. Aussi véritablement il faut avouer que tous les autres pays qui manquent de cette partie n'ont point d'éclat, quelque grands et recommandables qu'ils puissent être. Et sans mentir, toutes les fois que je me représente les grandes choses que j'ai vues en ce pays de la Chine, je m'étonne d'un côté de voir combien libéralement il a plu à Dieu combler ces gens-là des biens de la Terre, et de l'autre ce m'est une espèce de douleur et de sentiment bien étrange, de considérer combien ingrats sont ces peuples à reconnaître de si grandes faveurs. Car il se commet entr'eux une infinité d'énormes péchés, dont ils offensent sans cesse la bonté divine, tant en leurs idolâtries brutales et diaboliques, qu'en l'abominable péché de sodomie, qui ne se permet pas seulement entr'eux, même en public, mais qui est tenu pour une grande vertu par les instructions que leur en donnent leurs prêtres. Voilà pourquoi je me dispense d'en parler ici particulièrement et plus au long, pource que l'entendement chrétien ne peut souffrir cela, ni la raison me permettre d'employer le temps et les paroles à des choses si vilaines, si brutales et si abominables.

@

CHAPITRE C

De notre arrivée en la ville de Pequín, ensemble de notre emprisonnement, et de ce qui nous y advint

@

Après que nous fûmes partis de cette rare et merveilleuse ville dont je viens de parler, nous continuâmes notre route à mont la rivière, jusqu'à ce qu'enfin un mardi neuvième d'octobre, en l'année mil cinq cent quarante-et-un, nous arrivâmes à la grande ville de Pequín, où, comme j'ai ^{p.363} dit ci-devant, nous avons été renvoyés par appel.

Ainsi attachés que nous étions trois à trois, nous fûmes mis dans une prison appelée *Gofanjanserca*, où pour notre bienvenue nous furent donnés d'abord trente coups de fouet, dont quelques-uns des nôtres se trouvèrent fort malades. Or [comme](#)⁷ le chifuu, qui était l'huissier entre les mains duquel l'on nous avait livrés, eut présenté à la justice de l'aytao, qui est leur Parlement, le procès de notre sentence scellé de douze sceaux de cire, de la façon qu'on la lui avait mise entre les mains à Nanquin, les douze conchalis de la Chambre criminelle, auxquels échut la distribution de notre procès, ou la connaissance de notre cause, nous renvoyèrent incontinent en prison. Alors un de ces douze, assisté de deux greffiers et de six ou sept ministres qu'ils appellent huppes, et qui sont presque tels que les bourreaux, nous fit belle peur comme l'on nous y conduisait. Car usant contre nous de grandes menaces :

— Venez ça, nous dit-il, par le pouvoir et l'autorité que j'ai de l'aytao de Batampina, premier président des trente-deux juges des étrangers, dans le cœur duquel est enfermé le secret du lion couronné au trône du monde, je vous enjoins et vous commande de me dire quelles gens vous êtes, de quel pays, et si vous avez un roi qui pour le service de Dieu, et pour s'acquitter de sa dignité, soit enclin à faire du bien aux pauvres, et à leur rendre bonne justice, afin qu'ayant les

larmes aux yeux, et les mains levées en haut, ils n'adressent point de plaintes à ce souverain Seigneur, qui a fait le bel émail des cieux, et aux saints pieds duquel tous ceux qui règnent avec lui ne servent que de sandales.

À cette demande nous lui répondîmes, que nous étions de pauvres étrangers, natifs du royaume de Siam, et qui après nous être embarqués avec nos marchandises pour aller à Liampoo, nous étions perdus sur mer par une grande tourmente, de laquelle nous nous étions échappés tous nus, et qu'en ce déplorable état nous avions mendié notre vie de porte en porte, jusqu'à ce qu'à notre arrivée à la ville de Taypor. Le chumbim pour lors y résident nous y avait arrêtés prisonniers sans cause. À quoi nous ajoutâmes, ^{p.364} qu'en suite de cela il nous avait envoyés à la ville de Nanquin, où par son rapport nous avons été condamnés au fouet, et à avoir les pouces coupés, sans qu'on daignât seulement nous ouïr en nos justifications. À cause de quoi haussant les yeux vers le ciel nous nous étions avisés de recourir par nos larmes aux vingt-quatre juges d'austère vie, afin que par leur zèle envers Dieu, il leur plut prendre notre cause en main, puisque pour notre pauvreté nous étions sans support, et abandonnés de tous. Ce qu'ils avaient incontinent effectué avec un saint zèle, faisant évoquer la cause, afin que le jugement qu'on avait donné contre nous fût déclaré nul, et que ces choses considérées, nous les supplions très instamment, que pour le service de Dieu il lui plut avoir égard à notre misère et à la grande injustice qu'on nous rendait, pour n'avoir aucun bien dans ce pays, ni personne qui dît un seul mot pour nous.

Le juge fut quelque temps à penser à ce que nous venions de lui dire, à la fin duquel il me répondit :

— Il n'est pas besoin que vous m'en disiez davantage ; car il me suffit de savoir que vous êtes pauvres, afin que cette affaire aille par une autre voie qu'elle n'a fait jusqu'à maintenant. Néanmoins pour m'acquitter de ma charge, je vous donne cinq jours de délai, conformément à la loi du troisième livre, afin que dans ce terme-là vous mettiez les

procureurs qui prennent votre cause en main. Que si vous me voulez croire, vous présenterez votre requête aux *tanigores* du saint Office, afin que, portés d'un saint zèle de l'honneur de Dieu, ils se chargent de votre bon droit, et prennent pitié de vos travaux.

Nous ayant ainsi parlé il nous donna un tael d'aumône, et nous dit :

— Donnez-vous bien garde des prisonniers qui sont céans ; car je suis bien assuré que c'est leur métier de dérober le bien d'autrui.

Là-dessus entrant dans une autre chambre où il y avait un grand nombre de prisonniers, il y fut plus de trois heures à leur donner audience, à la fin desquelles il envoya exécuter à mort vingt-sept hommes qu'on avait déjà jugés le jour précédent, et qui moururent tous à force d'être fouettés ; ce qui nous fut un objet si effroyable, et qui nous mit si fort en alarme, que ^{p.365} d'appréhension que nous eûmes nous faillîmes en perdre le jugement.

Le lendemain, si tôt qu'il fut jour, ils nous mirent tous à la chaîne, avec des manottes et des colliers de fer, ce qui nous tourmenta grandement. Sept jours après que nous eûmes enduré de si grandes afflictions, couchés par terre les uns sur les autres, et ne cessant de pleurer notre désastre pour l'extrême appréhension que nous avions de souffrir une mort cruelle s'il fallait qu'on vînt à vérifier en quelque façon que ce fût ce que nous avions fait à Calempluy, Dieu voulut que nous fûmes visités par les *tanigores* de la maison de Miséricorde, qui est de la juridiction de cette prison, lesquels sont appelés en leur langue *Cofilem Guaxy*. À leur arrivée tous les prisonniers se baissèrent, disant avec un ton lamentable :

— Béni soit ce jour auquel Dieu nous visite par les mains de ses serviteurs.

À quoi les *tanigores* firent réponse avec un visage grave et modeste :

— La main puissante et divine de celui qui a formé la beauté des étoiles et de la nuit, vous ait en sa garde, comme ceux qui pleurent sans cesse les péchés du peuple.

Alors s'étant approchés de nous, ils nous demandèrent en termes pleins de courtoisie, quels gens nous étions, et d'où procédait que notre emprisonnement nous était plus sensible qu'aux autres. À ces paroles nous leur répartîmes avec les larmes aux yeux, que nous étions de pauvres étrangers, tellement abandonnés des hommes, qu'en tout ce pays il n'y avait personne qui sût notre nom, et qu'au reste tout ce que nous leur pourrions dire de notre pauvreté pour les prier qu'ils se souvinssent de nous pour l'amour de Dieu, ils le verraient écrit en cette lettre que nous leur apportions de la ville de Nanquin, de la chambre des Confrères de la maison de Quiay Hinarel. Alors Christofle Borralho leur ayant présenté la lettre, ils la reçurent avec une nouvelle cérémonie, toute pleine de courtoisie, disant :

— Loué soit celui qui a créé toutes choses, puisqu'il se veut servir des pécheurs sur terre, afin que par ce moyen ils soient récompensés au dernier de tous les jours, en leur satisfaisant au double de leur journée avec les richesses de ses saints trésors. Ce qui sera fait comme nous le croyons, en aussi grande abondance que les gouttes de pluie qui tombent çà bas des ^{p.366} nues.

Après cela un des quatre serra cette lettre, et nous dit, qu'aussitôt que la Chambre de la justice des pauvres serait ouverte, ils répondraient tous à notre affaire et nous fourniraient de tout ce dont nous aurions besoin, sur quoi ils se séparèrent d'avec nous.

Trois jours après ils retournèrent nous visiter en prison, et le lendemain matin ils s'en revinrent aussi nous voir. Alors ils nous firent plusieurs demandes conformément à un mémoire qu'ils avaient, à quoi nous répondîmes de point en point selon ce qu'un d'eux nous demanda, tellement qu'ils furent grandement satisfaits de nos réponses. En suite de ces choses ayant fait appeler le greffier, qui était chargé de nos pièces, ils s'enquirent de lui fort exactement de plusieurs choses qui

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

nous touchaient, même ils lui demandèrent son avis en ce qui était de notre affaire, puis ayant pris par articles tout ce qui servait à la conservation de notre droit, ils lui dirent qu'il leur laissât emporter le procès, à quoi ils ajoutèrent qu'ils le voulaient tous voir ensemble dans la chambre de Justice avec les procureurs de la maison, et que le jour d'après ils lui remettraient les pièces en main, pour les porter au chaem comme il était déjà résolu.

@

CHAPITRE CI

Du surplus qui se passa en notre affaire, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement conclue

@

Pour ne m'amuser à raconter par le menu tout ce qui se passa en cette affaire jusqu'à ce qu'elle fût entièrement conclue, à quoi furent employés six mois et demi, durant lesquels nous fûmes toujours prisonniers avec beaucoup de travail, je dirai en peu de mots tout ce qui nous arriva jusqu'à la fin.

Comme notre affaire était par devant les douze conchalis de la Chambre criminelle, qui ^{p.367} sont, parlant à notre mode, comme nos conseillers de Parlement et présidents de la Cour, ou autres juges en dernier ressort, les deux procureurs de cette maison de Miséricorde qui faisaient pour nous, se chargèrent très volontiers de faire révoquer l'injuste sentence qui avait été donnée contre nous. Ayant donc fait déclarer nulles toutes les procédures, ils remontrèrent par une requête qu'ils firent au chaem qui était le président de cette chambre ;

Que pour aucun sujet que ce fût nous ne pouvions être condamnés à la mort, vu qu'il n'y avait aucuns témoins dignes de foi, qui nous pussent convaincre de nous avoir vu dérober le bien d'autrui, ni d'avoir été trouvés avec des armes offensives contre la défense qui en est faite par la loi du premier livre.

Au contraire il dit qu'on nous avait rencontrés tous nus, comme de pauvres égarés après un triste naufrage, et que cela étant, notre pauvreté et notre misère étaient digne d'un pitoyable ressentiment plutôt que de cette rigueur avec laquelle les premiers ministres du bras de l'Ire nous avaient fait donner le fouet ; qu'au reste Dieu seul était juge de notre innocence, de la part duquel il lui requérait une, deux, et plusieurs fois, de considérer qu'il était mortel et qu'il ne serait pas de longue durée, Dieu lui ayant donné une vie périssable,

à la fin de laquelle il fallait qu'il rendît compte des choses dont on l'avait requis, puisque par un serment solennel il s'était obligé à faire tout ce qui serait manifeste à son jugement, sans aucune considération des hommes du monde, la coutume desquels étant le faire pencher la balance que Dieu a voulu être égale selon l'intégrité de sa divine justice.

De cette requête voulut avoir communication le procureur du roi, qui était celui-là même qui se portait pour notre adverse partie, et qui en certains articles qu'il fit contre nous, mit en avant qu'il prouverait par des témoins oculaires, tant du pays qu'étrangers, que nous étions des larrons publics, accoutumés à voler le bien d'autrui, et non des marchands tels que nous nous disions être. Il ajoutait à cela que si nous fussions venus à la côte de la Chine avec un bon dessein et en intention de payer ^{p.368} les droits du roi dans ses douanes, nous eussions abordé aux ports où elles sont établies par l'ordonnance de l'aytao du gouvernement ; mais pour punition de ce que nous nous en allions d'île en île comme corsaires, Dieu qui déteste les péchés et les larcins, avait permis que nous fissions naufrage, afin de tomber entre les mains des ministres de sa justice, et d'en recevoir un fruit conforme à nos mauvaises œuvres, qui devait être une peine de mort, dont notre crime nous rendait dignes. Cela étant, qu'il nous fallait condamner conformément à la loi du second livre où cela était déclaré en termes exprès ; et que quand même pour d'autres considérations qui n'étaient point remarquables en nous, ce droit nous eut dû exempter de mort, que néanmoins pour être des étrangers et des vagabonds, qui n'avions ni loi, ni connaissance de Dieu, pour nous en servir à éviter pour l'amour de lui plusieurs maux et pervers exercices auxquels nous nous adonnions, cela suffisait, afin que du moins on nous condamnât à avoir les mains et les narines coupées, et que l'on nous bannît pour jamais aux contrées de Ponxileytai où l'on avait accoutumé d'exiler tels gens que nous, comme ils le vérifieraient par plusieurs arrêts donnés et exécutés en semblables cas. Concluant pour cet effet d'être reçu dans ses articles, dont il se promettait de donner des preuves dans le délai qui lui serait prescrit.

Ces articles furent incontinent réfutés par le procureur de la chambre de Justice, établie pour les pauvres, si bien que faisant pour nous ils s'offrirent de faire voir le contraire dans le délai qui pour cet effet leur fut octroyé pour plusieurs autres raisons qu'ils alléguèrent en faveur de nous, requérant quelquefois que ces articles ne devaient point être reçus, vu qu'ils étaient tout à fait infâmes et contre les ordonnances de justice. Le chaem ordonna donc là-dessus, qu'on ne recevrait ses articles qu'en cas que par des témoignages évidents et conformes aux lois divines, il les prouvât dans les six jours de la sentence, sous peine, en cas de contravention, de n'être reçu à demander un plus long délai, attendu que nous étions de pauvres gens que la nécessité ^{p.369} contraignait souvent de prendre le bien d'autrui, plutôt pour nous exempter d'incommodité, que pour commettre aucune offense.

Ces six jours de délai lui étant prescrits, sans que cependant il eût allégué aucune preuve contre nous, ni trouvé personne qui nous connût, il s'en vint demander un délai d'autres six jours, chose qui ne lui fut point accordée, pour être directement contraire aux pauvres, pour lesquels la maison de Dieu faisait de grands frais, et qu'ainsi toutes ses excuses et ses raisons ne visant qu'à prolonger le temps, il serait démis de sa demande à cause de ce nouveau délai par lui requis ; qu'au reste les procureurs des pauvres eussent à alléguer en notre faveur ce qui serait de justice, et ce en cinq jours de temps qui leur furent donnés pour tout délai.

Cependant le procureur du roi se mit à déclamer contre nous en termes si discourtois et si infâmes, que le chaem se tint pour offensé de les ouïr, et se piquant contre lui pour son peu de charité, il lui fit effacer à l'heure même ces mots qu'il avait écrit contre nous. Davantage, il dépêcha à l'heure même une ordonnance qui disait,

« Auparavant que conclure sur cette affaire et donner la dernière sentence, je condamne le procureur du roi à vingt taëls d'argent pour l'aumône des étrangers puisqu'il ne peut prouver pas un des cas qu'il met en avant contr'eux.

Ajoutant au reste que pour cette première fois, défense lui étaient faite d'exercer sa charge jusqu'à ce que le tuteur y eût pourvu, et qu'à l'avenir il n'eût à user en ses écritures ni en ses paroles, de termes si extravagants, sous peine pour la seconde fois d'être châtié conformément aux édits des chaems acceptés en la maison du fils du Soleil, lion couronné au trône du monde.

Après qu'on eut satisfait à ceci dans les trois premiers jours suivants, nous fûmes renvoyés à la Chambre avec les autres raisons qui furent appointées de part et d'autre. Le lendemain, si tôt qu'il fut jour, les quatre tanigores de la maison des pauvres, qui cette semaine faisaient la visite dans la prison, nous envoyèrent quérir à l'infirmierie, où ils distribuaient les vivres aux malades, et nous dirent que nos affaires allaient fort bien, ^{p.370} et qu'il fallait espérer que notre sentence aurait une bonne issue. Sur quoi nous nous jetâmes tous à leurs pieds, et répandant quantité de larmes, nous leur dîmes, qu'il plut à Dieu les récompenser de la peine qu'ils avaient prise pour nous, en leur donnant pour cela le salaire qu'ils prétendaient. À quoi un d'entr'eux repartit :

— Et pour vous aussi qu'il vous conserve en la connaissance de sa loi, en laquelle consiste le salaire des gens de bien.

Là-dessus il nous fit donner deux couvertures pour nous en couvrir de nuit, pource que nous endurions un extrême froid, et nous dit :

— Ne [feignez](#)³ point de nous demander tout ce de quoi vous aurez besoin ; car Dieu notre souverain Seigneur n'a pas accoutumé d'être avare en distribuant nos aumônes.

Durant que cela se passait, le greffier s'en vint à nous et nous prononça la sentence. Par même moyen il nous mit en main les vingt taëls d'argent auxquels le procureur du roi avait été condamné, et nous en fit signer le reçu. Nous le remerciâmes assez amplement de sa courtoisie, le priant de prendre de cet argent ce qu'il lui plairait ; mais lui n'en voulut rien faire et nous dit :

— Je ne change pas pour si peu de chose le mérite que j'espère avoir envers Dieu pour votre considération.

CHAPITRE CII

De la réponse que nous fit le procureur des pauvres,
après que nous l'eûmes prié de parler pour nous au
chaem qui avait notre procès à juger

@

Il se passa douze jours entiers sans qu'il se parlât de notre procès. À la fin les quatre tanigores s'en étant venus un matin visiter les pauvres malades, nous les priâmes très instamment de vouloir parler pour nous au chaem, qui avait pour lors notre procès tout prêt à être jugé, ajoutant à cela que nous étions pauvres comme il savait ^{p.371} bien, et dénués de tout support. Ils se scandalisèrent grandement de cette demande, et nous dirent :

— Si vous étiez de ce pays et non étrangers, cela seul suffirait pour empêcher que la maison vous fît aucun bien et vous assistât en vos affaires. Mais pour votre ignorance et simplicité, nous sommes contents de dissimuler maintenant votre faiblesse ; car il est à croire qu'autrement l'on ne serait pas digne des aumônes de Dieu.

Cette réponse nous étonna un peu, et de la façon qu'ils nous la firent nous en demeurâmes honteux, si bien que nous leur en demandâmes pardon, disant que notre ignorance nous devait faire tenir pour excusés, tant envers Dieu qu'envers eux. Alors il y en eut un qui nous regardant tous ensemble :

— Possible, dit-il, que ces hommes ont eu plus de raison de nous faire cette demande que nous n'en avons de les scandaliser ; car il se peut faire qu'ils ont failli en cela par coutume, plutôt qu'autrement ; car comme pour être barbares ils manquent d'une parfaite connaissance de notre vérité, ainsi il n'est pas incompatible que le ministre de la Justice ne leur puisse témoigner moins de conscience, qu'il ne

soit besoin aux parties d'avoir plus de faveur, qu'ils n'ont de droit en leur cause.

Ces paroles sonnèrent si bien à nos oreilles, que nous nous donnâmes l'assurance de leur dire :

— Seigneurs et frères, puisqu'en toutes choses vous êtes incorruptibles en votre charge, nous vous prions instamment de nous dire pourquoi vous vous êtes si fort scandalisés de ce que nous vous avons demandé une chose qui nous a semblé si juste et si nécessaire, en l'état où vous nous voyez réduits, et abandonnés d'un chacun.

À cette demande un des quatre qui semblait avoir plus d'autorité que les autres, prenant la parole :

— Vous avez beaucoup de raison, nous répondit-il, de nous remettre en mémoire une chose où il y va si fort de vos intérêts, afin de nous obliger à faire pour vous en moins de temps qu'il sera possible les diligences requises, et que votre délivrance en soit plus tôt résolue. Mais il n'est pas juste que vous nous priiez de parler au juge, afin qu'à notre considération il ne fasse point le devoir de sa charge, pource que ce serait lui donner un sujet de pécher contre Dieu ^{p.372} et de s'en aller en enfer, joint qu'en cela nous serions proprement serviteurs du diable, plutôt que ministres de l'allégement et du remède des pauvres ; et si vous m'alléguez là-dessus que vous avez la justice de votre côté afin qu'on y ait égard, cela se verra par votre procès lorsqu'on le viendra juger, et non par les choses que d'autres en pourraient dire ; car les controverses et les différends sur lesquels se fondent les demandes entre ceux qui plaident ne sont jamais bien vérifiées par des répliques sans nécessité, ni par des libelles et des contradictions hors de saison, qui sont plus propres à obscurcir la justice, et la traîner en longueur contre celui qui est innocent, qu'à l'éclaircir et lui faire avoir expédition en peu de temps, pource que ces choses sont proprement inventions de

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

quelques chicaneurs, que les pauvres parties ont accoutumé d'appeler solliciteurs. Mais quant aux vérifications, elles consistent en des preuves claires, et en des témoignages conformes aux lois divines, sur quoi le juge se fonde s'il fait son devoir, et s'en sert à juger ce qui est de l'équité. Que si l'on procède de cette sorte en votre pays, ô mes frères, que vous devez tous avoir belle peur de la punition du Ciel ; car là-haut il n'y a point de nuit pour Dieu, en laquelle il lui soit besoin de fermer les yeux pour dormir, comme font ça bas les rois de la Terre sujets à toutes imperfections aussi bien que nous, puisqu'ils sont hommes comme nous. Cela étant, mes amis, toute l'adresse que je vous puis donner en vos travaux afin d'y mettre remède, c'est de hausser les yeux là-haut au Ciel ; car c'est d'où vous doit venir l'arrêt de votre délivrance, et le pardon des offenses dont on vous accuse ; en quoi nous vous aiderons comme bons amis, s'il plaît à Dieu nous écouter.

Cela dit, ils nous donnèrent notre portion ordinaire, et s'en allèrent visiter d'autres pauvres qui étaient malades dans l'infirmerie, dont il y avait toujours un grand nombre dans cette prison.

@

CHAPITRE CIII

Comme de ce lieu nous fûmes menés à la chambre criminelle, où l'on devait prononcer notre sentence, avec une description de la grande majesté des officiers de cette chambre, et des cérémonies qu'on y observe

@

p.373 Il y avait déjà neuf jours qu'avec beaucoup de crainte nous attendions qu'on nous prononçât notre arrêt, lorsqu'un samedi matin nous fûmes demandés en prison par deux chumbims de justice, qui sont (comme j'ai déjà dit) tels que peuvent être parmi nous les huissiers. Ils étaient accompagnés de vingt ministres, de ceux qu'ils appellent des huppes, qui portaient des hallebardes, des épieux, des bonnets de maille, et autres armes qui les rendaient fort redoutables à ceux qui les regardaient. Ces hommes qui nous donnèrent assez d'effroi, nous liant tous neuf d'une chaîne de fer assez longue, nous menèrent au *Caladigan*, qui était comme le palais où l'on donnait audience et où se faisait l'exécution des patients.

Il faut que j'avoue que comme nous allâmes en ce lieu, il me serait impossible de déclarer par où nous passâmes. Car à cette heure-là nous étions si hors de nous-mêmes, que pas un de nous ne savait par quel lieu où il allait, si bien qu'en ces extrémités tout ce que nous pouvions faire pour le mieux était de nous rendre conformes à la volonté de Dieu, et lui demander les larmes aux yeux, que par le mérite de sa sacrée passion, qu'il lui plût recevoir la peine qui nous serait ordonnée pour satisfaction de nos péchés.

Quelquefois aussi en certains endroits où la peur nous représentait plus terrible la peine de la cruelle mort nous nous mettions tous à genoux, et nous embrassant l'un l'autre nous demandions pardon à Dieu de nos fautes, p.374 de quoi les Chinois s'étonnaient grandement.

À la fin après beaucoup de travail et d'affronts qui nous étaient faits par ceux qui nous suivaient en criant, nous arrivâmes en la première

salle du Caladigan, où étaient les vingt-quatre bourreaux qu'ils nomment *ministres du bras de justice*, avec quantité d'autres gens qui y étaient pour leurs affaires. Nous demeurâmes là un fort long temps, à la fin duquel on sonna une cloche, et à l'heure même on ouvrit les autres portes qui étaient sous une grande arcade d'architecture fort artistement travaillée, et où il y avait quantité de riches figures. Au plus haut se voyait un monstrueux lion d'argent, ayant les pieds de devant et de derrière sur une boule fort grande, et faite de même métal ; par où sont figurées les armes du roi de la Chine qu'on met ordinairement au frontispice de toutes les chambres souveraines où président les chaems, qui sont comme les vice-rois parmi nous.

Ces portes étant ouvertes comme je viens de dire, tous ceux qui étaient là présents entrèrent en une fort grande salle faite en forme de nef d'église, peinte du haut en bas de plusieurs tableaux, où se voient représentées d'étranges sortes d'exécutions que font les bourreaux sur les personnes de toute condition, avec un geste et une mine du tout effroyable. Au bas de chaque tableau se voyait une inscription semblable : « C'est pour avoir commis un tel crime qu'un tel est exécuté de ce genre de mort ». De manière qu'en regardant la diversité de ces effroyables peintures, on y voyait comme une déclaration du genre de mort que l'on ordonnait à chaque crime, ensemble l'extrême rigueur qu'observait la justice en telles exécutions.

De cette salle on traversait dans une autre chambre beaucoup plus riche et de plus grande dépense, car elle était toute moulue d'or, tellement que les yeux ne pouvaient avoir un entretien plus agréable que celui-là, si toutefois les nôtres étaient capables de prendre plaisir à quelque chose au point de misère où nous étions réduits. Au milieu de cette chambre il y avait une tribune, où l'on montait par sept escaliers environnés de trois rangs de balustres de fer, de laiton, et de bois d'ébène, avec des tronçons marquetés de nacre de perle. ^{p.375} Au plus haut il y avait un dais de damas blanc, frangé d'or et de soie verte, avec des crépines fort larges de même façon. Sous ce dais se voyait le chaem avec beaucoup de grandeur et de majesté. Il était assis en une chaire

d'argent fort riche, et avait devant lui une petite table, et à l'entour trois enfants richement vêtus, parés de chaînes d'or, et qui se tenaient à genoux, l'un desquels (à savoir celui du milieu) servant à donner au chaem la plume dont il signait. Quant aux deux autres ils prenaient les requêtes qu'on leur donnait, et les présentaient à la table afin de les faire signer. À main droite à un autre lieu plus haut, et presque à l'égal du chaem était un jeune garçon âgé de dix ou onze ans, vêtu d'une riche robe de satin blanc, où se voyaient en broderie des roses d'or, et qui avait au col trois rangs de perles, les cheveux aussi longs qu'une femme, tressés de fil, d'un lacet d'or et de soie incarnadine, avec une garniture de perles de grand prix, et des sandales d'or toutes émaillées de vert couvertes de quantité de fort grosse semence de perles. Avec cela, pour marque de ce qu'il représentait, il avait en main un petit rameau de roses faites de soie et de fil d'or et de riches perles, le tout mêlé ensemble avec tant de beauté, de gentillesse et de bonne mine, qu'il n'est point de femme, pour belle qu'elle soit, qui lui eût pu gagner l'avantage. Le jeune garçon s'appuyait du coude sur la chaire du chaem, où il semblait se reposer du bras de la main dont il tenait le rameau, et cela représentait la miséricorde.

De cette même façon il y avait à main droite un autre enfant qui était encore fort beau, et richement vêtu d'un habillement de satin incarnadin, tout semé de roses d'or. Cettui-ci avait le bras droit retroussé et teint d'un vermillon aussi rouge que du sang, et de la main droite il tenait un riche coutelas tout nu, et qui paraissait aussi sanglant. Davantage, il portait sur sa tête une couronne en façon de mitre, toute garnie de petits rasoirs semblables à des lancettes dont on se sert à saigner. Ainsi, bien qu'il fût richement vêtu et de bonne mine, si ne laissait-il pas de donner de l'appréhension à ceux qui le regardaient, à cause des enseignes qu'il avait, et ^{p.376} cettui-ci figurait la justice. Car ils disent que le juge qui tient la place du roi qui représente Dieu sur terre, doit avoir nécessairement ces deux qualités, la justice et la miséricorde, et que celui qui n'en use est un tyran qui ne reconnaît aucune loi et qui usurpe l'enseigne qu'il porte en main.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

Le chaem était habillé d'une robe de satin violet fort longue, frangée d'or et de soie verte, avec une manière de scapulaire jetée sur son col, au milieu de laquelle il y avait une grande plaque d'or où était gravée une main avec une balance fort juste, et cette inscription à l'entour :

« La nature du très haut Seigneur est d'observer en sa justice le poids, la mesure, et le compte, c'est pourquoi regardes à ce que tu fais, car si tu viens à pécher tu en payeras la peine à jamais.

Sur la tête il y avait une manière de bonnet tout rond, entouré de petites verges d'or, toutes émaillées de vert et de violet, et au-dessus était représenté un petit lion d'or sur une boule ronde de même métal, par lequel lion couronné, comme j'ai dit quelquefois, est signifié le roi, et par la boule le monde, comme s'il voulait dénoter par ces devises que le roi est le lion couronné dessus le trône du monde ; et en la main droite il tenait en manière de sceptre, une baguette d'ivoire de trois emfans de long seulement.

Sur le haut des trois premiers degrés de cette tribune il y avait huit huissiers avec leurs masses d'argent qu'ils tenaient debout, et en bas soixante hommes Mogors, rangés à genoux en deux files, qui tenaient en main des hallebardes damasquinées d'or. En l'avant-garde de ceux-ci se voyaient debout, comme lieutenant ou chefs d'escadre, deux statues de géants de bonne mine, et fort richement vêtus, avec leurs coutelas en écharpe, ensemble des hallebardes fort grandes en main, et ceux-ci les Chinois les appellent gigaos en leur langue.

Aux deux côtés de cette tribune se voyaient en bas dans la chambre deux tables fort longues, en chacune desquelles étaient assis douze hommes, dont il y en avait quatre comme juges ou présidents, deux greffiers, quatre solliciteurs, et les autres deux conchalis, qui sont comme conseillers de Parlement. L'une de ces tables avec les douze officiers qu'elle avait était pour le criminel, ^{p.377} et l'autre pour le civil : et tous les officiers de ces deux tables, qui faisaient vingt-quatre de nombre, étaient vêtus de robes de satin blanc, fort longues, et à larges manches, pour montrer par là la largesse et la pureté de la justice.

Les tables étaient couvertes de tapis de damas violet avec une riche bordure d'or. Il n'y avait que la table du chaem, qui pour être d'argent, fut toute nue, si ce n'est qu'elle avait un petit coussin de brocart, et au dedans une écritoire toute ronde avec l'encrier, et une boîte à mettre de la poussière.

En la salle de dehors, dont j'ai parlé ci-devant, étaient les vingt-quatre bourreaux ou ministres du bras de l'Ire, tous rangés en file, et en ordre, et en tous les autres endroits il y avait un grand nombre de suppliants tous sur pied, hormis les femmes qui étaient assises sur des bancs.

À l'entrée des portes de cette grande salle il y avait six portiers qu'ils appellent huppés, ou records, avec des masses de cuivre, et toutes ces choses ensemble, de la façon qu'elles étaient ordonnées, représentaient je ne sais quoi de grand et de majestueux ; joint que l'horrible mine de ces ministres donnait de l'étonnement et de l'effroi à quiconque les regardait.

Alors au son d'une cloche qui frappa quatre fois, un des douze conchalis se leva sur pied, et après avoir fait une profonde révérence au chaem, il dit d'une voix fort haute afin d'être ouï de tous :

— Taisez-vous, et écoutez avec une promptitude pleine de soumission, sous peine d'encourir le châtimement ordonné par les chaems du gouvernement, contre ceux qui interrompent le silence de la sainte justice.

Cettui-ci s'étant assis là-dessus, l'on en vit un autre, qui avec les mêmes cérémonies monta au haut de la tribune où était le chaem, et prenant les sentences de la main de celui qui les tenait, les publia tout haut l'une après l'autre, avec des cérémonies et des compliments si longs qu'il y employa plus d'une heure. Alors comme il fut question de prononcer notre arrêt, ils nous firent tous mettre à genoux, le visage en terre ; et les mains en haut, comme qui ferait sa prière au ciel, afin qu'en cet acte d'humilité nous en ouïssions la publication, qui fut telle :

« Bitau Dicabor, nouveau chaem en ce saint Parlement où l'on rend la justice aux ^{p.378} étrangers, et ce par le bon plaisir du

fil du Soleil, lion couronné au trône du monde, à qui sont sujets tous les sceptres et les couronnes des rois qui gouvernent la Terre, et même assujettis à ses pieds par la grâce et la volonté du plus haut des cieux.

Vu l'appel fait par-devant moi par ces neuf étrangers, dont la cause a été ici évoquée de la ville de Nanquin par les vingt-quatre d'austère vie, et le tout par une manière d'offense qui leur a été faite, je dis que par le serment que j'ai prêté en la charge que j'exerce pour l'aytao de Batampina, souverain sur les trente-deux qui gouvernent le peuple de toute l'étendue de la Terre, que le neuvième jour de la septième lune de la quinzième année du couronnement du fils du Soleil, m'ont été présentées les accusations que le chumbim de Taypor m'a envoyées contr'eux, par lesquelles il les charge d'être larrons et voleurs du bien d'autrui, disant, qu'il y a longtemps qu'ils font ce métier, non sans offenser grandement le haut Seigneur, qui a créé toutes choses ; et même que sans rien craindre ils ont accoutumé de se baigner dans le sang de ceux qui leur résistent avec raison, pour lequel crime ils ont été déjà condamnés au fouet et à avoir les pouces coupés, dont l'un a été mis en exécution, mais quand il a été question d'exécuter l'autre, à savoir, de leur couper les deux pouces, les procureurs des pauvres, s'y opposant, ont allégués de leur part, qu'ils étaient fort mal condamnés vu qu'il n'y avait aucune preuve de ce dont on les chargeait.

À cause de quoi il a demandé pour eux, qu'on eût à produire des témoignages valables et conformes aux lois divines, et au châtiment de la justice d'en haut, au lieu de les juger dessus des simples indices de soupçons incertains. À quoi il fut répondu, la Chambre assemblée : Qu'il n'était point licite d'ôter le nom à la justice, dont ceux qui ont pris leur cause en main, ayant fait et formé leurs plaintes aux vingt-quatre d'austère vie, pour quelques considérations fort justes comme

leur requête en fait foi, l'on a eu égard au peu de support qu'ils pouvaient avoir pour être de pauvres étrangers, et de nations qui nous semblent si éloignées, que nous n'avons jamais ouï parler du pays dont ils se disent nés.

Si bien qu'adhérant à leurs pitoyables cris, le fait a été renvoyé à ce jugement en la table des douze, laissant les poursuites ordinaires de continuation, qui est que le procureur du roi ne pût rien ^{p.379} prouver de ce de quoi il les accusait, insistant seulement qu'ils étaient dignes de mort pour le soupçon et l'ombrage qu'ils donnaient d'eux.

Et comme la sainte justice qui s'arrête sur des considérations toutes pures et agréables à Dieu ne reçoit point de raisons des parties adverses s'il n'y a des preuves bien évidentes en ce qu'elles disent, il me semble n'être pas raisonnable d'accepter les accusations du procureur du roi puisqu'il ne prouvait point ce qu'il mettait en avant.

Sur quoi voulant insister en sa demande, sans montrer néanmoins ni une seule cause juste, ni une preuve suffisante touchant ce qu'il concluait contre ces étrangers, je le condamnai à l'amende de vingt taëls d'argent applicables à ses adverses parties, le tout selon l'équité, pource que les raisons par eux alléguées n'étaient fondées que sur un très mauvais zèle, hors de considérations justes et agréables à Dieu, de qui la miséricorde se tourne toujours du côté des plus faibles de la Terre quand ils l'invoquent les larmes aux yeux, comme il se manifeste clairement par les effets pitoyables de sa grandeur.

De manière qu'ayant enjoint là-dessus et fait commandement très exprès aux tanigores de la maison de Miséricorde de prendre leurs conclusions, ils le firent dans le délai qui pour cet effet leur fut donné.

Et ainsi comme on eut satisfait de part et d'autre, selon le rapport qui en a été fait, j'ai commandé qu'on eut à prendre

les conclusions pour vider l'affaire par un dernier jugement, et en ordonner comme il serait raisonnable.

C'est pourquoi toutes ces choses dûment vues et considérées, sans s'égarer par aucune considération humaine hors de ce qui touche la raison et l'équité de ce jugement, suivant la résolution des lois acceptées par les douze chaems du gouvernement au cinquième livre de la volonté du fils du Soleil, qui en tel cas par sa grandeur et sa probité a plus d'égard aux plaintes des pauvres qu'aux cris insolents des orgueilleux de la Terre :

J'ordonne que ces neuf étrangers soient renvoyés absous de tout ce que le procureur du roi demande contr'eux, et même de la peine du crime, les condamnant seulement à un an d'exil durant lequel temps ils travailleront aux réparations de Quansy pour y gagner leur vie. Puis quand les huit mois de l'année seront échus, j'enjoins expressément aux chumbims, aux conchalis et monteos, et à tels autres ^{p.380} ministres de leur gouvernement, que ce mien jugement leur étant par eux présenté, ils leur donnent tout aussitôt un passe-port et un sauf-conduit, afin que librement et en sûreté ils s'en retournent en leur pays, où en tel lieu qu'ils voudront.

Après qu'on eut achevé de publier cette sentence que nous ouïmes, tous à genoux avec les mains jointes et dressées vers le chaem devant qui nous faisions plusieurs autres cérémonies, nous dîmes d'une voix si haute que tous nous purent ouïr :

— La sentence de ton clair jugement est confirmée en nous de même que la pureté de ton cœur est agréable au fils du Soleil.

Cela dit, un conchali des douze qui étaient assis en une des tables, s'étant levé, et ayant fait une grande révérence au chaem, se mit à dire tout haut par cinq fois à cette foule de peuple qui était à l'audience en grand nombre :

— Y a-t-il quelqu'un en cette chambre, en cette ville, ou en ce royaume, qui se veuille opposer à cet arrêt, ou à la délivrance de ces neuf prisonniers ?

À quoi nul n'ayant répondu durant les cinq fois qu'il proféra tout haut ces paroles, les deux jeunes garçons qui représentaient la justice et la miséricorde, firent toucher ensemble les enseignes qu'ils avaient aux mains, et dirent tous haut :

— Qu'ils soient envoyés libres et absous suivant la sentence qui en a été donnée fort justement.

Alors un de ces ministres qu'ils appellent huppés ou records, ayant sonné trois fois une cloche, les deux chumbims d'exécution qui nous avaient liés nous détachèrent de notre chaîne, et avec cela ils nous ôtèrent les manottes, les colliers, et les fers des pieds, tellement que nous fûmes entièrement délivrés ; de quoi nous remerciâmes infiniment notre Seigneur Jésus-Christ, pource que nous avions toujours cru que pour quelques mauvaises opinions qu'on aurait de nous, on nous condamnerait à la mort.

De là, ainsi délivrés que nous fûmes, l'on nous ramena en prison où les deux chumbims signèrent notre élargissement dans le livre du geôlier. Néanmoins afin qu'il en demeurât déchargé tout à fait, il fallut que deux mois après nous allussions servir un an comme nous étions condamnés, sous peine de demeurer esclaves du roi, conformément à ses ordonnances.

Or pource qu'au sortir de la prison nous ^{p.381} voulûmes incontinent aller demander l'aumône par la ville, le chifuu, qui était comme grand prévôt de cette maison, nous dit que nous attendissions jusqu'au lendemain, qu'il nous recommanderait aux tanigores de la Miséricorde, afin qu'ils nous fissent quelque bien.

CHAPITRE CIV

Des choses qui se passèrent entre nous et les tanigores de la Miséricorde, ensemble des grandes faveurs qu'ils nous firent

@

Le lendemain matin ces quatre tanigores de la Miséricorde s'en vinrent visiter l'infirmerie de cette prison, comme ils avaient accoutumé de faire. Ils se réjouirent avec nous de l'heureux succès de notre sentence, nous donnant de grands témoignages qu'ils en étaient fort contents, de quoi nous les remerciâmes amplement, non sans répandre quelques larmes en parlant à eux. Alors ils témoignèrent de nous en savoir fort bon gré, et nous dirent que nous n'eussions point à nous mettre en peine touchant l'accomplissement du terme qui nous était enjoint à servir, et auquel nous étions condamnés par sentence : car ils nous dirent qu'au lieu d'un an il ne serait que de huit mois seulement, et que des autres quatre mois qui faisaient la troisième partie de la peine, le roi nous en faisait une aumône pour l'amour de Dieu, en considération de ce que nous étions pauvres : car autrement si nous eussions été riches et puissants, il n'y eût eu ni aumône, ni faveur pour nous, à ce qu'ils nous dirent, nous promettant qu'ils nous feraient endosser sur la sentence cette diminution de peine, et qu'au reste ils s'en iraient parler pour nous à un homme fort honorable qui avait la commission de capitaine ou prévôt des maréchaux de Quansy, qui était le lieu où ^{p.382} nous devions aller servir, afin qu'il nous favorisât, et nous fît payer du temps que nous serions là demeurant. Or d'autant que cet homme était naturellement ami des pauvres, et enclin à leur faire du bien, pour cet effet ils jugèrent à propos de nous mener en sa maison avec eux, ajoutant qu'il nous prendrait possible à sa charge, et nous donnerait retraite en quelque maison, comme il faisait à plusieurs autres qu'il menait avec lui, et ce d'autant plus qu'il n'y avait personne en tout le pays qui nous connût. Nous le remerciâmes tous d'un si bon

office, et lui dîmes que Dieu lui payerait cette aumône qu'il nous faisait pour l'amour de lui.

Là-dessus nous l'accompagnâmes tous en la maison du capitaine ou du monteó, qui nous vint recevoir à la basse-cour de dehors, menant sa femme par la main, soit qu'il le fit ou par une plus grande forme de compliment, ou pour faire plus d'honneur aux tanigores. En suite de cela, comme il fut près d'eux, se prosternant à leurs pieds,

— C'est maintenant, mes seigneurs et mes saints frères, que je me dois réjouir, puisqu'il a plu à Dieu permettre que par votre moyen ces serviteurs s'en vinssent à ma maison, chose sans mentir à laquelle je n'avais point pensé, pour m'estimer indigne d'une si grande faveur.

Après que les tanigores lui eurent fait plusieurs compliments, et quantité de cérémonies, comme c'est la coutume de ceux du pays, ils lui répondirent :

— Dieu notre souverain Seigneur, source infinie de miséricorde, veuille récompenser avec des biens en cette vie les aumônes que tu fais aux pauvres pour l'amour de lui ; car crois-moi, mon frère, le plus fort bâton sur lequel l'âme s'appuie pour ne pas tomber à chaque fois qu'elle vient à trébucher, c'est la charité dont nous usons envers le prochain, lorsque la vaine gloire du monde n'aveugle point le bon zèle auquel sa sainte loi nous oblige. Et afin que tu mérites en sa présence de voir le céleste sourire de sa douce haleine, nous t'amenons ici ces neuf Portugais, qui sont si pauvres qu'en tout ce pays il n'y en a point qui le soit à l'égal d'eux. C'est pourquoi nous te prions qu'en cette ville où tu vas maintenant pour capitaine et monteó de justice, tu fasses ^{p.383} pour eux tout ce que tu jugeras agréable à un si haut Seigneur qu'est celui de la part de qui nous te demandons ceci.

À ces paroles le capitaine et sa femme répartirent en termes si courtois et si remarquables, que nous autres étions tous comme pâmés

de voir de quelle façon ils attribuaient le succès de leurs affaires à la cause principale de tous les biens, de même que s'ils eussent eu la lumière de la foi, ou la connaissance de la sainte loi chrétienne. Cela fait, ils se retirèrent tous dans une chambre, où nous autres neuf n'entrâmes point, et furent bien une demi-heure à s'entretenir ; puis comme ils voulurent prendre congé les uns des autres, ils nous commandèrent d'y entrer, et alors les tanigores leur parlèrent derechef de nous, et nous recommandèrent plus qu'auparavant. À même temps le monteio nous fit écrire dans un livre qu'il avait devant lui, et nous dit :

— Je fais cela, pource que je ne suis pas si homme de bien pour vous donner quelque chose du mien, ni si méchant aussi que de vous vouloir priver de la sueur de votre travail, à quoi le roi vous a obligés. C'est pourquoi dès aujourd'hui vous commencerez de gagner votre vie, encore que vous ne serviez point, pour le désir que j'ai que ceci me soit compté pour aumône. Si bien que maintenant vous n'avez qu'à vous réjouir dans ma maison, où je donnerai ordre que vous soyez pourvus de tout ce qui vous sera nécessaire. Pour le surplus je ne vous veux rien promettre, pour la peur que j'ai de tirer vanité de ma promesse, et qu'ainsi le diable ne se serve de cela comme d'un avantage pour mettre la main sur moi, chose qui arrive assez souvent par la faiblesse de notre nature. C'est pourquoi qu'il vous suffise pour maintenant, de savoir que j'aurai souvenance de vous pour l'amour des saints frères que voilà, qui m'en ont parlé.

Les quatre tanigores ayant pris congé, là-dessus nous donnèrent pour tous quatre taëls, et nous dirent :

— N'oubliez point de rendre grâces à Dieu du bon succès que vous avez eu en votre affaire ; car vous pécheriez grandement si vous étiez méconnaissants d'une si grande faveur.

Voilà comme nous fûmes fort bien accueillis dans la maison de ce capitaine, ^{p.384} qui durant tout ce temps que nous y fûmes, nous tint toujours bonne compagnie.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

Or après que nous eûmes demeuré là deux mois, qui était le terme que nous y pouvions être en liberté, nous partîmes pour nous en aller à Quansy, afin d'y faire notre temps, et allâmes à la suite de ce capitaine qui toujours depuis nous traita grandement bien, et nous fit plusieurs faveurs. Jusqu'à ce que les Tartares entrèrent dans la ville, la venue desquels y causa une infinité de malheurs, de morts et de peines, comme je dirai plus amplement ci-après.

@

CHAPITRE CV

Brève relation de cette ville de Pequin, où est la cour du roi de la Chine

@

Devant que de raconter ce qui nous arriva, après que nous nous fûmes embarqués avec ces Chinois qui nous conduisaient, et qui nous donnaient de fort bonnes espérances de nous remettre en liberté, il me semble à propos de faire ici succinctement une relation de cette ville de Pequin, qui peut être véritablement appelée la capitale de la monarchie du monde, ensemble de quelques choses que j'y remarquai, tant pour ses richesses et sa police, qu'en ce qui touche son étendue, son gouvernement, les lois du pays, et l'admirable façon de pourvoir au bien de toute la république, ensemble de quelle sorte sont payés ceux qui servent en temps de guerre, conformément à ce qui est porté par les ordonnances du pays, et plusieurs autres choses semblables à celle-ci. Bien que je sois content d'avouer qu'en ceci je manque de la meilleure partie, à savoir d'esprit et de capacité, pour rendre raison en quel climat elle est située, et à la hauteur de combien de degrés, qui est une chose que les doctes et les curieux désireront de savoir sans doute. ^{p.385} Mais mon dessein n'ayant jamais été autre (comme j'ai dit ci-devant) que de laisser à mes enfants par manière d'alphabet ce mien livre, afin qu'ils y apprennent à lire en y voyant mes travaux, il m'importe fort peu d'écrire ceci autrement que je fais, c'est-à-dire d'une façon grossière. Car il me semble que le meilleur, c'est de traiter ces choses de la façon que la nature me l'a enseigné, sans m'amuser à des hyperboles, ni à des paroles hors de propos, pour rendre plus évidente la faiblesse de mon rude esprit ; joint que si je ne faisais cela j'aurais peur que l'on me surprît le larcin à la main, et qu'on ne me reprochât, comme dit le proverbe vulgaire, d'être devenu savant tout à une nuit.

Mais puisque je suis obligé de faire mention de ceci, pour m'acquitter de la promesse que j'ai faite ci-devant, je dis que cette ville

que nous appelons Paquin, et ceux du pays Pequin, pource que c'est le premier nom qui lui a été donné, est située à la hauteur de quarante et un degrés du côté du nord.

Ses murailles ont de circuit (à ce que nous en avons ouï dire aux Chinois, et que j'en ai lu depuis dans un petit livre qui traite de ses grandeurs, intitulé *Aquesendoo*, que j'ai apporté depuis en ce royaume de Portugal) trente grandes lieues, à savoir dix de long, et cinq de large : quelques autres tiennent qu'elle en a cinquante, à savoir dix-sept de longueur, et huit de largeur ; et d'autant que ceux qui en traitent sont d'opinion différente, en ce que les uns en font l'étendue de trente lieues, comme je viens de dire, et les autres de cinquante, je veux rendre raison de cette doute, conformément à ce que j'en ai vu moi-même.

Il est certain que de la façon qu'elle est maintenant bâtie, elle a de circuit les trente lieues qu'ils disent. Car elle est environnée de deux rangs de fortes murailles, où il y a une infinité de tours et de boulevards à notre mode. Mais hors de ce circuit, qui est de la ville même, il y en a un autre beaucoup plus grand, tant en longueur qu'en largeur, que les Chinois affirment avoir été anciennement tout peuplé ; mais il a seulement plusieurs bourgs et villages séparés les uns des autres, ensemble quantité de belles maisons, ou de châteaux, qui sont à p.386 l'entour, entre lesquels il y en a mille six cents qui ont de grands avantages par dessus tous les autres, et qui sont les maisons des procureurs, de mille six cents cités et villes remarquables des trente-deux royaumes de cette monarchie, lesquels se rendent en cette ville en l'assemblée générale des États, qui se fait de trois ans en trois ans pour le bien public, comme je dirai ci-après.

Hors de ce grand enclos, qui (comme j'ai déjà dit) n'est point compris dans la ville, il y a en distance de trois lieues de large, et sept de long, vingt-quatre mille tombeaux de mandarins, qui sont de petites chapelles toutes moulues d'or, et environnées de balustres de fer et de laiton faits au tour. Et pour ce qui est de leurs entrées, elles sont en arcades grandement riches et somptueuses. Près de ces chapelles il y a aussi des

maisons fort grandes, avec des jardins et des bois touffus, dont les arbres sont de haute futaie, ensemble plusieurs inventions d'étangs, fontaines et aqueducs. À quoi j'ajoute que par le dedans les murailles de ces enclos sont couvertes de porcelaine fine, et qu'en haut aux girouettes il y a plusieurs lions peints en des bannières dorées, et aux carrés des clochers qui sont aussi fort hauts et embellis de peintures.

Elle a encore cinq cents palais fort grands que l'on appelle *les maisons du fils du Soleil*, où se retirent tous ceux qui ont été blessés à la guerre pour le service du roi ; comme aussi plusieurs autres soldats, qui pour être vieux et maladifs ne peuvent plus porter les armes ; et afin que durant le reste de leurs jours ils soient exempts d'incommodité, chacun d'eux reçoit tous les mois une certaine paye pour s'entretenir, et pour avoir de quoi vivre. Or tous ces gens de guerre à ce que nous en apprîmes des Chinois sont bien ordinairement cent mille de nombre, pource qu'en chacune de ces maisons il y a deux cents hommes à ce qu'ils nous disent.

Nous vîmes encore une autre rue fort longue de maisons basses, où il y avait vingt-quatre mille hommes de rame, qui sont ceux des panoures du roi, et une autre de même façon qui avait une grande lieue de longueur, où demeuraient quatorze mille taverniers suivant la cour, et une autre rue encore semblable à celle-ci, où se voyait ^{p.387} une infinité de femmes d'amour, exemptes, pour être courtisanes, du tribut que payent ceux de la ville, et dont la plupart ont quitté leurs maris pour suivre ce malheureux métier. Que si pour cela il leur advient d'en recevoir quelque mal, leurs maris en sont grandement punis, pource qu'elles sont là comme en lieu de franchise, et sous la sûreté du tuton de cour, grand prévôt de l'Hôtel du roi.

En cet enclos vivent encore tous les lavandiers, qu'ils appellent *mainates*, qui lavent le linge de la ville, lesquels à ce qu'on nous dit sont plus de cent mille, et se tiennent en ce quartier, pource qu'il y a plusieurs belles et grandes rivières, avec une infinité d'étangs fort profonds, et entourés de bonnes murailles.

Dans ce même enclos il y a à ce qu'en dit cet *Aquesendoo*, qui est le livre dont j'ai parlé ci-devant, mille trois cents maisons nobles et fort somptueuses de femmes et d'hommes religieux, qui font profession des quatre principales lois du nombre des trente-deux qui sont en cet empire de la Chine, et on tient que dans quelques-unes de ces maisons il y a plus de mille personnes, sans y comprendre les serviteurs qui fournissent par dehors les vivres et les provisions nécessaires.

Nous vîmes aussi un bon nombre de maisons qui ont des bâtiments de large étendue, fort beaux, avec de grands enclos où il y a des jardins et des bois fort épais, dans lesquels l'on trouve du gibier et de la venaison de toutes les sortes qu'on saurait désirer, et ces maisons nobles sont comme des hostelleries où accourent sans cesse en fort grand nombre des personnes de tous âges et de tout sexe, tant pour y faire des festins, que pour y voir des comédies, des farces, des jeux, des combats et des courses de taureaux, des luttes et des festins magnifiques, que les tutons, chaems, conchalis, aytaos, bracolons, chumbims, monteos, lauteaas, et autres seigneurs, capitaines, marchands, gentilshommes, et autres hommes riches, font pour donner du contentement à leurs parents et amis, avec un grand appareil d'huissiers portant des masses d'argent, où se voient aussi des meubles de grand prix, et des services de vaisselle d'or. Là même se voient des chambres où il y a des lits d'argent et des dais de brocard, où servent à p.³⁸⁸ table des filles à marier, douées d'une extrême beauté, et fort richement vêtues. Et sans mentir il ne faut point s'étonner de cela, qui n'est rien à comparaison des somptuosités et des autres grandeurs que nous vîmes. Les Chinois aussi nous assurèrent qu'il y a tel banquet qui dure dix jours à la charachine, ou à la chinoise, lequel en magnificence, en préparatifs, en pompe, en serviteurs, en musique, en passe-temps de pêche, de chasse, de haute volerie, et en jeux, ensemble en farces, en comédies, en joutes, et en tels autres défis de gens de pied, de cheval, coûte plus de vingt mille taels. Ces hostelleries coûtent plus d'un million d'or, et sont entretenues par des compagnies de marchands fort riches, qui par manière de commerce et de trafic

emploient en cela leurs deniers, où l'on tient qu'ils gagnent beaucoup plus que s'ils les hasardaient sur mer. L'on dit aussi que la taxe y est si bonne, et l'ordre si exactement observé, que lorsque quelqu'un veut faire une grande dépense, il s'en va au xipaton de la maison qui en est le principal ou le surintendant, et lui déclare ce qui est de son dessein.

Alors le maître lui fait voir un livre tout divisé par chapitres, où il est traité du règlement et de la somptuosité des festins ; ensemble de ce qu'on paye, et de quelle façon on y sert, afin que celui qui veut faire la dépense choisisse à sa volonté, lequel livre appelé *Pinetoreu*, j'ai vu quelquefois, et l'ai ouï lire, et il me souvient qu'en son commencement, ou en ses trois premiers chapitres, il y est traité des festins auxquels il faut que Dieu soit invité, et de quel prix ils sont, en suite de quoi il descend au roi de la Chine dont ils disent, que par une spéciale grâce du Ciel il assiste çà bas en terre, et au gouvernement d'elle-même par un droit de souveraineté sur tous les rois qui l'habitent. Après, du roi de la Chine en bas, il traite du banquet des tutons qui sont les dix dignités souveraines en commandement sur tous les quarante chaems du gouvernement, qui sont comme vice-rois. Aussi ces tutons sont appelés, *les lumières du Soleil* ; car, disent-ils, comme le roi de la Chine est fils du Soleil, ainsi les tutons qui le représentent en peuvent être à bon droit nommés les clartés, à cause ^{p.389} qu'ils procèdent de lui comme des rayons que le Soleil darde.

Mais laissant maintenant à part les brutalités qui sont ordinaires à ces gentils, je traiterai ici particulièrement d'une seule chose sur ce sujet, à savoir des viandes qu'il dirent devoir être servies aux festins auxquels Dieu est invité, dont j'ai vu quelques-uns d'eux en user fort exactement, bien qu'à faute de foi leurs œuvres ne leur doivent être pas beaucoup profitables.

CHAPITRE CVI

De l'ordre qu'on observe aux festins qui se font aux
hostelleries les plus remarquables, et du rang que tient
le chaem des trente-deux universités

@

La première chose dont il est fait mention dans la préface de ce livre qui traite des festins, comme j'ai dit ci-devant, c'est du banquet qu'il faut faire à Dieu sur terre, dont il est parlé de cette sorte :

« Tout banquet pour somptueux qu'il soit, se peut payer par un certain prix, plus ou moins, conforme à la largesse de celui qui le fait, de manière que l'on contribue au paiement pour de l'argent, sans que celui qui en a fait les frais en retire pour toute récompense qu'une louange de flatteurs, et un murmure des esprits oisifs ; c'est pourquoi, ô mon frère, dit la préface de ce même livre, je te conseille d'employer plutôt ton bien à faire des festins à Dieu en ses pauvres, c'est-à-dire de pourvoir secrètement aux nécessités des gens de bien, afin qu'ils ne périssent point à faute de ce dont tu as de reste. Souviens-toi aussi de la vile matière dont ton père t'a engendré, et de celle dont ta mère t'a conçu, qui est beaucoup plus abjecte ; de cette façon tu verras de combien tu es inférieur à toute autre sorte de bêtes brutes, qui sans distinction de raison agissent à quelque effet auquel la faiblesse et la chair les invite ; et puisqu'en qualité d'homme tu veux inviter tes amis qui ne seront possible pas demain, pour montrer que tu es bon et fidèle, invite les pauvres de Dieu, des ^{p.390} gémissements et des nécessités desquels il a compassion comme père pitoyable, avec des promesses d'une infinie satisfaction en la maison du Soleil, où nous tenons, pour article de foi, que les siens le posséderont avec une grande réjouissance.

En suite de ces paroles et autres semblables dignes d'être remarquées, et qu'un prêtre lui dit touchant le règlement de cette maison de Xipaton, qui est comme j'ai montré ailleurs, le surintendant ou le principal de tous les autres qui gouvernent ce grand labyrinthe, lui montre le chapitre de tout le livre, commençant depuis les plus hauts jusqu'aux plus bas, et lui dit qu'il voie quelle sorte d'hommes ou de seigneurs il veut inviter, quel nombre de conviés, et combien de jours il veut que dure le festin, pource, ajoute-il, que les rois et les tutons, au festin qu'on leur fait, ont tels mets, tant de serviteurs, tels préparatifs, telles chambres, telle vaisselle, tels passe-temps, tant de chevaux de parade, tant de jours de chasse ou de vénerie, ce qui leur doit revenir au juste prix, à telle somme d'argent.

Alors s'il ne veut point dépenser, le Xipaton lui montre dans un autre chapitre, les banquets qu'on fait ordinairement aux chaems, aytaos, conchalis, bracalons, anchacis, gonchalaas, anteaas, ou aux capitaines et riches, marchands, sans que toutes les autres personnes de moindre condition aient autre chose à faire qu'à s'asseoir et manger à table d'hôte comme elles veulent, et s'en aller à la bonne heure, tellement qu'il y a là d'ordinaire jusqu'à cinquante, et soixante chambres pleines d'hommes et de femmes de toute condition, qui en ont d'autres, moindres qui les servent, en quoi, comme j'ai déjà dit, il y a beaucoup de choses à remarquer, tant pour le regard des chambres et de leur embellissement, comme en ce qui touche les cuisines, les dépenses, les boucheries, les infirmeries, les dortoirs, les écuries, les cours, les salles, et les chambres séparées, ensemble les lits fort riches, les vaisselles de prix, et les tables dressées avec leurs sièges, sans qu'il soit plus question que de s'y asseoir.

Avec cela il y a d'autres chambres où se fait un mélodieux concert de musique, et d'instruments comme harpes, violes, doucines, flûtes, serpentes, sacquebuttes, et autres ^{p.391} instruments qui ne sont point en usage parmi nous ; de quoi il y a si grande abondance, que si c'est un festin de femmes, comme il arrive souvent, les personnes qui servent à table sont aussi des femmes, ou des jeunes filles fort belles

et richement vêtues, si bien que pour être tenues pour pucelles, et douées d'une singulière beauté, il arrive souvent que des hommes de condition plus relevée en deviennent amoureux, et qu'ils les épousent.

De manière que pour conclusion de ce que j'ai dit de ces hostelleries, de tout l'argent qui se dépense en tels festins l'on en tire quatre pour cent ; de quoi le Xipaton en donne la moitié, et ceux qui font le festin l'autre moitié pour l'entretien de la table des pauvres, où pour l'amour de Dieu l'on reçoit toute sorte de gens qui s'y veulent asseoir ; même on leur donne une chambre et un fort bon lit par l'espace de trois jours seulement, si ce ne sont des femmes enceintes, ou des malades, qui ne puissent marcher ; car en tel cas on les traite plus longtemps, à cause que l'on a égard aux personnes conformément au besoin qu'elles en ont.

Nous vîmes encore en cet enclos de dehors qui, comme j'ai dit, environne toute cette autre ville en distance de plus de trois lieues de largeur, et sept de longueur, trente-deux grands logements éloignés les uns des autres un peu plus que la portée d'un fauconneau. Ces logements sont les études ou les universités des trente-deux lois qu'il y a aux trente-deux royaumes de cet empire. Or en chacune de ces universités selon le grand nombre de gens que nous y vîmes, il y doit avoir plus de dix mille écoliers ; aussi le même *Aquesendoo* qui est le livre qui traite de ces choses, les fait monter tous ensemble jusqu'au nombre de quatre cent mille. Or de ces logements il y en a un autre beaucoup plus grand et plus beau, séparé des autres, et qui a bien près d'une lieue de circuit, où vont étudier tous ceux qui veulent prendre leurs degrés tant en théologie, qu'aux lois du gouvernement de ce royaume. En cette université il y a un chaem de justice auquel tous les principaux des autres collèges obéissent, et qui par un titre d'éminente dignité est appelé *Xileyxitapou*, c'est-à-dire, *Seigneur de tous les nobles*. Ce ^{p.392} chaem, pour être le plus honorable et le plus qualifié de tous les autres, a une cour aussi grande qu'aucun tuton : car il y a d'ordinaire trois cent Mogores de garde, vingt-quatre huissiers qui portent devant lui des masses d'argent, et trente-six femmes, qui

montées sur des *hacquenées* blanches avec des harnais d'argent et des housses de soie, s'en vont jouant de certains instruments de musique fort harmonieux, au son desquels elles chantent, et font un agréable concert à leur mode.

Devant lui sont aussi menés vingt fort beaux chevaux de parade tous nus, si ce n'est qu'ils ont leur couverture de brocart et de toile d'argent, avec une riche têtère, où pendent des clochettes d'argent, joint que près de chaque cheval il y a six haliebardiens, et quatre estafiers fort bien équipés.

Avec cela devant tout ce train marchent encore plus de quatre cents huppes avec quantité de chaînes de fer fort longues qui traînent par terre, si bien que par ce moyen ils font tant de désordre et un bruit si épouvantable qu'il n'y a personne qui les voit qui n'en tremble de peur.

Après eux marchent douze hommes de cheval, appelés *peretandas*, qui portent tous des parasols de satin incarnadin, et autres douze qui suivent après eux avec des bannières de damas blanc, enrichies de franges d'or, où il y a de la dentelle fort large.

En suite de ceux-ci vient le chaem assis dessus un char de triomphe, et après lui soixante conchalis, chumbims, et monteos de la justice, qui sont tous tels que peuvent être parmi nous les conseillers de la cour, les chanceliers, et les juges et ceux-ci vont tous à pied, portant sur leurs épaules leurs cimenterres couverts de plaques d'or.

Devant eux aussi marchent les moindres officiers, tels que sont les greffiers, maîtres des comptes, baillis, examinateurs ou commissaires, qui tous ensemble font de grands cris, afin que le peuple qui est parmi les rues se retire dans les maisons, et qu'ainsi la rue demeure vide sans qu'il y ait rien qui puisse troubler cette magnificence.

En suite de tout ceci se remarquent les solliciteurs, clerks, et autres faiseurs d'affaires qui vont tous à pied. Or ce qu'il y a de plus signalé c'est qu'auprès de la personne de ce chaem ou tuton (car ^{p.393} ces deux noms lui sont convenables) marchent à cheval deux petits garçons, l'un à main droite, et l'autre à gauche, qui vont tous deux à côté du chaem,

vêtus richement, avec leurs enseignes en main, qui signifient la justice et la miséricorde, de la façon que j'ai dit ci-devant, à savoir celui qui est au côté droit signifie la miséricorde et est vêtu de blanc, et celui de la main gauche qui signifie la justice est habillé d'incarnadin. Les chevaux où sont montés ces petits garçons ont des housses de même couleur que les vêtements et les harnais du cheval sont d'or avec une façon de rets par dessus, fait d'argent tiré à la filière, et qui lui couvre toute la croupe.

Après chacun de ces enfants marchent six jeunes garçons âgés de quinze ans ou environ, avec leurs masses d'argent en main, et toutes ces choses ensemble sont si remarquables, qu'il n'y a personne qui les voyant ne tremble de peur d'un côté, et qui de l'autre ne demeure comme pâmé de voir tant de grandeur et de majesté.

Or pour ne m'arrêter plus longtemps à ce qui touche ce grand enclos, je passerai sous silence plusieurs autres merveilles que nous y vîmes, qui consistent en édifices fort beaux et fort riches, en magnifiques pagodes ou temples, en ponts bâtis sur des grosses colonnes de pierre, et en chemins tous pavés de belles pierres fort larges et bien travaillées, autour desquels ponts il y a de part et d'autre des garde-fous de fer fort bien faits, de quoi je suis content de ne parler point, pource que des choses que j'ai déjà dites l'on pourra juger aisément de celles que j'omets pour la ressemblance et la conformité qu'elles ont ensemble.

C'est pourquoi en suite de ceci je traiterai le plus succinctement qu'il me sera possible, de quelques bâtiments que je vis dans cette ville, principalement de quatre que je remarquai plus curieusement, pour me sembler plus grand que les autres, comme aussi de quelques particularités qui méritent bien qu'on s'y arrête.

CHAPITRE CVII

De quelques choses particulières et fort remarquables qu'il y a dans la ville de Pequín

@

p.394 Cette ville de Pequín, dont j'ai promis de parler plus amplement que je n'ai fait, est si prodigieuse, et les choses qui s'y voient sont si remarquables, que je me repens presque de ce que j'ai promis d'en parler, pource que pour en dire la vérité, je ne sais par où commencer afin de m'acquitter de ma promesse : car il ne faut pas s'imaginer qu'elle soit ni une ville de Rome, ni Constantinople, ni Venise, ni Paris, ni Londres, ni Séville, ni Lisbonne, ni que pas une des villes de l'Europe lui soit comparable, quelques fameuses et bien peuplées qu'elles puissent être toutes ensemble. Je dirai bien davantage, c'est qu'il ne faut pas penser que hors de l'Europe même elle soit comme le Caire en Égypte, Tauris en Perse, Amadaba en Cambaye, Bisnagar en Narsingue, Goure à Bengale, Ava à Chaleu, Timplan à Calaminhan, Martabane et Bagou en Pegu, Guimpel et Tinlau au Siammon, Odia au royaume de Sornau, Passaruan et Dema en l'île de Iaoa, Pangor au pays des Lequios, Usangée au grand Cauchen, Lançame en Tartarie, et Meaco au Japon, toutes lesquelles villes sont les capitales de plusieurs grands royaumes. Car j'oserai bien assurer que toutes celles-ci ne sont pas à comparer à la moindre chose de la grande ville de Pequín, et à plus forte raison à la grandeur et magnificence de ce qu'il y a de plus excellent ; par où j'entends ses superbes édifices, ses intimes richesses, son excessive abondance de tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, ensemble les peuples qui s'y voient sans nombre, le commerce, les vaisseaux dont il y en a une infinité, la justice, le gouvernement, la cour pacifique, et l'État des tutons, p.395 chaems, anchacys, aytaos, puchancys, et bracanons qui gouvernent tous des royaumes et des provinces fort grandes, avec de grosses pensions, et résident d'ordinaire en cette ville, ou d'autres à leur nom, lorsque par le commandement du roi ils sont

envoyés à des affaires de conséquence. Mais laissant ces choses à part dont je me promets de traiter quand il en sera temps, je dirai que cette ville (conformément à ce qui en est écrit, tant dans l'*Aquesendoo* dont j'ai déjà fait mention, qu'en toutes les chroniques du roi de la Chine) a trente lieues de circuit, sans y comprendre les bâtiments de l'autre enclos qui est par dehors, dont j'ai déjà dit fort peu de choses à comparaison de ce que j'en pourrais dire fort amplement.

Elle est enclose d'une double muraille grandement forte, et faite d'une bonne pierre de taille, où il y a trois cent soixante portes : chacune desquelles a une roquette de deux tours fort hautes avec ses fossés et ses pont-levis. J'ajoute à ceci qu'il n'y a point de portes où ne se tienne un greffier, et où il n'y ait quatre portiers avec la hallebarde en main, qui sont obligés de rendre compte de tout ce qui entre et qui sort. Ces portes par l'ordonnance du tuton sont divisées selon les trois cent soixante jours de l'année ; de manière que chaque jour à son tour, l'on y célèbre avec beaucoup de solennité la fête de l'invocation de l'idole, dont chaque porte en a aussi le nom, de quoi j'ai traité fort au long ci-devant.

Cette grande ville a encore dans ce large enclos de murailles, à ce que les Chinois nous en ont assuré, trois mille huit cents pagodes ou temples, où l'on sacrifie continuellement une grande quantité d'oiseaux et d'animaux sauvages, qu'ils tiennent être plus agréables à Dieu, que ne sont ceux qu'on apprivoise dans les maisons, de quoi leurs prêtres rendent diverses raisons au peuple, par lesquelles ils les persuadent de tenir un si grand abus pour un article de foi. De ces pagodes dont je parle, les édifices en sont fort somptueux, principalement ceux de la religion des menigrepos, conquiays et talagrepos, qui sont les prêtres des quatre sectes de Xaca, Amida, Gizom et Canom, qui surpassent en antiquité les autres trente-deux de ce ^{p.396} labyrinthe du diable, qui se fait voir quelquefois à eux sous diverses figures, pour leur faire ajouter plus de foi à ses tromperies et faussetés.

Les principales rues de cette ville sont toutes fort longues, larges, où il y a de belles maisons d'un ou de deux étages, et entourées par les

deux bouts de balustres de fer et de laiton. L'on y entre par des ruelles qui traversent dans de grandes rues, au bout desquelles se voient de grandes arcades, avec des portes fort riches qui se ferment de nuit, et au plus haut de ces arcades il y a des cloches de sentinelle ; chacune de ces rues principales a son capitaine et ses quarteniers qui font la ronde par quarts, et sont obligés de dix en dix jours de s'en aller faire rapport en la maison de ville de tout ce qui se passe en leurs quartiers, afin que les punchacys ou chaems du gouvernement y mettent ordre selon qu'ils le jugent raisonnable.

Davantage, cette grande ville (s'il en faut croire à ce que raconte ce même livre que j'ai allégué plusieurs fois, et qui traite seulement de ses grandeurs) a douze cents canaux que les rois et les peuples ont faits autrefois, qui sont de profondeur de trois brasses d'eau et douze de largeur, lesquels canaux traversent la longueur et la largeur de la ville, par le moyen d'un grand nombre de ponts bâtis sur des arcades de fortes pierres de taille, et au bout il y a des colonnes avec des chaînes qui traversent de l'un à l'autre, et des reposoirs pour y faire asseoir les passants ; l'on tient que les ponts de ces six-vingt canaux ou aqueducs sont dix-huit cents de nombre, et que si l'un est beau et riche, l'autre l'est encore davantage, tant en ce qui est de la façon, que de ce qui est de tout le reste.

Ce même livre affirme qu'en cette ville il y a six-vingt places publiques, en chacune desquelles s'y fait une foire tous les mois, si bien que si on en suppute le nombre, il y a en toute l'année quatre foires par jour. Or durant les deux mois de temps que nous fûmes en liberté en cette ville, nous y vîmes dix ou douze de ces foires : il y avait une infinité de gens, tant de pied, que de cheval, qui vendaient dans des caisses pendues à leur col, toutes les choses qu'on saurait dire, comme font les merciers parmi nous, sans y comprendre ^{p.397} les boutiques ordinaires des riches marchands, qui étaient rangées en fort bon ordre dans des rues particulières. Là se voyaient en abondance des pièces de soie, brocards, toiles d'or, de lin et de coton, peaux de martre, hermines, musc, aloès, porcelaines fines, vaisselle d'or et d'argent,

perles, semence de perles, or en poudre et en lingots, et telles autres choses de prix, dont nous demeurâmes tous les neuf fort étonnés. Que s'il fallait parler en particulier de toutes les autres marchandises qui s'y voyaient, comme du fer, de l'acier, du plomb, du cuivre, de l'étain, du laiton, du corail, de la cornaline, du cristal, de la pierre de mine, du vif-argent, du vermillon, de l'ivoire, du clou de girofle, de la muscade, du massis, du gingembre, du tamaris, de la cannelle, du poivre, du cardamome, du borax, de l'indigo, du miel, de la cire, du santal, du sucre, des conserves, des vivres, des fruits, des farines, du riz, des chairs, de la venaison, du poisson, et des légumes ou des herbes, il y avait une si grande abondance de tout ceci, qu'il semble n'y avoir point assez de paroles pour l'exprimer.

Les Chinois nous assurèrent encore que cette ville a cent soixante boucheries, et en chacune d'elles cent étaux pleins de toutes sortes de chairs que produit la Terre, à cause que ces peuples en mangent de toutes, comme du veau, du mouton, du bouc, du pourceau, de la chair de cheval, de buffle, de rhinocéros, de tigre, de lion, de chien, de mulet, d'âne, de loutre, de chamois, de blaireau, de zèbre, (qui est un animal comme les mules, mais il engendre son semblable tous les ans, et est d'une merveilleuse vitesse, l'on s'en peut servir comme de chevaux ; toutefois les habitants du pays ne se voulant donner la peine de les apprivoiser, se servent d'hommes pour porter leurs fardeaux ; il a la peau couverte de lignes blanches, noires et rouges, larges de trois doigts, qui l'environnent en forme de demi-cercle depuis l'épine du dos jusqu'au ventre, et par tout le reste du corps) et finalement de tout autre animal que l'on saurait dire, et en chaque étal est taxé le prix de toutes ces choses. Davantage, outre le poids qu'il y a particulièrement en chaque boucherie, il n'y a point de porte à la ville qui n'ait ses ^{p.398} balances, où l'on pèse derechef la viande, pour voir si l'on a fait le poids qu'il faut à ceux qui l'ont achetée, afin que par ce moyen le peuple ne soit point trompé.

Outre ces boucheries qui sont des ordinaires, il n'y a point de rue qui n'en ait encore cinq ou six autres, où se vendent les chairs les plus

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

excellentes ; joint qu'il y a plusieurs tavernes où l'on vend les viandes grandement bien accommodées. Il y a encore des celliers pleins de jambons, de pourceaux, de gorets, d'oiseaux de toutes sortes, et de chairs fumées, le tout en si grande abondance que c'est superfluité d'en parler ; mais ce que j'en dis est afin de faire voir combien libéralement Dieu a fait part à ces pauvres aveugles des biens qu'il a créés sur terre, afin que son saint nom en soit béni à jamais.

@

CHAPITRE CVIII

De la prison de Xinanguibaleu où sont enfermés ceux qu'on a condamnés à servir aux réparations de la muraille de Tartarie

@

Me désistant maintenant de parler ici par le menu du grand nombre des bâtiments riches et magnifiques que nous vîmes en cette ville de Pequin, je m'arrêterai seulement sur quelques-uns de ses édifices qui me semblent plus remarquables que les autres, d'où il sera bien aisé d'inférer quels peuvent être tous ceux dont je ne veux point ici faire mention pour éviter la prolixité. Et de ceux-ci je n'en traiterais non plus, n'était qu'il se pourra faire un jour que notre Seigneur permettra que la nation portugaise, pleine de valeur et d'un courage relevé, se servira de cette relation pour la gloire de ce grand Dieu, afin que par ces moyens humains, assistés de sa divine faveur, elle fasse entendre à ces peuples barbares la vérité de notre sainte foi catholique, dont leurs péchés les p.³⁹⁹ éloignent tellement, qu'ils se moquaient de tout ce que nous leur disions là-dessus.

J'ajoute à ce propos qu'ils sont si extravagants et si insensés, qu'ils osent bien affirmer qu'à voir seulement le visage du fils du Soleil, qui est leur roi, une âme en demeure bienheureuse plus que par toutes les autres choses du monde ; ce qui me fait croire que si Dieu par son infinie miséricorde et bonté permettait que le roi de ce peuple se fît chrétien, il serait aisé de convertir tous ses sujets, là où ne l'étant pas, il me semble fort difficile qu'un seul puisse changer de créance, et le tout à cause de la grande appréhension qu'ils ont de la justice qu'ils craignent et révèrent également, joint qu'il n'est pas à croire combien ils en chérissent les ministres.

Or pour revenir maintenant au sujet dont je m'étais oublié, le premier bâtiment que je vis de ceux qui semblaient plus remarquables et plus dignes de mémoire, fut une prison qu'ils appellent

Xinanguibaleu, c'est-à-dire, *Enclos des exilés* ; le circuit de cette prison est de deux lieues en carré, ou peu s'en faut, tant en largeur qu'en longueur ; elle est enclose d'une fort haute muraille sans aucuns créneaux, si ce n'est seulement de quelques chardons par le haut, couverts de plaques de plomb fort larges et grosses. Par le dehors la muraille est environnée d'un fossé grandement profond et plein d'eau, où se voient aussi plusieurs pont-levis que l'on hausse de nuit avec des chaînes de laiton ; joint qu'on les suspend à des colonnes de fonte fort grosses. En cette prison il y a une arcade de fortes pierres de taille, qui aboutit à deux tours, au haut desquelles il y a six grandes cloches de sentinelle, que l'on ne sonne jamais sans que toutes les autres qui sont dans l'enclos et que les Chinois disent être plus de cent de nombre, ne lui répondent : aussi font-elles un bruit du tout effroyable.

Dans ce même lieu il y a d'ordinaire par l'ordonnance du roi trois cent mille prisonniers de dix-sept jusqu'à cinquante ans, de quoi nous fûmes fort étonnés, comme en effet nous en avons bien sujet à cause d'une chose si hors du commun et si extraordinaire. Or comme nous voulûmes savoir des Chinois le sujet d'un si merveilleux bâtiment, et du grand ^{p.400} nombre de prisonniers qu'il y avait dans cet enclos, il nous répondirent qu'après qu'un des rois de la Chine nommé Crisnagol Dacotay eut achevé d'enclore une muraille de trois cents lieues de distance, qu'il y a entre ce royaume de la Chine et celui de Tartarie, comme j'ai rapporté ailleurs, il ordonna par l'avis de ces peuples (car pour cet effet il fit tenir l'assemblée de ses États) que tous ceux qui se trouveraient condamnés à être bannis, fussent envoyés à servir au bâtiment de cette muraille, moyennant la vie qu'on leur donnerait seulement, sans que pour cela le roi dût donner aucun gage, puisque cette peine ne leur avait été ordonnée que pour punition de leur crime ; qu'au reste après avoir servi six ans de suite, ils pourraient s'en retourner librement, sans que la justice les pût contraindre à servir plus longtemps, quand même ils y auraient été condamnés, pource que le roi leur faisait grâce du reste, pour s'acquitter envers eux de ce qu'il croyait leur devoir en conscience ; mais qu'en cas que dans le terme de ces six années ils vinssent à faire

quelque action remarquable, ou quelque chose en laquelle ils parussent avoir des avantages par-dessus les autres, ou bien s'ils étaient blessés trois fois aux sorties qu'ils feraient, ou s'ils tuaient quelques-uns des ennemis, ils seraient alors dispensés de tout ce qui leur resterait de temps, et que le chaem leur en passerait un certificat, où il déclarait pourquoi il les aurait délivrés, afin qu'il témoignât par là d'avoir satisfait aux ordonnances de la guerre.

L'on était obligé d'entretenir continuellement au travail de cette muraille deux cent dix mille hommes, et ce par l'ordonnance du roi ; il y en avait le tiers à rabattre, à savoir les morts, les estropiés, et ceux qu'on délivrait, ou pour leurs actions signalées, ou pour avoir fait leur temps. Et pource que lorsque le chaem (qui est comme le chef de tous ceux-ci) envoyait au Pitaucamay, qui est la première cour de Parlement de toute la justice, qu'on eût à lui fournir ce nombre de gens, l'on ne pouvait pas les assembler sitôt qu'il était nécessaire, pour être divisés en divers lieux de tout l'empire, qui est prodigieusement grand, comme j'ai déjà ^{p.401} dit ; joint qu'il fallait un long temps pour les assembler.

Un autre roi nommé Goxiley Aparau, qui succéda à ce Crisnagol Dacotay, ordonna qu'on eût à faire ce grand enclos dans la ville de Pequin, afin qu'aussitôt qu'on aurait condamné les criminels au travail de cette muraille, on les menât à Xinanguibaleu pour y être tous ensemble, afin aussi qu'à chaque fois qu'on enverrait demander des gens pour cette réparation, on les y trouvât tous ensemble, et qu'ainsi on eût moyen de les envoyer sans aucun délai, comme l'on fait maintenant. Sitôt que la justice a livré les prisonniers dans la prison, est passé un certificat à celui qui les y a amenés. On les y laisse libres à même temps, si bien qu'ils se pourmènent à leur volonté dans ce grand enclos, sans avoir qu'une petite planchette d'un empan de long, et de quatre doigts de large, où sont écrites ces paroles :

« Un tel, d'un tel lieu, a été condamné à l'exil général pour tel cas, est entré tel jour, tel mois, et telle année. »

Ils font porter à chaque prisonnier cette plaque comme pour un témoignage de ses mauvaises actions, afin qu'il soit manifesté pour

quel crime il a été condamné, et en quel temps il y est entré, parce que tous sortent selon la date de leur entrée. Ces prisonniers sont tenus pour dûment délivrés quand on les tire de captivité pour les faire travailler à la muraille : car ils ne peuvent pour aucun sujet avoir rémission de la prison de Xinanguibaleu, et ce temps-là ne leur est pour rien compté, attendu qu'ils n'ont aucune espérance de liberté, si ce n'est à l'heure que leur rang leur permet de travailler aux réparations : car alors ils peuvent espérer assurément d'être délivrés suivant l'ordonnance dont j'ai fait mention ci-devant.

Ayant parlé maintenant du sujet pour lequel on a fait une si grande prison, avant qu'en sortir il me semble à propos de traiter ici d'une foire que nous y vîmes, des deux qu'on a accoutumé d'y faire toutes les années, ce que ceux du pays appellent *Gunxinem Aparau Xinanguibaleu*, c'est-à-dire, *Riche foire de la prison des condamnés*. Ces foires se font au mois de juillet ou de janvier, avec des fêtes fort remarquables, solennisées pour ^{p.402} l'invocation de leurs idoles ; et là même ils ont leurs indulgences plénières, moyennant lesquelles de grandes richesses d'or et d'argent leur sont promises en l'autre vie. Elles sont toutes deux franches et libres, sans que les marchands y payent aucun droit ; ce qui est cause qu'ils y accourent en si grand nombre, qu'on assure qu'il y a jusqu'à trois millions de personnes. Et d'autant, comme j'ai dit ci-devant, que les trois cent mille qui sont arrêtés en ce lieu sont aussi libres que les autres qui en sortent, voici de quelle façon on y procède, afin qu'il n'arrive point d'accident de cette sortie. À chacun de ceux qui sont libres et qui entrent, on lui met sur le poignet du bras droit une marque d'une certaine confection faite d'huile, de bitume, de laque, de rhubarbe, et d'alun, qui étant une fois séchée ne peut s'effacer en aucune façon, si ce n'est par le moyen du vinaigre et du sel fort chaud ; et afin que l'on puisse marquer un si grand nombre de gens, aux deux côtés des portes il y a plusieurs chanipatoens qui avec des cachets de plomb trempés dans ce bitume, impriment un signal à chacun de ceux qui se présentent, et ainsi le laissent entrer ; ce qui se pratique seulement aux hommes et non pas

aux femmes, pource qu'il n'y a point de condamnées à ce travail de la muraille. Alors quand ils viennent à sortir de ces portes, il faut qu'ils aient tous retroussé le bras où est ce signal, afin que les mêmes chanipatoens qui sont les portiers et les ministres de cette affaire les reconnaissent et les laissent passer. Que si de hasard il y en a quelqu'un si malheureux, que ce signal se soit effacé par quelque accident, il peut bien prendre patience et demeurer avec les autres prisonniers, attendu qu'il n'y a point moyen de le faire sortir de ce lieu s'il se trouve sans cette marque. Or ces chanipatoens sont si bien faits et accoutumés à cela, qu'en une seule heure cent mille hommes peuvent entrer et sortir, sans qu'en pas un d'eux il y ait aucune sorte d'embarras, si bien que par ce moyen tous les trois cent mille prisonniers demeurent en leur première captivité, et nul d'entr'eux ne peut se glisser parmi les autres pour en sortir.

Il y a dans cette prison trois enclos comme de grandes villes, où il y a quantité de maisons et de rues ^{p.403} fort longues, sans aucunes ruelles. Et à l'entrée de chaque rue il y a de bonnes portes avec leurs cloches de sentinelle en haut, ensemble un chumbim et vingt hommes de garde. À la portée d'un fauconneau de ces enclos sont les logements du chaem qui commande à toute cette prison, et ces logements sont composés de quantité de belles maisons où il y a plusieurs basses-cours, jardins, étangs, salles et chambres enrichies de belles inventions, le tout capable d'y loger un roi à son aise, quelque grande cour qu'il puisse avoir avec lui. Aux deux principales de ces villes il y a deux rues, chacune plus longue que n'est la portée d'un fauconneau, qui aboutissent aux logements du chaem, toutes avec des arcades de pierre, couvertes par le haut comme celle de l'hôpital de Lisbonne, si ce n'est qu'elles la surpassent de beaucoup. Là on trouve toujours à vendre toutes les choses qu'on saurait demander, tant pour ce qui est des vivres, des provisions, que des plus riches marchandises : car il y a des boutiques d'orfèvrerie dont les richesses, quelque grandes qu'elles soient, n'apportent pas beaucoup de profit à leurs maîtres.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

Entre les rues de ces arcades où l'étendue est fort grande se tiennent tous les ans ces deux foires, où se rend ce grand nombre de peuple dont j'ai parlé ci-devant. Davantage, dans les enclos de cette prison il y a plusieurs bois de haute futaie, ensemble quantité de ruisseaux et d'étangs de fort bonne eau pour l'usage de tous ces prisonniers et pour servir à laver leurs linges, comme aussi plusieurs ermitages et hôpitaux, et douze monastères fort somptueux, et fort riches ; de manière que tout ce qu'il y doit avoir en une grande ville se trouve en abondance dans ces enclos, et avec avantage en plusieurs choses, pource que la plupart de ces prisonniers ont là leurs femmes et leurs enfants, auxquels le roi donne un logement conforme au ménage ou à la famille qu'un chacun d'eux peut avoir.

@

CHAPITRE CIX

D'un autre enclos que nous vîmes en cette ville, nommé
le trésor des morts, du revenu duquel est entretenue
cette prison, et de plusieurs autres choses fort
remarquables qui s'y voient

@

p.404 La seconde chose de celles que j'ai entrepris de raconter, est un autre enclos que nous vîmes presque aussi grand que le précédent, et entouré de fortes murailles et de grands fossés. Ce lieu s'appelle *Muxiparan*, qui signifie *trésor des morts*, où se voient plusieurs tours de pierre de taille, ouvragées, avec des clochers de diverses peintures. Ce mur par le haut au lieu de créneaux est environné de grilles de fer où il y a quantité d'idoles de différentes figures d'hommes, de serpents, de chevaux, de bœufs, d'éléphants, de poissons, de couleuvres et de plusieurs autres monstrueuses façons d'animaux qu'on n'a jamais vus, et qui sont les uns de bronze et de fer fondu, et les autres d'étain et de cuivre. Ainsi cette grande quantité de figures jointes ensemble diversement est la chose la plus remarquable et la plus plaisante qu'on saurait jamais s'imaginer.

Ayant passé par dessus le pont du fossé, nous arrivâmes à une grande cour qui était à la première entrée, toute fermée à l'entour de grilles fort grosses, et pavée partout de carreaux de pierres blanches et noires, tous joints en forme d'échiquier, si unie et si luisante que l'on s'y voyait comme dans un miroir. Au milieu de cette cour, il y avait une colonne de jaspe de trente-six empan de haut, et à ce qu'il semblait, toute d'une pièce, au haut de laquelle il y avait une idole d'argent en figure de femme, qui à belles mains étranglait un serpent, fort bien peint et émaillé de vert et de noir.

Un peu plus avant à l'entrée d'une autre porte qui était entre deux tours fort hautes, et p.405 accompagnée de vingt-quatre colonnes de pierres fort grosses, il y avait deux figures d'hommes ; chacun avec

une masse de fer en main comme s'ils eussent servi à garder cette entrée, lesquels étaient de la grandeur de cent quarante empan, avec des visages tellement hideux et laids qu'ils faisaient presque frémir ceux qui les regardaient. Les Chinois les appellent *xixipitau xalican*, c'est-à-dire *souffleurs de la maison de fumée*.

À l'entrée de cette porte il y avait douze hommes avec des hallebardes, et deux greffiers assis en une table qui enregistraient tous ceux qui y entraient, auxquels l'on donnait environ quatre deniers ; et lorsque nous fûmes au dedans de cette porte, nous rencontrâmes une rue fort large, toute fermée des deux côtés, avec des arcades fort belles, tant pour le regard de l'ouvrage que du reste ; là même il y avait une infinité de petites cloches de laiton, lesquelles tout autour des arcades étaient pendues à des chaînes de même métal, et par le mouvement de l'air qui frappait dessus faisaient un si grand bruit qu'on ne pouvait s'entr'ouïr l'un l'autre. Cette rue pouvait avoir une demie lieue de long, et au dedans de ces arcades, tant d'une part que de l'autre, il y avait à la même proportion des arcades, deux rangées de maisons basses, comme de grandes églises, avec des clochers tous dorés, plusieurs [inventions](#)⁴ de peinture. Les Chinois nous ont assuré qu'il y avait trois mille de ces maisons, toutes lesquelles depuis le haut jusqu'au bas étaient pleines jusqu'aux tuiles de têtes d'hommes morts, chose si admirable que selon le jugement d'un chacun, mille vaisseaux pour si grands qu'ils pussent être, ne les pourraient contenir.

Derrière ces maisons, d'un côté et d'autre s'élevaient par dessus toutes les tuiles et édifices deux grandes montagnes d'ossements de morts, d'environ demie lieue de long qu'avaient les édifices, et d'une largeur assez notable. Ils étaient posés et arrangés les uns sur les autres si curieusement et si proprement qu'il semblait qu'ils y fussent crus, et lors demandant aux Chinois, s'il y avait quelque registre de ces ossements, ils nous répondirent qu'oui, parce que les talagrepos (à la charge desquels était l'administration ^{p.406} de ces trois mille maisons) enrôlaient le tout, et qu'il n'y avait pas une de ces maisons qui ne rendît de revenu plus de deux mille tael des possessions et des biens

que les maîtres de ces ossements y avaient laissé pour la décharge de leurs âmes, et que la rente de toutes ces trois mille maisons ensemble se montait à cinq millions d'or chaque année, desquels le roi en prenait quatre, et les talagrepos l'autre, pour la dépense de cette fabrique, et que les quatre appartenaient au roi comme leur support, qui les dépensait à l'entretien des trois cent mille prisonniers de Xinanquibaleu. Étonnés de cette merveille nous commençâmes à marcher le long de cette rue, au milieu de laquelle nous trouvâmes un grand carrefour entouré de deux grandes grilles de laiton ; et au dedans, il y avait une couleuvre de bronze entortillée et si grande, qu'elle contenait en son rond trente brassées de circuit ; au reste si laide et épouvantable qu'il ne se peut trouver parole capable de la décrire : quelques-uns des nôtres voulurent estimer le poids d'icelle, et le moindre avis fut de mille quintaux encore qu'elle fût creuse par le dedans, comme je crois qu'elle était. Or bien qu'elle fût d'une démesurée grandeur, elle était en tout si bien proportionnée qu'on n'y trouvait rien à redire. À cela correspondait aussi l'ouvrage d'icelle, d'où se remarquait toute la perfection qu'on eût pu désirer d'un bon ouvrier. Cette monstrueuse couleuvre que les Chinois appellent, *le serpent glouton de la maison de fumée*, avait au milieu de la tête une balle de fer fondu de cinquante-deux emfans de circonférence, comme si on la lui eut jetée de quelques autres lieux.

Vingt pas plus avant, il y avait une figure d'homme de même bronze en forme de géant, aussi fort étrange et extraordinaire, tant pour la grandeur du corps, que pour la grosseur des membres. Ce monstre soutenait avec ses deux mains une boule de fer fondu de la même grosseur que l'autre, et regardant le serpent avec un visage renfrogné comme une personne irritée, faisait feinte de lui jeter cette boule. À l'entour de cette figure il y avait une grande quantité de petites idoles toutes dorées, et qui étaient à genoux avec les mains levées vers lui comme si elles l'eussent voulu ^{p.407} adorer, et aux quatre cercles de fer qui étaient autour, il y avait cent soixante-deux chandeliers d'argent, chacun de six ou sept lumignons. Tout ce grand édifice était à l'honneur de cette idole appelée *Mucluparon*, que les Chinois disaient être le

trésorier de tous les os des morts, et que le serpent glouton dont nous avons parlé ci-devant, venant pour les dérober, il tirait contre avec cette boule qu'il avait en main, tellement qu'à l'heure même le serpent tout effrayé s'enfuyait au fond de la profonde maison de fumée, où Dieu l'avait précipité pour ses grandes méchancetés : qu'au reste déjà depuis trois mille ans il lui avait fait un combat, et que dans trois mille aussi il lui en ferait un autre, si bien que de trois en trois mille ans il devait employer cinq balles dont il devait achever de le tuer. Ils ajoutaient à cela, qu'aussitôt que ce serpent serait mort, les ossements qui étaient là assemblés s'en devaient retourner dans les corps auxquels ils avaient appartenu jadis, afin d'y demeurer pour jamais dans la maison de la Lune.

À ces brutalités ils en joignaient plusieurs autres semblables, auxquelles ces misérables aveugles ajoutent tant de foi qu'il n'y a rien qui leur puisse ôter cela de l'esprit, pour ce que c'est la doctrine qui leur est prêchée par leurs bonzes, qui leur disent aussi, que le vrai moyen de rendre une âme bienheureuse, c'est de ramasser ces os en ce lieu, à cause de quoi il ne se passe point de jour qu'on n'y porte plus de deux mille ossements de ces malheureux. Que si quelques-uns pour en être trop éloignés, n'y peuvent apporter tous les ossements entiers, du moins ils y apportent une dent ou deux, et ainsi par le moyen d'une aumône ils disent qu'ils satisfont, de même que s'ils y apportaient tout le reste. Ce qui est cause que par tous ces charniers il y a un si grand nombre de dents qu'on en pourrait charger plusieurs navires.



CHAPITRE CX

Du troisième édifice que nous vîmes en ce lieu, qu'ils appellent Nacapirau

@

p.408 Nous vîmes en une grande campagne hors des murailles de cette ville un autre bâtiment fort somptueux et fort riche, qu'ils appellent *Nacapirau*, c'est-à-dire, *reine du Ciel*, que les misérables tiennent sans comparaison au même rang que nous pouvons tenir la Vierge Marie ; mais comme aveuglés qu'ils sont, c'est leur opinion que comme ça bas en terre les rois temporels y sont mariés, ainsi notre Seigneur l'est là haut au Ciel, et que les enfants qu'il a eus de cette Nacapirau, ce sont les étoiles que l'on voit briller au Ciel durant la nuit, ou lorsque quelque exhalaison vient à courir et à se dissoudre dans l'air, ils disent que c'est quelqu'un de ses enfants qui est mort, et que pour le sentiment qu'en ont ses autres frères, ils se mettent à pleurer si fort que la terre en est toute arrosée de larmes, par le moyen desquelles Dieu nous ordonne l'entretien de notre vie, comme par une manière d'aumône faite pour l'âme de ce défunt.

Mais laissant à part ces bourdes, et autres semblables que ces misérables tiennent dans les trente-deux sectes qu'ils ont, je traiterai seulement des [appartenants](#) que nous vîmes en ce grand édifice, qui sont cent quarante couvents de cette maudite religion, tant d'hommes que de femmes, en chacun desquels il y a quatre cents personnes, qui font en tout cinquante-six mille, sans y comprendre un autre grand nombre de daroezes ou frères servants, qui ne sont point obligés au vœu de profession comme ceux de dedans ; ceux-ci pour une marque de leur dignité de prêtre sont vêtus de violet, et portent des étoiles vertes ; davantage, ils ont la tête, la barbe, et les sourcils rasés, et portent des chapelets au col pour prier ; mais pour cela ils ne demandent point l'aumône, à p.409 cause qu'ils ont assez de revenu pour vivre.

En ce grand édifice de Nacapirau s'alla loger le roi des Tartares en l'année mil cinq cent quarante-quatre, lorsqu'il mit le siège devant cette ville, comme je dirai ci-après, où par une manière de sacrifice diabolique et sanglant il fit trancher la tête à trois mille personnes, dont quinze cents de femmes, et le surplus de jeunes damoiselles fort belles, et filles des principaux seigneurs du royaume, et religieuses professes des sectes de Quiay Figrau, dieu des atomes du Soleil, ensemble de Quiay Nivaudel Dieu des batailles du champ, Vitau, et autres quatre dieux appelés Quiay Mitruv, Quiay Colompon, Quiay Muhelée, et Muhee la Casaa, dont les cinq sectes sont les principales des trente-deux qu'il y a en ce royaume, comme je déclarerai ci-après quand j'en traiterai.

Mais pour revenir à mon propos, dans l'enclos de ce grand édifice dont j'ai déjà parlé, nous y vîmes certaines choses qui me semblent bien dignes qu'on en fasse ici mention, l'une desquelles est un autre enclos qui est dans ce grand édifice qui a une lieue de circuit, et dont les murailles sont bâties sur des arcades ou des voûtes de pierre de taille grandement fortes, et au-dessus il y a des galeries environnées tout à l'entour de balustres de laiton, et de six en six brasses des verges de fer, qui se ferment des unes aux autres avec une infinité de cloches attachées à des chaînes, et qui par l'agitation de l'air se meuvent continuellement, faisant sans cesse un bruit si épouvantable, qu'il n'y a personne qui ne soit étourdi de l'ouïr.

Dans ce second enclos, en une grande porte par où nous entrâmes, nous vîmes sous des figures fort difformes les deux portiers d'enfer, du moins ils le croient ainsi, appelant l'un Bacharon, et l'autre Quagifau, tous deux avec des massues de fer en main, si difformes et si horribles à voir, qu'il est impossible de les regarder sans en être saisi d'effroi. Ayant passé cette porte au dessous d'une grosse chaîne, qui traverse par l'estomac de l'un de ces diables, à l'autre, nous entrâmes dans une fort belle rue, tant en largeur qu'en longueur, et qui d'un bout à l'autre est enclose de plusieurs arcades toutes peintes diversement ; au p.410 plus haut desquelles il y a tout du long deux rangs d'idoles, au nombre de plus de cinq mille statues. Nous ne pûmes pas bien juger de quelle

matière étaient faites ces idoles ; mais elles étaient en tout cas toutes dorées, et portaient sur la tête des mitres de diverses inventions.

Au bout de cette rue il y avait une grande place en carré, planchée de carreaux blancs et noirs, et tout à l'entour environnée de quatre rangs de géants de bronze, chacun de quinze empan, avec des hallebardes en main, et la chevelure et la barbe toute dorée ; ce qui était un objet assez agréable aux yeux, outre qu'il représentait je ne sais quoi de majestueux et de grand. Au bout de cette place se voyait Quiay Huyan, dieu de la pluie, appuyé sur un grand bord de plus de septante empan de long. Cette idole était si grande, que de sa tête elle touchait jusqu'aux créneaux de la tour, ayant plus de douze brasses. Elle était aussi de bronze, et tant par la bouche que par la tête et par la poitrine, elle versait des ruisseaux par vingt-six endroits, et ceux d'en bas recueillaient par une grande relique de cette même eau qui venait du haut de la tour où s'appuyait cette idole, et ce par des canaux si secrets que nul ne s'en apercevait. Ayant passé entre ses jambes, qu'elle tenait élargies et éloignées l'une de l'autre, d'où se formait le portail, nous entrâmes dans une grande salle aussi longue qu'une église, où il y avait trois nefs bâties sur des colonnes de jaspe, fort grosses et hautes. Le long de ces murailles se voyaient de part et d'autre plusieurs idoles grandes et petites sous diverses figures toutes dorées, qui mises sur des tablettes en fort bon ordre occupaient toute la largeur et la longueur des murailles, et à les voir semblaient être toutes d'or. Au bout de ce temple sur une tribune ronde où l'on montait par quinze escaliers, il y avait un autel fait à proportion de cette même tribune, sur lequel se voyait la statue de Nacapirau sous la figure d'une femme fort belle, ayant les cheveux épars sur les épaules, et les mains levées au ciel. Or d'autant qu'elle était dorée de fin or, et avec beaucoup d'art et de soin, l'éclat en était si grand qu'il était insupportable à la vue, à cause que les rayons ^{p.411} qu'elle dardait éblouissaient les yeux comme pourrait faire un miroir. Tout à l'entour de cette tribune, aux premiers quatre escaliers, étaient douze rois de la Chine, avec des figures d'argent, des couronnes sur la tête, et des

masses d'armes sur les épaules. Plus bas se voyaient encore trois rangs d'idoles dorées qui se tenaient à genoux avec les mains dressées en haut, et tout à l'entour étaient plusieurs chandeliers d'argent de sept lumignons. Comme nous fûmes hors de ce lieu, nous nous en allâmes par une autre rue toute faite en arcade comme l'autre par où nous étions entrés, et de celle-ci nous passâmes en deux autres rues pleines d'édifices fort riches, d'où nous nous rendîmes en une grande place fort large où il y avait quatre-vingt-deux cloches de métal, fort grandes, et qui étaient attachées à de grosses chaînes de fer, qui des deux pointes étaient soutenues sur des colonnes de fonte ; au sortir de là nous arrivâmes à une porte qui se voyait entre quatre tours fort hautes, en laquelle il y avait un chifui avec trente hallebardiers et deux greffiers qui écrivaient sur des livres les noms de tous ceux qui y entraient, comme ils écrivirent aussi les nôtres, et nous leur donnâmes environ quatre sols pour notre sortie.

@

CHAPITRE CXI

Du quatrième édifice situé au milieu de la rivière, où se voient les cent trente chapelles du roi de la Chine

@

Pour mettre fin au sujet dont je traite ici qui serait infini si j'en voulais raconter par le menu toutes les particularités, parmi ce grand nombre de merveilleux bâtiments que nous vîmes, ce qui m'y sembla de plus remarquable, ce fut un enclos situé au milieu de la rivière de Batampina, qui pouvait avoir une lieue de circuit dans une île, ^{p.412} environné de belle pierre de taille. Et qui s'élevait par le dehors sur l'eau de la hauteur de plus de 38 emfans, et était par le dedans à fleur de terre, environné par le haut de deux rangs de balustres de laiton, dont les premiers, qui s'avançaient plus en dehors, étaient de six emfans de haut seulement, pour la commodité de ceux qui s'y voulaient reposer, et les seconds, qui s'avançaient plus en dedans, étaient de neuf emfans, et avaient six lions d'argent flanqués sur de grosses boules, armes du roi de la Chine, comme j'ai dit autrefois.

Dans l'enclos de ces balustres se voyaient en un fort bel ordre cent treize chapelles, en façon de boulevards tous ronds, en chacune desquelles il y avait un riche tombeau d'albâtre, situé avec beaucoup d'artifice sur deux têtes de serpent, qui pour être entortillés et avoir plusieurs replis, semblaient être des couleuvres, quoi qu'ils eussent des visages de femme et trois cornes sur la tête, sans que pour lors nous fût possible d'en donner l'explication. En chacune de ces chapelles, il y avait treize chandeliers qui brûlaient sans cesse de flambeaux à sept lumignons, tellement qu'à supputer le tout, les chandeliers de ces cent treize chapelles étaient mille quatre cent trente-neuf de nombre.

Au milieu d'une grande place environnée tout à l'entour de trois rangs d'escaliers et de deux files d'idoles, il y avait une tour fort haute avec cinq clochers diversement peints, et des lions d'argent au plus haut. Là les Chinois nous disaient qu'étaient les ossements de ces cent

treize rois qu'on avait transporter là de ces chapelles d'en bas. C'est l'opinion de ces peuples brutaux, que ces os qu'ils tiennent pour de grandes reliques se traitent en festins les uns les autres à chaque lune nouvelle ; à cause de quoi ces barbares ont accoutumé à ce jour-là de leur offrir un grand plat d'oiseaux de toute sorte, ensemble du riz, des vaches, des pourceaux, du sucre, du miel ; et ainsi des autres vivres que l'on saurait dire ; en quoi leur aveuglement est si grand, que pour récompense de ces viandes que les prêtres prennent pour eux, ils s'imaginent que toutes les ordures de leurs péchés leur sont remises, comme par une indulgence ^{p.413} plénière.

En cette même tour nous vîmes encore une chambre grandement riche, et toute couverte de plaques d'argent, par dedans depuis le haut jusqu'en bas. En cette chambre étaient ces cent treize rois de la Chine, dont les figures étaient d'argent, où l'on avait enchâssé les os d'un chacun de ces rois, car ils tiennent selon ce que leurs prêtres leur en disent, que ces rois ainsi assemblés communiquent de nuit les uns avec les autres, et se divertissent par plusieurs sortes de passe-temps que nul n'est digne de voir, hormis certains bonzes qu'ils appellent *cabizundes*, qui sont entr'eux les dignités les plus éminentes, tels que peuvent être les cardinaux parmi nous.

À ces ignorances et brutalités, les misérables ajoutaient plusieurs autres contes d'aveugles, qu'ils tiennent assurément entr'eux pour des vérités fort claires et manifestes.

Dans tout ce grand enclos nous comptâmes en dix-sept endroits trois cent quarante cloches de métal et de fonte, à savoir vingt en chaque endroit, qui sonnent toutes ensemble en certains jours de la Lune, qui sont ceux auxquels ils disent que ces rois se visitent l'un l'autre, et se traitent en festins.

Près de cette tour, dans une chapelle fort riche, bâtie sur trente-sept colonnes de forte pierre de taille, était la statue de la déesse Amide faite d'argent, ayant la chevelure d'or, et assise sur une tribune de quatorze escaliers qui était toute moulue de fin or. Elle avait le visage fort beau, et les deux mains levées au Ciel, à ses aisselles pendaient

enfilées ensemble plusieurs petites idoles, qui n'étaient pas plus longues que la moitié du doigt, et en ses parties secrètes elle avait deux coquilles de nacre de perles garnies d'or et fort grandes. Comme nous eûmes demandé là-dessus aux Chinois l'explication de ces choses, ils nous répondirent,

« Qu'après que les eaux du ciel se furent débordées sur la Terre, avec lesquelles tout le genre humain fut noyé par un déluge universel, Dieu voyant que la Terre demeurerait déserte, sans qu'il y eut personne qui la louât, envoya du ciel de la Lune la déesse Amide, première dame d'honneur de sa femme Nacapirau, afin de réparer la perte du monde qui s'était noyé. Et qu'alors la déesse ayant mis les pieds sur une terre d'où l'eau ^{p.414} s'était déjà retirée, et qui s'appelait Calempluy (qui est cette même île dont j'ai parlé ci-devant, qui est en l'anse de Nanquin où Antonio de Faria mit pied à terre) elle s'était transmuée toute en or ; de manière que la déesse se tenant debout et le visage dressé au ciel, avait sué par les aisselles un grand nombre d'enfants, à savoir du bras droit des mâles, et du gauche des filles, pour n'avoir en tout le corps aucun autre lieu par où elles les pût enfanter, comme les autres femmes du monde qui ont failli, et lesquelles pour châtiment de leur péché, Dieu par l'ordre de la nature a assujetties à une misère pleine de corruption et de puanteur, pour montrer combien lui était odieux le péché qui avait été commis contre lui.

Ainsi Amyde ayant enfanté par les aisselles, ou laissé choir, ses créatures qu'ils affirment avoir été trente-trois mille trois cent trente-trois, les deux parts de femelles, et l'autre de mâles ; car c'est ainsi qu'ils disent que le monde devait être réparé, elle était demeurée si faible de cet accouchement pour n'avoir eu personne qui l'assistât à ce besoin, qu'elle s'était laissé choir toute morte, sans que personne l'eût jamais levée jusqu'alors, ce qui fut cause qu'en ce temps là la

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto

La pérégrination en Chine et Tartarie

Lune, en mémoire de cette mort, dont elle fut touchée d'un juste ressentiment, se couvrit de deuil, et ce même deuil ils le mettent dans ces taches noires que nous voyons ordinairement sur sa face, et qui sont causées par l'ombre de la terre, et que quand il y aurait autant d'années passées qu'ils disent y avoir de créatures que la déesse Amide enfanta, qui sont comme j'ai montré 33.333, qu'alors la Lune s'ôterait le masque de deuil, et qu'à l'avenir elle serait aussi claire que le jour.

Ces Chinois nous étourdirent tellement de ces bourdes et autres semblables, qu'il faut que j'avoue qu'il y a du sujet de se pâmer, et encore plus de pleurer, si l'on considère combien évidents et manifestes sont les mensonges pour abuser ces hommes en matière de religion, bien que d'ailleurs ils ne manquent pas d'esprit, sans qu'il soit possible qu'ils se donnent la connaissance de notre sainte vérité que le fils de Dieu nous vint manifester au monde, mais c'est un secret inconnu à tout autre qu'à sa majesté divine.

Après que nous fûmes sortis de cette grande place où nous vîmes toutes ces choses, nous nous en allâmes en un autre temple de ^{p.415} religieuses, fort somptueux et fort riche, où l'on nous dit qu'était la mère du roi de la Chine pour lors régnant, appelée *Nhai Camisama*, et de ce temple l'on ne nous permit point l'entrée pource que nous étions étrangers.

De ce lieu, par une rue faite en arcade nous arrivâmes à un quai appelé *Hichario Topileu*, où il y avait grande quantité de vaisseaux de pèlerins de divers royaumes, qui viennent sans cesse en pèlerinage en ce temple pour y gagner, à ce qu'ils disent, une indulgence plénière que le roi de la Chine et les chaems du gouvernement leur octroyaient pour cet effet, sans y comprendre les privilèges et les grandes franchises qu'ils ont par tout ce pays où l'on leur donne des vivres en abondance et pour rien.

Je ne parle point ici de plusieurs autres temples que nous vîmes en cette ville pendant que nous y fûmes en liberté : ce ne serait jamais

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

achevé si je voulais faire une relation de tous ensemble. Néanmoins je ne laisserai pas de rapporter quelques autres particularités que nous vîmes, et qui sont fort dignes d'être remarquées, dont la première sera de dire succinctement quelques choses de certains édifices, ensemble de l'État du roi de la Chine, de son gouvernement, de ses officiers de justice, de ses revenus, et de sa cour, afin que l'on voie de quelle façon ce monarque, tout païen qu'il est, gouverne son peuple, et le soin qu'il témoigne avoir de le pourvoir de toutes choses.

@

CHAPITRE CXII

Du soin que l'on a des estropiés, et de ceux qui ne peuvent gagner leur vie

@

Le roi de la Chine tient sa cour la plupart du temps dans cette ville de Pequin, pour y être obligé par la promesse et le serment solennel qu'il en fait au jour de son couronnement, auquel on lui met en main le sceptre de tout l'État, dont je dirai quelque chose ci-après.

Dans ^{p.416} cette ville en quelques rues séparées par certains quartiers, il y a quelques maisons appelées *luginampurs*, c'est-à-dire *écoles des pauvres*, dans lesquelles par l'ordonnance de la maison de ville l'on instruit tous les enfants trouvés dont on ne connaît point les pères, même on leur apprend à lire et à écrire, et un métier, afin de pouvoir gagner leur vie. De ces maisons ou de ces écoles, il y en a dans la ville possible jusqu'au nombre de cinq cents, sans y comprendre plusieurs autres, où par l'ordonnance de la ville, il y a encore plusieurs autres pauvres femmes qui servent de nourrices et qui donnent la mamelle aux enfants trouvés, desquels on ne connaît ni le père ni la mère. Il est vrai qu'auparavant de les recevoir dans ces maisons, la justice fait de grandes enquêtes et informations là-dessus pour savoir qui en est le père ou la mère. Que si de hasard ils trouvent l'un et l'autre, en tel cas il les punissent fort rigoureusement, et les bannissent en certains lieux stériles et désagréables. Or après que ces enfants trouvés ont été élevés en ces lieux, on les mène dans ces autres maisons dont je viens de parler, afin d'y être instruits. Que s'il s'en trouve qui par quelque défaut de nature ne puissent apprendre un métier, alors on a recours à quelque moyen pour leur faire gagner leur vie conformément à l'incommodité d'un chacun. Comme par exemple, s'ils sont aveugles on les fait travailler à tourner la meule. Ainsi, tant les aveugles que les clairs-voyants et autres qui ont des défauts naturels, ont de quoi se garantir de nécessité par le moyen que leur en donne la ville.

J'ajoute à ceci qu'aucun homme de métier, de quelque métier que ce soit, ne peut louer boutique, ni se passer maître sans en avoir permission de la maison de ville. Que si quelqu'un la demande alors les officiers la lui donnent, à condition qu'il entretiendra un ou deux de ces pauvres en ce qui touche leur métier afin qu'il leur fasse gagner la vie, et qu'ainsi chaque souffreteux soit à couvert de la disette, comme je viens de dire ; ils disent là-dessus avec beaucoup de raison :

« Que cette bonne œuvre envers le prochain que Dieu nous a commandée, lui est grandement agréable, et qu'elle est cause qu'il détourne souvent de nous le ^{p.417} châtiment de nos offenses.

Or chacun de ces aveugles a de quoi manger, joint qu'il est chaussé et vêtu, même on lui donne six [testons](#)¹ par an, afin que lorsqu'il viendra à mourir il laisse quelque chose pour son âme, et qu'ainsi pour être pauvre il ne périclite point à jamais dans la maison de fumée, conformément au quatrième précepte de la déesse Amyde, qui a été la première dont ces aveugles ont tiré leurs abus et leurs vaines superstitions, ce qui semble être arrivé six cent trente-six ans après le déluge.

Ces sectes, comme toutes les autres qui ne sont que trop familières à ces gentils de la Chine, jusqu'au nombre de trente-deux, selon que je l'ai appris d'eux, et que je l'ai dit quelquefois, vinrent du royaume de Pegu à celui de Siam, et de là par tous les prêtres et gabizundos elles vinrent à s'épandre par toute la terre ferme de Camboya, de Champaa, des Leos, Gueos, Pafuas, et de ceux de Chimmay, ensemble par tout l'empire d'Usanguée et des Cauchenchins, comme aussi en l'archipelago des îles d'Ainan, des Lequios, et du Japon jusqu'aux confins de Miacoo et de Bandou ; de manière que de la poison de ces erreurs a été corrompue une si grande partie du monde, comme encore par la maudite secte de Mahomet.

Ils ont une autre invention pour faire gagner la vie aux estropiés, qui est, qu'à ceux qui ne peuvent marcher ils leur donnent des ouvrages que les mains peuvent faire, les employant à leur faire tordre des cordons ou des lacets ; comme au contraire à ceux qui pour être

estropiés des mains ne s'en peuvent servir à travailler, ils leur donnent de l'argent à gagner, leur faisant apporter aux places publiques plusieurs fardeaux, comme de la chair, du poisson, des herbes, et ainsi du reste. Que s'il y en a qui soient ensemble estropiés des pieds et des mains, et qu'ainsi la nature les ait entièrement privés des moyens de gagner leur vie, en tel cas ils les enferment en de grands couvents où il y a quantité de personnes qui prient pour les défunts, parmi lesquels ils les mettent, si bien qu'ils ont la moitié des offrandes qui y sont faites, pour eux, et l'autre pour les prêtres ; que s'ils sont muets on les enferme alors dans une grande maison, qui est comme un hôpital, où pour leur ^{p.418} entretien on leur donne toutes les amendes auxquelles sont condamnées les femmes de peu, comme les [harangères^b](#) et autres qui s'injurient. Mais quant aux vieilles qui ne sont plus propres à faire l'amour, et qui pour l'avoir trop fait sont affligées de certaines maladies incurables, on les met en d'autres maisons où elles sont pansées le mieux que l'on peut, et pourvues abondamment de ce qui leur est nécessaire, aux dépens des autres femmes publiques qui sont du même métier. À raison de quoi chacune sait ce qu'elle donne par mois, afin que s'il arrive qu'elles-mêmes viennent à tomber en de semblables accidents, les autres leur puissent rendre la pareille étant guéries, en quoi l'on observe un si bon ordre qu'il y a des commis exprès dans la ville pour y recueillir ces deniers.

Il y a encore d'autres maisons telles que peuvent être les monastères, où l'on nourrit aux dépens de la ville quantité de jeunes filles orphelines, et cette maison est entretenue aux dépens de celles qui ont été convaincues d'adultère par leurs maris, alléguant pour raison qu'il est très juste, que s'il y en a une qui se soit perdue par sa déshonnêteté, il y en ait une autre qui soit maintenue par sa vertu ; si bien que par ce moyen celles-là sont châtiées, et celles-ci récompensées.

Là même se voient d'autres logements où sont nourris honnêtement les pauvres qu'on tient pour gens de bien, et que la ville entretient aux dépens des procureurs qui plaident des causes injustes, et où les parties n'ont aucun droit, ensemble des juges qui pour avoir égard aux

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

uns plus qu'aux autres, ou pour se laisser corrompre par présents, ne rendent point la justice comme ils devraient : par où l'on peut voir comme ces peuples se gouvernent en toutes choses avec beaucoup d'ordre et de police.

@

CHAPITRE CXIII

Des greniers publics établis au royaume de la Chine pour l'entretien des pauvres gens, et quel roi les ordonna le premier

@

p.419 En suite de ce que je viens de dire, il est à propos de rapporter ici le merveilleux ordre, et la police qu'observent les rois de la Chine, à pourvoir abondamment leur État de provisions et de vivres, afin que le pauvre peuple ait de quoi s'entretenir. Je dirai à ce propos ce que j'ai quelquefois ouï lire dans leurs chroniques imprimée à leur mode, ce qui doit sans doute servir d'exemple de charité et de bon gouvernement aux républiques et aux royaumes chrétiens.

Ces histoires rapportent qu'un certain roi bisaïeul de celui qui règne maintenant à la Chine, appelé *Chausizarao Panagor*, grandement aimé de son peuple pour son bon naturel et pour ses vertus, ayant perdu la vue par un accident de maladie, s'avisa de faire une œuvre fort agréable à Dieu. Pour cet effet il fit assembler ses États, dans lesquels il ordonna, que pour l'entretien de tous les pauvres il y eut, comme j'ai déjà dit, en toutes les villes de son royaume, des greniers de blé et de riz, afin qu'en temps de stérilité (ce qui arrivait quelquefois) le peuple eut de quoi se nourrir cette année ; et qu'ainsi les pauvres n'endurassent point de nécessité. Il donna pour ce sujet la dixième partie des droits de son royaume, et en fit dresser des lettres patentes adressées par toutes les villes capitales de ses États. En suite de cela l'histoire ajoute, que lorsqu'on lui apporta ces lettres à signer avec une manière de cachet d'or qu'il portait ordinairement au bras, à cause que pour être aveugle il ne pouvait faire autrement, Dieu lui rendit parfaitement la vue qu'il eut tous jours fort bonne depuis, durant quatorze ans p.420 qu'il vécut encore. Par lequel exemple, si cela fut ainsi, il semble que notre Seigneur Jésus-Christ voulut faire voir combien lui est agréable la charité dont usent envers les pauvres les

hommes de bien, quand même ils seraient gentils, et sans connaissance de la vraie religion. Depuis il y eut toujours dans cette monarchie une grande quantité de greniers qui sont, à ce que l'on dit, jusqu'au nombre de cent quatorze mille.

Quant à l'ordre qu'observent les chambres de la Justice pour les pourvoir toujours de grains, il est tel qu'il s'ensuit. Sitôt qu'on est sur le point de serrer les biens de la terre, l'on distribue tous les vieux grains aux habitants du pays, auxquels on les donne par manière de prêt, et ce pour le terme de deux mois. Après que ce temps est échu qui leur a été donné par l'ordonnance des officiers de justice, ceux à qui l'on a prêté ce vieux blé en viennent rendre autant de nouveau et en ajoutent, de surplus six pour cent de surcroît pour déchet, afin que cette abondance ne se tarisse jamais. Mais quand il arrive que l'année est stérile, en tel cas on distribue les grains à tous les peuples sans prendre pour cela aucune sorte d'intérêt ni de gain, et ce que l'on donne aux pauvres gens qui n'ont pas de quoi satisfaire à ce qu'on leur a prêté, tout cela se prend sur les rentes que les pays payent au roi, pour être une aumône qu'il leur a faite, ce qui est enregistré en toutes les chambres afin que les anchacys du trésor en tiennent compte.

Quant aux autres revenus que l'on tire du bien du roi, qui consistent en une grande quantité de picos d'argent, ils sont partagés en trois parties, dont la première est pour l'entretien de l'État et du royaume, la seconde, pour la défense des provinces, ensemble pour la provision des magasins et des armées, et la troisième, pour être mise à l'épargne ou au trésor qui est en cette ville de Pequin, auquel le roi même ne peut toucher, si ce n'est en cas qu'il s'agisse de la défense du royaume, et pour résister aux guerres dont ils en ont quelquefois de grandes contre les Tartares, ensemble contre le roi des Cauchens et autres princes voisins. Ce trésor est par eux appelé *chidampur*, c'est-à-dire, *muraille du royaume*, pource ^{p.421} qu'ils disent que par le moyen de ces finances bien employées, pour remédier aux travaux et aux incommodités, tant qu'on aura soin de les ménager, le roi ne mettra aucuns impôts sur les

pauvres, et qu'ainsi ils ne seront point vexés comme il arrive aux autres royaumes, à faute d'y observer cette prévoyance.

Par ce que je viens de dire, l'on peut voir qu'en toute cette grande monarchie le gouvernement y est si excellent, et que les lois y sont si exactement observées, joint qu'on y est si prompt et si soigneux d'y mettre en exécution les ordonnances du prince, que toutes ces choses étant fort bien remarquées par le bienheureux père M. François Xavier (qui fut en son temps la vraie lumière de tout l'Orient, dont la sainteté de vie et les admirables vertus l'ont si bien fait connaître par tout le monde, qu'il me serait inutile de parler de lui plus au long), il s'étonna si fort de ces choses, comme des autres merveilles qu'il vit par ces contrées, qu'il [soulait](#) dire, que si Dieu lui faisait jamais la grâce de retourner en Portugal, il demanderait au roi de lui faire cette aumône que de voir les règlements et les ordonnances de ces gens-là, et de quelle façon ils se gouvernaient en temps de guerre et en leur commerce ; ajoutant à cela qu'il tenait pour une chose infaillible, que tous les Romains n'avaient jamais été si bien policés au temps de leur plus grande félicité. Et qu'en matière des maximes politiques, les Chinois surpassaient toutes les autres nations dont les anciens auteurs ont traité.

[@](#)

CHAPITRE CXIV

Du grand nombre d'officiers et autres gens qu'il y a dans les palais du roi de la Chine, ensemble des noms des dignités souveraines par qui le royaume est gouverné, et des trois principales sectes

@

p.422 Pour l'appréhension que j'ai que venant à rapporter ici en particulier toutes les choses que nous vîmes ici dans le large enclos de cette ville de Pequin, ceux qui viendront à les lire ne le mettent en doute, et pour ne donner sujet aussi aux médisants, qui jugeant des choses conformément au peu de monde qu'ils ont vu, et à la portée de leurs grossiers et faibles entendements, pourront tenir pour des bourdes les vérités que mes propres yeux ont vues : je me désisterai d'étaler ici plusieurs choses qui pourraient possible apporter beaucoup de contentement aux esprits sublimes et relevés, qui ne jugent pas des biens et de la prospérité des autres contrées par la bassesse et la misère de ceux qu'ils voient devant eux. Aussi je m'assure qu'ils seraient bien aises de savoir ceci, tant pour les merveilles de leur esprit, que pour être naturellement curieux et capables des bonnes choses.

Mais d'un autre côté je n'ai pas beaucoup de sujet de blâmer ceux qui n'ajouteront point foi à ce que je dis, ou qui le voudront mettre en doute. Car il faut avouer que de toutes les choses que mes yeux ont vues, j'en demeure quelquefois si confus, soit que je m'imagine ou les grandeurs de cette ville de Pequin, ou la magnificence avec laquelle le roi gentil est servi, ou la pompe des chaems de justice, et des anchacys du gouvernement, ou la terreur et l'effroi que ces ministres causent à tous, ou la somptuosité des temples et des maisons de leurs idoles, ensemble de tout le reste qu'il y peut avoir, car dans la seule ville de p.423 Minapau qui est située dans l'enclos des palais du roi, il y a cent mille eunuques, trois mille femmes, et douze mille hommes de garde,

auxquels le roi donne de gros gages et pensions, et douze tutons, dignités qui sont souveraines sur toutes les autres, lesquels comme j'ai déjà dit, le vulgaire appelle *rayons* ou *clartés du Soleil*, parce que comme ils tiennent le roi pour fils du Soleil, ils disent que ces douze sont aussi nommés rayons du Soleil, à cause qu'ils en représentent la personne.

Au dessous de ces douze tutons il y a quarante chaems ou vice-rois, sans y comprendre plusieurs autres dignités de beaucoup inférieures, comme peuvent être celles des juges, maires, gouverneurs, intendants des finances, amiraux, capitaines généraux, qu'ils nomment anchacys, aytaos, conchacys, lauteas et chumbims, qui tous ensemble dans cette ville qui est à la cour sont plus de cinq cents sans que pas un d'eux ait à sa suite moins de deux cents hommes, la plupart desquels pour donner plus de terreur sont de diverses nations, à savoir Mogores, Perses, Curazenes, Moems, Calaminhans, Tartares, Cauchens, et quelques-uns Braamas de Chalea et Tanguu, pource qu'en matière de valeur ils ne font aucun état de ceux du pays, pour être tous de complexion faible et efféminée, quoi que néanmoins il faille avouer qu'ils sont grandement habiles et ingénieux en ce qui touche la mécanique, le labourage, le ménage des champs, et l'agriculture ; joint qu'ils ont une grande vivacité d'esprit, et qu'ils sont propres à inventer des choses fort subtiles et industrieuses. Avec ceci, que les femmes y sont fort blanches et chastes, et qu'elles ont plus d'inclination au travail que les hommes.

Le pays est fertile en vivres, et si riche et si abondant en toutes sortes de choses, que je ne sais qu'en dire pour en parler véritablement ; car il semble qu'il n'y ait point d'entendement qui puisse comprendre et encore moins exprimer de bouche les noms de tant de diverses choses que Dieu a voulu donner à ce peuple infidèle, et qui lui est ennemi ; joint qu'il reconnaît si mal de si grands bienfaits, qu'il attribue au seul mérite de son roi tous ces biens que la terre produit en abondance, et non à la ^{p.424} providence divine, et à l'amour de ce souverain Seigneur qui a créé toutes choses. De cet aveuglement

et incrédulité de ces peuples, naissent en eux tous ces grands abus et ces confuses superstitions qui leur sont ordinaires, et où ils observent quantité de cérémonies diaboliques. Car ils sont si brutaux et si impies qu'ils sacrifient le sang humain, qu'ils offrent avec diverses sortes de parfums et de fumées odorantes ; même ils font plusieurs présents à leurs prêtres, sur l'assurance que ces profanes leur donne de leur faire avoir de grands biens en cette vie, et en l'autre une infinité de richesses et de trésors ; pour cet effet ces mêmes prêtres leur donnent je ne sais quels certificats, comme des lettres de change, que le vulgaire appelle *couchinnoces*, afin qu'après leur mort cela leur serve là-haut au Ciel, pour être récompensés à cent pour un, comme s'ils leur servaient de répondants en leur Paradis. En quoi ces misérables sont quelquefois si aveugles, qu'ils en perdent le boire et le manger, et se l'ôtent de la bouche, afin de pourvoir ces maudits prêtres de Satan des choses qui leur sont nécessaires, s'imaginant que ces belles lettres qu'ils leur donnent, leur tiennent lieu d'une marchandise fort bonne et bien assurée.

Il y a encore des prêtres d'une autre secte qu'on appelle *naustolins*, qui au contraire de ces autres prêchent à ceux qui les écoutent, et affirment avec de grands serments, que les créatures raisonnables vivent et meurent comme le reste des bêtes, et qu'ainsi c'est à eux à se donner du bon temps, et à se servir de leurs biens tant que la vie durera ; ajoutant qu'il n'appartient qu'aux sots et aux ignorants d'avoir d'autres sentiments.

J'omets les opinions de ceux d'une autre secte qu'ils appellent *trimechau*, qui croient qu'autant de temps qu'un homme vivra en cette vie, autant de temps il demeurera sous terre, jusqu'à ce qu'enfin par les prières de leurs prêtres, son âme reprendra l'être d'un enfant de sept jours, afin de revivre dans ce corps jusqu'à ce qu'elle reprenne ses forces pour rentrer dans le vieil corps qu'il aura laissé dans la tombe, afin d'être transporté au ciel de la Lune, où ils disent qu'il dormira plusieurs années, et ^{p.425} qu'enfin il sera converti en étoile qui demeurera fixe là-haut au ciel pour jamais.

Quelques-uns aussi d'une autre secte qu'ils appellent *gyton*, sont d'opinion que les seules bêtes, pour la pénitence qu'elles font en cette vie, et pour les travaux qu'elles y souffrent, posséderont le Ciel après leur mort où elles reposeront, et non pas l'homme qui passe sa vie à la volonté de la chair, ne cessant de voler, de tuer, et de commettre une infinité d'autres offenses. À cause de quoi, ajoutent-ils, il n'est pas possible qu'il soit sauvé, si ce n'est qu'à l'heure de la mort il laisse tout son bien aux pagodes et aux prêtres, afin qu'ils prient pour lui. Par où l'on peut voir comme toute l'intention de leurs sectes diaboliques n'est fondée que sur une vraie tyrannie, et sur les intérêts des bonzes, qui sont ceux qui prêchent au peuple cette pernicieuse doctrine, et qui les en assurent par les bourdes qu'ils leur comptent en abondance. Cependant ces choses semblent si véritables à ces malheureux qui les écoutent, qu'ils leur donnent très volontiers tout ce qu'ils possèdent de biens, s'imaginant que par ce moyen seulement ils peuvent être sauvés, et à couvert des supplices et des frayeurs dont ils les menacent s'ils font autrement.

J'ai bien voulu ne traiter ici que de ces trois sectes, et laisser les abus des trente-deux autres qui sont suivies dans ce grand empire de la Chine, tant pource que je n'aurais jamais fait (comme j'ai dit quelquefois) si je les voulais déclarer toutes au long, que pour donner à connaître par celles-ci, quelles sont les autres qui ne valent pas mieux, joint qu'elles sont presque toutes semblables. C'est pourquoi laissant le remède de si grand maux, et de si étranges aveuglements à la miséricorde, et à la providence divine, à qui seul cela appartient, je passerai tout ceci, pour traiter désormais des autres travaux que nous endurâmes durant notre exil en la ville de Quansy, jusqu'à ce que nous fûmes faits esclaves par les Tartares, ce qui arriva en l'année mil cinq cent quarante-quatre.

CHAPITRE CXV

Comment nous fûmes menés à Quansy pour accomplir
le temps de notre exil, et de l'infortune que nous eûmes
un peu après y être arrivés

@

p.426 Il y avait déjà deux mois et demi que nous étions en cette ville de Pequin, lorsqu'un samedi 13 du mois de janvier l'an 1544, nous fûmes conduits en la ville de Quansy pour y servir durant tout le temps qui nous fut enjoint par notre condamnation.

Nous n'y fûmes pas plus tôt arrivés que le chaem nous fit venir devant lui, et après nous avoir fait quelques demandes, il voulut que nous fussions du nombre des quatre-vingt hallebardiers que le roi lui donnait pour sa garde ; ce que nous prîmes pour une très grande grâce que Dieu nous faisait, tant pource que cette charge n'était pas beaucoup pénible, qu'à cause que l'[entretienement](#) en était bon, et la paye en était meilleure ; joint qu'à la fin du temps nous étions assurés de recouvrer notre liberté.

Ainsi il y avait déjà bien près d'un mois que nous vivions là fort paisiblement, et fort contents de ce qu'il nous était arrivé une meilleure fortune que celle que nous attendions, quand le diable voyant avec quelle union nous vivions tous neuf ensemble (car tous nos biens étaient communs, ou si nous avions du mal nous partagions nos misères en vrais frères) s'avisa de semer entre deux des nôtres une querelle qui nous fut grandement dommageable à tous.

Cette division naquit d'une certaine vanité assez familière à notre nation portugaise ; de quoi je ne puis rendre autre raison sinon qu'elle est naturellement sensible aux choses qui touchent l'honneur : voici quel fut ce différent. Deux des neuf que nous étions s'étant fortuitement piqués sur l'extraction des Madureyras et des Fonsecas, pour savoir laquelle de ces deux p.427 maisons était en plus grand honneur ou estime à la cour du roi de Portugal, cette affaire alla si

avant, que d'une parole à l'autre ils en vinrent jusqu'à des termes de harangère, disant l'un à l'autre, qui êtes-vous ? et vous-même qui êtes-vous encore ? et possible que tous les deux étaient peu de chose au logis du roi. De manière que là-dessus ils se laissèrent si fort transporter à la colère, que l'un d'eux donna un grand soufflet à l'autre, qui à même temps lui rendit la pareille avec un coup grand d'estramaçon, dont il lui abattit la moitié de la joue. Alors cettuy-ci se sentant blessé porta la main sur une hallebarde, avec laquelle il perça le bras à l'autre ; de sorte qu'à l'heure même ce désastre fut cause que la querelle s'alluma si fort entre nous, que de neuf que nous étions nous nous trouvâmes sept grandement blessés.

Cependant le chaem accourut en personne à ce tumulte avec tous les anchacys de justice, lesquels nous ayant empoignés nous donnèrent sur le champ trente coups de fouet, qui nous mirent plus en sang que n'avaient fait nos blessures. Cela fait, ils nous enfermèrent dans un cachot qui était sous terre, où ils nous tinrent quarante-six jours avec des colliers un peu bien pesants, des manottes et des fers aux pieds ; tellement que nous endureâmes beaucoup, réduits en ce déplorable état.

Durant ces choses l'affaire fut renvoyée devant un des commissaires promoteurs de la Justice (tel qu'est entre nous le procureur du roi) qui ayant vu nos accusations, et qu'un des articles faisait foi qu'il y avait seize témoins contre nous, se mit à dire,

« Que nous étions gens sans crainte, ni sans connaissance de Dieu, qui ne le confessions point autrement de bouche, qu'eût pu faire quelque animal sauvage s'il eût su parler ; que ces choses présumées il fallait croire que nous étions des hommes de sang, d'une langue, d'une loi, d'une nation, d'une engeance, d'un pays, et d'un royaume dont les habitants se blessaient et s'entretuaient impitoyablement, sans en avoir ni raison ni sujet, et qu'il n'en fallait point juger autre chose, sinon que nous étions serviteurs du serpent glouton de la profonde caverne de fumée, chose qui paraissait assez évidente par nos œuvres, puisqu'elles n'étaient pas meilleures

que celles que ce maudit serpent avait accoutumé de p.428 faire ; qu'ainsi conformément à la loi du troisième livre des Agrafes d'or de la volonté du fils du Soleil, nommé *Nileterau*, il nous fallait condamner à être bannis du commerce de toute sorte de gens, comme une peste contagieuse et venimeuse. Que pour ces choses nous méritions d'être confinés aux monts de Chabaquay, de Sumbor, ou de Lamau, où l'on avait accoutumé de bannir les hommes faits comme nous, afin qu'en ce lieu nous ouïssions hurler de nuit les bêtes sauvages, qui étaient d'une même engeance et d'une nature aussi vile que nous.

De cette prison un autre jour au matin nous fûmes menés au *pitau calidan de Justice* qui était la tribune où tenait son siège l'anchacy, avec une grandeur majestueuse et fort redoutable. Il était accompagné de plusieurs ministres et officiers qu'ils appellent *chumbims*, *huppès*, *lanteas*, et *cypatons*, sans y comprendre un autre grand nombre d'écoutants et de solliciteurs de diverses parties. Là on nous donna derechef à chacun trente coups de fouet, puis par sentence publique nous fûmes menés en une autre prison où nous n'eûmes pas tant de mal qu'en celle dont nous étions sortis ; ce qui toutefois n'empêchait pas que nous ne détestassions entre nous et les Fonseca et les Maluleyras, mais plus encore le diable qui nous avait ourdi une si méchante trame.

En cette prison nous demeurâmes bien près de deux mois, durant lesquels nous fûmes entièrement guéris des coups de fouet que l'on nous avait donnés, mais nous ne laissâmes pas d'y endurer de grandes nécessités de soif et de faim. À la fin il plut à notre Seigneur que le chaem prit compassion de nous : car un certain jour auquel ils ont accoutumé de faire de grandes aumônes pour leurs défunts, s'étant mis à revoir notre sentence, il ordonna

« Qu'ayant égard à ce que nous étions étrangers, et d'un pays si éloigné du leur, qu'on n'avait aucune connaissance de nous, joint qu'il ne se trouvait ni livre, ni écriture qui fît mention de

notre nom, et que nul n'entendait notre langue, vu même que nous étions accoutumés, et comme endurcis à la misère et à la pauvreté, qui bien souvent mettait en désordre les plus gens de bien et les plus pacifiques, et à plus forte raison devait-elle troubler ceux qui ne faisaient point profession de la patience en leurs adversités, d'où il s'ensuivait que notre ^{p.429} **discord** procédait plutôt des effets que la misère avait causés parmi nous, que d'aucune inclination aux tumultes et aux mutineries, de quoi le procureur du roi nous chargeait ; et qu'en suite de cela se représentant qu'on avait grand besoin de gens pour le service ordinaire de l'État, et des officiers de justice, à quoi il fallait pourvoir nécessairement.

Ces choses considérées il voulait que par une manière d'aumône faite au nom du roi, la peine du crime que nous avions commis fût modérée, et réduite au fouet qu'on nous avait déjà donné par deux fois, à condition néanmoins que nous serions là retenus esclaves à perpétuité, jusqu'à ce que le tuteur en ordonnât autrement, si bon lui semblait. Qu'au reste aucun n'eut à faire des querelles à l'avenir, ni à répandre du sang ès places publiques, sous peine d'être le même jour mis à mort à coups de fouet.

Cette sentence nous fut incontinent prononcée. Et bien que nous répandîmes des larmes en abondance, pour nous voir réduits au misérable état où nous étions, ce mal néanmoins ne laissa pas de nous sembler beaucoup moindre que le premier. Après la publication de cet arrêt; nous fûmes incontinent tirés de prison et attachés trois à trois, puis menés en certaines forges de fer, où nous passâmes six mois entiers avec d'étranges travaux et de grandes nécessités, comme tous nus que nous étions sans avoir où nous coucher, et presque morts de faim.

À la fin, après tant de maux que nous avions endurés, nous tombâmes malades d'une léthargie, qui pour être un mal contagieux, fut cause qu'on nous mit dehors pour nous en aller chercher notre vie, jusqu'à ce que nous fussions guéris.

Ainsi les prisons nous étant ouvertes, nous fûmes bien quatre mois, malades que nous étions, à nous en aller demander l'aumône de porte en porte, qu'on nous donnait rarement à cause de la grande stérilité qu'il y avait alors dans le pays, tellement que nous fûmes contraints de nous remettre bien ensemble, et de nous promettre les uns aux autres par un serment solennel que nous en fîmes, qu'à l'avenir nous vivrions tous en fort bonne intelligence, comme chrétiens que nous étions, et qu'à chaque mois l'on choisirait entre nous une manière de chef, auquel, par le serment que nous avions fait, ^{p.430} tous les autres obéiraient comme à leur supérieur, sans que pas un de nous pût disposer de sa propre volonté, ni faire aucune chose, si elle ne lui était commandée et ordonnée par celui-ci. Et ces règlements furent par nous mis par écrit afin d'en être mieux observés. Et en effet Dieu nous fit la grâce de vivre toujours depuis en fort bonne paix et concorde, bien que cela ne fût pas sans un grand travail, et sans une extrême nécessité des choses qui nous étaient nécessaires pour notre vie.

@

CHAPITRE CXVI

Comment par un cas fortuit je rencontrai un Portugais en cette ville, et de ce que nous fîmes avec lui

@

Il y avait déjà quelques jours que nous continuions à vivre en une grande paix et tranquillité conformément à l'accord dont j'ai parlé ci-devant, lorsque celui à qui il était échu d'être notre chef ce mois-là, qui s'appelait Christofle Boralho, voyant combien il était nécessaire de chercher quelque remède à nos maux par toutes les voies qui nous seraient possibles, nous fit servir par semaines, et deux à deux, les uns ayant charge de mendier par la ville, les autres d'aller à l'eau et d'apprêter à manger, et les autres de s'en aller chercher du bois en la forêt, tant pour le vendre que pour notre usage.

Or d'autant que la commission me fut donnée un jour de m'en aller au bois en la compagnie d'un certain Gaspar de Meyrelez, nous nous levâmes du matin et sortîmes de la chambre pour nous acquitter de cette charge. Et pource que ce Gaspar de Meyrelez était fort bon musicien, qui jouait d'une guitare qu'il accordait à sa voix, qu'il n'avait pas mauvaise, choses qui sont fort agréables à ces peuples, pource qu'ils emploient la plupart du temps de la vie en banquets et en délices de la chair, ils prenaient un merveilleux plaisir à ^{p.431} l'ouïr, si bien que pour cet effet ils l'appelaient fort souvent en leurs passe-temps dont il ne s'en revenait jamais sans quelque aumône, de quoi nous nous assistions la plupart du temps. Comme nous nous en allions donc au bois lui et moi, devant que nous fussions hors de la ville nous rencontrâmes fortuitement dans une rue quantité de gens, qui tous remplis d'allégresse portaient enterrer un mort avec plusieurs enseignes d'une pompe funèbre, au milieu de laquelle il y avait un grand concert de musique de plusieurs personnes qui chantaient au son de leurs instruments. Or d'autant qu'un de cette troupe qui gouvernait les autres, et qui était comme le maître de cette musique, reconnut

Gaspar de Meyrelez, il l'arrêta incontinent, et pour cet effet lui mettant une guitare en main, il lui dit,

— Oblige-moi je te prie de chanter le plus fort que tu pourras, afin que tu sois ouï par ce défunt que nous portons en terre ; car je te jure qu'il s'en va fort triste pour être séparé de sa femme et de ses enfants, qu'il a grandement aimés durant sa vie.

Gaspar de Meyrelez se voulut excuser là-dessus par quelques raisons qu'il lui alléqua pour en être dispensé ; mais tant s'en faut que le maître de musique les acceptât, qu'au contraire il lui répondit tout fâché :

— Assurément si tu daignes profiter à ce défunt. par cette grâce que Dieu t'a faite de savoir chanter, et jouer de cet instrument, je ne dirai plus de toi que tu es un homme saint comme nous l'avons tous cru jusqu'à maintenant, mais que l'excellence de cette voix que tu as vient des habitants de la maison de fumée dont le naturel a été premièrement de chanter avec une voix fort harmonieuse, bien que maintenant ils pleurent et gémissent dans le profond lac de la nuit, comme chiens affamés qui grincent les dents, et qui bavant de rage contre les hommes déchargent l'écume de leur malice par les offenses qu'ils font contre celui qui vit au plus haut des cieux.

Après cela dix ou douze d'entr'eux prirent derechef Gaspar de Meyrelez qu'ils firent jouer presque par force, et le menèrent avec eux jusqu'au lieu où ils devaient brûler le défunt, coutume ordinaire à la secte de ces gentils.

Moi cependant me voyant ainsi seul et qu'on m'avait enlevé mon compagnon, je m'en allai en la forêt pour m'y charger de bois comme j'en avais p.⁴³² commission. Mais comme je m'en retournais sur le soir avec mon fardeau sur le dos, je rencontrai en mon chemin un vieillard vêtu d'une robe de damas noir, doublée d'une fourrure d'agneau toute

blanche. Comme cettui-ci s'en allait tout seul, sitôt qu'il me vit il se retira un peu à l'écart où il m'attendit. Mais comme il aperçut que je passais outre sans le regarder, il cria tout haut afin que je l'ouïsse, ce que je n'eus pas plus tôt fait que je portai la vue du même côté où il était, et pris garde qu'il me faisait signe de la main, comme s'il m'eut appelé. Alors m'imaginant qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire en ce nouveau procédé, je lui dis en langue chinoise *potauqunay*, c'est-à-dire, m'appelles-tu ? à quoi ne me rendant aucune réponse, il me fit entendre par signes qu'il m'appelait en effet.

N'en pouvant donc penser autre chose sinon qu'il y avait là quelques voleurs, qui me voulaient ôter ma charge de bois comme il arrivait quelquefois, je la jetai par terre pour être plus prêt à me défendre, et tenant en main le bâton dont je me servais pour m'appuyer, je m'en allai lentement à lui, qui voyant que je le suivais se mit à doubler le pas à travers un petit sentier, ce qui me confirma en la créance que j'avais déjà que c'était quelque voleur, de manière que m'étant mis à rebrousser chemin vers le même lieu où j'avais laissé mon fardeau, je le remis derechef sur mon dos le plus promptement qu'il me fut possible, en intention de gagner le grand chemin par où passaient ordinairement ceux qui s'en allaient à la ville. Mais cet homme jugeant aussitôt de mon intention, se mit derechef à crier plus haut ; ce qui fit que je tournai ma vue vers lui, et vis à même temps que s'étant mis à genoux, il me montra de loin une croix d'argent de la longueur d'un empan ou environ. Sur quoi il haussa les deux mains au ciel ; ce qui m'étonna si fort que ne pouvant m'imaginer qui pouvait être cet homme, tout ce que je pus faire fut de le regarder comme étonné. Lui cependant avec un geste fort pitoyable ne cessait de me faire signe que je m'en allasse à lui, de manière qu'étant un peu revenu à moi, je me résolus de m'en aller savoir qui il était, et ce qu'il voulait : pour cet ^{p.433} effet m'étant acheminé vers lui, je pris mon bâton en main, et me mis à le suivre par dedans le sentier où il m'attendait. Alors comme je me fus approché de lui, de qui je n'avais point cru autre chose jusqu'alors, sinon que c'était un Chinois, je fus tout étonné que se jetant à mes

pieds avec beaucoup de sanglots et de larmes, il commença de me dire ces paroles :

— Béni et loué soit le doux nom de notre Seigneur Jésus-Christ, puisqu'après un si long temps et en un si grand exil, il m'a fait la grâce de voir un homme chrétien, qui fait profession de la loi de mon Dieu mis en croix.

Il faut que j'avoue que lorsque j'ouïs une chose si extraordinaire en ce pays, et si éloignée de mon espérance, j'en fus tellement surpris, que m'étant reculé tout hors de moi-même ;

— Je te conjure, lui répondis-je tout haut, de la part de notre Seigneur Jésus-Christ, que tu aies à me dire qui tu es.

À ces mots cet homme inconnu ayant redoublé ses larmes :

— Mon frère, me répliqua-t-il, je suis un pauvre chrétien Portugais de nation, et qui me nomme Vasco Caluo, frère de Diego Caluo, qui fut autrefois capitaine du navire de Dom Nuno Manuel, natif d'Alcochete, que l'on fit esclave en ce pays il y a vingt-sept ans, avec un certain Tome Perez, que Loppo Suarez avait envoyé pour ambassadeur en ce royaume de la Chine, et qui depuis mourut misérablement par un accident d'un capitaine portugais.

Alors étant tout à fait revenu à moi, je le levai de terre où il s'était couché, y pleurant comme un enfant, et ne répandant pas moins de larmes que lui, je le priai que tous deux nous eussions à nous asseoir, ce qu'il eut bien de la peine à m'accorder, pource qu'il voulut à toute force me mener à son logis. Là-dessus s'étant mis à me [déduire](#)² tout le succès de ses travaux, il me fit une ample relation des événements de sa vie, et de tout ce qui lui était arrivé depuis son partement du royaume de Portugal jusqu'alors, ensemble de la mort de l'ambassadeur Tome Perez, et de tous les autres que Fernand Perez d'Andrada avait laissé à Canton pour s'en aller au roi de la Chine ; ce qu'il me raconta d'une façon qui n'a point de conformité avec ce que nos historiens en écrivent.

Après que nous eûmes passé tout ce qui nous restait de jour à nous p.⁴³⁴ entretenir de nos travaux et de nos aventures passées, nous prîmes le chemin de la ville, et alors m'ayant montré sa maison, il me pria que je m'en allasse de ce pas quérir tous mes autres compagnons ; ce que je fis tout incontinent, et les trouvai tous ensemble dans la pauvre loge où nous nous retirions, et où ils m'attendaient pour l'heure.

Je leur racontai d'abord tout ce qui venait de m'arriver, de quoi ils furent grandement étonnés, comme en effet il ne se pouvait faire autrement, à cause de la nouveauté du fait. Et ainsi ils s'en vinrent tous incontinent avec moi à la maison de Vasco Caluo, qui nous y attendait avec beaucoup de réjouissance et qui nous avait fait déjà couvrir une table ; étant arrivés il se mit derechef à me faire la bienvenue et à tous mes compagnons, avec tant de contentement de part et d'autre, que nous en répandîmes des larmes de joie. Il nous mena pour lors en une autre chambre où était sa femme avec deux petits garçons, et deux jeunes filles qui lui appartenaient : elle nous fit aussi un fort bon accueil, et nous reçut avec les mêmes démonstrations d'amitié que si elle eût été la mère ou la fille d'un chacun de nous.

Après qu'une bonne partie de la nuit fut passée nous nous vîmes tous à table ; mais auparavant lui-même nous donna à laver, sans qu'il y eut un de nous qui pût s'empêcher de laisser couler quelques larmes durant tout le temps de ce repas.

Après le souper sa femme se leva de table avec beaucoup de courtoisie, et comme c'était sa coutume, elle se mit à rendre grâces à Dieu en vraie chrétienne bien qu'elle le fit secrètement pour la peur qu'elle avait de ces gentils, et de ses parents qui étaient du pays et personnes de qualité. Pour cet effet, ayant pris une clef qu'elle portait d'ordinaire à son bras, elle en ouvrit la porte d'un oratoire où il y avait un autel avec une croix d'argent, ensemble deux chandeliers, et une lampe de même ; puis elle et ses enfants s'étant mis tous quatre à genoux avec les mains levées au ciel, se mirent à dire ces paroles, en portugais, qu'ils prononcèrent distinctement :

— Vrai Dieu, nous pauvres pêcheurs confessons devant votre croix, comme bons chrétiens que nous sommes, la très sainte Trinité Père, Fils et saint Esprit, trois ^{p.435} personnes et un seul Dieu ; et aussi nous promettons de vivre et mourir en votre très sainte foi catholique, comme bons et vrais chrétiens, confessant et croyant de votre sainte vérité tout ce qu'en tient et en croit la sainte mère Église de Rome. Par même moyen de nos âmes rachetées par votre précieux sang, nous vous en faisons un don et un hommage, afin de les employer votre service, durant tout le temps de nos vies, et vous les livrer à l'heure de notre mort, comme à notre Dieu et Seigneur, à qui nous confessons qu'elles appartiennent par création et par rédemption.

Après cette confession ils dirent le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, et le *Salve Regina*, qu'ils prononcèrent fort distinctement ; ce qui nous fit répandre à tous des larmes en abondance, voyant comme quoi ces innocents nés dans un pays si éloigné du nôtre, et où l'on n'avait aucune connaissance du vrai Dieu, confessaient ainsi sa loi avec des paroles si saintes.

Ces choses achevées, pource qu'il était déjà plus de trois heures après la minuit, nous nous en retournâmes à notre gîte, extrêmement étonnés de ce que nous venions de voir, comme d'une chose qui avec beaucoup de raison nous pouvait donner de l'admiration.



CHAPITRE CXVII

Comment un capitaine tartare entra dans cette ville de Quansy avec tous ses gens, et de ce qu'il y fit

@

Il y avait déjà huit mois et demi que nous étions en cette captivité, en laquelle nous endurions beaucoup de travaux et d'incommodités, pour n'avoir de quoi nous entretenir d'autre chose que de ce peu d'aumônes que l'on nous donnait par la ville. Enfin un mercredi troisième du mois de juillet, de l'année mil cinq cent quarante-quatre, un peu après la minuit, il se fit parmi tout le peuple une si grande émotion, qu'à ouïr les cris et le bruit qui se faisait de toutes parts, l'on eut dit que la Terre s'allait bouleverser. Cela fut cause que nous nous p.⁴³⁶ en allâmes tous en la maison de Vasco Caluo, auquel nous demandâmes le sujet d'un si grand tumulte, à quoi il nous répondit avec les larmes aux yeux, qu'on avait eu des nouvelles certaines que le roi de Tartarie s'en venait fondre dessus la ville de Pequin, avec une si grosse armée, que jamais aucun autre roi depuis Adam jusqu'alors n'en avait levé une semblable. En cette armée, à ce que l'on disait, il y avait vingt-sept rois, qui tous ensemble menaient dix-huit cent mille hommes, dont il y en avait six cent mille de cheval, qui étaient venus par terre de la ville de Lançame, de Famstir et de Mecuy, d'où ils étaient partis avec quatre-vingt mille rhinocéros qui tiraient les chariots où était tout le bagage de l'armée, et quant aux autres douze cent mille hommes de pied, on les tenait être arrivés par mer en dix-sept mille vaisseaux, laulées et langaas aval la rivière de Batampina.

À cause de quoi le roi de la Chine, se sentant trop faible pour résister à de si grandes forces, s'était réfugié avec peu de gens dans la ville de Nanquin ; et tenait-on encore pour certain, qu'un nauticor, capitaine tartare, s'était venu loger en la forêt de Malincataran, éloignée de Quansy d'environ une lieue et demie seulement ; qu'au reste son armée était composée de soixante et dix mille chevaux sans

qu'il y eut aucuns hommes de pied, avec lesquelles forces il s'acheminait contre cette ville, sans y avoir apparence qu'il dût tarder plus de deux heures à arriver.

Cette nouvelle nous troubla de telle sorte, que tous transportés hors de nous-mêmes nous ne faisons que nous regarder, sans qu'il nous fût possible de dire un seul mot à propos, tellement que comme nous ne désirions rien tant que de nous sauver, nous en demandâmes les moyens à Vasco Caluo, qui fort triste et ennuyé nous répondit :

— Mes frères, que ne m'est-il possible d'être maintenant en nos pays entre Laura et Curuche, dans les broussailles où je me suis vu maintes fois : nous y serions en sûreté ; mais maintenant que cela ne peut être, tout ce que nous pouvons faire c'est de nous recommander à Dieu et le prier qu'il nous assiste. Car je vous assure qu'il n'y a pas une heure que j'eusse donné mille taëls en argent à quiconque m'eût pu tirer d'ici et me ^{p.437} sauver avec ma femme et mes enfants. Mais l'on n'a pu trouver de remède à cela, pource que les portes sont déjà toutes pleines de gens, et les murailles environnées de bonnes gardes que le chaem y a mises, sans y comprendre quantité d'autres capitaines qu'on a logés en certains endroits pour y faire la ronde et accourir où l'on aurait besoin d'eux.

Ainsi mes compagnons et moi qui étions neuf de nombre, passâmes là le reste de cette nuit avec beaucoup d'affliction et d'inquiétude, sans avoir moyen, ni de nous conseiller l'un l'autre, ni de nous résoudre sur ce qu'il nous fallait faire, si bien que nous ne cessions de pleurer pour l'extrême crainte et affliction en laquelle nous nous voyons.

Le lendemain, un peu auparavant le lever du Soleil, les ennemis se firent voir avec une contenance effroyable. Ils étaient divisés en sept bataillons fort gros, ayant les drapeaux écartelés de vert et de blanc, qui sont les couleurs du roi de Tartarie. En cet ordre, marchant au son des tambours, dont ils jouaient à leur mode, ils arrivèrent à un pagode nommé *Petilau Namejoo*, qui était fort logeable à cause de beaucoup de chambres qu'il y avait, lequel n'était guère éloigné des murailles. En

leur avant-garde ils avaient quantité de chevaux légers, qui courant confusément avec leurs lances baissées faisaient la ronde autour des bataillons.

En cet ordre, étant arrivés au pagode, ils s'y arrêtrèrent bien demi-heure, et se rangèrent tous, au son des instruments de guerre dont on jouait continuellement, en un gros escadron fait en forme de demie lune qui enveloppait toute la cité. Alors comme ils se virent proches de la muraille, à la portée d'une arquebuse, ils les abordèrent soudain, criant si épouvantablement, qu'on eût dit que le Ciel et la Terre étaient joints ensemble. À même temps ils dressèrent plus de deux mille échelles, que pour cet effet ils avaient apportées, et donnèrent l'assaut de tous les côtés par où ils purent l'attaquer, en l'[échelant](#)¹ avec un courage résolu et invincible à la peur.

Or bien qu'au commencement les assiégés fissent quelque résistance, cela néanmoins ne fut pas capable d'empêcher que les ^{p.438} ennemis n'effectuassent leur dessein : car à la faveur de certains béliers ferrés par le bout, ils enfoncèrent si à propos les quatre principales portes de la ville, qu'ils s'en rendirent les maîtres, après avoir mis à mort le chaem, ensemble un grand nombre de mandarins et de gentilshommes qui étaient accourus pour en défendre l'entrée. Par ce moyen sans qu'il y eut d'autre résistance, ces Barbares entrèrent dans cette misérable ville par huit portes, et y firent passer par le fil de l'épée autant d'habitants qu'ils y en trouvèrent, sans qu'ils sauvassent la vie à l'un d'eux ; et tient-on que le nombre des morts se monta à plus de soixante mille personnes, où furent comprises plusieurs femmes et filles grandement belles, et qui appartenaient aux plus riches seigneurs de la ville.

Après le sanglant massacre de tant de gens, et que la ville fut embrasée, les maisons des particuliers démolies, et les temples les plus somptueux rasés à fleur de terre, sans qu'il y eut aucune chose qui restât sur pied durant ce désordre, les ennemis demeurèrent là sept jours, à la fin desquels ils s'en retournèrent à la ville de Pequin, où était leur roi, et d'où il les avait envoyés à cette exécution, en ayant emporté

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

grande quantité d'or et d'argent seulement, sans la marchandise qu'ils firent brûler, tant pour n'avoir de quoi la transporter, que pour empêcher les Chinois d'en faire leur profit. Deux jours après leur partement, ils arrivèrent a un château appelé *Nixiamcoo*, où le nauticor de Lançame général de ces Barbares assit son camp, et se retrancha de tous côtés en intention de le prendre par escalade le jour d'après, pour se venger de ce que passant en ce même endroit pour s'en aller à Quansy, les Chinois lui avaient taillé en pièces cent hommes des siens en une embuscade.

@

CHAPITRE CXVIII

De l'assaut que le nauticor de Lançame donna au château de Nixiamcoo, ensemble de ce qui en arriva

@

p.439 Après que toute l'armée se fut campée et qu'elle eut achevé de se retrancher, le général suivi seulement de cinq hommes de cheval, fit la ronde six ou sept fois, puis sitôt qu'il y eut mis les gardes et les sentinelles nécessaires, il se retira en son quartier. Là il ne fut pas plus tôt arrivé à sa tente qu'il envoya appeler les septante capitaines dont son armée était composée. Comme ils furent devant lui il leur découvrit sa résolution, qu'ils trouvèrent fort bonne ; par même moyen ils mirent en délibération de quelle sorte ils pourraient assaillir le château le jour d'après, et résolurent qu'il était à propos que cet assaut se donnât en plein jour, et qu'on y employât jusqu'à plus de cinq cents échelles, qui furent apprêtées la nuit suivante.

Le lendemain, si tôt qu'il fut jour, les soldats commencèrent à marcher au petit pas contre le château de Nixiamcoo, divisés en quatorze bataillons. Comme ils eurent approché environ la portée d'une flèche, voilà qu'au bruit de plusieurs instruments de guerre, et avec de grands cris, ils posèrent leurs échelles contre la muraille, par lesquelles ils montèrent, et dans la chaleur de cet assaut où chacun montrait son courage, les uns pour attaquer hardiment et les autres pour se bien défendre, le Tartare perdit plus de trois mille des siens en moins de deux heures ; ce qui lui fit sonner la retraite, laquelle il fit en grand désordre, passant le reste de la journée à l'enterrement de ses morts et à la guérison des blessés, dont il y en avait aussi un grand nombre, et dont la plupart mourut depuis, pource que les flèches que les Chinois leur avaient tirées étaient frottées d'un poison si fort et si dangereux qu'il n'y avait aucun moyen d'y apporter du remède.

p.440 Cependant les capitaines tartares voyant le mauvais succès de cet assaut, l'appréhension qu'ils eurent que le roi ne se fâchât de ce

qu'ils avaient fait une telle perte pour une occasion si petite, de quoi l'on murmurait déjà par tout le camp, fit qu'ils dirent à leur général, que s'il était en résolution de donner un second assaut, il le mit auparavant en délibération suivant l'ordre qu'il en avait, et que pour leur particulier ils n'étaient pas d'avis de se charger d'un si grand fardeau.

Ce conseil ne lui sembla mauvais, si bien qu'à l'heure même ayant fait assembler la plupart de sa noblesse, après qu'il les vit tous présents en la place d'armes du camp, tout à cheval qu'il était, il leur fit une harangue, par laquelle il leur déclara le sujet qui l'avait ému à les faire joindre en ce lieu. Là-dessus ayant mis l'affaire en délibération, elle fut balancée un assez long temps, et débattue avec une si grande diversité d'opinions, que pour lors il ne fut pas possible de conclure aucune chose ; de manière qu'il fut trouvé à propos que le lendemain l'on s'assemblerait derechef en ce même lieu à cause que la nuit s'approchait, et qu'au camp il y avait quantité de blessés qu'il fallait panser. Cette résolution prise, chacun se retira à son quartier.

Or d'autant qu'on nous menait attachés avec un autre grand nombre d'esclaves, parmi lesquels nous nous étions échappés de l'embrasement de la ville, il se trouva, soit que cela fût arrivé ou pour notre bonheur, ou pour une autre plus grande disgrâce, qu'un de ceux qui s'étaient trouvés en cette assemblée nous avait sous sa garde comme prisonniers de guerre, pour être riche et homme honorable ; il y eut trois des principaux qui l'accompagnèrent comme il se retirait après les avoir invités à souper. Les tables étant levées, ils se mirent à s'entretenir du mauvais événement du jour précédent, et combien le Mitaquer (car ainsi se nommait le nauticor) était fort fâché de cela. Cependant, comme nous étions à un coin de la tente, attachés ensemble à une grosse chaîne, il arriva fortuitement qu'un de ceux qui pour être plus proches de nous pouvaient plus facilement remarquer notre action, ayant pris garde à nos larmes, en fut touché en quelque façon, si bien qu'il nous demanda quels gens nous ^{p.441} étions, comme se nommait notre pays, et comment les Chinois nous avaient fait leurs esclaves. À quoi nous lui répondîmes ce que nous savions au vrai,

laquelle réponse fut en quelque considération envers ce Tartare ; de sorte que s'engageant plus avant dans ce discours, il s'enquit de nous si l'on combattait en notre pays, et si notre roi avait de l'inclination à la guerre. À quoi un des nôtres nommé George Mendez repartit, qu'oui, et que de notre enfance l'on nous élevait à la milice ; ce qui plut si fort au Tartare, qu'à l'heure même ayant appelé ses deux compagnons,

— Approchez, leur dit-il, et donnez-vous un peu la patience d'ouïr ce que disent les prisonniers ; car je vous assure qu'ils me semblent être gens de raison.

Les autres deux s'approchèrent incontinent, et nous ouïrent dire quelque chose que nous leur racontâmes touchant l'infortune de notre prison. Cela leur fit naître l'envie de nous faire d'autres demandes, auxquelles nous répondîmes le mieux que nous pûmes. Ce que voyant un de ceux qui semblait être le plus curieux de tous,

— Vraiment, dit-il, s'adressant à George Mendez, puisque vous avez tant vu de monde à ce que vous dites, s'il se trouvait quelqu'un parmi vous qui sût quelque ruse ou quelque stratagème de guerre, par le moyen duquel le Mitaquer nauticor de Lançame pût prendre ce château, je vous jure qu'il se rendrait votre prisonnier, au lieu que vous êtes les siens.

Alors George Mendez, sans considérer ni avec quelle imprudence il parlait, ni sans entendre ce qu'il disait, et en quel danger il s'allait mettre, lui dit hardiment pour réponse,

— Si le seigneur Mitaquer nauticor de Lançame nous veut signer de sa main au nom du roi, de nous donner un sauf-conduit pour nous en aller par mer en l'île d'Ainan, d'où nous puissions librement nous retirer en notre pays, possible suis-je bien homme à lui faire prendre le château avec fort peu de travail.

Ces langages étant ouïs, et mûrement considérés par un de ces Tartares qui était là présent, homme d'âge, de maintien grave, et d'autorité comme ayant l'honneur d'être grandement aimé du ^{p.442} Mitaquer :

— Pense bien à ce que tu dis, repartit-il à George Mendez, car je t'assure que si tu le fais on t'accordera tout ce que tu saurais demander, et encore davantage.

Alors tous nous autres, voyant ce que George Mendez s'en allait entreprendre, ensemble combien avant il s'engageait dans sa promesse, et que les Tartares commençaient déjà d'y fonder quelque espérance, trouvâmes à propos de l'en reprendre, et lui dîmes qu'il ne se hasardât pas ainsi à la volée à promettre une chose qui nous pourrait mettre en peine tant que nous étions, et en danger de perdre la vie.

— Je n'appréhende rien moins, nous dit-il, car pour le regard de ma vie, en l'état où je me vois maintenant réduit, je l'estime si peu de chose que si quelqu'un de ces barbares la voulait jouer à la prime, quand même ce serait avec deux moindres cartes, je la hasarderais à la première *vade*¹ ; car je suis bien assuré qu'il n'est pas de ces gens ici comme des mahométans d'Afrique de qui tout l'intérêt qu'ils peuvent attendre de nous ne les obligera jamais à nous donner la vie ou la liberté, si bien que pour ce qui me touche en particulier, il m'est aussi bon de mourir aujourd'hui que demain ; souvenez-vous seulement de ce que vous leur avez vu faire à Quansy, et par là vous pourrez juger si vous en aurez meilleur marché maintenant.

Ces Tartares furent étonnés de nous voir ainsi entrer en contention les uns avec les autres, et de nous entendre parler si haut ; chose qui ne leur est pas ordinaire, tellement qu'ils nous en reprirent en termes sérieux, disant, qu'il était plus séant aux femmes de parler haut, puisqu'elles ne savaient ni mettre un frein à leur langue ni une clef à leur bouche, qu'à des hommes qui ont accoutumé de porter une épée et de tirer des flèches durant la furieuse tourmente de la guerre. Mais que s'il était ainsi que George Mendez pût mettre en exécution ce qu'il avait proposé, en tel cas le Mitaquer ne lui refuserait rien de ce qu'il lui demanderait.

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

Cela dit, les Tartares se séparèrent les uns des autres, et se retirèrent chacun à son logement, pource qu'il était bien onze heures de nuit, auquel temps l'on avait achevé la première veille, et les capitaines de la garde commençaient déjà de faire la ronde à p.443 l'entour du camp au son de plusieurs instruments de guerre, comme c'est la coutume en semblables occasions.

@

CHAPITRE CXIX

De quel stratagème usa George Mendez pour prendre le
château de Nixiamcoo, ensemble de l'assaut qui y fut
donné, et de ce qui en arriva

@

Celui des trois capitaines tartares que j'ai dit ci-devant être fort aimé de Mitaquer général de cette armée, n'eut pas plus tôt appris de George Mendez, comme quoi il se vantait de prendre le château de Nixiamcoo, qu'il s'en alla lui en donner avis ; de manière que lui faisant la chose bien plus grande qu'elle n'était de soi-même, il lui dit qu'il ne pouvait moins faire que l'envoyer quérir pour écouter ses raisons, qui possible le contenteraient de telle sorte qu'il y ajouterait foi ; et qu'en cas que cela ne fût, du moins il n'y aurait rien de perdu de ce côté-là.

Ce conseil sembla fort bon au Mitaquer, qui à l'heure même envoya un mandement à Tileymay, qui était le capitaine qui nous avait sous sa garde, afin qu'il nous amenât, ce qu'il fit incontinent. Alors, ainsi liés comme nous étions, étant arrivés à la tente du Mitaquer, nous le trouvâmes en pleine assemblée de Conseil, avec les septante capitaines du camp, environ deux heures après la minuit. À notre abord il nous reçut avec un semblant affable, toutefois grave et sévère, puis nous faisant approcher de lui il nous fit délier d'une partie des chaînes où nous étions attachés trois à trois. En suite de cela il nous demanda si nous voulions manger. À quoi nous répondîmes que nous en étions très contents pour y avoir trois jours qu'il n'était entré dans nos corps un seul morceau, chose qui lui sembla fort étrange, et dont il reprit fort aigrement le Tileymay, et nous fit apporter deux grands plats^{p.444} de riz cuit, et des canards fumés tous crus et par petits morceaux, sur lesquelles viandes nous nous jetâmes si avidement, comme gens qui en avions un extrême besoin, que ceux de la compagnie qui prenaient un merveilleux plaisir à nous voir manger, dirent au Mitaquer,

— Quand vous n'auriez fait autre chose, Seigneur, que de les faire venir devant vous pour tuer leur faim, assurément vous auriez fait beaucoup pour eux. Car cela sera cause qu'ils ne mourront point de langueur, ce qui leur fût arrivé autrement, et ainsi vous eussiez perdu ces deux esclaves, dont le service ou la vente pourra être profitable en quelque façon ; car si vous ne vous en servez à Lançame, vous les pourrez vendre plus de mille taëls.

À ces mots les uns et les autres se mirent à rire un assez long temps, et le Mitaquer commanda qu'on nous donnât derechef du riz, ensemble des fèves de haricot, et des pommes d'amour, nous conjurant derechef à manger, jusqu'à nous dire qu'il prenait plaisir à nous voir faire, tellement qu'en cela nous lui satisfîmes très volontiers.

Après que nous eûmes bien repu¹, il se mit à s'entretenir avec George Mendez touchant ce qu'on lui avait dit de lui, et des moyens qu'on pourrait tenir à prendre la forteresse. Sur quoi il lui fit plusieurs grandes promesses, d'honneurs, de pensions, de crédit envers le roi, et de liberté pour tous ses autres compagnons, avec de telles autres offres dont le comble fut par dessus la mesure. Car il lui jura que si par son moyen Dieu lui donnait cette victoire, par laquelle il ne cherchait qu'à se venger de ses ennemis selon son désir, et selon que le sang des siens le requérait ; qu'en toute sorte de choses il le ferait semblable à soi, ou du moins à qui que ce fût de ses enfants, de quoi George Mendez se trouva un peu embarrassé, pource qu'il lui sembla comme impossible que la chose arrivât jamais jusqu'à ce point. Tellement que pour toute réponse il lui dit, qu'il ne l'entretiendrait pas davantage là-dessus, sinon qu'il lui pourrait possible bien dire de quelle façon le château se prendrait s'il l'avait vu de ses yeux, et que pour cet effet le lendemain matin il le considérerait de bien près, et ferait la ronde tout à l'entour, suivant quoi il lui rendrait compte du procédé qu'il faudrait tenir pour le prendre. Le Mitaquer et tous les autres approuvèrent cette p.⁴⁴⁵ réponse et l'en louèrent grandement. Alors on nous envoya loger en une autre tente proche de celle où était le Mitaquer, où nous

passâmes tout le reste de la nuit avec une bonne et sûre garde ; considérez en quelle appréhension nous étions, sachant bien que si la chose ne venait à réussir conformément au désir de ces barbares, ils nous tailleraient tous en pièces, pource qu'ils étaient des gens qui pour peu de chose ne se souciaient point de tuer vingt ou trente hommes, sans user d'aucun respect ni envers Dieu, ni envers les créatures.

Le lendemain un peu après les neuf heures, George Mendez et deux des nôtres qui lui furent donnés pour l'accompagner, nous en allâmes reconnaître la place avec trente hommes de cheval qui nous assistaient. Après que George Mendez en eut bien remarqué la situation, ensemble l'endroit par où l'on pourrait plus facilement l'assaillir et la prendre, il fut ramené vers le Mitaquer qui l'attendait avec impatience. Comme il l'eut abordé, il lui rendit compte de ce qu'il avait vu, et lui facilita la prise du château sans aucun travail, et avec peu de hasard ; de quoi le Mitaquer reçut un merveilleux contentement, et en fut comme transporté en soi-même. De manière qu'à l'instant il nous fit ôter le reste des fers, et les chaînes dont nous étions attachés par le col et par les pieds, nous jurant par le riz qu'il mangeait, qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Pequín, il nous présenterait au roi, et accomplirait sans faute tout ce dont il nous avait donné sa parole ; de quoi il nous fit une promesse signée en lettres d'or, afin que nous pussions nous reposer sur la vérité de sa parole. Cela fait il nous envoya quérir à manger, et voulut que nous fussions assis près de lui, même il nous fit plusieurs autres honneurs selon sa coutume ; de quoi nous fûmes grandement satisfaits, mais d'autre part bien appréhensifs que la fortune ne nous fût favorable, arrivant que pour nos péchés cette affaire n'eut point un succès selon l'espérance que le Mitaquer en avait déjà conçue.

Ce même jour tous les capitaines prirent résolution sur l'ordre qu'il fallait tenir en l'assaut de la forteresse, de quoi George Mendez faisait le plan, et était le maître de camp par qui tous les autres se gouvernaient. ^{p.446} Premièrement donc on employa une infinité de fascines, pour combler les fossés. Et on fit plus de trois cents échelles grandement fortes, et si larges que trois hommes y pouvaient aisément

monter de front sans s'incommoder, et un grand amas de paniers et d'hoyaux qui furent trouvés dans les maisons des villages et bourgades d'alentour, que les habitants avaient délaissées au bruit de cette guerre. Et tout le reste du jour la plupart des soldats s'employèrent à se fournir des choses nécessaires pour le lendemain que l'assaut se devait donner.

Cependant George Mendez s'en allait toujours à cheval à côté du Mitaquer, qui lui faisait de grandes faveurs ; ce qui fut cause que nous aperçûmes en lui une contenance glorieuse, toute différente de celle qui se remarquait en lui les jours précédents, qui tous étonnés que nous étions d'une si grande nouveauté, il s'en trouva parmi nous (lesquels envieux de la bonne fortune d'autrui, et par un mauvais naturel) ne purent s'empêcher d'en murmurer, se disant les uns aux autres par une manière de mépris et de raillerie,

— Que vous semble de ce chien-là ? certes ou il sera cause que demain matin l'on nous taillera tous par quartiers, ou bien, si l'affaire qu'il a entreprise réussit comme nous le désirons, il est à croire qu'il se mettra si fort en crédit parmi les Barbares, que nous tiendrons pour un grand bonheur d'être ses valets.

Et voilà les paroles que nous disions, et autres semblables.

Le jour d'après tout le camp fut mis en ordre de bataille au son de divers instruments de guerre, et divisé en douze bataillons dont se firent douze files complètes, et une contrefile qui en l'avant-garde environnait tout le camp en façon de demie lune. Sur les ailes étaient les premiers avec toute cette grande machine de fascines, échelles, paniers, hoyaux et autres matériaux pour combler le fossé, et le rendre égal à la terre. Marchant en cet ordre, comme il était déjà grand jour, ils arrivèrent au château qu'ils trouvèrent plein de gens, et de plusieurs drapeaux de soie et de guidons qui étaient fort longs. La première salve que se donnèrent les assiégés et les assaillants fut de quantité de flèches, de sagaies, de pierres et de pots pleins de chaux vive ou de feu d'artifice, p.447 laquelle dura environ une bonne demi-heure. Puis après

les Tartares, pour mettre à sec le fossé, le comblèrent incontinent de quantité de fascines et de terre ; après que toutes ces choses furent achevées l'on dressa les échelles contre la muraille qui paraissait déjà fort basse à cause du terre-plein du fossé.

Alors George Mendez fut le premier qui monta accompagné de deux des nôtres, qui en hommes déterminés avaient résolu d'y laisser la vie, ou de rendre leur valeur signalée par quelque acte mémorable. Comme en effet il plut à notre Seigneur que leur résolution eut un bon succès : car avec ce qu'ils y entrèrent les premiers, ils plantèrent aussi le premier guidon sur la muraille, de quoi le Mitaquer et tous les autres qui étaient avec lui furent si étonnés, qu'ils disaient les uns aux autres,

Sans doute si le roi de ces gens-là assiégeait Pequin comme nous la tenons assiégée, le Chinois qui défend cette ville perdrait son honneur plus vite que nous ne le ferons perdre avec tant de forces que nous avons.

Cependant tous les autres Tartares qui étaient au pied des échelles suivirent les trois Portugais, en quoi ils se comportèrent si vaillamment, tant pour avoir un capitaine qui leur en montrait le chemin, que pour être d'un naturel presque aussi déterminé que ceux du Japon, qu'en fort peu de temps il y eut au haut des murailles plus de cinq mille hommes de ceux de notre parti, lesquels avec une étrange impétuosité firent retirer les Chinois.

À même temps il se commença entre les uns et les autres une si furieuse et si sanglante mêlée, qu'en moins de demi-heure l'affaire fut toute vidée, et le château pris, avec la mort de deux mille Chinois et Mogores qui étaient dedans, sans que des Tartares il en eut qu'environ six-vingts de tués. Cela fait les portes furent ouvertes avec de grandes acclamations et réjouissance qui se firent au son de leurs instruments pour un témoignage de cette victoire. Le Mitaquer entra tout aussitôt dans la place d'armes de ce château, accompagné de ses capitaines et des principaux de l'armée, qui furent tous étonnés de voir un si grand nombre de morts étendus par terre ; de manière que sans se mettre autrement en peine de ceux de son parti, ^{p.448} lesquels avaient laissé la

vie en fort petit nombre, il envoya brûler les drapeaux des Chinois, et fit mettre les siens à leur place. En suite de cela, usant d'une autre nouvelle cérémonie d'instruments de guerre, et de réjouissance à la façon des Tartares, il donna des récompenses aux blessés, et arma chevaliers quelques-uns des plus valeureux, à la main droite desquels il mit un bracelet d'or. Ces choses ainsi achevées environ une heure après midi, il mangea dans le château avec quelques-uns de ses amis et favoris, pour un signal de plus grand triomphe. Par même moyen il donna à George Mendez et aux autres Portugais des bracelets d'or, et les fit asseoir près de lui. Après que les tables furent levées, il sortit hors du château avec tous ceux de sa compagnie, et fit démanteler premièrement toute la muraille, puis démolit la place de fonds en comble, à laquelle on mit le feu avec quantité de cérémonies en façon de triomphe, qui se firent avec de grands cris et acclamations, et au son de divers instruments de guerre. Davantage, il commanda que ce qui restait de la désolation de ce château fût tout arrosé du sang des ennemis, et fit couper la tête à tous ceux d'entr'eux qui se trouvèrent là morts. Pour le regard des siens, il les envoya ensevelir et fit fort soigneusement panser tous ceux qui étaient blessés. Après cela il se retira en sa tente avec une grande magnificence de beaux chevaux qu'on menait en main, accompagné de plusieurs massiers et grand nombre d'hommes de sa garde, ayant toujours près de lui George Mendez qui était à cheval. Et quant à nous autres huit, avec grand nombre de capitaines de très brave noblesse, nous le suivions à pied. Arrivé qu'il fut en sa tente qui était richement parée, il envoya donner à George Mendez mille taëls de récompense, et à nous cent seulement, de quoi quelques-uns, qui s'estimaient plus qualifiés, furent grandement tristes et mécontents comme ils virent qu'on leur portait moins de respect qu'à lui, bien que par leur moyen l'on eut vu réussir heureusement cette entreprise, dont le bon succès fut cause que nous fûmes tous en honneur et en liberté.

CHAPITRE CXX

Du partement de Mitaquer, pour s'en aller du château de Nixiamcoo au camp que le roi des Tartares avait mis autour de la ville de Pequin

@

p.449 Le jour d'après, le Mitaquer général des Tartares, voyant qu'il n'avait rien à faire où il était, se résolut de continuer son chemin vers la ville de Pequin où était le roi, comme j'ai dit ci-devant. Pour cet effet ayant mis son armée en ordonnance de bataille comme il avait accoutumé, il partit de là sur les huit heures, et la faisant cheminer au petit pas au son de ses instruments, le premier logement qu'il fit fut environ le midi sur le bord d'une rivière, dont la situation était grandement agréable. Tout à l'entour s'y voyaient des arbres fruitiers en quantité, il y avait aussi quelques maisons ou châteaux qui paraissaient fort beaux, mais qui étaient tous déserts et inhabités, sans qu'il y eut rien de quoi ces Barbares pussent profiter et faire butin. Ayant passé là la plus grande chaleur du jour, il se remit en campagne, et poursuivit son chemin jusqu'à ce qu'environ une demi-heure de nuit, il s'en alla loger à un assez bon bourg nommé Lantimay, que nous trouvâmes encore désert, pource que toute cette contrée était aussi dépeuplée à cause de ces Barbares qui ne pardonnaient à personne.

Et quelque part qu'il passât, il y mettait tout à feu et à sang : en effet le lendemain, si tôt qu'il fut jour, cette armée, qui n'était pas moins cruelle que son général, brûla tout ce bourg, ensemble plusieurs autres lieux qui étaient le long de cette rivière ; en quoi ce qu'il y eut de plus déplorable fut qu'une grande campagne nommée Bumxay, dont l'étendue était de plus de six lieues à la ronde, et pleine d'une grande p.450 abondance de grains, qu'on y avait semés, et qu'on était sur le point de recueillir, fut la plupart consommée par le feu qu'on y mit, et réduite en cendre.

Cette belle action étant achevée, qui fut sans doute digne de la cruauté de celui qui la fit, l'armée se mit derechef à marcher, composée qu'elle était de quelques soixante-cinq mille hommes de cheval, car pour tous les autres ils furent tous tués, tant à la prise de Quansy, qu'en celle du château de Nixiamcoo, puis l'on passa outre jusqu'à une montagne nommée Pommitay, où l'on demeura cette nuit.

Le lendemain matin l'on délogea de ce lieu, et l'on marcha un peu plus à la hâte que de coutume, afin de pouvoir arriver de jour à la ville de Pequin, qui était éloignée de cette montagne de quelque sept lieues. Trois heures après midi nous abordâmes la rivière de Palamxitau, où nous vint recevoir un capitaine tartare, accompagné de quelques cent chevaux, avec lesquels il y avait deux jours qu'il nous attendait. La première chose qu'il fit, ce fut de rendre une lettre de la part du roi au général, qui l'estima grandement, et la reçut avec beaucoup de cérémonie et de courtoisie. Depuis cette rivière jusqu'au quartier du roi, où il y pouvait avoir deux lieues de chemin, l'armée marcha sans ordre, comme ne pouvant faire autrement, tant à cause du grand nombre de gens qu'il y avait par les chemins, pour voir arriver le général, que pour le train que les seigneurs avaient avec eux, qui était si gros qu'on ne voyait autre chose par la campagne. En cet ordre, ou plutôt avec ce désordre, nous arrivâmes au château de Lautir, qui était *le premier fort des neuf* qu'avait le camp pour la retraite des [épies](#). Là nous trouvâmes un jeune prince fils du roi de Perse, appelé Guijai Paran, que le Tartare y avait envoyé pour accompagner notre général ; cettui-ci ne fut pas sitôt près de ce prince qui l'attendait à l'entrée du château, qu'il mit pied à terre. Puis ôtant son cimeterre de son côté, il lui en fit offre à genoux, après avoir baisé la terre par cinq fois, qui est la cérémonie ou le compliment dont ils ont accoutumé d'user entr'eux. Le prince fut infiniment aise de cet honneur, et avec un ^{p.451} visage riant lui témoigna combien était grande la réputation qu'il s'était acquise en la prise de Quansy. Cela fait, il se retira deux ou trois pas en arrière, avec une autre nouvelle cérémonie et haussant sa voix avec plus de gravité

qu'auparavant, comme celui qui représentait la personne du roi au nom duquel il venait, il lui dit :

— Celui à qui ma bouche baise sans cesse le riche bord du vêtement, et qui par une grandeur incroyable maîtrise les sceptres de la terre, et les îles de la mer, t'envoie dire par moi qui suis son esclave, que ton honorable arrivée ne lui est pas moins agréable que la douce matinée de l'été l'est à la terre lorsque la rosée allège notre corps et le rafraîchit, et qu'ainsi, sans user de plus long délai, tu t'en viennes ouïr sa voix, montant pour cet effet sur ce cheval harnaché de la pierreries tirée de son trésor. En quoi son dessein est que tu marches à mon côté afin qu'en honneur tu sois fait égal au plus grand de sa cour, et que ceux qui te verront marcher de cette façon reconnaissent que ta dextre est puissante et valeureuse, à qui la fatigue des armes donne cette récompense.

Le Mitaquer prosterné par terre avec les mains élevées au ciel, lui répondit là-dessus :

— Que ma tête soit foulée cent mille fois par la plante de son pied afin que tous ceux de ma race se ressentent d'une si grande faveur, et que mon fils aîné la porte désormais pour une marque d'honneur.

Alors ayant monté sur le même cheval que ce prince lui avait donné tout enharnaché d'or et de pierreries, qu'on disait être de ceux que la personne du roi montait quelquefois, il se mit à sa main droite, et ainsi tous deux commencèrent à marcher avec beaucoup d'appareil et de majesté. En cette pompe se voyaient plusieurs chevaux qu'on menait en main, ensemble quantité d'huissiers qui à notre mode portaient des masses d'argent et une compagnie de six cents haliebardiens, dont la plupart était à cheval, et quinze charrettes, avec cymbales d'argent, lesquelles jointes à une autre grande quantité d'instruments barbares et mal accordés, faisaient un si grand bruit, qu'il n'y avait pas moyen qu'on se pût ouïr l'un l'autre. Avec cela en toute cette distance de chemin, qui était d'une lieue et demie il y avait tant de gens à cheval

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

qu'on ne pouvait rompre cette foule par aucun endroit. Avec ce ^{p.452} triomphe le Mitaquer, étant arrivé aux premières tranchées du camp, nous envoya par un de ses hommes au quartier où était la tente qui lui devait servir de logement, et nous fit dire par lui-même, que le jour d'après il nous présenterait au roi plus à loisir ; en effet nous fûmes grandement bien reçus et pourvus abondamment de toutes les choses qui nous étaient nécessaires.

@

CHAPITRE CXXI

De quelle façon le Mitaquer nous emmena avec lui, pour nous présenter au roi, ensemble des choses que nous vîmes, et qui nous arrivèrent devant que les voir

@

Quatorze jours après que nous fûmes arrivés en ce camp, un mercredi matin ce Mitaquer notre général nous fit appeler à sa tente où il était alors accompagné de quelques-uns de ses gentilshommes, en la présence desquels il nous dit :

— Demain matin à cette même heure tenez-vous tous prêts afin que je puisse mettre en effet la parole que je vous ai donnée, qui est de vous faire voir la face de celui que nous tenons pour notre souverain Seigneur ; ce qui est une grâce qui vous est faite pour mon respect particulier. Aussi sa Majesté ne vous octroie pas seulement cela, mais encore la liberté, chose que j'ai obtenue pour un très grand honneur au marche-pied de son tribunal, et dont je vous puis assurer en vérité, que je ne l'estime pas moins que la prise de Nixiamcoo ; de quoi vous lui pourrez dire des particularités si vous êtes si heureux qu'il vous en demande quelques-unes.

Sur quoi je vous avise que j'estimerai beaucoup si lorsque vous serez arrivés en la terre où vous dites qu'est votre pays, vous vous souvenez que je vous ai tenu la parole que je vous ai donnée, et qu'en cela je me suis montré si ponctuel, que possible⁴ pour cette considération je n'ai point voulu demander au roi une autre chose ^{p.453} plus profitable, pour vous montrer que ceci était ce que je désirais seulement. Aussi le roi m'a-t-il fait l'honneur de me l'accorder incontinent, avec de si grandes démonstrations d'honneur, qu'il faut que je vous avoue, qu'en cela je vous suis beaucoup plus redevable que vous ne l'êtes à moi.

Nous ayant ainsi parlé nous nous prosternâmes tous à terre, et pour réponse aux courtoisies que nous devons à une si bonne nouvelle,

— Seigneur, lui répondîmes-nous, le bien qu'il vous a plu nous faire est si grand, que vous en vouloir remercier de paroles (comme ceux du monde ont accoutumé de faire) au temps où nous sommes, serait plus tôt une ingratitude, qu'une vraie et due reconnaissance ; ce qui nous fait croire qu'il vaut mieux que nous le passions sous silence dans le secret de cette âme que Dieu a mise en nous.

Or puisque la langue ne nous sert de rien à cela, et qu'elle ne peut former des paroles qui soient capables de satisfaire à une si grande obligation comme celle que nous vous avons tous tant que nous sommes, il faut qu'avec des larmes continuelles et des gémissements infinis nous en demandions la grâce à ce Seigneur qui a fait le Ciel et la Terre. Car c'est lui qui par son infinie miséricorde et bonté a voulu prendre à sa charge de payer pour les pauvres ce à quoi leurs faibles forces ne peuvent atteindre ; ce sera donc lui qui envers vous et vos enfants saura véritablement reconnaître un si bon office, par lequel vous mériterez d'avoir part à ses promesses, et de vivre longtemps en ce monde.

Entre ceux qui accompagnaient alors Mitaquer, il y en avait vu nommé Boquinadau, homme d'âge, des principaux seigneurs du royaume, qui en cette armée servait de capitaine des nations étrangères, et des rhinocéros de la garde du camp. Cettui-ci à qui l'on portait plus de respect qu'à tous les autres qui étaient là présents, n'eut pas plus tôt ouï notre réponse, que haussant les yeux au ciel il se mit à dire,

— Ô qui serait si heureux de pouvoir demander à Dieu l'explication d'un si haut secret, à quoi ne peut arriver la faiblesse de notre pauvre entendement ! car je voudrais bien savoir d'où vient ^{p.454} qu'il permet que des gens si éloignés de la connaissance de notre vérité, répondent si au dépourvu en termes si pleins de douceur et si agréables aux oreilles, que

j'oserai bien dire, et même je mettrais volontiers ma tête pour cela, que des choses de Dieu et du Ciel ils en savent plus en dormant, que nous autres n'en savons tous éveillés ; d'où l'on peut inférer qu'il faut qu'il y ait des prêtres entr'eux, qui sachent beaucoup mieux que nos bonzes de la maison Lechune, ce qui est du cours des étoiles et des mouvements du Ciel.

Sur quoi tous ceux d'alentour le regardant,

— Sans mentir, lui répondirent-ils, Votre Grandeur a tant de raison en ce qu'elle dit, que tous nous autres sommes obligés de tenir cela pour un article de foi. C'est pourquoi il nous semble qu'il serait fort à propos de ne point laisser sortir ces étrangers de notre pays, où comme nos maîtres et nos docteurs, ils nous pourraient enseigner ce qu'ils savent des choses du monde.

— Ce que vous dites, repartit Mitaquer, n'est pas sans quelque apparence, et néanmoins c'est une chose que le roi ne permettrait jamais, quand même on lui donnerait tous les trésors de la Chine ; pource que s'il le faisait il violerait la vérité de sa parole, et ainsi il perdrait toute la réputation de sa grandeur. Cela étant on me doit tenir pour excusé si je ne lui propose des choses qui ne peuvent être ; joint qu'il ne serait pas bon qu'elles arrivassent comme vous dites.

Alors se tournant vers nous,

— Allez-vous-en, nous dit-il, à la bonne heure, et demain matin ne manquez point d'être prêts, afin de venir quand je vous enverrai quérir.

Ces paroles nous contentèrent grandement, comme nous en avions bien du sujet.

Le jour d'après, à la même heure qu'il nous avait donnée, il nous envoya à notre tente neuf chevaux bien équipés, sur lesquels nous montâmes et nous en allâmes à sa tente. Lui cependant se mit dans

une piambre (qui est comme une litière) tirée par deux chevaux fort bien enharnachés ; tout à l'entour de lui marchaient pour sa garde soixante hallebardiers, six pages vêtus de sa livrée, et montés sur des courtauds² blancs, et nous autres neuf sur nos chevaux un peu plus en arrière. Je laisse à part les gens de pied qui l'accompagnaient, et les instruments de musique qui ^{p.455} jouaient de temps en temps. Ainsi sans autre pompe, ni appareil, il partit pour s'en aller où était le roi, qu'il trouva logé dans le grand et somptueux édifice de la déesse Nacapirau, que les Chinois appellent reine du Ciel, dont j'ai déjà parlé assez amplement au chapitre cent dixième.

Étant arrivé aux premières tranchées de la tente du roi, qui s'appelait *Xuxiapom*, il descendît de sa litière, et tous les autres mirent pied à terre, afin de parler au nautaran ; puis avec une honnête cérémonie à la façon des gentils, il lui demanda permission d'entrer, ce qui lui fut accordé tout aussitôt. Là-dessus le Mitaquer s'étant remis dans sa litière, entra par les portes avec la même pompe qu'auparavant, accompagné de ses gens, et de tous nous autres qui le suivîmes à pied. Comme il fut arrivé à une galerie assez basse et fort longue, où il y avait quantité de noblesse, là il descendit derechef de sa litière, et nous dit que nous eussions à l'attendre, pource qu'il s'en allait savoir s'il y avait moyen de parler au roi, et si l'heure était commode. Nous nous arrê tâmes donc là environ une heure, durant laquelle quelques-uns des gentilshommes qui étaient à la galerie, remarquant que nous étions étrangers (comme jusqu'alors ils n'avaient point vu de gens faits comme nous), ils nous appelèrent, et avec un fort bon accueil ils nous firent asseoir auprès d'eux. Là nous passâmes un fort long temps à voir voltiger et chanter certains bateleurs dont ils faisaient grande estime ; mais que nous ne prissions pas beaucoup, tant pour ne les comprendre, que pour le peu de grâce qu'ils nous semblaient avoir en ce qu'ils faisaient. Nous vîmes sortir le général Mitaquer menant avec soi quatre jeunes garçons fort beaux, vêtus de jupes à la turque couvertes de bandes vertes et blanches, portant au-dessus de la cheville des petites bandes d'or en forme de ceps. Les gentilshommes

qui étaient présents ne le virent pas plus tôt, qu'ils se levèrent sur pied, et tirant les coutelas qu'ils avaient à leur côté, les mirent à terre avec une nouvelle cérémonie qui nous sembla fort belle, disant par trois fois, *Faly hincane midoo patinau dacorem*, c'est-à-dire, *Vive cent mille ans le seigneur de nos têtes*. Cependant, ^{p.456} comme nous tenions la tête penchée vers terre, un de ces jeunes garçons nous dit tout haut,

— Hommes du bout du monde, réjouissez-vous maintenant que voici l'heure arrivée en laquelle votre désir doit être accompli, et que vous devez avoir la liberté que le Mitaquer vous promet dans le château de Nixiamcoo : Sus donc, levez-vous de dessus la terre, et haussez vos mains au ciel, rendant grâces au Seigneur, qui durant la paisible nuit de notre repos émaille d'étoiles le firmament, puisque de soi seulement, et sans mérite d'aucune chair, il vous a fait rencontrer en cet exil un homme qui délivre vos personnes.

À ces mots tous prosternés que nous étions à terre, nous leur fîmes cette réponse par notre truchement,

— Veuille le Ciel nous combler de tant de bonne fortune, que son pied foule nos têtes.

À quoi ils nous répliquèrent,

— Votre souhait n'est pas petit, et plaise au Seigneur vous accorder ce don de richesse.

@

CHAPITRE CXXII

Du surplus que nous vîmes jusqu'à ce que nous
arrivâmes où était le roi des Tartares,
et de ce qui nous advint avec lui

@

Ces quatre jeunes garçons et le Mitaquer qui nous conduisaient, passèrent de là par une galerie élevée sur vingt-cinq colonnades de bronze, par laquelle nous entrâmes dans une grande salle où il y avait quantité de gentilshommes, et parmi eux plusieurs étrangers mogores, perses, berdios, calaminhans, et bramaas de Sornau roi de Siam. Après que nous eûmes traversé cette salle sans nous y arrêter par aucune cérémonie, nous entrâmes dans une autre qui s'appelait *Tigihpau*, où il y avait quantité d'hommes armés, et qui se tenaient debout, rangés en cinq files le long de la salle. Ceux-ci avaient sur l'épaule leur coutelas garni de plaques d'or. Ils arrêterent un peu le Mitaquer, et avec de grands ^{p.457} compliments lui firent quelques demandes, et reçurent son serment sur les masses que portaient les jeunes garçons, chose qu'il fit à genoux, et baisa la terre par trois diverses fois. Après cela l'entrée lui fut donnée par une autre porte qui était de front, par où nous arrivâmes en une grande place faite en carré comme un cloître ; là se voyaient quatre rangs de statues de bronze en façon d'hommes sauvages, avec des masses et des couronnes de même toutes dorées. Ces idoles ou ces géants avaient chacun vingt-six emfans de haut, et six de large, tant sur la poitrine que sur les épaules. Ils avaient la mine assez mauvaise et difforme, et les cheveux crépelus en façon de Cafres. Le désir que nous eûmes d'abord de savoir ce que signifiaient ces figures fit que nous le demandâmes aux Tartares, qui nous répondirent que c'étaient les trois cent soixante dieux qui avaient fait les jours de l'année, que l'on avait mis là exprès, afin qu'en leurs effigies un chacun les adorât continuellement, pour avoir créé les fruits que la terre produit ; qu'au reste le roi de Tartarie les avait fait transporter là d'un grand temple appelé *Angicamoy*, qu'il avait pris en la ville de Xipaton,

en la chapelle des tombeaux du roi de la Chine, afin de triompher d'eux, lorsqu'à la bonne heure il s'en retournerait en son pays, afin qu'il fût connu par tout le monde qu'en dépit du roi de la Chine il lui avait [captivé](#)¹ ses dieux. En cette même place dont je parle, dans un lieu planté d'orangers, environné d'une palissade de lierre, de rosiers, de romarin, et de plusieurs autres fleurs de diverses sortes que nous n'avons point en Europe, se voyait une tente faite à plaisir sur douze balustres de bois de camphre, chacune en quatre tronçons d'argent en façon de [cordelière](#), plus grosse que le bras.

Dans cette tribune il y avait un trône assez bas en façon d'autel, garni de feuillages de fin or, avec son dais au haut parsemé de plusieurs étoiles d'argent, où se voyaient le Soleil, la Lune, et quelques nues, les unes blanches et les autres de la couleur de celles qui paraissent en temps de pluie, toutes émaillées tellement au naturel et avec tant d'artifice, qu'elles trompaient les yeux de ceux qui les regardaient, car elles p.458 semblaient pleuvoir véritablement. Si bien qu'il ne se pouvait rien voir de si accompli, tant en la proportion, qu'en la peinture. Au milieu de ce trône était couchée sur un lit une grande statue d'argent appelée *Abicaunilancor*, qui signifie, *Dieu de la santé des rois*, qu'on avait encore prise dans le temple d'Angicamoy. Or tout à l'entour de cette même statue se voyaient trente-quatre idoles de la hauteur d'un enfant de cinq ou six ans, lesquelles étaient rangées en deux files, et mises à genoux, avec les mains haussées vers cette idole, comme s'ils l'eussent voulu adorer. À l'entrée de cette même tente il y avait quatre jeunes gentilshommes richement vêtus, lesquels avec leur encensoir à la main faisaient la ronde deux à deux, puis au son d'une cloche qu'ils frappaient, ils se prosternaient par terre et s'encensaient les uns les autres, disant à haute voix, *Hixapu alitau xucabim tamy tamy ora pani maguo*, c'est-à-dire, *Que notre voix arrive jusqu'à toi comme un doux parfum, afin que tu nous exauces*.

À la garde de cette tente il y avait soixante hallebardiers, qui en étant un peu éloignés l'environnaient tout à l'entour. Ils étaient vêtus de cuir bronzé, et portaient sur leurs têtes des [morions](#) fort bien

travaillés ; toutes lesquelles choses jointes ensemble étaient des objets fort agréables et majestueux.

Au sortir de cette place nous entrâmes en un autre appartement, où il y avait quatre grandes chambres fort riches et bien parées, dans lesquelles étaient plusieurs gentilshommes, tant étrangers, que du pays. De là passant outre où le Mitaquer et les jeunes garçons nous conduisaient, nous arrivâmes à la porte d'une grande salle basse faite en façon d'église, où il y avait six huissiers avec leurs masses, lesquels avec un nouveau compliment qu'ils firent au Mitaquer, nous firent tous entrer, refusant la porte à tous les autres.

En cette salle était le roi de Tartarie, accompagné de plusieurs princes, seigneurs et capitaines, tant étrangers, que du pays ; entre lesquels étaient les rois de Pafua, Mecuy, Gapinper, Raja Benan, Anchesacotay, et autres rois jusqu'au nombre de quatorze, lesquels avec des vêtements de fête fort riches, étaient tous assis au pied de la tribune, ^{p.459} et éloignés de deux ou trois pas. Un peu plus à l'écart se voyaient trente-deux femmes fort belles, qui jouant de divers instruments de musique, faisaient un concert fort doux à l'oreille. Le roi était assis en son trône sous un riche dais, et avait autour de lui douze enfants qui se tenaient à genoux, avec de petites masses d'or en façon de sceptres, qu'ils portaient sur leurs épaules. Plus en arrière était une jeune fille, grandement belle et fort richement vêtue, avec un éventail à la main dont elle éventait le roi de temps en temps. Celle-ci était sœur du Mitaquer notre général, et fort aimée du roi. Aussi était-ce pour l'amour d'elle qu'il avait tant de crédit et de réputation par toute l'armée. Le roi était âgé d'environ quarante ans, d'une haute taille, assez maigre, et de bonne mine. Il avait la barbe fort courte, les moustaches à la turque, les yeux à la chinoise, et le regard sévère et majestueux. Quant à son vêtement il était violet en façon de soutane à la turque en broderies de perles. En ses pieds il avait des sandales vertes toutes ouvragées de [canetilles](#) d'or avec quantité de perles ; et à la tête une [salade](#) de satin de même couleur que sa jupe, avec une riche bordure de diamants et de rubis entremêlés ensemble.

Auparavant que passer outre, comme nous eûmes fait dix ou douze pas dans la salle, nous fîmes notre compliment, baisant la terre par trois diverses fois, avec les autres cérémonies que les truchements nous enseignèrent : cependant le roi commanda que la musique cessât, et s'adressant au Mitaquer :

— Demande un peu, lui dit-il, à ces gens du bout du monde s'ils ont un roi, ensemble comme s'appelle leur pays, et de combien il est éloigné de ce royaume de la Chine où je suis maintenant.

Là-dessus un des nôtres prenant la parole au nom de tous les autres répondit que notre pays s'appelait Portugal, dont le roi était grandement riche et puissant ; qu'au reste depuis là jusqu'à la ville de Pequin, il y avait bien pour trois ans de chemin.

Cette réponse étonna grandement ce prince, pource qu'il ne croyait pas que le monde fût si grand que cela, de manière que se frappant trois fois la cuisse d'une houssine qu'il avait en main, et haussant les p.460 yeux au ciel, comme s'il eut rendu grâces à Dieu, il dit d'une voix si haute, que tous le purent entendre :

— Iulicauan iulicauan minai lotoreu pisanan himacor
davulquitaroo xinacopo nifando hoperan vuixido vultanitirau
companoo foragem hupuchidai purpuponi hincau,

ce qui signifie,

Ô Créateur de toutes choses, sommes-nous bien capables de comprendre les merveilles de ta grandeur, nous qui ne nous pouvons appeler que de pauvres fourmis de terre ?

Fuxiquidane, fuxiquidane, qu'ils s'approchent, qu'ils s'approchent.

Là-dessus nous faisant signe avec la main, il nous fit approcher jusqu'au premier degré du trône où étaient assis les quatorze rois, et nous demanda derechef comme un homme étonné de ce qu'il nous avait ouï dire *pucau pucau* ? c'est-à-dire, *combien, combien* ? À quoi nous répondîmes de même qu'auparavant, qu'il nous fallait bien trois

ans de chemin pour nous rendre dans notre pays ; ensuite de cela il voulut savoir pourquoi nous n'étions plutôt venus par terre que par mer où il y avait tant de travaux et de dangers à courir.

À cela nous répliquâmes qu'il y avait une trop grande étendue de terre, où nous n'étions pas assurés de mettre le pied pour être commandée par des rois de diverses nations.

— Que venez-vous donc chercher en ce pays, ajouta le roi, et pourquoi vous exposez-vous à de si grands dangers ?

Alors après que nous lui eûmes rendu raison de cette dernière demande avec toute la soumission qu'il nous fut possible, il fut quelque temps sans parler. À la fin ayant branlé la tête trois ou quatre fois, et s'adressant à un vieillard qui était près de lui :

— Certainement, continua-t-il, il faut bien dire qu'il y doit avoir beaucoup d'ambition et peu de justice dans le pays de ces gens-là, puisqu'ils viennent de si loin pour y conquérir d'autres terres.

À ces mots le vieillard, qui s'appelait *Raja Benan*, ne fit point d'autre réponse sinon qu'il fallait bien en effet que cela fût ainsi :

— Car, dit-il, des hommes qui ont recours à leur industrie et à leur invention pour courir la mer afin d'acquérir ce que Dieu ne leur a point donné, se portent à cela nécessairement ou par une extrême pauvreté qui leur fait entièrement oublier leur pays, ou par un excès d'aveuglement et de vanité causée par une grande avarice ^{p.461} qui est le sujet pour lequel ils renoncent à Dieu et à ceux qui les ont mis au monde.

Cette réplique du vieillard fut incontinent suivie de plusieurs mots de raillerie de tous les autres courtisans, lesquels dirent là-dessus assez de paroles de complaisance ; ce qui plut grandement au roi ; cependant les femmes recommencèrent leur musique comme auparavant, et employèrent à cela quelque peu de temps ; là-dessus le roi se retira dans une autre chambre en la compagnie de ces belles musiciennes et de la jeune fille qui l'éventait, sans qu'un courtisan de ceux qui étaient

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

là présents y osât entrer. À même temps un des douze enfants qui portaient les sceptres s'en vint au Mitaquer et lui dit de la part de sa sœur, que le roi lui commandait de ne s'en point aller. Ce qu'il tint pour une singulière faveur à cause que ce message lui fut fait en la présence des rois et des seigneurs qui étaient en la salle, tellement qu'il ne sortit point de là, et nous envoya dire que nous nous en allassions à notre tente avec assurance qu'il prendrait le soin de faire en sorte que le fils du Soleil se souvînt de nous.

@

CHAPITRE CXXIII

Comment le roi des Tartares leva le siège qu'il avait mis devant la ville de Pequin pour s'en retourner à son royaume, et des choses qui se passèrent jusqu'à son arrivée

@

Il y avait déjà quarante-trois jours que nous étions dans ce camp, durant lesquels se donnèrent plusieurs combats et escarmouches, entre les assiégeants et les assiégés, ensemble deux assauts en plein jour, à quoi ceux de dedans résistèrent avec un courage invincible, déterminés qu'ils étaient. Cependant le roi des Tartares voyant combien contraire avait été à son espérance une si grande entreprise en laquelle il avait consommé tant de finances, fit assembler son conseil de Guerre où se trouvèrent présents les vingt-sept rois qui l'accompagnaient, ensemble plusieurs princes ^{p.462} et seigneurs, avec la plupart des capitaines : en ce conseil il fut résolu, qu'attendu que l'on s'en allait entrer dans l'hiver et que les eaux des deux rivières s'étaient déjà débordées avec tant de force et d'impétuosité qu'elles avaient ravagé la plupart des tranchées et des palissades du camp ; joint qu'il y était mort de maladie quantité de gens de guerre, et que les maladies s'augmentaient si fort qu'il ne se passait jour auquel ne mourussent quatre ou cinq mille personnes à faute des vivres qui leur étaient nécessaires, tellement que les capitaines mêmes n'avaient pas de quoi fournir à leur dépense ni à celle de leurs chevaux, et que les soldats ne pouvaient plus subsister ; que ces choses considérées, le roi ne pouvait mieux faire que de lever le siège et s'en aller avant que l'hiver fût venu, de peur que s'il tardait davantage, il ne courût risque de se perdre.

Toutes ces raisons semblèrent fort bonnes au roi, qui sans user d'autre délai, résolut de faire ce qu'on lui conseillait, et d'obéir à la nécessité présente, bien que ce fût à son grand regret. Tellement qu'à l'heure même il envoya embarquer toute son infanterie, ensemble tout ce qu'il avait de munitions. Puis, ayant fait mettre le feu au camp, il

s'en alla par terre avec trois cent mille hommes de cheval, et vingt mille rhinocéros. Or après qu'on eut fait le compte de tous les morts, il se trouva, par le mémoire des capitaines, qu'ils étaient quatre cent cinquante mille, la plupart desquels étaient morts de maladie, ensemble trois cent mille chevaux et soixante mille rhinocéros qui furent mangés en deux mois et demi de famine, de manière que de dix-huit cent mille hommes avec lesquels le roi de Tartarie partit de son royaume pour assiéger la ville de Pequín, devant laquelle il fut six mois et demi, il en ramena sept cent cinquante mille de moins, dont il y eut quatre cent cinquante mille qui moururent de peste, de famine, et de guerre, et trois cent mille qui s'allèrent rendre au parti des Chinois, poussés à cela par la grande paye qu'ils leur donnaient, et par les autres avantages d'honneur et de présents qu'ils leur faisaient continuellement. De quoi il ne faut pas beaucoup s'étonner, puisque l'expérience nous montre que cela seulement a beaucoup plus ^{p.463} de force pour obliger les hommes que toutes les autres choses du monde.

Après que le roi de Tartarie fut parti de cette ville de Pequín un lundi dix-septième du mois d'octobre avec trois cent mille hommes de cheval, comme j'ai déjà dit ci-devant, au lieu de six cent mille hommes qu'il y avait amenés avec lui, ce même jour, presque environ la nuit, il s'en alla loger près d'une rivière appelée *Quaytragun*, et le lendemain, une heure avant le jour, l'armée se mit à marcher au son de plusieurs tambours, fifres et autres instruments de guerre, selon l'ordre qui lui avait été donné. Le roi cependant envoya devant ses espions et ses sentinelles à cheval, ordonnant les capitaines de l'avant-garde et les teugauxes, qui sont d'autres forces qui ont accoutumé d'aller après le bagage et les gens de service ; au moyen de quoi l'armée marche en bien plus grande assurance qu'elle ne fait entre nous. Avec cet ordre il arriva environ le soir à une ville nommée *Guijampée* qu'il trouva toute dépeuplée. Après que son armée s'y fut reposée environ une heure et demie, qui était l'ordre qu'elle en avait, elle se remit en campagne, et marchant à grands pas s'en alla loger au pied d'une grande montagne appelée *Liampeu*, d'où elle partit encore vers le matin.

Ainsi avec ce même ordre elle marcha dix-sept jours, à huit lieues par jour, au bout desquels elle arriva à une bonne ville nommée *Guauxitim*, où il y pouvait avoir environ dix ou douze mille feux. Là il fut conseillé de se pourvoir de vivres, dont il avait besoin. Pour cet effet il assaillit la ville tout à l'entour, et l'*eschella*^{der} en plein jour. Et n'y trouvant que bien peu de résistance, il s'en fit maître en fort peu de temps, et la mit à sac avec un si cruel massacre des habitants, que mes compagnons et moi qui étions encore neuf de nombre, en demeurâmes comme pâchés d'étonnement. Ainsi après que le fer et le feu y eurent consommé toutes choses, et que ce camp fut pourvu abondamment de munitions et de vivres, il partit une heure avant le jour.

Le lendemain quoique son armée passât à la vue de Caixiloo, il ne voulut-il point l'attaquer, pour être grande et forte, joint que son assiette la rendait comme imprenable. D'ailleurs il avait ouï dire ^{p.464} qu'il y avait dedans cinquante mille hommes, où étaient compris dix mille Mogors, Cauchens, et Champaas, soldats déterminés et plus aguerris que ceux de la Chine.

De là passant outre il arriva aux murailles de Singrachirau, qui sont celles-là mêmes dont j'ai dit ci-devant qu'elles divisent ces deux empires de la Chine et de la Tartarie ; là ne trouvant aucune sorte de résistance, il s'en alla loger de l'autre côté à Panquinor, qui était sa première ville, située à trois lieues de cette muraille de Singrachirau, et le jour d'après il se rendit à Psipator où il congédia la plupart de ses gens. En ce lieu il ne tarda pas davantage de sept jours, durant lesquels il acheva de pourvoir à la paye des soldats, et à quelques exécutions qui lui restaient à faire de ceux qu'il amenait prisonniers de guerre. Ces choses ainsi expédiées il s'embarqua avec peu de gens, comme un homme qui n'était point autrement content, et prit la route de Lançame n'ayant que six-vingt lanteaas de rame, dans lesquelles pouvaient s'embarquer seulement quelques dix ou douze mille hommes. Ainsi six jours après son embarquement il arriva à la ville de Lançame, où sans vouloir permettre qu'on lui fit aucune entrée, il mit pied à terre à deux heures de nuit.

CHAPITRE CXXIV

Comme le roi de Tartarie s'en alla de la ville de Lançame à celle de Tuymican, où quelques princes le visitèrent en personne, et d'autres par leurs ambassadeurs

@

Le roi séjourna en cette ville de Lançame jusqu'à ce que tous les hommes, tant de pied que de cheval, furent arrivés, ce qui fut dans vingt-six jours. Ainsi ayant toute son armée avec lui, il passa outre en une autre ville beaucoup plus belle, appelée *Tuymican*, où il fut visité par quelques princes ses voisins, et par les ambassadeurs de plusieurs autres rois et souverains des plus lointaines ^{p.465} contrées, dont les principaux furent six assez grands et puissants, à savoir Xatamas roi des Perses, Siamon empereur des Gueos, dont le pays est limitrophe à celui de Bramaa, de Tanguu, le Calamignan, *Seigneur de la force indomptable des éléphants de la terre*, comme je dirai ci-après, quand je traiterai de lui et de son État, le Sournau de Odiaa qui se fait nommer roi de Siam, dont le royaume s'avoisine de sept cents lieues de côte avec celui de Tanauserin, et du côté de Champaa avec les Malayos, Berdios, et Patanes, et par le cœur du pays avec Passioloque, Capinper et Chiammai, ensemble avec les Lauhos, et les Gueos, de manière que celui-ci seulement a dix-sept royaumes en ses États. À cause de quoi pour se rendre plus redoutable parmi les gentils, il se fait nommer en plus haut degré, *Seigneur de l'éléphant blanc*. L'autre était le roi des Mogores, dont l'État est dans le cœur du pays, près des Corazones, province proche de Perse, et le royaume de Dely et de Chitor, et un empereur nommé Caran, selon ce que nous avons appris ici, a les bornes de sa souveraineté dans les montagnes de Goncalidau, à soixante degrés plus avant, avec des hommes que ceux du pays appellent Moscovites, desquels nous en vîmes quelques-uns en cette ville, qui sont blonds, de belle taille, et vêtus de hauts de chausses, de casaques et de chapeaux, comme les Flamands ou les Suisses que nous voyons en Europe, dont les plus honorables avaient des robes fourrées

de peaux, et les autres de martres zibelines. Ils portaient tous des épées larges et grandes et nous remarquâmes qu'en leur langage ils usaient de quelques mots latins, même qu'en bataillant ils répétaient par trois fois, *Dominus, Dominus, Dominus* ; ce qui semblait avoir en eux plus d'apparence d'idolâtrie que de religion, et ce qu'il y avait de pire en eux était le détestable pêché de sodomie, auquel ils étaient grandement adonnés.

L'ambassadeur de cet empereur Caran se fit plus remarquer par son entrée, que ne firent tous les autres ; il avait pour sa garde quelques six-vingts hommes armés de flèches et de pertuisanes damasquinées d'or et d'argent, qui avaient tous des habits de cuir bronzé, violet et vert. Après eux marchaient ^{p.466} à cheval douze huissiers qui portaient des masses d'argent, devant lesquels l'on menait en main douze chevaux harnachés d'incarnadin avec des bordures d'or et d'argent. Ils étaient suivis de douze hommes de hauteur démesurée, et qui paraissaient être des géants, vêtus de peaux de tigres, comme l'on a accoutumé de peindre les sauvages, chacun d'eux tenant en main un lévrier d'attache, avec une chaîne d'argent, et une muselière où pendaient encore plusieurs clochettes d'argent en façon de têtieres de chevaux ; ces muselières, qu'on leur avait mises pour les empêcher de mordre, se fermaient avec des crochets de laiton, et avaient des bossettes dorées comme celles qu'on met aux mords des chevaux. Après ceux-ci paraissaient douze petits pages montés sur des haquenées blanches harnachés à la [stradiote](#), avec des selles de velours vert, et des rets d'argent. Ils étaient tous vêtus de même livrée, avec des casaques de satin cramoisi doublées de martres, des hauts de chausses et des chapeaux de même, et de grosses chaînes d'or en écharpe. Ces douze jeunes garçons étaient tous égaux, si beaux de visage, si bien faits par le corps, et d'une si belle proportion de membres, que je ne pense pas en avoir jamais vu de plus accomplis ; car en pas un d'eux il n'y avait aucun défaut de nature qui pût passer pour la moindre tache, et voilà tous les hommes de cheval que cet ambassadeur avait à sa suite. Pour lui il était monté sur un chariot à

trois roues de chaque côté, tout garni d'argent, assis dans une chaire de même matière. Tout à l'entour de ce pyrange (ainsi se nommait le chariot) il y avait quarante valets de pied, vêtus de colletins et de chausses de drap vert et rouge, chamarrés en façon d'échiquier avec des passement de soie incarnadine, des souliers bouclés presque à l'ancienne mode des Portugais, et des épées de plus de trois doigts de large, avec la garde, la poignée, et la [bouterolle](#)¹ d'argent, et des cors de chasse pendus en écharpe avec des chaînes qui étaient aussi d'argent. Sur leurs têtes ils portaient des salades en façon de capuchons, où se voyaient plusieurs plumes, garnies de quantité de papillotes d'argent. Ainsi l'équipage p.467 de cet ambassadeur, qui s'appelait Leyxigau, était si majestueux et si grand, qu'à le voir on jugeait aussitôt qu'il appartenait à un prince fort riche et puissant.

Or comme nous fûmes le visiter un jour en la compagnie du Mitaquer, qui s'en alla le voir de la part du roi, entre les autres choses que nous vîmes dans son logis, nous y remarquâmes pour une des plus merveilleuses beautés qui fussent en ce pays, cinq chambres tendues de tapisserie de haute [lice](#) grandement riche, et semblable à celle dont nous usons ordinairement. D'où l'on peut inférer que là où se fait celle-là même qui vient en ce royaume, se fait encore celle dont se servent ces gens-là. En chacune de ces cinq chambres il y avait un dais de [brocatelle](#)¹, et au-dessous une table avec un bassin et une aiguière d'argent, dont la façon était fort somptueuse, ensemble une chaire de parade d'une étoffe violette frangée d'or, et aux pieds un coussin de même parure, sur des tapis extrêmement grands. Là se voyait aussi un grand brasier d'argent, avec une cassolette de même, d'où s'exhalaient des parfums très agréables à l'odorat. À la porte de chacune de ces cinq chambres étaient deux hallebardiers qui en permettaient l'entrée aux personnes de qualité qui venaient là pour voir. En une autre salle fort grande faite en façon de galerie, était dressée sur un marchepied fort grand et fort haut une petite table faite à notre mode, avec deux nappes damassées mises l'une sur l'autre et frangées d'or où se voyait encore une serviette sur un [essai](#)² d'argent ; ensemble une cuiller et une fourchette d'or comme aussi deux

petites salières de même métal. Environ dix ou douze pas à côté de cette table, il y avait deux buffets pleins de vaisselle de grand prix, et d'une grande quantité de vaisselle d'argent de toute sorte, et faite au tour. Davantage, aux quatre coins de cette table étaient quatre cuvettes remarquables, chacune desquelles tenait bien autant qu'un muid, avec leurs chaudières attachées à des chaînes, et garnies de tronçons dorés de la grosseur d'un bras, ensemble deux chandeliers fort grands avec des flambeaux pour brûler de nuit. Il y avait encore à la porte de cette chambre ou ^{p.468} galerie douze halbardiers de fort bonne mine, vêtus d'une mante fort velue avec des capuchons sur leur tête, et des cimenterres au côté, tous couverts de plaques d'argent, lesquels gardes (comme c'est leur ordinaire) étaient fort superbes et rudes en leurs réponses à tous ceux qui les approchaient.

Avec ce que cet ambassadeur s'était rendu là, comme les autres, pour une visite de forme, le principal sujet de son ambassade était pour traiter du mariage de l'empereur Caran avec une sœur du Tartare, qui se nommait *Meica vidau*, c'est-à-dire, *Riche Saphir*, femme âgée de quelque trente ans, mais de bonne mine, et qui avait une grande inclination à faire du bien aux pauvres pour l'amour de Dieu, laquelle nous vîmes plusieurs fois en cette ville, durant les fêtes les plus célèbres que ce peuple a accoutumé de faire en certains jours de l'année, pendant lesquels il se réjouit et passe son temps à la mode des gentils.

Mais laissant à part tout ceci, dont je n'ai parlé que par une manière de relation touchant les ambassadeurs que nous vîmes en cette cour, principalement de celui-ci, pource qu'il m'a semblé plus remarquable que tous les autres, je reviens au sujet que j'ai commencé, tant pour le regard de notre liberté, que du chemin que nous fîmes jusqu'aux îles de cette mer de la Chine, où cet empereur de Tartarie nous fit conduire, afin que les hommes qui viendront après nous aient connaissance d'une partie de ces choses, dont ils n'avaient possible jamais ouï parler jusqu'à maintenant.

CHAPITRE CXXV

De quelle façon nous fûmes conduits derechef devant le roi de Tartarie, et de ce que nous fîmes avec lui

@

p.469 Quelques jours s'étant écoulés après l'arrivée de ce roi, durant lesquels il y eut quelques fêtes remarquables pour la conclusion du mariage de cette princesse Meica Vidau sœur du roi, avec l'empereur Caran, comme j'ai dit ci-devant, le Tartare, par le conseil de ses capitaines, voulut de nouveau retourner au siège de Pequín qu'il avait quitté, prenant quasi pour un affront fait à sa personne le mauvais événement du passé. Cela fut cause qu'il fit incontinent assembler les États par tout son royaume, et même qu'à force de présents il se liguait avec plusieurs rois et princes des terres frontières.

Voyant donc combien cela nous pouvait être dommageable à la promesse qu'on nous avait faite de nous remettre en liberté, nous fûmes derechef importuner le Mitaquer qui avait la charge de tout cela, lui remettant en mémoire certaines choses qui concernaient notre dessein, et qui l'obligeaient à tenir la parole qu'il nous avait donnée ; sur quoi nous voulant satisfaire,

— Certainement, nous dit-il, vous avez beaucoup de raison en ce que vous dites, et j'en ai encore plus de ne vous point refuser ce que vous me demandez avec tant de justice. Voilà pourquoi je suis d'avis d'en faire souvenir le roi, afin qu'à faute de secours vous ne soyez point frustrés de votre liberté. Il me semble aussi que tant plus tôt vous serez hors d'ici, et tant plus tôt vous serez à couvert des travaux que le temps commence à nous préparer en l'entreprise que son Altesse fait de nouveau par le conseil de quelques particuliers, qui pour ne se savoir gouverner ont plus besoin d'être conseillés eux-mêmes, que la terre n'a besoin d'eau pour produire des fruits qui soient conformes aux semences qu'on y a jetées.

Mais s'il plaît à Dieu ^{p.470} demain matin je ferai souvenir le roi de vous et de votre pauvreté. Par même moyen je lui représenterai que vous avez des enfants orphelins, comme vous m'avez dit quelquefois, afin que cela l'incite à jeter les yeux sur vous, comme il a accoutumé de faire en des cas semblables aux vôtres ; ce qui n'est pas une des moindres marques de sa grandeur.

Là-dessus il nous congédia pour ce jour-là. Le lendemain matin il s'en alla à *Pontineu*, qui est une maison où le roi **soulait** donner audience à tous ceux qui avaient quelque chose à lui dire. Là s'étant adressé à lui pour le prier de se souvenir de nous, il lui répondit,

Qu'aussitôt qu'il dépêcherait un ambassadeur vers le roi de Cauchenchina, il nous enverrait avec lui, pource qu'il l'avait ainsi résolu.

Avec cette réponse le Mitaquer s'en retourna en sa maison où nous l'attendions déjà, et nous dit ce de quoi le roi lui avait donné sa parole, ensemble qu'il reconnaissait en lui le désir qu'il avait de nous faire du bien pour notre voyage. Bien contents d'une si bonne nouvelle, nous nous en retournâmes en notre logis.

Là n'attendant plus rien que l'heure du succès de cette promesse, nous fûmes un assez long temps en impatience, jusqu'à ce qu'au bout de dix jours le Mitaquer par l'exprès commandement du roi nous mena à la cour, où nous faisant approcher de sa Majesté avec les cérémonies de grandeur qu'on observe en parlant à lui, et qui sont les mêmes dont nous usâmes à Pequín, comme j'ai dit ci-devant, après nous avoir regardé d'un fort bon œil, il dit au Mitaquer qu'il nous demandât si nous le voulions servir, et qu'en cas que cela fût, avec ce qu'il en serait bien content, il nous ferait des récompenses et des conditions plus avantageuses qu'à tous les autres étrangers qui le suivaient à la guerre. À cette demande le Mitaquer répondit à notre faveur,

« Qu'il nous avait ouï dire autrefois que nous étions mariés à notre pays, et chargés de beaucoup d'enfants si incommodés

qu'ils n'avaient autre chose que ce que nous leur pouvions amasser par notre travail, dont nous les entretenions assez pauvrement.

Le roi ouït ces paroles avec quelque démonstration de pitié, ce qui nous fit espérer qu'il se rendrait ^{p.471} favorable à notre dessein ; de manière qu'en regardant le Mitaquer,

— Je suis bien aise, lui dit-il, de savoir qu'ils ont en leur pays de si bons gages que ceux qu'ils disent, afin qu'avec plus de contentement je m'acquitte de ce que tu leur as promis en mon nom.

À ces mots le Mitaquer et tous nous autres avec lui, levant les mains pour un témoignage de ce que nous les remercions, nous baisâmes la terre trois fois en disant, *Hipausinafapo lagan companoo ducure viday hurpane marcuto valem*, qui signifie, *Que tes pieds se reposent sur mille générations, afin que tu sois seigneur de ceux qui habitent la terre.*

À ces mots le roi se mit à sourire, et dit à un prince qui était près de lui,

— Ces gens ici parlent comme s'ils avaient été nourris près de nous.

Alors jetant sa vue sur George Mendez qui était devant tous nous autres proche du Mitaquer :

— Et toi, lui dit-il, en quels termes en es-tu ? veux-tu t'en aller ou demeurer ?

Sur quoi Mendez qui avait déjà médité sa réponse de plus loin :

— Sire, lui repartit-il, pour moi qui n'ai ni femme, ni enfants qui pleurent à mon absence, ce que je désire le plus au monde c'est de servir Votre Majesté, puisqu'il lui plaît ainsi ; à quoi j'ai plus d'affection qu'à être chaem de Pequin mille ans durant.

Le roi sourit encore là-dessus avec quelques seigneurs qui lui étaient familiers, avec lesquels il se mit à passer le temps. Avec cela nous nous retirâmes à notre logis assez satisfaits, et y demeurâmes plus de trois

jours, nous tenant toujours prêts à partir. Au bout de ce temps-là, à la requête du Mitaquer, et par le moyen de sa sœur, qui (comme j'ai déjà dit) était grandement bien venue près de la personne du roi, sa majesté nous envoya pour huit que nous étions deux mille taëls, et nous donna à son ambassadeur qu'il envoyait à la ville d'Uzanguée en la Cauchenchina, en la compagnie d'un autre du même roi Cauchen.

Avec lui nous partîmes de là cinq jours après, embarqués dans le même vaisseau où il était. Mais auparavant notre partement, George Mendez nous donna mille ducats, ce qui lui était bien aisé de faire, pource qu'il en avait déjà six mille de rente, même il nous accompagna tout ce jour-là, et enfin il se ^{p.472} sépara d'avec nous, non sans répandre beaucoup de larmes, regrettant de fois à autre de s'être ainsi exposé à un exil volontaire.

@

CHAPITRE CXXVI

Du chemin que nous fîmes depuis cette ville de Tuymican, jusqu'à notre arrivée en la place des ossements des défunts

@

Le neuvième jour du mois de mai, en l'année mil cinq cent quarante-quatre, étant partis de cette ville de Tuymican, ce même jour sur le soir nous nous en allâmes coucher en une Université appelée Guatypamor, dans un pagode qu'on nommait Naypatin, où les deux ambassadeurs furent tous deux bien reçus par le *tuyxiuau* de la maison qui en était le recteur, et le lendemain comme il fut grand jour tous deux continuèrent leur route à val la rivière chacun dans son navire, sans y comprendre les deux autres où étaient leurs hardes. Environ deux heures du soir, nous arrivâmes à une petite ville nommée *Puxanguim*, bien fortifiée de tours et de boulevards à notre mode, ensemble de fossés fort larges avec des forts ponts de pierre de taille. Il y avait aussi grande quantité d'artillerie ou de canons de bois faits comme des pompes de navire, au derrière desquels on mettait des boîtes de fer qui portaient leur charge étant posées et arrêtées par des bandes de fer. Quant aux boulets qu'ils tiraient ils étaient comme ceux des fauconneaux et demi noirs. Nous, bien étonnés de voir cela, nous demandâmes aux ambassadeurs, qui étaient ceux qui avaient inventé cette manière de bâtons à feu. À quoi ils nous répondirent, que c'étaient certains hommes nommés Alimanis, d'une contrée nommée Muscoo, qui par un lac d'eau salée fort grand et profond étaient venus aborder en ce lieu, dans neuf vaisseaux de rame, en la compagnie d'une femme veuve, dame d'un lieu qui ^{p.473} s'appelait Gaytor, qu'on tenait avoir été chassée de son pays par un roi de Dannemarq, si bien que s'étant là réfugiée avec trois de ses enfants, le bisaïeul de ce roi de Tartarie les fit tous trois grands seigneurs, et leur donna en mariage quelques siennes parentes, desquelles sont extraites les principales familles de cet empire.

Le lendemain matin nous partîmes de cette ville-là, et fûmes coucher en une autre plus noble nommée Euxcau. Les cinq jours suivants nous continuâmes notre voyage à val de cette rivière. Et un samedi matin, nous arrivâmes à un grand temple nommé Singuafatur, où se voyait un enclos de plus d'une lieue de circuit, dans lequel étaient bâties cent soixante-quatre maisons, fort longues et larges, en façon d'arsenaux, toutes pleines jusqu'aux tuiles de têtes de morts, dont il y avait si grand nombre, que j'appréhende de le dire, tant à cause qu'on le croira difficilement, que pour le grand abus et l'aveuglement de ces misérables. Hors de chacune de ces maisons se voyaient encore de grandes piles d'ossements de ces têtes, qui étaient si hautes, qu'elles allaient par-dessus les tuiles de plus de trois brasses, de manière que la maison en semblait être ensevelie, sans qu'il en parût autre chose que le frontispice où était la porte ; là sur un petit tertre, qui s'élevait du côté du sud, était une manière de plate-forme, où l'on montait par neuf rangs d'escaliers de fer, et une entrée par quatre portes. Dans cette plate-forme était élevé sur pied, et appuyé contre un gros donjon de forte pierre de taille, le plus haut, le plus difforme, et le plus épouvantable monstre que les hommes se puissent imaginer ; il était de fer fondu, et d'une stature si grande et si prodigieuse, qu'à le voir d'abord l'on jugeait qu'il avait plus de trente brasses de haut, et plus de six de large. Et néanmoins cette difformité n'empêchait pas qu'il ne fût grandement bien proportionné en tous ses membres, réservé en la tête qui était un peu petite pour un si grand corps. Ce monstre soutenait sur ses deux mains une boule de même fer, de circuit de trente-six palmes. Voyant une chose si étrange et si monstrueuse, nous en demandâmes l'explication à l'ambassadeur de Tartarie, ^{p.474} qui voulant satisfaire à notre curiosité :

— Si vous saviez, nous répondit-il, quelle est la puissance de ce Dieu, et combien il vous est nécessaire de l'avoir pour ami, il est très certain que vous tiendriez pour bien employés tous vos moyens, quelques grands qu'ils fussent, quand vous lui en feriez présent, et les lui donneriez plutôt qu'à vos propres

enfants ; car il faut que vous sachiez que ce grand saint que vous voyez là est le trésorier des ossements de tous ceux qui sont nés au monde, afin qu'au dernier de tous les jours, quand les hommes viendront à renaître, il donne à chacun les mêmes os qu'il aura eus sur terre, pource qu'il les connaît tous et qu'il sait en particulier à quel corps peut avoir appartenu chacun de ces ossements. Sur quoi il faut que vous sachiez encore que celui qui en cette vie sera si mal avisé que de ne le point honorer et de lui faire l'aumône, s'en trouvera fort mal en l'autre monde, et que ce saint lui donnera les os les plus pourris qu'il trouvera sur la terre, joint qu'il lui en baillera un ou deux de moins, afin que par ce moyen il demeure contrefait, estropié, ou tortu. Et voilà pourquoi si vous voulez suivre mon conseil, vous vous ferez ici ses confrères, en lui offrant quelque chose, et vous verrez par épreuve que vous vous en trouverez fort bien désormais.

Nous voulûmes savoir encore de lui que signifiait cette boule que ce monstre avait en sa main, à quoi il nous répondit ;

« Qu'il la tenait pour en donner sur la tête du serpent glouton qui vivait dans le profond abîme de la maison de fumée, quand il viendrait là pour dérober ces ossements.

Ensuite de cela nous nous enquîmes de lui comment s'appelait ce monstre, et il nous répondit que son nom était *Pachinauau dubeculem Pinaufaqué*, et qu'il avait septante et quatre mille ans qu'il était né d'une tortue nommée *Miganja*, et d'un cheval marin de cent trente brasses de long, appelé *Tybrem vucam*, qui avait été roi des géants de Fanjus. Et il nous dit aussi plusieurs autres sottises et brutalités que ceux du pays tiennent pour créance, avec laquelle le diable les précipite tous en enfer, qu'ils appellent le profond précipice de la maison de fumée. Davantage, cet ambassadeur nous assura que les aumônes qui étaient faites à cette idole par ses confrères se montaient à plus de deux cent mille taëls de rente par an, sans y comprendre ce qui revenait ^{p.475} des chapelles et d'autres fondations d'obits des principaux

seigneurs du pays, dont la rente était beaucoup plus grande que celle de ces aumônes. Pour conclusion il nous dit que cette même idole était ordinairement servie par douze mille prêtres, auxquels on donnait des vivres et des habits, afin qu'ils priassent pour les défunts, c'est-à-dire pour ceux à qui avaient été ces ossements. Il nous fut encore assuré que ces prêtres ne sortaient jamais de cet enclos sans la permission de leurs supérieurs, qu'ils nommaient *chisangues*, auxquels ils obéissaient, mais qu'il y avait dehors six cents serviteurs, qui se donnaient le soin de les pourvoir des choses nécessaires. Qu'au reste il n'était permis qu'une fois l'an à ces prêtres de rompre dans cet enclos le vœu qu'ils avaient fait de chasteté, mais que hors icelui ils pouvaient paillarder à leur volonté avec qui que ce fût, sans commettre aucun péché. Il y avait aussi un sérail, où étaient enfermées plusieurs femmes destinées pour cet effet, auxquelles leurs *libangus* ou prieuresses ne refusaient point d'avoir affaire aux prêtres de cette secte brutale et diabolique.

@

CHAPITRE CXXVII

Du chemin que nous fîmes avant d'arriver à la ville de Quanginau, et des choses que nous y vîmes

@

Continuant notre voyage hors de ce pagode ou de ce monastère de gentils, dont nous venons de parler, le jour d'après nous arrivâmes à une fort belle ville appelée *Quanginau*, qui est sur le bord de la rivière. En ce lieu les deux ambassadeurs demeurèrent trois jours entiers pour s'y pourvoir de certaines choses qui leur étaient nécessaires, comme aussi pour y voir les fêtes et les réjouissances qui se firent en ce temps-là à l'entrée du *talapicor de l'Échune*, qui est leur pape, qui s'en allait pour lors trouver le roi, et le ^{p.476} consoler sur le mauvais succès qu'il avait eu à la Chine. Entre les autres grâces que fit ce talapicor aux habitants de cette ville, pour récompense des frais qu'ils pouvaient avoir faits en sa réception, il leur octroya, qu'ils pussent tous être prêtres, et administrer leurs sacrifices quelque part qu'ils se trouvassent, même de recevoir pour cet effet les mêmes gages et aumônes qu'on avait accoutumé de donner aux autres prêtres, sans qu'il y eut aucune différence d'eux à ceux qui par examen auraient été pourvus de cette dignité.

Davantage, il leur permit de pouvoir passer des écrits ou des lettres de change pour le Ciel à tous ceux qui leur feraient du bien çà bas. En suite de cela il octroya, à titre de singulière faveur à l'ambassadeur de Cauchenchina, bien qu'étant étranger, de pouvoir légitimer par nouvelles parentés ceux qui le payeraient pour cela, et même donner aux seigneurs de la cour des titres et des marques d'honneur tout ainsi que s'il eut été roi, de quoi le sot d'ambassadeur s'enorgueillit tellement, que toute avarice laissée à part, bien que ce fût un vice auquel il était enclin naturellement, il employa tout ce qu'il avait là de bien en aumônes qu'il fit donner à ces prêtres. De quoi n'étant pas content il emprunta de nous les deux mille taëls que le roi nous avait donnés, et depuis il nous en paya l'intérêt à quinze pour cent.

Après ces choses les deux ambassadeurs se résolurent de continuer leur voyage. Mais auparavant que partir ils s'en allèrent visiter le talapicor en un pagode où il était logé : car pour être grand et tenu pour saint, il ne pouvait demeurer avec aucun homme qu'avec le roi seulement.

Alors, sitôt qu'il apprit que les ambassadeurs le venaient trouver, il leur fit dire qu'ils ne s'en allassent point de ce jour-là pour ce qu'il devait prêcher en un temple de religieuses de l'invocation de Pontimaqueu. L'un et l'autre tinrent cela pour un grand honneur, et s'en allèrent incontinent au pagode où le sermon se devait faire. À leur arrivée ils trouvèrent qu'il y avait une si grande affluence de personnes, que l'on fut contraint de transporter la chaire à une place fort grande, qui en moins d'une heure fut toute environnée d'[échafauds](#)² tapissés de drap de soie, où étaient ^{p.477} les dames richement vêtues, et de l'autre côté la princesse appelée *Vanguenarau* avec toutes les *menigregues* ou religieuses du pagode qui étaient plus de trois cent.

Après que le talapicor fut monté en chaire, et qu'en l'extérieur il eut donné plusieurs marques de sainteté, haussant de temps en temps les yeux et les mains au ciel, il commença son sermon en ces termes :

— *Faxitinau hinagor datirem, vomeridané datur natigam filau impacur, coilouzaapaligan*, etc. c'est-à-dire,

Comme l'eau a cela de propre de nettoyer toutes choses, et le Soleil d'échauffer toutes les créatures, ainsi le propre de Dieu c'est de faire du bien à tous par une nature céleste et toute divine. Voilà pourquoi nous sommes grandement obligés, tant les uns que les autres, à imiter ce Seigneur, qui nous a faits, créés, et qui nous nourrit, en faisant généralement à ceux à font défaut les biens du monde, ce que nous voudrions qu'ils nous fissent, vu que par cette œuvre nous lui sommes beaucoup plus agréables, que par toutes les autres. Car comme le bon père de famille se réjouit quand il voit que l'on fait des présents et des caresses à ses enfants, ainsi ce divin Seigneur, qui est le véritable père de tous, se réjouit encore,

lorsqu'avec un zèle de charité nous communiquons les uns avec les autres ; par où il est évident que l'avare qui ferme la main quand les pauvres lui demandent quelque chose qui leur manque, contraints à cela par la nécessité, et qui se tourne d'un autre côté sans les assister, sera traité tout de même par un juste jugement de Dieu, et enfoncé dans le cloaque de la nuit, où il criera sans cesse comme une grenouille, tourmenté par la faim de son avarice. Cela étant, je vous avise et vous enjoint à tous vous autres, puisque vous avez des oreilles pour m'écouter, que vous fassiez ce que la loi du Seigneur vous oblige de faire, c'est-à-dire que vous donniez de ce que vous avez trop, aux pauvres qui n'ont pas de quoi se nourrir, afin que Dieu ne vous manque point quand vous serez au dernier soupir de la vie. Sus donc, que cette charité soit si remarquable et si universelle en vous, que mêmes les oiseaux de l'air se ressentent de votre libéralité.

Ce que vous devez faire, pour empêcher que les pauvres ayant faute de ce que vous possédez par excès, ne soient contraints par leur nécessité de dérober le bien d'autrui, de quoi vous ne seriez pas moins blâmables que si vous tuiez un p.⁴⁷⁸ enfant dans le berceau.

Je vous recommande encore que vous ayez à vous ressouvenir de ce qui est écrit dans le Livre de notre vérité, touchant les biens que vous êtes obligés de faire aux prêtres qui prient pour vous, afin qu'ils ne se perdent point à faute du bien que vous leur devez faire, ce qui serait devant Dieu un aussi grand péché que si vous égorgiez une petite génisse blanche lorsqu'elle téterait sa mère, par la mort de laquelle mourraient mille âmes, qui sont ensevelies en elle comme dans un cercueil d'or, en attendant le jour que se doit accomplir la promesse qui leur a été faite, auquel elles seront transformées en perles blanches pour danser au Ciel, comme les atomes qui sont dans les rayons du Soleil.

Ayant proféré ces choses il en ajouta beaucoup d'autres, et dit une infinité d'extravagances et de sottises, après lesquelles il s'échauffa de telle sorte, que c'était merveille de le voir ; tellement que nous autres huit Portugais étions grandement étonnés de l'extrême dévotion qui se remarquait en ces gens-là, et comme haussant les mains au ciel ils répétaient de fois à autre, *Taiximida*, c'est-à-dire, *Nous le croyons ainsi*.

Cependant un des nôtres appelé Vincent Morosa, voyant qu'en certains endroits les auditeurs usaient du mot de *Taiximaida*, il disait à leur imitation, *Telle soit ta vie* ; et ce avec tant de grâce et une action si posée, sans qu'il parut en aucune façon qu'il se moquât, qu'en toute cette assemblée il n'y en avait pas un qui pût s'empêcher de rire. Lui cependant demeurait toujours ferme, et se rassurait de plus en plus, si bien qu'il feignait d'en pleurer par un excès de dévotion. Or comme il avait toujours les yeux du côté de talapicor, lorsque cettui-ci se mit à le regarder, il ne put s'empêcher de faire comme les autres ; de manière que sur la fin de son sermon de la façon qu'il le conclut, tous ceux qui l'écoutaient se mirent à rire. La prieuresse même et toutes les menigregues de son monastère ne se pouvaient remettre en leur humeur sérieuse, s'imaginant que les actions et les grimaces du Portugais fussent des effets de sa dévotion, et qu'il les fît d'un bon sens. Car si on l'eut cru autrement, et que c'eut été par mépris, ou par raillerie, possible l'eut-on si bien châtié qu'il ne ^{p.479} s'en fût plus moqué.

Ce sermon fini, le talapicor se retira dans le pagode où il logeait, accompagné de tous les plus honorables de l'assemblée, comme aussi les ambassadeurs, et ne cessant le long du chemin de louer la dévotion du Portugais.

— Voyez-vous, disait-il, il n'y a pas jusqu'à ceux-ci, bien qu'ils vivent en bêtes, et sans connaissance de notre vérité, qui ne voient bien qu'il n'y a rien que de saint en ce qu'ils m'ont ouï dire.

À quoi tous firent réponse qu'il était ainsi comme il le disait.

CHAPITRE CXXVIII

Continuation de notre voyage depuis la ville de Quanginau jusqu'à celle de Xolor, et de ce que nous y vîmes

@

Le jour d'après nous partîmes de cette ville de Quanginau, et continuâmes notre voyage à val la rivière par l'espace de quatre jours, durant lesquels nous vîmes aux deux côtés quantité de villes et de grands bourgs qui étaient le long de l'eau. Au bout desquels nous arrivâmes à une ville appelée Lechune, capitale de la fausse religion de ces gentils, et telle possible (sans comparaison) que peut être Rome entre nous.

En cette ville se voit un temple fort somptueux, où il y a plusieurs édifices remarquables, où sont ensevelis vingt-sept rois ou empereurs de cette monarchie de Tartarie. Leurs tombeaux sont en des chapelles grandement riches, tant pour l'excellence de leur ouvrage, qui est d'une dépense incroyable, que pour être par le dedans toutes couvertes de lames d'argent, où se voient encore diverses idoles de différentes formes aussi faites d'argent.

Du côté du nord, un peu à l'écart du temple, est un enclos remarquable tant pour son étendue que pour sa fortification. Au dedans sont bâtis deux cent quatre-vingt monastères, tant ^{p.480} d'hommes que de femmes, dédiés à certaines idoles, et tous ces pagodes ou temples, à ce que l'on nous assura, sont servis par quarante-deux mille prêtres et menigrepos, sans y comprendre ceux qui étaient logés hors l'enclos pour le service de ces faux prêtres. Nous remarquâmes qu'en ces deux cent quatre-vingt maisons il y avait une infinité de colonnes de bronze, et sur le haut de chaque colonne une idole de même métal doré, outre celles qui s'y voyaient toutes d'argent. Ces idoles sont les statues de ceux qu'en leur fausse secte ils tiennent pour saints, et desquels ils racontent de si grandes sottises, que c'est merveille de leur en ouïr

parler. Car ils donnent à chacun d'eux une statue plus ou moins riche et dorée, selon les degrés de vertu qu'il a exercées en cette vie. Ce qu'ils font exprès, afin que les vivants qui voient ces grands honneurs qu'on leur rend, soient incités à les imiter, afin qu'on leur en fasse autant quand ils seront morts.

En un de ces monastères de l'invocation de *Quiay Frigau*, c'est-à-dire, *Dieu des atomes du Soleil*, était dans un fort riche édifice une sœur du roi veuve de Raja Benan prince de Pafua, que la mort de son mari avait fait résoudre à s'enfermer dans ce monastère, où ix mille femmes l'avaient suivie, et qui pour un titre qu'elle estimait le plus honorable de ceux qu'elle eut pu prendre, se faisait nommer *Balai de la maison de Dieu*.

Les ambassadeurs s'en allèrent voir cette dame, et lui baisèrent les pieds comme à une sainte. Elle les reçut aussi fort courtoisement, et avec une grande discrétion elle leur demanda plusieurs choses, dont ils lui rendirent raison. Mais comme elle vint à jeter sa vue sur nous, qui étions un peu plus éloignés, ayant su qu'on n'avait jamais vu en ce pays des hommes de notre nation, elle s'enquit des ambassadeurs de quel pays nous étions. À quoi ils firent réponse que nous venions d'une contrée du bout du monde, de laquelle on ne savait point le nom. À ces mots elle demeura fort étonnée, et nous faisant approcher, elle nous demanda plusieurs choses, dont nous lui rendîmes compte le mieux que nous pûmes, à son grand contentement et à celui de toutes celles qui se trouvèrent là présentes. Cependant, la reine ^{p.481} étonnée des réponses que lui faisait un des nôtres,

— Ils parlent, dit-elle, comme des hommes qui ont été nourris parmi des peuples qui ont plus vu de monde que nous.

Ainsi après nous avoir ouï parler quelque temps sur certaines choses qu'elle nous demanda, elle nous renvoya avec de bonnes paroles, et nous fit donner cent taels d'aumône. Les ambassadeurs, ayant pris congé d'elle, continuèrent leur voyage à val la rivière, si bien qu'au bout de cinq jours nous arrivâmes à une grande ville nommée *Rendacalem*, située aux derniers confins du royaume de Tartarie. Hors de ce lieu nous

entrâmes dans l'État de *Xinaleygrau*, et y marchâmes quatre jours durant, jusqu'à ce que nous arrivâmes à une ville qu'on nomme *Voulem*, où les ambassadeurs furent grandement bien reçus par le seigneur du pays, et pourvu abondamment des choses nécessaires à leur voyage, et de pilotes qui les guidassent en ces rivières.

De là nous poursuivîmes notre route sept jours durant, pendant lesquels nous ne vîmes aucune chose qu'on puisse autrement priser, et allâmes joindre enfin un détroit appelé Cantencur, par où les pilotes entrèrent, tant pour abréger leur voyage, que pour éviter la rencontre d'un fameux pirate qui avait volé la plupart des richesses de ces contrées.

Par ce détroit, courant par l'est, ensemble à l'est-nord-est, et en certains endroits à l'est-ouest, selon les détours par où l'eau s'étendait, nous arrivâmes au lac de Singapamor, que ceux du pays appellent Cunebetée, lequel, selon que nous dirent nos pilotes, avait trente-six lieues d'étendue, où nous vîmes tant de diverses sortes d'oiseaux, qu'il m'est impossible de le pouvoir raconter.

De ce lac de Singapamor (que par un chef-d'œuvre admirable la nature a ouvert au cœur de ce pays) sortent quatre rivières fort larges et fort profondes, dont la première se nomme *Ventrau*, qui traverse droit à l'ouest tout le pays de Sornau, de Siam, et fait son entrée en la mer par la barre de Chiantabuu, à vingt-six degrés. La seconde, *Iangumaa*, qui allant du sud au sud-est, et traversant encore la plus grande partie de cette contrée, comme le royaume de Chiammay, les Laos, les Gueos, et une autre partie du Danbambiur, s'engolfe en la mer par la barre de ^{p.482} Martabane au royaume de Pegu, et y a de distance de l'un à l'autre par les degrés de ces climats, plus de sept cents lieues. La troisième appelée *Pomphileu* passe de même façon par tous les pays de Capimper et Sacotay, et tournant par le haut de cette seconde rivière court tout l'empire de Monginoco, avec une partie de Meleytai et de Souady, et se va rendre dans la mer par la barre de Cosmim près de Arracan. La quatrième qui doit être de pareille grandeur que les autres est inconnue de nom, et les ambassadeurs ne nous en surent rendre aucune raison. Toutefois il est à croire, conformément à l'opinion de

plusieurs, que c'est le Gange de Sategan au royaume de Bengala. De manière qu'en tout ce qu'il y a de découvert en ces contrées orientales, l'on tient qu'il n'y a point de plus grande rivière que celle-ci, joint qu'après avoir traversé ce lac nous y trouvâmes le pays moins peuplé qu'en toute autre contrée par où nous passâmes.

De là nous continuâmes notre route l'espace de sept jours, à la fin desquels nous arrivâmes à un lieu nommé *Caleypute*, dont les habitants ne nous voulurent jamais permettre d'aborder leur terre ; car les ambassadeurs s'étant mis en devoir de le faire, ils nous traitèrent si mal à grands coups de dards et de pierres qu'ils nous tirèrent de dessus leur bord, que nous crûmes n'avoir pas fait peu de chose pour notre bien de nous en être heureusement délivrés.

Ainsi, après que nous fûmes hors de ce lieu fort ennuyés pour le mauvais traitement qu'on nous y avait fait, ce qui nous affligeait le plus c'était de nous voir dépourvus des choses qui nous étaient nécessaires, si bien que suivant le conseil de nos pilotes, nous naviguâmes par une autre rivière plus large que le détroit que nous avons laissé, et ce l'espace de neuf jours, au bout desquels il plut à Dieu nous faire arriver à une fort bonne ville appelée *Talem*, dont le seigneur, sujet du Cauchen, reçut le sien ambassadeur avec de grandes démonstrations d'amitié, et le pourvut en abondance de tout ce dont il avait besoin.

Le jour d'après nous partîmes de là environ le soleil couché, et continuâmes notre route à val la rivière plus de sept jours, après lesquels nous allâmes ^{p.483} mouiller l'ancre au port de Xolor, qui est une fort bonne ville, où se fait toute la porcelaine émaillée que l'on transporte à la Chine.

Là les ambassadeurs demeurèrent cinq jours entiers, pendant lesquels à force de barques ils firent aborder à terre leurs navires qui étaient fort pesants. Cela fait, comme ils se furent pourvus des choses nécessaires, ils s'en allèrent voir certaines minières que le roi de Cauchen a en ce lieu, d'où l'on tirait grande quantité d'argent, qu'on chargeait sur des charrettes pour le mettre à la fonte. À quoi travaillaient plus de mille hommes, sans y comprendre ceux qu'on

Les voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto
La pérégrination en Chine et Tartarie

employait aux minières, qui étaient en beaucoup plus grand nombre. Tellement que les ambassadeurs ayant voulu savoir quelle quantité d'argent on tirait bien de ce lieu tous les ans, il leur fut répondu que le tout se montait à quelques six mille picos, qui font huit mille quintaux de notre poids.

@

CHAPITRE CXXIX

Des choses qui nous advinrent depuis notre partement
de la ville de Xolor jusqu'à notre arrivée en la cour du
roi de Cauchenchina

@

Au sortir de cette ville de Xolor, nous poursuivîmes toujours notre route plus de cinq jours par cette grande rivière, et vîmes durant ce temps-là le long d'icelle quantité de grands bourgs et de belles villes. Car en ce climat la terre y est meilleure qu'ailleurs, fort peuplée et pleine de richesses ; joint que les rivières y sont grandement fréquentées de quantité de vaisseaux de rame, et les champs fort bien cultivés et pleins de quantité de blé, de riz, et de toute sorte de légumes, et de cannes de sucre fort grandes, dont il y en a une merveilleuse abondance en tout ce pays.

Les gentilshommes y sont ordinairement vêtus de ^{p.484} soie, et montés sur des chevaux fort bien harnachés ; pour le regard des femmes, elles sont extrêmement blanches et belles.

Or ce ne fut pas sans beaucoup de travail, de danger et de peine, que nous passâmes ces deux canaux, ni avec moins de fatigue aussi que nous allâmes sur la rivière de *Ventinau*, à cause des pirates qui s'y rencontrent d'ordinaire. Néanmoins nous arrivâmes enfin à la ville de *Manaquileu*, qui est située au bas des montagnes de Chomoy, aux frontières des deux royaumes de la Chine et de Cauchen, où les ambassadeurs furent tous deux bien reçus de celui qui en était gouverneur.

@

Durant une douzaine d'années encore, Mendez Pinto sillonna les mers de l'Asie orientale, surtout de Malaca au Japon, faisant parfois escale en quelques ports chinois. Parfois esclave, parfois ambassadeur, toujours aventureux. Jusqu'à ce 14 novembre 1556, où il quitte définitivement l'Asie pour rentrer au Portugal.